

**SOUVENIRS**  
**DE LA**  
**COUR DE RUSSIE**

**SOUS L'EMPEREUR ALEXANDRE**

**DE 1807 A 1815**

**PAR**

**M<sup>me</sup> LA BARONNE ADÈLE DE REISET**

**Auteurs de Nathalie, d'Atala de Mombard,  
d'Iolande, etc., etc.**



**AU MANS**

**IMPRIMERIE MONNOYER, PLACE DES JACOBINS**

—  
**1836**

**SOUVENIRS**

DE LA

**COUR DE RUSSIE**

SOUS L'EMPEREUR ALEXANDRE

**DE 1807 A 1815**

PAR

M<sup>me</sup> LA BARONNE ADÈLE DE REISET

**Auteur de Nathalfe, d'Atale de Mombard,  
d'Iolande, etc., etc.**

**AU MANS**

IMPRIMERIE MONNOYER, PLACE DES JACOBINS

1856

1855

## INTRODUCTION — Vanité féminine.

Je l'ai vue, l'orgueilleuse héroïne de cette histoire ; j'ai vu la belle Antonie dans tout l'éclat de ses enivrants succès, et jamais peut-être le vide que laissent après elles les frivoles passions d'une femme à la mode ne m'a paru plus désolant.

Qu'elle était belle dans cette splendide réunion où je la rencontrai pour la première fois, et combien son aspect enchanteur me séduisit ! En vain mon amour-propre de jeune femme me portait-il à lui trouver un défaut, alors, cela m'était impossible ; et malgré l'exigence qu'un esprit de rivalité m'inspirait envers ce chef-d'œuvre de la nature, il me fallut lui rendre hommage, il me fallut convenir que nul objet aussi ravissant ne s'était encore offert à mes yeux.

En effet, quel admirable assemblage de perfections chez cette charmante personne ! et comment la voir sans l'aimer, comment la voir, du moins, sans être ébloui de tant d'attraits !....

Qu'on se figure des yeux noirs, veloutés, bien fendus, surmontés de sourcils déliés, d'une forme gracieuse ; qu'on se figure, dis-je, ces yeux, les plus beaux yeux du monde, animés tour à tour de mille expressions diverses, mais toujours fascinantes ; et puis une bouche si jolie, si fraîche, des traits si fins, si distingués, un teint si pur, si transparent, qu'aucun peintre n'a pu le reproduire avec exactitude ; et puis encore des cheveux d'un blond cendré, soyeux, à demi bouclés, à travers lesquels l'air se joue avec complaisance ; et puis, et puis une foule de choses que l'on ne saurait décrire, mais que l'on sent si bien, et qui font tourner la tête la plus solide, la mieux organisée. En un mot, que l'imagination laisse un libre cours à son exaltation la plus excessive pour composer à son gré un délicieux ensemble de grâces, de noblesse, d'élégance, de séductions, et l'on aura tout au plus une faible idée de la célèbre comtesse de Narishkim, de la fière beauté qui tint si longtemps enchaîné à ses pieds l'autocrate de toutes les Russies, l'empereur Alexandre, l'adversaire de Napoléon.

Et pourtant elle n'était pas heureuse, l'idole du puissant potentat, elle n'était pas heureuse avec tous ces avantages personnels, au sein de cette

magnifique cour dont les plus hauts personnages semblaient rivaliser d'enthousiasme pour elle ; que lui manquait-il donc ?

N'était-elle pas la plus belle, la plus adorée, la plus enviée des femmes ? Un de ses regards, un de ses sourires ne faisait-il pas tomber à ses genoux les plus indifférents ? N'était-elle pas avec justesse surnommée l'irrésistible ? N'avait-elle pas attendri les cœurs les plus froids, dompté les plus farouches ? L'amour, les plaisirs ; les ris, les jeux, les fêtes, ne volaient-ils pas sur ses traces ? Et, pour comble de félicité, le divin objet d'un culte si universel, si passionné, n'avait-il pas échappé Seul au délire qu'il faisait naître ? La sirène, dé Saint-Pétersbourg n'était-elle pas restée maîtresse de son cœur, en fanatisant jusqu'à la folie ceux des autres ?.... Bien plus, pouvait-elle revendiquer un seul genre de triomphe ?... Non certes. Elle les avait savourés tous : on l'avait vue tour à tour briller au premier rang, dans les concerts par sa, voix mélodieuse, par son exécution chaleureuse sur la harpe ; dans les bals par sa danse et sa taille de sylphide ; dans les cercles, dans les promenades, en tous lieux, par sa merveilleuse beauté, par ses grâces, par son esprit, par sa malicieuse raillerie, par sa mobile physionomie, dont l'expression piquante, affectueuse ou céleste, suivant les circonstances, réunissait tous les suffrages ; il n'était pas jusqu'à ses caprices qui ne lui asservissent les plus rebelles ; ils étaient si séducteurs, ses caprices de jolie femme ! Ses lèvres boudeuses avaient un si vif incarnat, ses fantaisies étaient si originales, ses reproches si doux, parfois si bizarres, toujours de si bon goût ! et le son de sa voix avait un timbre si flatteur, qu'on ne se sentait jamais le courage de se fâcher contre elle.

Pourquoi donc n'était-elle pas heureuse ? répètera-t-on sans doute après avoir lu cette ébauche incomplète, si loin de rendre les perfections inouïes du modèle. Pourquoi ne jouissait-elle pas avec transport du sort fortuné que la Providence lui avait départi ? Pourquoi cette femme, privilégiée entre toutes les autres, possédant à elle seule tous les éléments du bonheur, était-elle quelquefois si véritablement digne de compassion ?

Pourquoi ?... Oh ! c'est qu'à travers ce nuage d'encens, de flatterie, d'extase, d'amour même, elle entrevoyait la satiété, l'ennui, le désenchantement, les innombrables mécomptes qui suivent une existence de bruit, d'enivrement, de fumée ; c'est que, malgré le soin avec lequel la coquette cherchait à s'étourdir, elle sentait que sa mission de femme était manquée sur la terre ; c'est que parmi ses adorateurs, abusés d'abord par son encourageant accueil, il en était plus d'un que son impitoyable vanité

avait métamorphosés en ennemis et qui n'attendaient que l'occasion de lui nuire pour se venger de ses dédains ; c'est que le vrai bonheur ne se fixe pas dans le grand monde ; c'est que, surtout, cette coquette par excellence avait sous les yeux, à chaque instant du jour, un touchant modèle de ce bonheur intérieur, paisible, ignoré, le seul réel, le seul durable, et qu'en dépit de son ivresse éphémère elle était bien forcée de le reconnaître.

Ce modèle, qui la faisait soupirer de regrets involontaires, c'était sa cousine, sa vertueuse cousine, qui habitait avec elle, ou pour mieux dire dans le même hôtel, car deux caractères aussi disparates, des habitudes aussi opposées, ne pouvaient s'accorder tout à fait ensemble.

Quelques relations d'affaires et de parenté m'ayant fait admettre dans la société intime de ces deux jeunes femmes, si différentes l'une de l'autre, ce contraste me frappa.

Je souhaitai remonter à la source, rechercher les causes qui engagèrent les ; deux cousines à suivre des routes diverses pour atteindre le même but, sans doute, le bonheur, auquel tous les êtres aspirent ici-bas, et que si peu rencontrent, tant il est facile de se tromper sur le chemin à parcourir pour arriver jusqu'à lui.

Ma liaison particulière avec ces dames m'ayant fait faire, sur cet important sujet, de précieuses découvertes, je me suis bâchée de les publier, pensant être utile à mes semblables, si mes observations, fondées sur des faits dont chacun peut aisément vérifier l'authenticité, si mes observations, dis-je, mettent sur la droite voie celle qui veut sérieusement se préparer des jours tranquilles, un avenir fortuné exempt d'orages !

## I — La Russie en 1807.

1807 !... glorieuse époque !... Oh ! quel est celui d'entre nous qui ne sent pas son cœur battre d'un noble orgueil en reportant sa mémoire vers ce temps à jamais célèbre, où le nom Français, semblable aux magiques talismans des siècles chevaleresques, faisait courber les plus hauts fronts et fléchir les plus opiniâtres volontés ! Napoléon ne pouvait plus monter désormais ; debout sur l'immense piédestal que son génie militaire et politique avait construit à force de conquêtes et d'habileté, il montrait à l'Europe, humiliée de tant d'audace, sa majestueuse figure dominant de toute la puissance colossale d'un héroïsme excentrique, les figures homériques dont elle était environnée. La France, fascinée par tant de victoires, séduite par le superbe rôle qu'on lui faisait jouer dans le grand drame européen ; vaine, jusqu'à l'ivresse, de l'encens qu'on lui prodiguait ; la France, prosternée en esclave aux pieds de son auguste chef, faisait sentir à son tour le poids du joug qu'on lui imposait, aux nations étrangères, qu'elle tyrannisait de son côté, afin de se dédommager de l'obligation d'une obéissance passive, si peu d'accord avec son caractère indépendant.

La Russie, ce vaste empire du Nord, qui ne luttait qu'en tremblant contre le nouvel empire prêt à envahir son territoire, la Russie, malgré son orgueil aristocratique, saluait, elle aussi, avec respect, l'astre qui resplendissait à l'Occident, et caressait, en soupirant de dépit, mais sans oser le faire paraître, les satellites lumineux de cette belle planète.

C'est à la fastueuse cour de cette Russie, qui devait plus tard ensevelir dans ses neiges destructives nos valeureux bataillons, c'est à cette cour prestigieuse que se passait la majeure partie des scènes que nous allons esquisser ici ; c'est presque remonter au siècle de Louis XIV, dont la mode semblait avoir pris à tâche de copier toutes les traditions ; mais, nous l'espérons du moins, le lecteur ne se plaindra pas d'être forcé de retourner en arrière pour nous suivre dans ce monde semi-chevaleresque, si différent de notre monde actuel, de notre monde sans apprêt et sans façon, dont, malgré notre tolérance philanthropique, nous ne saurions approuver également tous les usages, parfois opposés d'une : manière si choquante au ton de la bonne compagnie.

Eh ! voyez en effet, voyez comme elle est enivrante cette cour de Russie, si jeune, si gaie, si délirante, se groupant avec élégance autour d'un trône si gracieusement occupé ! Narbonne, Richelieu, qu'êtes-vous devenus ? Secouez la poussière de vos linceuls ; venez voir vos émules, vos rivaux ; ou plutôt, ne venez pas ; non, car cette vue vous ferait trop de mal : vous êtes surpassés, éclipsés ! Jamais votre luxe extravagant n'égala ce luxe asiatique ; jamais votre langage n'atteignit cette urbanité délicate ; jamais vos manières, votre mise, vos moindres mouvements, ne furent empreints de cette fleur de galanterie qui distingue vos élégants imitateurs. Non, non, ne venez pas, modèles célèbres de prodigalité, de faste, de bonne grâce, un pareil coup d'œil apporterait, le désespoir dans vos âmes jalouses, ces jeunes seigneurs, vous ont supplantés !...

C'était surtout les jours de grande réception au palais impérial, que les salons d'Alexandre étaient véritablement saturés de magie ! Les prodiges de féerie créés dans les *Mille et une nuits* par la plus vagabonde imagination, étaient réalisés au centuple ; jamais fêtes plus magnifiques, jamais plaisirs plus délectables ne furent offerts à la beauté ; mais aussi jamais idoles ne méritèrent davantage les honneurs divins, que ces guirlandes de fleurs animées, plus jolies, plus séduisantes les unes que les autres ! Comment ne pas devenir papillon volage au milieu de tant de charmes divers, mais toujours ravissants ! De toutes parts les diamants étincellent, et ces femmes, si merveilleusement belles, ne sont pas seulement des trésors de grâces, de richesse, de bon goût, elles unissent, ou du moins partagent entre elles tous les genres de séduction. Avides d'hommages, le désir d'être admirées, le besoin de plaire, revêt chez elles toutes les formes ; l'esprit jaillit d'une petite bouche de seize ans qui ne semblait faite que pour sourire avec naïveté aux doux propos d'amour ; la frivole danseuse dont le pied mignon effleure à peine le parquet laisse soupçonner à dessein une instruction dont plus d'un cavalier pourrait être jaloux ; et l'ingénue qui n'osait, à l'instant même, lever les yeux vers son danseur, par excès de timidité, déploie tout à coup, en chantant une plaintive romance une sensibilité d'autant plus attrayante qu'on ne l'avait pas devinée. Bien souvent un air, d'insouciance, de langueur, cache une extrême vanité ; et dans ces cercles splendides où l'étiquette ne se montre que pour ennoblir le plaisir, l'ambition tourne bien des têtes. On ne rêve que victoires et conquêtes d'une autre manière que Napoléon ; de brillants mariages sont dus à la singularité d'une toilette ; des intrigues se nouent, se dénouent avec une inconstance que justifie en

quelque sorte l'embarras du choix ; et s'il fallait raconter toutes les anecdotes intéressantes de ces jours d'effervescence, d'étourdissement, la tâche serait immense.

Cependant, à travers cette éblouissante jeunesse, quelques figures se détachent en relief, soit par leur rang, soit par leurs charmes, encore supérieurs à tout ce qu'il y a d'élevé et de séducteur dans ces assemblées d'élite ; parlons donc de ces rares exceptions, puisque c'est là que nous pouvons retrouver les personnages historiques dont nous avons étudié la physionomie, dont nous avons scruté les secrètes pensées avec une scrupuleuse attention, avant de faire tomber le masque qui cachait leurs véritables traits, leurs sentiments intimes.

Le premier qui s'offre à nos regards, le premier dont notre plume impartiale doit reproduire les qualités et les défauts, c'est l'empereur Alexandre, alors dans tout l'éclat de sa puissance et de ses avantages personnels.

Ce prince, à peine âgé de trente ans à cette époque, était, sans contredit, l'un des plus aimables cavaliers de sa cour ; son noble caractère, son humeur douce et religieuse, son goût prononcé pour les réunions d'apparat, pour les cérémonies militaires qui pouvaient rehausser la majesté de son trône ; ses manières chevaleresques, sa gracieuse politesse avec les femmes, le faisaient chérir généralement, et nul mieux que lui n'eût rempli plus dignement la haute mission que la Providence lui avait assignée.

A ses côtés se dessine, pure comme son âme, la céleste figure d'Élisabeth, impératrice de Russie. Elle est charmante ; oh oui ! jolie, bien jolie ! Elle aime, que dis-je ! elle idolâtre son jeune époux ; tout s'empresse autour d'elle pour embellir son existence ; d'où vient donc le nuage mélancolique dont son front est si souvent obscurci ?

Entrons sans bruit dans son boudoir, peut-être allons-nous deviner le sujet de sa peine... Pauvre femme ! la couronne impériale n'est point un préservatif contre les chagrins de la vie, et les douloureuses palpitations d'un cœur brisé font autant de mal sous la pourpre que sous la bure ; plus même, quelquefois !...

Pauvre femme ! elle est seule, approchons-nous. Ses dames d'honneur se tiennent à l'écart dans la pièce voisine, car elle a souhaité quelques instants de calme, de solitude momentanée, pour retremper son âme abattue, pour retrouver le triste courage de sourire encore, de sourire toujours à cette

foule insipide à laquelle les grands sont forcés de faire bon visage, quel que soit l'état de leur cœur.

Elle est assise sur une ottomane en satin bleu céleste, ornée de glands et de torsades d'argent ; sa taille svelte, élégante, est à demi maintenue dans un léger peignoir de mousseline claire, à travers laquelle on peut d'autant mieux admirer sa ravissante tournure, que la fenêtre, se trouvant juste en face, l'éclairé entièrement. La finesse de ses traits, la délicatesse de son teint ne sont que ses moindres charmes ; et sa belle chevelure, encadrant d'une manière si séduisante son visage enchanteur, ne donne qu'une imparfaite idée de ses moyens de plaire. En effet, son pied d'enfant ne peut faire voir avec quelle grâce elle danse ; et pour comprendre l'attrait répandu sur toute sa personne, il faudrait l'entendre parler, il faudrait ouïr ce son de voix d'une douceur pénétrante, qui s'insinue dans l'âme de celui auquel cette angélique princesse adresse la parole ; il faudrait voir la langueur expressive de son regard ; son sourire plein de sentiment, et surtout sa touchante tristesse, qui la rend si attrayante.

Quelle est cette miniature sur laquelle ses yeux se fixent avec un attendrissement profond ? C'est le portrait d'une mère, d'une sœur, sans doute ; mais le souvenir qui se rattache à ce petit tableau, dont nous n'apercevons encore que l'encadrement, à la distance où nous sommes placés, doit avoir conservé un puissant empire sur son âme, si l'on en juge par sa vive émotion.

Depuis longtemps un silence inquiétant règne dans le boudoir impérial ; les dames d'honneur, rassemblées dans la salle voisine, s'en tourmentent sans oser le rompre. Élisabeth a si expressément défendu de la déranger !

— En vérité, Mesdames, s'écrie Catherine de Lomanzof, l'une d'entre elles, je crains que Sa Majesté ne se trouve indisposée ; on n'entend pas le moindre bruit !

— Vous avez raison, lui répond-on d'un commun accord, à voix basse. Mais comment s'en assurer, comment avoir la hardiesse d'enfreindre des ordres aussi formels, pour dissiper une anxiété peut-être mal fondée ? Il n'y a que vous, Madame, qui puissiez vous permettre une aussi grave infraction aux lois de l'étiquette. Sa Majesté vous aime tant, que vous pouvez compter d'avance sur une indulgence plénière. N'êtes vous pas sa favorite, son amie ? Ne jouissez-vous pas du privilège de l'interrompre en tout lieu, à toute heure ? Allez, allez, ne craignez rien, vous serez toujours bien reçue.

— Cependant, reprit Catherine avec hésitation, cependant si ma présence n'eût pas été importune, on ne m'eût pas congédiée tout à l'heure ? et je ne me pardonnerais pas d'abuser de la bienveillante affection de ma souveraine, en commettant une indiscretion aussi faiblement motivée.

Mais les compagnes de M<sup>me</sup> de Lomanzof étaient bien aises de la rendre coupable d'une semblable indiscretion. Envieuses de son crédit auprès d'Élisabeth, qui la traitait avec une prédilection marquée, elles saisissaient toutes les occasions qui pouvaient attirer une disgrâce à la jeune duchesse, dont la faveur, toujours croissante, offusquait leur jalouse ambition.

Elles l'engagèrent donc, moitié de gré, moitié de force, à pénétrer dans le boudoir ; et comme elle entra par une porte qui se trouvait derrière l'impératrice, elle ne put réprimer tout à fait une exclamation bien justifiée par la découverte involontaire qu'elle avait faite en jetant un coup d'œil, un seul, sur la miniature entourée de diamants qu'Élisabeth contemplait avec une sorte d'extase passionnée.

C'était le portrait d'un jeune homme, d'un charmant cavalier !

La malheureuse duchesse eût voulu être à cent pieds sous terre en s'apercevant qu'elle venait de surprendre aussi maladroitement le secret de l'impératrice. Mais il n'était plus temps de reculer ; on l'avait vue ; elle était restée clouée à sa place par la surprise et l'embarras.

Élisabeth la regarde alors, et Catherine est confondue. C'est qu'il disait tant de choses, ce regard à la fois touchant et spirituel !

— Je ne te pardonnerai jamais, Catherine ! — s'écrie la princesse avec un mélange de douceur et de sévérité qui fait vibrer toutes les fibres de la coupable ; puis, après une pause pendant laquelle le supplice de la duchesse est poussé à son comble, elle reprend en souriant, et d'un ton de reproche : — Non, je ne te pardonnerai jamais d'avoir douté de ton amie !

A ces mots, dont l'intraduisible éloquence consiste dans l'angélique expression de la plus aimable physionomie ; à ces mots, qui vont résonner jusqu'au fond de l'âme de Catherine, cette jeune femme est aux genoux de sa souveraine, qu'elle embrasse avec transport, avec larmes, avec sanglots.

— Moi, douter de Vous, Madame ! lui dit-elle en demeurant à ses pieds ; oh ! vous ne le croyez pas ! vous ne pouvez avoir une pareille pensée !

— Chère, excellente Catherine ! tu ne sais pas, tu ne peux savoir le bien que me font tes caresses, ton dévouement !... Hélas ! dans le haut rang où le ciel m'a placée, on est peu habitué aux démonstrations sincères d'une véritable affection, et je crois à la tienne comme je crois à la lumière du jour

!... Ne me réponds rien, je t'en prie ; de nouvelles protestations n'ajouteraient pas un degré de plus à ma conviction ; elle est entière, inébranlable.... Assieds-toi là, tout près de moi, plus près encore ; j'ai besoin d'épancher mes chagrins dans ton sein, de te confier la douleur qui m'opprime ; le veux-tu ? veux-tu m'écouter ?

Pour toute réponse, M<sup>me</sup> de Lomanzof couvrait de baisers les mains de l'impératrice, qui les lui abandonnait en souriant avec mélancolie.

— Examine ce portrait que tu viens d'entrevoir, continua-t-elle en reprenant sur une petite table la miniature, qu'elle y avait déposée, et la mettant entre les mains de la duchesse ; qu'en penses-tu, comment trouves-tu cette figure ?

— Il faudrait être aveugle pour ne pas rendre justice à la beauté noble, régulière, séduisante de ces traits à la fois doux et majestueux.

— Tu devines déjà l'effet qu'ils ont dû produire sur une imagination de quatorze ans, n'est-ce pas ? Eh bien, j'avais cet âge d'illusions, de jouissances, quand mon auguste père, le margrave de Bade, me demanda si je pourrais aimer l'original de ce portrait. L'aimer, seigneur ! m'écriai-je, cela n'est pas difficile ! Et mes yeux ne pouvaient plus se détacher de cette jeune figure si gracieuse, si fraîche et pourtant déjà si imposante.

— Tant mieux, Marie, me répondit mon père avec bonté, je suis fort satisfait de te voir si bien disposée à m'obéir. Ce portrait est celui du grand-duc de Russie, Alexandre Pavlovitch, l'héritier présomptif du plus beau trône du monde, et je veux te faire asseoir à ses côtés ; toi, ma fille bien-aimée ; je veux que ma chère Marie soit un jour impératrice de toutes les Russies ! Eh bien, ce projet sourit-il à ta jeune imagination ? Consens-tu à accepter cet aimable prince pour époux ?

Le trouble dont j'étais saisie, en écoutant cette magnifique proposition, m'était l'usage de la parole, et feus à peine la force de dire d'une voix tremblante, sans oser lever les yeux :

— J'obéirai, seigneur.

— J'espère que l'obéissance ne te sera pas pénible j ajouta mon père en badinant ; dans tous les cas, je te laisse à tes réflexions ; ce beau portrait plaidera bien sa cause tout seul.

— Je le tenais entre mes mains, ce charmant portrait ; mon père n'était plus là, et, dans l'ivresse de ma joie d'enfant, je me demandais si quelque rêve enchanteur n'abusait pas mes sens. Je venais d'atteindre ma quatorzième année, une félicité parfaite avait entouré mon adolescence ; et,

comme si le sort se plaisait à courir au-devant de mes vœux, il m'offrait encore, après m'avoir comblée de ses dons, un trône à partager avec le plus séduisant de tous les époux !

— Mon bonheur, lorsque mon mariage fut, décidé ; tenait du délire ; je trouvais chaque jour de nouveaux charmes à contempler les traits du jeune prince qui m'était destiné ; et, bien longtemps avant de l'avoir vu mon cœur lui appartenait à jamais !

— Son aspect confirma la haute opinion que j'avais conçue de lui ; la sympathie agit également sur nos âmes, novices encore ; Alexandre me paya d'un tendre retour, je devins sa compagne fortunée.

— Une circonstance, pourtant, répandit une légère teinte de tristesse, une crainte vague, un douloureux pressentiment sur notre union conjugale : je fus obligée, pour épouser le czarowitz, de renoncer à la religion de mes pères et d'embrasser la religion grecque, professée par la majorité de la nation russe.

— Cette condition essentielle ne m'apparut d'abord que comme une nécessité à subir, à laquelle je n'attachai, d'ailleurs, qu'une importance fort secondaire, tant ma tendresse exaltée pour le grand-duc m'occupait exclusivement, tant ce premier amour s'était emparé de toutes mes facultés aimantes, tant je me trouvais incapable de voir, une pensée qui ne fût pas pour mon époux idolâtré ; mais depuis, hélas ! depuis, Catherine, lorsque les chagrins inévitables de l'existence vinrent assaillir la mienne, lorsque les soucis de la royauté se joignirent pour moi aux souffrances morales qui déchirent un cœur de femme à son entrée dans la vie, lorsque j'eus besoin de consolations, en un mot, je n'en trouvai plus ; j'en demandai vainement au culte maternel, abandonné sans autre motif que des raisons d'état, si peu dignes de lutter contre les inspirations de la conscience ; j'en demandai vainement aussi à cette religion nouvelle dans le sein de laquelle j'étais entrée sans conviction, sans attrait avec une condamnable insouciance, et je compris trop tard le vide que laissent au fond de l'âme des croyances incomplètes, une indifférence religieuse entraînant après elle le doute affligeant, qui n'apporte jamais dans le cœur brisé qui lui donne accès, que le découragement et le désespoir !

— Ce n'était pas, cependant, que les pompeuses cérémonies de l'église grecque ne me fissent aucune impression ; elles parlaient vivement à mes sens, et, loin d'être rebelle à la majesté divine de ces imposantes solennités, je me surprénais quelquefois profondément émue en y assistant ; mais cette

émotion était toute physique, mon âme n'y avait aucune part, et, dès que je n'étais plus sous leur influence directe, il ne me restait qu'un malaise général de l'ébranlement nerveux qu'elles avaient apporté dans tout mon être.

— Et pourquoi ne repreniez-vous pas vos premières croyances, Madame ? reprit timidement la duchesse en voyant sa souveraine interrompre son récit pour se livrer à de sombres réflexions.

— Pourquoi ? lui répondit l'impératrice en laissant échapper un soupir, pourquoi ?... Ah ! Catherine, on voit bien que tu n'as pas eu le malheur de changer de religion, sans cela tu ne m'adresserais pas une pareille question !... Pourquoi ?... D'abord, je n'étais pas la maîtresse de revenir sur mes pas... et puis, quand même rien ne s'y fût opposé, quand même il m'eût été donné de m'agenouiller de nouveau à la sainte table avec mes anciennes compagnes, l'aurais-je voulu ?.... Non, non sûrement, car je ne croyais plus à rien !...

M<sup>me</sup> de Lomanzof ne put réprimer un mouvement désapprobateur, Élisabeth le remarqua.

— Ah ! ne me juge pas avec trop de rigueur, ma bonne Catherine, continua-t-elle d'un ton doux et résigné, et surtout ne prête pas une signification trop étendue à mes paroles ! Lorsque je confesse avec un si amer, un si poignant regret, ma fatale incrédulité, j'espère que (u ne me suppose pas assez dépourvue de jugement pour, que j'aie pu nier un seul instant ces grandes vérités qui frappent à la fois les sens, le cœur et l'imagination de toute créature raisonnable, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, ainsi que toutes celles qui en dérivent directement, et qui sont communes à tous les peuples, à tous les temps ; mais il est un autre genre de croyance qui, sans avoir une aussi incontestable origine, n'en a pas moins d'empire sur le cœur humain, je veux parler de ces croyances du jeune âge que l'enfant suce avec le lait qui le bercent de ravissantes visions dès que les premiers rayons du jour ont soulevé sa paupière, dès que les premiers sons ont charmé son oreille, dès que sa novice intelligence a pu rassembler deux idées.

— Oh ! qui me rendra maintenant ma foi aveugle, ardente, irréfléchie dans la vierge Marie, dans cette reine des cieux si prompte à compatir aux peines des hommes ! Qui me rendra cette confiance sans réserve dans ces médailles, dans ces reliques, dans ces prières, dans ces pèlerinages, dans ces chapelles, dans cent choses, dans cent lieux consacrés par quelque miracle,

par quelque faculté surnaturelle, préservatifs infaillibles contre tous les maux de l'âme et du corps !

— Tout était donc fini, fini pour toujours ? Telle était la question que je faisais souvent, en laissant, avec un effroi bien fondé, tomber la sonde jusqu'au fond de mon âme agitée.... Tout était-il donc fini ? N'avais-je plus d'espoir de retrouver mes primitives illusions, ces illusions dorées qui me seraient si précieuses aujourd'hui ?... Et la réponse ne se faisait pas attendre :

— Non, non, me disait tout bas ma conscience, non tu ne retrouveras plus, plus jamais tes douces croyances, et ton desséchant scepticisme sera désormais ton châtimement.

— Ma conscience ne mentait pas, Catherine ! Depuis ma funeste abjuration, depuis que j'ai renié ma première patronne, la Vierge sainte, pour me mettre sous la protection d'une autre ; depuis que j'ai changé le céleste nom de Marie contre celui d'Élisabeth, une indifférence, une tiédeur absolue en matière religieuse, règne en tyran sur mon âme ; et cette tiédeur, cette indifférence, fruits empoisonnés de ma désertion, rendent mes peines plus vives, en tarissant pour moi la plus belle source de consolation que le ciel ait départie aux pauvres humains !...

— Tu me regardes avec étonnement, Catherine, et je lis dans tes yeux combien ce langage te paraît déplacé dans une bouche habituée à sourire à toute heure, à tout le monde, quel que soit, du reste, l'état du pauvre cœur dont ce sourire dissimule les angoisses ?

— Oui, ma chère Catherine, oui j'ai bien souffert, cruellement souffert, car personne ne me plaignait, et je n'osais réclamer la pitié de personne !... D'ailleurs, je n'en aurais pas voulu ! Non, certes, je n'aurais pas voulu que l'impératrice de toutes les Russies, que la compagne d'Alexandre fît pitié.... Pitié ! oh jamais ! plutôt mourir !...

— Qu'il m'eût semblé doux, alors, de verser mes, chagrins ignorés dans le sein d'un Dieu consolateur !... Mais, hélas ! ce Dieu que j'invoquais naguère avec tant de ferveur était sourd à ma voix éteinte ; ma languissante prière n'arrivait pas jusqu'à lui ; sa justice implacable repoussait avec dédain l'ingrate créature qui l'avait renié honteusement pour satisfaire des vues purement humaines, des vues d'intérêt, de passion, d'égoïsme, et mes larmes amères retombaient brûlantes sur mon cœur ulcéré, sans qu'une main amie vînt les essuyer !...

En achevant cette demi-confiance, Élisabeth s'arrêta un peu pour cacher sa vive émotion ; mais l'altération de sa voix et les pleurs qui vinrent obscurcir sa vue la décelèrent malgré tous ses efforts pour la surmonter, et son cœur battait si vite lorsqu'elle reprit son récit, qu'elle fut obligée de l'entre couper de plusieurs pauses pour trouver le courage de le terminer.

— Ce fut, tu le sais, Catherine, continua l'impératrice avec un calme apparent, ce fut le 9 octobre 1795 que j'épousai le czarowitz. Alexandre n'avait que seize ans ; c'était un aimable adolescent ; il m'aimait avec l'ardeur du jeune âge, et ce fut sans regret que je quittai pour le suivre mon père, mes sœurs, ma patrie ; ce fut sans regret que j'échangeai mes noms de Louise-Marie-Auguste contre celui d'Élisabeth ; ce fut aussi sans regret que je renonçai au titre de princesse de Baden pour devenir la jeune czarine de Saint-Pétersbourg. J'étais heureuse et fière, heureuse surtout de pouvoir offrir quelques sacrifices à celui que j'aimais plus que ma vie ! Il m'en savait tant de gré ; il était si bon, si affectueux, si plein d'égards !... Oh ! pourquoi ces beaux jours ont-ils duré si peu de temps !

— Mais qu'ai-je dit ?... Je suis une ingrate, et la Providence, en m'accordant sept ans de bonheur, me traita en enfant gâté !... Sept ans de bonheur ! c'est beaucoup, n'est-ce pas ?... Pourtant, quand ils sont passés, ce n'est plus qu'un songe,... un songe qu'on aime à raconter, il est vrai, ... car, ... en le racontant, on croit encore rêver ; et si tu savais, Catherine, combien il est doux de faire un si beau rêve !...

— Nous étions heureux, autant du moins qu'on peut l'être ici-bas, où la félicité sans nuage ne saurait exister. Nous n'eussions eu rien de raisonnable à désirer si le ciel ne nous eût pas refusé un héritier, et si la politique ombrageuse de Paul I<sup>er</sup> ne nous eût suscité de violents déplaisirs ; mais nous avions tant de dédommagements, que nous supportions sans mérite ces petits chagrins.

— J'appuie avec complaisance sur cette époque fortunée, ma chère Catherine ; ces jours de joie, de délicieuse ivresse, furent suivis de jours si orageux, que je veux m'arrêter un peu avant de t'en parler, ne fut-ce que pour reprendre haleine !

— Un jour, je m'endormis grande-duchesse ; le lendemain, j'étais impératrice.

— Impératrice ! Je l'ai payé bien cher ce titre pompeux, et la couronne impériale m'a paru bien lourde dès le premier jour !...

— Quel funeste présage, aussi, et comment bien augurer d'un règne commencé sous de tels auspices !... Effroyable catastrophe !... Déjà six ans se sont écoulés depuis qu'elle nous a frappés comme la foudre, et pourtant il me semble que c'était hier !... Paul, le malheureux Paul, trouvé étranglé dans son appartement !... Quelle horreur, grand Dieu !

— Et l'on n'a pas craint d'accuser mon noble époux d'avoir prêté la main à cet épouvantable attentat, lui ! Alexandre !... Oh ciel ! tu ne le crois pas, Catherine ? tu ne l'as jamais cru, n'est-ce pas ?... Mais parle, parle donc ?

Et la vertueuse Élisabeth, pâle, tremblante, interpellait son amie avec une véhémence puisée dans son amour conjugal. La duchesse y répondit par mille protestations de confiance pour son souverain, et l'impératrice, jalouse de l'honneur d'Alexandre, se hâta d'ajouter, d'un, ton chaleureux et persuasif :

— Nul ne fut plus douloureusement affecté de ce funeste événement, que l'Empereur ; l'assassinat mystérieux de son père précéder son avènement au trône, c'était à ses yeux le plus déplorable pronostic, en même temps que le plus grand malheur !.. En effet, quelle alternative ! Laisser planer sur soi d'infâmes soupçons, pu devenir la seconde victime des conjurés, tel était l'un des deux rôles qu'il fallait choisir dans ce drame ténébreux, et dans tous les cas le choix était affreux !... Mais enfin, il fallait choisir !...

— Je le sais mieux que personne, le nouvel empereur, en posant sur son front la couronne arrosée du sang paternel, accepta la plus terrible responsabilité, celle de l'opinion publique, si disposée à la sévérité, surtout envers les grands.

— Aucune enquête, dit-on, n'eut lieu pour découvrir les auteurs du meurtre de Paul ; bien loin de là, les seigneurs de la cour accusés d'avoir trempé dans l'assassinat du prince eurent une large part aux faveurs du nouveau souverain ; les courtisans désignés, par la voix publique comme ayant exécuté en personne cet exécrationnable forfait, jouissent encore aujourd'hui d'un immense crédit auprès d'Alexandre. L'un de ces nobles meurtriers, même, qui porte, prétend-on, à la main droite la cicatrice d'une profonde morsure que lui fit l'infortuné Paul en se débattant en désespéré ; l'un de ces monstres à figure d'homme, au cœur de tigre, représente aujourd'hui le cabinet russe dans l'une des plus importantes et des plus épineuses négociations dont les annales de la diplomatie fassent mention.

— Tous ces faits sont exacts, Catherine ; il est malheureusement vrai, trop vrai, qu'Alexandre, au lieu de poursuivre les meurtriers de son père, les

combla de biens et d'honneurs ; il est vrai que ces misérables entourent encore maintenant le trône du fils de leur victime. Mais faut-il en conclure que le successeur de Paul soit un parricide ? Non, non ; et ceux qui l'accusent sont de mauvaise foi ou cèdent, sans y réfléchir, aux investigations perfides de ses innombrables ennemis. Si le théâtre de ces odieux attentats se trouvait ailleurs qu'en Russie, l'impunité des assassins présumés, la rapidité, l'élévation de leur fortune, leur ascendant reconnu sur le nouvel empereur, seraient, j'en conviens, des indices presque certains de la complicité du monarque qui semble récompenser un crime qu'il devrait punir !... Mais ceux qui raisonnent ainsi ne connaissent pas le despotisme inquisiteur de notre arrogante aristocratie ; ils ne savent pas que le monarque absolu d'un empire plus étendu que toute l'Europe est forcé, sous peine de mort, à courber sa tête couronnée sous le joug ensanglanté d'une formidable noblesse qui lui rend des honneurs dérisoires et lui permet de vivre, à condition qu'il se résigne de bonne grâce à lui obéir, en esclave soumis, dans toutes les circonstances où elle le jugera convenable : le régicide n'est-il pas une tradition consacrée parmi les membres de cette terrible aristocratie ? et n'est-il pas de notoriété publique qu'aucun individu de la famille impériale ne saurait se soustraire à la tyrannique domination de cette puissance occulte ? N'est-il pas de notoriété publique que le téméraire qui tenterait de s'affranchir de ce mystérieux esclavage, paierait de sa vie, ou tout au moins de sa liberté, cette audacieuse tentative ?

— Mais à quoi bon défendre plus longtemps ton malheureux souverain auprès de toi, Catherine ? continua l'impératrice après un silence prolongé que cette jeune dame n'osa pas interrompre, tant il lui paraissait étrange d'entendre Élisabeth s'exprimer d'une manière aussi positive sur un tel sujet ; à quoi bon l'absoudre à tes yeux ? Tu connais sa grandeur d'âme, l'excellence de son cœur, son caractère vraiment chevaleresque, et tu ne peux considérer les déplorables concessions de sa politique que comme une conséquence forcée de sa position exceptionnelle. Oui, ma chère Catherine, oui l'impunité de ces êtres sanguinaires, de ces bourreaux chamarrés d'or et de rubans, n'est qu'un compromis tacite, en vertu duquel les conjurés ont jadis consenti à conserver l'ordre de successibilité au trône impérial. Le fils de l'infortuné Paul a accepté un fait accompli, voilà tout.... C'était un crime, peut-être ! peut-être eût-il dû rejeter avec horreur une couronne souillée d'un si précieux sang ! mais s'il eut tort en se chargeant d'un si lourd fardeau, depuis longtemps il a largement expié sa faute.

Élisabeth s'arrêta alors, épuisée par de si vives émotions pour la première fois mises au jour, sans contrainte, devant une véritable amie.

La duchesse de Lomanzof, veuve depuis deux ans, appartenait à l'une des plus anciennes familles du gouvernement de Kasan ; tous ses parents, son père et son oncle surtout, avaient toujours professé un attachement dévoué à l'empereur, et Catherine avait, dès son enfance, été habituée à révéler, à chérir l'idole des siens ; Appelée comme dame d'honneur auprès de l'impératrice peu de mois après son veuvage, elle avait gagné sa confiance par un dévouement de tous les instants, par une amitié réelle, passionnée, à peine comprimée par le respect. Élisabeth, qui n'avait pas encore trouvé, avant de l'avoir vue, une femme selon son cœur, une sœur chérie, une confidente, l'accueillit avec une encourageante aménité ; et après s'être assurée, dans mainte et mainte circonstance, de son inébranlable discrétion, de son esprit fin, pénétrant de la rectitude de son jugement, de sa belle âme, elle venait enfin d'épancher une partie de ses chagrins dans son sein, et demeurait en silence, la tête cachée entre ses mains, presque effrayée d'avoir ouvert si profondément sa secrète blessure.

M<sup>me</sup> de Lomanzof comprit tout ce que la position de sa Souveraine avait de délicat ; et lui sauvant l'embarras d'une explication, avec un tact exquis, avec une affectueuse adresse, elle sut concilier tout ce que l'amitié a de plus tendre avec les respectueux égards dus à la majesté du trône.

L'entretien avait duré fort longtemps, trop longtemps pour laisser à l'impératrice le loisir de terminer sa confidence le jour même ; l'heure de la réception arrivait, il fallait se préparer pour le cercle de la cour ; composer son maintien, son air, son visage ; les phrases obligeantes ou sévères, les regards bienveillants ou désapprobateurs ; revêtir, en un mot, tout ce costume d'étiquette, indispensable dans ces sortes de réunions, et masquer à la fois son âme et sa figure ; il fallait se séparer !

— Adieu, Catherine, dit enfin l'impératrice à sa jeune dame d'honneur, adieu, à demain ; tu sauras tout, tu sauras ce qui se passe dans mon cœur aussi bien que moi-même, mieux peut-être, car il y a des moments où je ne pourrais dire ce que j'éprouve, tant les sentiments qui m'assiègent sont confus, incompréhensibles !...

## II — La métamorphose.

Jamais l'impératrice n'avait montré tant d'aisance, un si aimable enjouement envers le brillant cercle rassemblé autour d'elle, que dans la soirée qui suivit son tête à tête avec M<sup>me</sup> de Lomanzof. Les causes du chagrin qui la poursuivait existaient pourtant toujours ; mais ce chagrin n'était plus si difficile, si pénible à supporter, depuis qu'une âme aimante en était devenue dépositaire ; aussi dès le jour suivant, lorsque l'étiquette, ce tyran des cours, lui eut permis quelques heures de solitude, Élisabeth en profita pour reprendre la conversation de la veille.

— Viens, ma chère Catherine, lui dit-elle avec une vive effusion, en la voyant ; viens, je suis heureuse de te voir ! avec toi, du moins, je pourrai penser tout haut ! J'ai encore tant de choses à te raconter ! Où en étais-je restée de ma narration, hier ? T'en souviens-tu ? car c'est mon histoire, ou plutôt celle de mon cœur que je veux t'apprendre !

— Votre Majesté me parlait des soucis de la royauté, répondit la duchesse avec hésitation, et craignant de retourner le fer dans une blessure mal cicatrisée.

— Oui, oui, je sais, répondit Élisabeth en passant sa main sur son front comme pour retrouver un fâcheux souvenir ; oui, jusqu'à ce jour néfaste j'avais été la plus heureuse des femmes ; mais depuis, hélas !... comme il a changé !... Ah ! je ne lui en veux pas, Catherine ! ce n'était pas sa faute ! c'était une fatalité ! une maligne influence !... il était si malheureux lui-même !... Ses nuits étaient sans sommeil, ses jours sans repos, ses plaisirs sans attrait, ses travaux sans récompense ; la vie lui était devenue à charge, la couronne impériale meurtrissait son jeune front, le sceptre lui semblait bien lourd à porter !... L'ombre gémissante de Paul le suivait partout ; l'image de sa mort violente s'offrait sans cesse à sa pensée ; il s'accusait de ne pas avoir prévenu ce meurtre épouvantable ; et, ne se souvenant plus qu'il n'eût pas été en son pouvoir de s'opposer au forfait que son cœur exérait, il s'écriait souvent en luttant contre un fantôme imaginaire : Attendez, attendez, mon père, j'irai bientôt vous rejoindre, ils me tueront aussi !

— Quelquefois il tombait dans de noirs accès de mélancolie ; sa belle âme, accablée par ces lugubres visions, se livrait aux plus sombres rêveries, et mes caresses, qui calmaient si bien naguère le moindre trouble de sa pensée, avaient perdu tout leur pouvoir.

— C'est de cette époque que date mon plus grand malheur ! Alexandre ne m'aimait plus... Que dis-je ! il me fuyait, ma présence lui était importune !

— Cherchant à s'étourdir, à chasser à force de distractions les idées noires qui l'assiégeaient, il accepta d'abord avec insouciance, puis avec empressement, plus tard avec délire, les délasséments qui pouvaient effacer de sa mémoire, ne fût-ce que pour quelques heures, l'importun souvenir qui le rendait si digne de compassion.

— Or, parmi ces délasséments, de nouvelles amours étaient, sans contredit, les plus efficaces. Ses courtisans rassemblèrent autour de lui les plus séduisants visages, les plus agaçants minois, et je fus délaissée !...

— Cet abandon déchira mon cœur ; j'employai tous les moyens que put me suggérer l'amour conjugal pour le ramener près de moi, pour lui prouver qu'il n'existait au monde qu'une amie sincère, dévouée, dévouée jusqu'au tombeau à la félicité de l'empereur ; mais, hélas ! il ne me comprit pas et se livra avec plus d'ivresse que jamais aux frivoles jouissances jetées comme un appât mensonger à ses tristes ennuis.

— Cependant, je supportais avec courage, avec résignation, l'inconstance de mon époux ; le grand nombre de ses infidélités me rassurait sur leur durée. Semblable à l'insecte volage qui butine chaque fleur tour à tour, sans se reposer sur aucune, Alexandre courait de belle en belle, sans se fixer. Son imagination inquiète, irrésolue, n'était jamais satisfaite ; il voulait l'oubli du passé et ne songeait pas qu'on ne saurait oublier l'assassinat d'un père et d'un souverain, non plus que ses déplorables conséquences.

— Et puis, de temps en temps il revenait à mes côtés, plus affectueux qu'avant, et je n'étais qu'à demi-malheureuse : il est si doux de pardonner !... D'ailleurs, les amours d'Alexandre avaient à peine mérité ce nom jusqu'alors ; il n'avait pas encore été sérieusement épris.... tandis qu'à présent !...

L'impératrice ne put continuer son récit ; des larmes, retenues avec effort jusque-là, lui coupèrent la voix ; elle tendit sa main à la duchesse, qui la couvrit de baisers en lui faisant, d'un ton plein d'effusion, d'entraînement, les plus chaleureuses protestations d'amour et de respect.

La récente apparition de M<sup>me</sup> de Narishkim à la cour de Saint-Pétersbourg était le juste sujet du chagrin concentré d'Élisabeth ; la présentation de cette ravissante personne à l'empereur était un événement dont les fastes de la galanterie devaient garder le souvenir. Alexandre, ébloui de l'éclat de tant de charmes, n'avait pas même essayé de dissimuler sa vive admiration, et dès lors une passion réelle, que les obstacles allaient bientôt rendre effrénée, s'était emparée de toutes les facultés du puissant successeur des czars.

Sa jeune compagne n'avait pas été la dernière à remarquer l'enthousiasme délirant de l'empereur pour ce nouvel astre, et s'il eût existé dans cette âme angélique une petite place pour la haine, elle eût haï sa dangereuse rivale ! Mais la douce Élisabeth ne connaissait pas ce sentiment : jalouse par excès d'affection, elle se désolait en secret des progrès de la séduisante Antonie sur un cœur qu'elle estimait au-dessus de tous les trônes de l'univers ; et loin de lui faire sentir, quand elle en trouvait l'occasion, le mépris que lui inspirait l'odieux manège, de son égoïste coquetterie, elle était assez généreuse pour ne jamais prononcer un mot contre l'ennemie jurée de son bonheur, assez indulgente pour l'excuser malgré l'évidence de sa conduite d'autant plus impardonnable, pourtant, que l'amour-propre et l'ambition en étaient les seuls mobiles, et que le cœur n'y était pour rien.

Le cœur !... hélas ! le cœur !... comme si la coquette en avait un !...

Cependant cette intrigue, qui commençait à peine à se nouer alors, pouvait n'être qu'une passagère fantaisie, aussitôt éteinte que satisfaite ; ce fut du moins sous cet aspect que M<sup>me</sup> de Lomanzof la fit envisager à sa souveraine ; et l'on est si aisément disposé à croire ce qu'on souhaite avec ardeur, on se flatte si volontiers d'un meilleur avenir quand le présent afflige, qu'Élisabeth se laissa bercer avec complaisance par les consolantes suppositions, par les favorables conjectures de Catherine ; et que, sans avoir une confiance absolue dans ses raisonnements, elle espéra que sa tendresse conjugale, sa patience, son courage, triompheraient tôt ou tard du nouveau caprice qui lui portait tant d'ombrage l'instant d'auparavant !

Que de fois, depuis cet épanchement salutaire, l'impératrice ne s'applaudit-elle pas d'en avoir eu la pensée ; en effet, quand Alexandre, emporté par le fougueux délire qui le mettait aux pieds d'une belle statue, d'une insensible sirène, pénétrait de douleur sa noble épouse en donnant quelque témoignage public de sa flamme insensée, la royale victime

déposait sa peine amère dans le sein de l'amitié, et retrempait son âme abattue à la vivifiante chaleur de ce foyer consolateur.

Un sombre nuage couvrait l'avenir à ses yeux, il est vrai, mais l'épouse délaissée voyait encore l'espérance à travers ce nuage transparent ; et plus d'une fois il lui sembla que cette bienfaisante, que cette dernière consolatrice des malheureux, lui souriait doucement, lui tendait les bras !

Cela fait tant de bien d'espérer, quand on souffre !

### III — Pourquoi pas ?

Il y a aujourd'hui grand bal paré à la cour ; bien des rivalités de différents genres vont se rassembler en ce lieu ; bien des ambitions seront mises en jeu ; et, parmi elles, celles des femmes ne seront pas les moins ardentes : car une femme ne sait rien faire, rien vouloir à demi ; je veux parler d'une femme à passions. Il n'est point de petites passions pour ce sexe si facile à exalter, pour ce sexe dont l'imagination ne trouve pas d'obstacles, dont les vertus et les vices n'ont pas de bornes, et qui nous étonne tous les jours par quelque excès d'héroïsme ou de cruauté, dont l'histoire des hommes les plus dépravés ou les plus vertueux n'offre pas d'exemple. Il n'est point de petites passions pour les femmes ; non, pas même la vanité, la coquetterie, ce désir de plaire inné dans tous les cœurs féminins ; ce désir, que dis-je ! ce besoin d'être aimée, si naturel, si peu répréhensible en lui-même.

Être aimée ! ah ! qui oserait nous blâmer d'exprimer un pareil vœu ! N'avons-nous pas reçu du ciel ces facultés aimantes qui font de l'amour l'unique affaire de la vie, pour la plupart d'entre nous ?

Être aimée ! Sans doute nous devons chercher à être aimées ; nous ne saurions vivre sans l'affection de nos semblables ; nous avons besoin d'amour pour être heureuses !... mais s'il nous est permis, à nous faibles créatures, de chercher à nous faire aimer, ce n'est qu'à une condition, condition impérieuse, indispensable, c'est d'aimer aussi ; et malheur, cent fois malheur à la femme insensible qui prétend inspirer, à force d'hypocrisie, un sentiment qu'elle ne veut pas partager.

Une coquette est un bourreau qui vous torture, qui vous tue de sang-froid en souriant de vos blessures, de vos douleurs, de votre agonie prolongée à dessein. Une coquette est un monstre sans cœur, sans âme, sans honneur, sans conscience. Une coquette ressemble à ces êtres fantastiques aux grâces attrayantes, aux traits séduisants, au doux langage, qui attirent le voyageur égaré pour le conduire au bord d'un précipice, et qui se moquent de lui en se retournant tout à coup et lui laissant voir par derrière un sombre vide ne conservant pas même l'apparence de la vie. Une coquette n'est pas une femme, oh non ! non Dieu merci ! elle n'a pas les précieuses qualités d'une femme, elle a tous les défauts contraires. La femme telle que l'a créée un

Dieu bienfaisant, la femme est bonne, indulgente, modeste, affectueuse, pieuse, dévouée, compatissante, tille soumise, tendre mère, épouse attentive ; la coquette est médisante, railleuse, hardie, froide, impie, égoïste, sans pitié, mauvaise fille, mère insouciant ou jalouse, épouse rebelle ; ou si, par hasard, elle paraît posséder quelques-unes des vertus de son sexe, c'est chez elle un vice de plus, l'odieuse hypocrisie, qui lui sert de masque pour tromper plus sûrement, pour dissimuler ses projets hostiles. Une coquette !... Mais à quoi bon dévouera l'exécration publique ce prodige de duplicité, d'indifférence, de honteux orgueil ? qui oserait prendre le parti d'une coquette ? qui oserait la défendre contre ses innombrables ennemis de tout âge, de tout rang, de tout sexe ? Personne, sans doute, et sa cause est jugée d'avance au tribunal de l'opinion ! Oh ! nous ne saurions penser autrement, et si nous avons exprimé tout haut notre peu d'estime pour ces créatures reniées par leur sexe, animées de l'esprit du mal pour le tourment du genre humain, c'était afin qu'on ne pût nous soupçonner d'approuver leurs condamnables manœuvres, leurs captieux raisonnements, reproduits à regret sous notre plume dans le cours de cet ouvrage.

Entrons donc, maintenant que notre profession de foi est nettement formulée, entrons dans le boudoir élégant de l'enchanteresse dont nous allons raconter l'histoire, et tâchons de la dépouiller si bien du prestige dont elle s'environne, qu'on la voie telle qu'elle est réellement, c'est-à-dire laide à faire peur, la jolie femme !...

Examinons-la pendant qu'elle est seule ; c'est surtout lorsqu'on se croit à l'abri des regards scrutateurs qu'on ne se contraint plus et que les secrets mouvements de l'âme sont parfois mis à découvert.

Il est midi, la belle Antonie vient de se lever. Quittant sa chambre à coucher pour se réfugier dans le boudoir parfumé dont les suaves émanations charment son odorat, un vaste peignoir de mousseline transparente l'enveloppe tout entière sans cacher pourtant ses formes de sylphide. Elle s'admire avec délices dans les glaces qui réfléchissent son image, l'orgueilleuse ! puis elle prend l'une après l'autre plusieurs poses gracieuses et se compose, à force d'étude, un sourire plus agaçant que celui de la veille, un coup d'œil plus langoureux, un geste plus expressif.

Ce boudoir est d'un bon goût achevé ; il est hexagone et forme un salon exigü, à trois fenêtres et à trois glacés alternativement placées ; l'une des glaces sert de porte d'entrée ; devant la seconde est un petit lit de repos ou chaise longue ; une causeuse, deux pliants, deux tabourets ou carreaux, et

un léger guéridon, complètent l'ameublement de ce temple digne de Vénus par sa fraîcheur et par son harmonieux ensemble. Les draperies, les sièges, les ornements sont blanc et or ; et dans ce sanctuaire, où ne sont admis que quelques privilégiés, fort rarement encore, Antonie se contemple à son aisé, parce que ses femmes ont reçu la défense expresse de venir troubler, sous quelque prétexte que ce soit, la prétendue méditation, les poétiques rêveries de leur jeune maîtresse.

Jeune, fort jeune en effet, puisqu'elle vient d'atteindre dix-sept ans ! mais déjà bien vieille, cependant, si la plus profonde habitude de dissimulation, si la connaissance du cœur humain, si le talent de tromper les hommes avec adresse, pouvaient remplacer les années !

Debout devant sa ravissante figure, elle se regarde avec amour, avec passion ; mais ce n'est point à elle que s'adresse ce regard irrésistible, c'est une étude, une étude importante, puisqu'il s'agit d'un empire !

Pourquoi pas ? se dit l'ambitieuse sirène en rejetant sur ses blanches épaules, demi nues, sa magnifique chevelure blonde qui, malgré sa taille élancée, la couvre jusqu'aux talons, comme un vaste manteau royal ; pourquoi pas ?... La couronne impériale siérait mieux à mon front qu'à celui d'Élisabeth ! Puis, redressant avec fierté sa tête altière, elle fait quelques pas, quelques saluts, quelques signes de hautaine bienveillance, et, se couchant à moitié sur ses oreillers de satin, elle pose son petit pied sur un des carreaux, en avançant sa main potelée, comme si elle voulait la donner à baiser à quelque grand seigneur.

Tout à coup elle se lève, rit tout haut de sa folle idée, en montrant ses dents perlées, et se dit en elle-même, en se parlant avec une espèce de mystère : Pourquoi pas ? oui, peut-être !... Oh oui ! sans doute, je le veux !... mais il est encore trop tôt pour y songer... ou, pour mieux dire, il ne faut pas laisser deviner nos projets ; non, non, ce serait le moyen de les faire échouer ! Préparons les-voies en attendant la réussite ; tâchons de plaire avant de nous faire adorer, le reste viendra ensuite.

En achevant ces réflexions, qui colorent son teint des roses du plaisir, elle sonne ses femmes pour les consulter sur sa toilette et retourne dans son appartement, à la hâte, afin de bien employer le temps qui lui reste ; elle n'en a pas trop jusqu'au soir ! les soins les plus minutieux ne sauraient être indifférents quand il s'agit d'un grand résultat... il ne faut rien négliger !...

Et tous les cartons de l'ambitieuse comtesse sont mis à contribution pour lui procurer une mise originale, une mise qui puisse faire valoir ses

avantages naturels et fixer l'attention du potentat dont elle voudrait pouvoir capter l'admiration extatique, dont elle voudrait pouvoir égarer la raison.

Vingt robes, vingt coiffures sont essayées tour à tour, sans obtenir l'approbation générale. Les trois femmes de M<sup>me</sup> de Narishkim n'étaient pas du même avis sur les différentes parties de l'ajustement : l'une penchait pour l'élégante simplicité, l'autre pour la somptueuse parure, la troisième, Caroline, eût voulu réunir la richesse à l'absence de tout ornement qui ne serait pas indispensable, et ce fut son conseil que suivit Antonie.

Caroline, Française et rusée, était entrée depuis peu de mois seulement au service de la comtesse ; cette femme, de trente ans environ, s'était présentée comme veuve d'un sous-officier ; elle avait travaillé pendant plusieurs années chez une marchande de modes, puis chez une marchande lingère, et avait appris chez ses deux maîtresses une foule de petits secrets que les femmes à la mode paieraient un prix fou, un prix de fantaisie. La comtesse avait sur-le-champ deviné son mérite, et Caroline était devenue son miroir ; c'était toujours elle qui était consultée dans les occasions où Antonie désirait s'éclipser elle-même, pour ainsi dire, en paraissant plus jolie, ou, du moins, jolie d'une autre manière que le jour précédent ; et comme le tact de cette fille n'avait pas encore été mis en défaut, ce fut elle qui l'emporta dans cette circonstance. La comtesse s'en remit à son bon goût pour la composition de sa toilette.

Toute la cour était réunie chez l'impératrice ; et l'empereur, auprès duquel se présentaient les grands dignitaires de l'État, semblait inquiet, mécontent, préoccupé, quand tout à coup son front s'éclaircit, son œil s'anima, et l'expression de la joie-vint se placer, à son insu, sur son visage.

Un murmure approbateur décela son étonnement : M<sup>me</sup> de Narishkim entra alors, et chacun s'extasiait à l'envi sur sa merveilleuse beauté, rehaussée encore par l'éclat de sa parure, qui ne supportait pas le détail, cependant, mais dont l'ensemble était enchanteur.

Tout avait été, il est vrai, calculé avec un art dont les Françaises possèdent seules le secret ; tout se trouvait en harmonie pour faire valoir les grâces, le teint, la chevelure, les traits, le pied, la main de la nouvelle magicienne, et les plus jalouses, même, furent forcées d'avouer qu'elle était éblouissante à cette mémorable soirée.

Un quadrille allait se former lorsqu'elle entra, et l'empereur le dansa avec la belle Russe, vis-à-vis de l'impératrice.

Élisabeth dansait bien, avec noblesse, avec élégance ; mais son cœur se brisait à l'aspect de sa rivale, et le contraste de son sourire plein de douceur, de son air bienveillant et résigné, avec les manières triomphantes, presque dédaigneuses de la fière comtesse, navraient de douleur M<sup>me</sup> de Lomanzof, qui contemplait de loin cette scène, en se disant : Mon Dieu ! mon Dieu ! se pourrait-il que les tristes appréhensions de la malheureuse Élisabeth se réalisassent ? l'aimerait-il donc sérieusement, cette enivrante sirène ?

Et quelque chose lui répondait aussitôt qu'Antonie pouvait prétendre aux plus magnifiques conquêtes, avec tant d'attraits réunis.

Le bal se prolongea fort avant dans la nuit ; Alexandre, oubliant toute contrainte, ne quitta presque pas M<sup>me</sup> de Narishkim, et son assiduité auprès de cette ravissante femme ne fut un mystère pour personne.

Au bout de quelques mois, après plusieurs fêtes, données pour la plupart à la jeune comtesse par le galant potentat, les amours d'Alexandre furent le principal sujet des conversations de Saint-Pétersbourg ; la Russie entière ne tarda pas à en être instruite ; leur retentissement arriva même jusqu'à Paris, et la réputation d'Antonie devint européenne : réputation de beauté seulement, car, malgré ou peut-être à cause même de sa coquetterie bien reconnue, personne ne se fût permis d'effleurer sa bonne renommée.

On disait aussi souvent : belle comme M<sup>me</sup> de Narishkim, que : Insensible comme M<sup>me</sup> de Narishkim.

Ce n'est pas, cependant, qu'elle n'eût de temps à autre quelques éclairs de sentiment ; mais c'était un jeu cruel pour tenir en haleine son esclave impérial, pour attiser par de mensongères espérances le feu dont il était consumé ; pour lui donner le change, en un mot, sur ses intentions, qui n'eussent peut-être pas été favorablement accueillies par l'ombrageuse noblesse qui prétendait disposer à son gré de la couronne.

Mais, tout en s'astreignant à dissimuler ses projets ambitieux, M<sup>me</sup> de Narishkim ne redoutait aucun empêchement ; sûre de parvenir à les surmonter tous, elle riait de chaque entrave opposée à sa marche hardie, tant elle était certaine d'avance de la briser d'un mot ou d'un coup d'œil, et d'en obtenir, au contraire, un nouveau lustre, un hommage de plus.

Et son mari, dira-t-on ?... Son mari, le comte de Narishkim, était grand veneur, et fort complaisant !... fort peu jaloux... digne, à tous égards, d'être l'époux d'une ambitieuse coquette !...

Le comte n'avait jamais aimé... que ses chiens et ses chevaux... qui étaient superbes à la vérité... quant à sa femme, il l'avait épousée par convenance, par orgueil nobiliaire, la famille d'Antonie étant, comme la sienne, alliée à la famille impériale. A peine âgée de quinze ans à cette époque, elle n'avait encore, alors, que l'instinct de la coquetterie et de l'ambition, développé depuis si largement par les circonstances ; cependant, et malgré son ingénuité, malgré son innocence, le comte eut un instant de frayeur en la voyant si parfaitement belle !... L'avenir lui parut bien hasardeux avec une telle compagne ; il hésita... quelques minutes... puis la vanité l'emporta sur la prudence... ils furent unis pour la vie !...

Antonie ne vit dans cette alliance qu'un moyen de briller à la cour, splendide théâtre où son orgueil aspirait à se lancer, où sa prescience féminine lui faisait entrevoir de hautes destinées.

Le comte avait beaucoup d'esprit ; il n'eut pas besoin d'une longue étude pour juger en dernier ressort celle qu'il avait choisie, et dès cet instant son parti fut pris ! Le comte de Narishkim se résigna au rôle de mari philosophe ; c'était, du moins, le titre qu'on lui donnait à Saint-Pétersbourg ; et si la philosophie consiste, comme l'assurent certaines gens, à tirer le meilleur parti possible de sa position, certes, on ne saurait le lui contester. Bien sûr de la fidélité de sa femme, sécurité fondée non sur sa vertu, sur ses bons principes, sur son attachement à ses devoirs, mais sur son amour-propre excessif et sur sa froideur naturelle ; bien sûr, dis-je, de la fidélité de sa femme, il n'essaya pas même à vaincre le besoin effréné d'hommages qui la tourmentait. Lui laissant la liberté de ses actions, de sa dépense, il usa du même privilège de son côté ; et tout en habitant le même hôtel, tout en vivant ensemble en apparence, ils étaient réellement séparés de fait, et se traitaient mutuellement avec les égards cérémonieux, avec l'indifférente politesse de deux étrangers se trouvant obligés, par convenance, d'avoir quelques relations intimes, mais n'éprouvant, au fond, aucun intérêt l'un pour l'autre, et ne s'inquiétant pas le moins du monde de leur conduite respective.

Ce plan, une fois adopté, fut fidèlement exécuté de part et d'autre, chacun y trouvant son propre avantage ; et si l'on n'eût jugé ce ménage que d'après la manière d'être des deux époux et l'harmonie parfaite qui régnait entre eux, on l'eût cité pour modèle !... Mais l'on savait que l'égoïsme et non l'indulgence était la véritable, l'unique cause de cette bonne harmonie, et cette cause était trop peu édifiante pour trouver beaucoup de preneurs ; car

s'il existe un grand nombre d'égoïstes dans le monde, il en est peu qui se vantent de l'être, encore moins qui conseillent aux autres de le devenir. Oui, l'égoïsme, ce monstrueux amour de soi, qui ne songe pas au préjudice qu'il peut causer pourvu qu'il soit satisfait *lui tout seul*, l'égoïsme aura bien des sectateurs, mais non des apologistes !

L'hôtel Narishkim avait encore des habitants attachés dé bien près à la brillante coquette, et dont la liaison, intime pourtant avec elle, avait quelque chose d'aussi extraordinaire que sa liaison conjugale, et ces hôtes étaient sa cousine germaine, plus âgée qu'elle de dix ans, les deux petites filles de celle dame et leur père, capitaine dans l'un des plus beaux régiments de la garde impériale, dans le régiment de hussards commandé par Scherwertinskim, frère de la comtesse.

J'aurai souvent occasion, dans le cours de ce récit, de parler de cet élégant colonel et du brave capitaine Manstein ; mais il s'agit à présent de sa femme, et c'est d'elle seule que je veux dire un mot avant de poursuivre ma narration.

Louise avait un caractère tout opposé à celui d'Antonie. Entièrement occupée de son mari, de ses enfants, qu'elle élevait avec le plus grand soin, elle ne sortait que fort rarement, encore lorsqu'elle ne pouvait pas s'en dispenser, et mettait sa joie et son orgueil à faire le bonheur de tout ce qui l'entourait. Elle eût obtenu des succès dans le monde, cependant, s'ils eussent flatté ses penchants, parce qu'elle possédait en même temps une figure agréable sans être précisément jolie, une tournure distinguée et beaucoup d'esprit ; mais son jugement sain lui avait appris que, pour jouir de toute la félicité qui lui est réservée sur la terre, la femme doit d'abord, et avant tout, réserver pour l'intérieur de sa famille les dons qu'elle a reçus de la nature.

Prenant donc ce principe pour première règle de conduite, Louise était presque toujours chez elle, et les instances de sa cousine pour l'entraîner dans les grandes réunions étaient infructueuses. Les vingt-sept ans de M<sup>me</sup> de Manstein lui donnaient d'ailleurs, sur sa belle parente, une supériorité morale dont elle n'abusait pas, mais dont elle profitait quelquefois pour la sermonner un peu sur sa conduite légère, inconséquente, qu'elle ne pouvait approuver malgré son inépuisable bonté.

Les deux cousines, ainsi que je viens de le faire observer, n'avaient aucun point de contact ; eh bien ! par une de ces bizarreries qu'on voudrait en vain s'expliquer, elles ne passaient pas un jour sans se voir. Antonie avait une

entière confiance en Louise, elle lui disait ses plus folles pensées, bien certaine, du reste, de la discrétion de cette jeune femme ; tandis que Louise, de son côté, faisait tous ses efforts pour la ramener aux principes moraux et religieux qui pouvaient seuls, suivant elle, servir de base solide au vrai bonheur.

Quelquefois elle croyait avoir réussi, parce qu'Antonie se taisait et l'écoutait, comme si la conviction eût passé dans son âme ; mais au moment où Louise, s'applaudissant de son triomphe, allait achever de convertir à la raison la jeune étourdie, une réflexion plus extravagante que les précédentes venait lui prouver que ses efforts étaient superflus.

— Avec toute ta sagesse, tu ne seras jamais qu'une femme obscure, végétant à l'ombre, entré ton mari et tes enfants ! s'écriait l'ambitieuse Antonie d'un ton ironique. Puis, prenant tout à coup un air majestueux qui lui seyait à ravir, elle ajoutait aussitôt :

— Tandis que la prétendue folle dont tu voudrais régler les actions à ta guise, pourra bien, un jour, s'asseoir sur le trône de toutes les Russies ! Tu ris, ma chère cousine !... Et pourquoi pas, je te prie ?... On a vu des événements plus extraordinaires ; le sang qui coule dans mes veines n'est-il pas du sang impérial ?... Le nom que je porte n'a-t-il pas été déjà couronné ?... La mère de Pierre le Grand n'était-elle pas une Narishkim ?...

## IV — La chasse.

Il n'était question, depuis quelques jours, que d'une grande partie de chasse dans les vastes propriétés de la belle princesse de Scaretsen, et tout ce qu'il y avait de plus élégant parmi la noblesse russe était convié à cette fête, que devait terminer un bal somptueux. La comtesse de Narishkim y était invitée et se faisait une joie d'enfant de cette journée. Antonie montait à cheval avec une grâce charmante ; elle avait une jolie jument d'une blancheur éblouissante, dressée avec un soin tout particulier ; et lorsque sa maîtresse la montait, sa robe d'amazone, d'un vert prononcé, ses brodequins noirs et le petit chapeau qui encadrait, sans la cacher, sa figure séduisante, en faisaient une divinité plutôt qu'une femme à la mode. Nombre de jeunes gens l'accompagnaient en caracolant autour d'elle ; l'empereur lui-même, qui avait daigné honorer cette partie de chasse de son auguste présence, était souvent auprès de la déité du jour, dont il briguaient un sourire, un regard, quelque marque d'attention exclusive. Mais Antonie paraissait distraite ou pour mieux dire préoccupée par une idée fixe, par une pensée étrangère à la chasse, et ne répondait qu'à demi aux politesses empressées d'Alexandre, aux gracieuses galanteries de ces jeunes seigneurs, oubliant, négligeant toutes les femmes pour une seule qui semblait dédaigner leurs hommages.

C'est qu'elle aussi négligeait la conquête de tous les hommes prêts à tomber à ses pieds, pour aspirer à celle d'un seul qui ne songeait pas à elle, et qu'elle voulait pourtant, à tout prix, voir à sa merci.

Ce mortel privilégié, dont on eût tant jaloué le sort, si l'on avait pu savoir ce qui se passait dans la vagabonde imagination de la comtesse, était un des grands seigneurs admis dans l'intimité d'Alexandre, et celui de tous peut-être qui abusait avec le plus de hardiesse de l'extrême indulgence de son maître.

Ouwaroff était aussi fat qu'Antonie était coquette. Fort bel homme, jeune, d'une bravoure remarquable, et placé sur l'un des premiers degrés de l'échelle sociale, il avait ambitionné une autre célébrité que celle des armes. Au sein de la plus fastueuse cour de l'Europe, ses prodigalités surpassaient les folles dépenses de ses plus riches compatriotes ; il défiait en

extravagances les plus entreprenants, et rarement il se passait une semaine sans qu'on entendît raconter à son sujet une nouvelle aventure dont l'originalité faisait oublier celle de la semaine précédente. Effroi des mères et des maris, il séduisait tour à tour, pour les abandonner aussitôt, les jeunes personnes de grande famille, les femmes remarquables par leurs grâces, par leurs attraits ; et, malgré ses innombrables victimes, malgré sa renommée d'inconstance, il rencontrait peu de rebelles, tant ses moyens de plaire étaient multipliés, infaillibles. Ouwaroff était, on ne saurait en disconvenir, un homme fort dangereux pour les femmes ; celles que son luxe, sa bonne mine, sa gloire militaire n'éblouissaient pas, étaient vaincues par sa ruse, par son audace ou par l'une des mille ressources de son esprit inventif, et l'on ne citait pas une femme qui lui eût résisté. Ses intrigues d'amour se succédaient sans interruption ; il avait même le honteux talent d'en conduire souvent plusieurs à la fois, et de faire tourner à son profit les querelles, les ruptures, le scandale même de ses liaisons clandestines, quand un fâcheux éclat les exposait à la censure du public, ordinairement peu indulgent. Duelliste heureux et adroit, il s'était tiré avec avantage d'un grand nombre d'affaires d'honneur ; son courage à toute épreuve avait brillé dans les dernières guerres aussi bien que dans les combats particuliers ; impudent entre les impudents, il se faisait un jeu d'aller sur les brisées de tous, sans que l'on osât lui rendre la pareille, tant il avait administré de rudes corrections à ceux qui s'étaient hasardés à user de représailles. Tout le monde le redoutait, c'était à qui ne se trouverait pas sur son chemin, et sa hardiesse en devenait de plus en plus insoutenable. Comme l'enfant gâté dont on accroît l'exigence à force de concessions, il ne connaissait plus d'obstacles à ses vœux, tant il était accoutumé à les renverser aisément, et, à bien peu d'exceptions près, dès qu'il se présentait, dès qu'il sommait de se rendre, on mettait bas les armes. A quoi bon se défendre quand on est sûr d'être terrassé ?

Son audace, ses agréments extérieurs, son esprit, son habileté, n'étaient pas ses seuls moyens de triomphe : il avait encore le rare talent de se retirer à temps, et surtout de faire sonder le terrain avant de l'attaquer, afin de n'être jamais forcé de faire un pas rétrograde. En savant tacticien, il ne voulait jouer qu'à coup sûr, ou, du moins, mettre la plus grande partie des chances favorables de son côté. Tel était le principal secret de ses succès en amour. Un tact exercé lui faisait deviner de suite si son hommage serait bien ou mal reçu, et jamais il n'avait la maladresse de s'exposer à un refus.

Ce coup d'œil de lynx, qui lui faisait lire si couramment dans le cœur des femmes, lui avait valu la conquête de la charmante princesse de Scaretsen. Cette dame, veuve à vingt-deux ans, joignant à la plus jolie figure une âme de feu, une ardente imagination, se persuada que rien n'était impossible à l'amour, pas même la conversion d'Ouwaroff, et comme ce jeune seigneur lui plaisait infiniment, elle entreprit de le fixer. L'élégant caméléon ne tarda pas à s'apercevoir de ce projet, et, riant sous cape des prétentions exagérées de la princesse, il prit un malin plaisir à les favoriser, afin de lui prouver, plus tard, que nulle puissance humaine ne saurait enchaîner sa liberté.

Rompant donc, avec sa légèreté accoutumée, les liens qui l'unissaient à la sémillante comtesse d'Andomesk, il fit une cour assidue à la princesse de Scaretsen.

Celle-ci, à demi subjuguée d'avance, ne fut pas difficile à tromper : elle aima Ouwaroff ; elle l'aima de toute sa puissance d'aimer, et cette puissance était bien grande ! Son cœur novice encore se donna sans réserve ; Mariée fort jeune à un vieux mari qu'elle avait perdu peu de mois après cette alliance disproportionnée, elle avait en vain cherché, depuis son veuvage, un cœur qui répondît aux palpitations du sien ; en voyant l'aimable favori d'Alexandre, elle avait cru le trouver.

Ils étaient libres tous deux, et c'était au pied des autels que la noble dame souhaitait l'enchaîner ; mais le volage amant de tant de belles ne l'entendait pas ainsi ; il voulait bien adorer quelques instants la nouvelle divinité qui réclamait son encens ; il voulait bien lui élever un temple, la servir à genoux, l'enivrer d'hommages, lui prodiguer les serments d'amour, de fidélité ; se déclarer hautement son esclave soumis, son défenseur, son chevalier ; mais l'épouser !... se lier pour la vie !... jamais !... jamais !... tel était son dernier mot.

Il s'était gardé, pourtant, de le prononcer, ce mot qui eût sans doute dessillé les yeux de l'infortunée dont il était aimé de si bonne foi ; au contraire, loin de rejeter cet hymen, objet des vœux de la princesse, il feignait de partager son espoir et se montrait plus empressé qu'elle encore de conclure cette union tant désirée.

Sa crédule amie, se confiant avec une simplicité d'enfant à ses promesses mensongères, s'abandonnait aux joies délirantes d'un premier amour avec une aveugle confiance ; elle ne doutait pas un instant, que dis-je ! elle se serait fait un crime de douter de la sincérité de celui qui lui jurait cent fois

par jour de n'avoir jamais d'autre compagne qu'elle, de l'épouser dès qu'il aurait terminé quelques affaires de famille.

Mais ces affaires ne se terminaient pas ; de nouveaux prétextes de retard se succédaient l'un après l'autre, et c'était par un surcroît d'amour, par des témoignages de tendresse plus passionnés qu'il trompait l'inquiète impatience de M<sup>me</sup> de Scaretsen.

Bientôt le fourbe changea de langage, de manières ; il se plaignit d'une affection dont il n'était que trop certain ; il accusa son amie d'indifférence, de froideur ; il lui dit ce que des milliers d'amants avaient dit avant lui, et presque toujours avec succès, il lui dit que le véritable amour ne savait rien refuser, et que s'il était réellement aimé il serait moins malheureux.

— Non, cruelle ! s'écriait-il en affectant un profond ressentiment, non, vous ne m'aimez pas ! non, vous ne m'avez jamais aimé ! sans cela vous ne me traiteriez pas ainsi ; sans cela vous auriez plus de confiance en moi, vous ne vous méfieriez pas de mon honneur, vous me laisseriez le soin si doux de votre félicité ; et, loin d'écouter les ridicules propos des hommes, vous mettriez votre gloire à vous montrer généreuse. L'opinion vous effraie, Madame ! Ah ! quand on aime bien, qu'importe l'opinion ! on la brave avec joie, on la méprise pour donner une preuve de plus de son amour à celui qui verserait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour vous prouver le sien !

Mais c'est en vain que la princesse veut lui faire comprendre qu'il s'agit de l'épouser et non de mourir pour elle. Ouwaroff, bien déterminé à tout obtenir sans perdre sa précieuse liberté, entasse sophismes sur sophismes et finit par l'emporter sur le cri d'une conscience timorée, sur les préjugés sévères d'un monde inflexible, sur de bons principes moraux et religieux, inculqués dès l'enfance. La malheureuse femme, dont il avait égaré la raison, lui sacrifie son repos, son avenir, plutôt que de mériter de nouveaux reproches d'indifférence. L'élégant Ouwaroff devient l'amant heureux de la princesse de Scaretsen.

Depuis ce jour, un épais bandeau lui dérobe à la fois sa faute et le caractère volage de son séducteur : tout entière à l'ivresse de sa passion, elle ne voit plus, ne connaît plus qu'un Dieu dans l'univers, et ce Dieu c'est Ouwaroff ; elle ne conçoit plus qu'un bonheur au monde, et ce bonheur c'est Ouwaroff ; elle n'a plus qu'une crainte, qu'un regret ici-bas, c'est de ne pouvoir aimer davantage celui qui possède toutes ses pensées, toutes les palpitations de son cœur, celui qu'elle idolâtre au delà de toute expression, et dont elle se croit si bien payée de retour.

Elle est heureuse ainsi, heureuse de ce bonheur enivrant des folles passions, qui rend si dignes de pitié ceux qui l'éprouvent, tant il est éphémère ! Elle est heureuse, puisqu'elle aime, puisqu'elle est aimée, elle le suppose, du moins ; et, d'ailleurs, les apparences doivent l'induire en erreur à cet égard ; il est impossible qu'elle ne soit pas trompée par les tendres protestations, par les caresses, par les transports délirants d'Ouwaroff.

Eh ! comment pourrait-elle révoquer en doute la conversion de son amant ; toute la cour n'est-elle pas trompée comme elle par la métamorphose évidente du jeune seigneur naguère si renommé par ses inconstances, et maintenant si glorieux de ses fers, si peu disposé à les briser ! C'est un miracle, à la vérité mais enfin c'en est un ; il frappe tous les yeux, et pour le nier il faudrait être aveugle.

En effet, l'étourdi lui-même s'étonne de se sentir si sérieusement enlacé par les charmes de M<sup>me</sup> de Scaretsen ; jamais il ne fut aimé comme cela, et le dévouement absolu de son amie le captive au moins autant que sa beauté.

Ce fut pendant cette lune de miel, si l'on peut donner ce nom à l'aurore d'une liaison illégitime, ce fut pendant ces jours de passion réciproque qu'eut lieu la partie de chasse où se trouvait la comtesse de Narishkim.

L'envie est la rouille des coquettes ; leur âme en est saturée, et cela ne saurait être autrement : toute supériorité froisse l'amour-propre excessif de ces femmes au cœur de marbre ; rien ne les émeut, rien ne les exalte ; elles ne s'enthousiasment de rien et laissent passer inaperçus les talents des autres, leurs avantages personnels, à moins que ce ne soit pour les censurer avec une amère finesse ou pour les vanter outre mesure, afin de se faire contredire.

Telle était la principale ruse d'Antonie contre celles qui pouvaient rivaliser avec elle d'esprit, d'amabilité, de grâce ; tel fut son premier acte d'hostilité vis-à-vis de la ravissante amie d'Ouwaroff. Jalouse de sa touchante physionomie, et surtout de sa conquête, qu'elle voulait lui enlever par vanité seulement, peut-être aussi pour inquiéter l'empereur, elle résolut de dresser ses batteries, en conséquence, et trouva fort piquant d'attaquer l'idole dans son propre temple, presque dans les bras de son plus fervent adorateur.

La chasse est en Russie l'un des délassements favoris de la noblesse ; c'est à qui aura les plus belles meutes, les meilleurs chevaux, les plus magnifiques armes, les plus somptueux costumes ; cette fois, surtout, on semblait s'être donné le mol pour embellir la fête des prestiges de la

toilette. Ouwaroff avait une petite redingote garnie de fourrures, une toque en velours ornée de torsades et de glands d'or, une large ceinture de maroquin, soutenant un superbe couteau de chasse dont la poignée était enrichie de pierres précieuses ; et sa haute taille, sa figure régulière recevaient un nouveau lustre de cette mise originale. La princesse de Scaretsen se montrait digne par sa beauté, par son élégante tournure, par son ensemble séducteur, de l'amour d'un cavalier aussi accompli ; elle était radieuse, à cette fête donnée pour lui, pour lui seul ; sa confiance dans le plus volage des hommes était sans bornes : l'habile séducteur s'était si bien emparé de toutes ses facultés, qu'elle eût plutôt douté de la lumière du jour que de la fidélité de son amant. Aussi tous les efforts d'Antonie pour lui inspirer de l'ombrage ne purent-ils atteindre ce but ; elle ne s'en aperçut même pas. Ne voyant, n'entendant qu'Ouwaroff à travers la foule dorée qui l'entoure, elle ne songe qu'à lui ; les autres personnes passent et repassent sous ses yeux, tourbillonnent à ses oreilles, sans qu'elle y fasse d'autre attention que celle dont la fréquentation d'une cour pleine d'urbanité française lui a fait contracter l'habitude machinale ; elle fait les honneurs de son palais avec une distraction inaperçue, mais réelle ; cependant sa préoccupation intérieure ne saurait nuire à son amabilité instinctive ; elle est si bonne, si indulgente, qu'il ne peut sortir que des phrases obligeantes de sa bouche, et que deux êtres seulement, dans cette nombreuse réunion, devinent ses secrètes pensées, la comtesse et Ouwaroff ; la comtesse par jalousie, jalousie de vanité, Ouwaroff par orgueil.

Il est fier, le jeune Russe, d'inspirer une si brûlante passion, et, malgré son insensibilité, l'égoïste éprouve quelque reconnaissance envers la belle princesse qui l'aime avec tant d'abandon.

Eh quoi ! se dit M<sup>me</sup> de Narishkim en jetant sur eux un coup d'œil d'envie, tandis qu'ils se parlent à demi-voix avec une expression de bonheur indicible, eh quoi ! cette langoureuse figure aurait la gloire de fixer le plus volage enfant de la Newa ? Non, non, et quand je devrais y perdre huit jours, quinze, s'il le faut, je veux voir le dédaigneux Ouwaroff oublier à mes pieds la romanesque déité qui nous enlève ainsi notre plus galant chevalier.

Mais, et malgré son dépit, la malicieuse coquette se vit forcée d'ajourner l'exécution de ses projets hostiles, tant l'inutilité d'une tentative actuelle lui fut démontrée ; elle se borna donc au rôle d'observateur inoffensif, afin de préparer les voies et de dresser ses batteries en conséquence.

L'ennemie jurée du couple fortuné, qui n'avait pourtant d'autre tort à ses yeux que celui d'être bien assorti, la dangereuse Antonie, réfléchissait au moyen de troubler une aussi tendre union, lorsqu'un cerf magnifique, poursuivi avec ardeur par les chiens, passa tout près du cheval de la jolie rêveuse, qui ne s'attendait guère à cette soudaine apparition, et qui eut besoin de toute son adresse pour maintenir son fringant coursier.

La princesse avait vu la jument se cabrer, et, l'humanité imposant alors silence à l'amour, elle s'était élancée vers Antonie, qu'elle avait préservée, par son prompt secours, d'une chute presque inévitable.

Mais l'envieuse comtesse, loin d'être désarmée par le dévouement spontané de sa rivale, en conçut, au contraire, un degré d'éloignement de plus, et, tout en la remerciant d'un air contraint, elle reprocha avec amertume aux cavaliers qui l'entouraient de s'être laissés prévenir par une femme dans une pareille circonstance ; puis, profitant, peu de temps après, d'un instant de confusion causé par la prise du cerf, qui venait d'être forcé, elle échappa aux regards des chasseurs et s'enfonça dans le parc avec l'intention de faire supporter à sa monture indocile tout le poids de sa mauvaise humeur.

Après avoir parcouru environ un quart de lieue au galop, elle se trouva tout à coup en face d'une petite chaumière devant laquelle un vieillard était assis, pendant que deux jeunes enfants jouaient à quelques pas de lui ; l'un d'eux, c'était l'aîné, effrayé de voir un cavalier accourir à toute bride de son côté, saisit le bras de sa sœur et l'entraîne vers le vénérable aïeul, qui rit de leur détresse, en leur disant d'un ton railleur :

— Comment pouvez-vous avoir peur d'une si belle dame ; ne voyez-vous pas que c'est une de vos bonnes amies ?

A ces mots, qu'Antonie avait entendus, les fugitifs s'arrêtèrent subitement et la regardèrent d'un air ébahi ; leurs petits yeux sans expression s'animèrent d'une vivacité inaccoutumée ; leurs lèvres s'entr'ouvrirent, laissant voir des dents d'une blancheur éblouissante, et l'on vit briller un faible éclair d'intelligence sur leurs fronts étroits, dans leurs physionomies sauvages tant soit peu hébétées.

La comtesse, désirant avoir l'explication des paroles du vieillard, descendit de cheval et l'interrogea. Elle apprit alors, avec un redoublement d'impatience, que la princesse de Scaretsen était la bienfaitrice adorée de toute celte, famille. L'histoire touchante qu'on lui raconta, histoire dont les moindres détails faisaient ressortir en même temps les précieuses qualités

de l'ange consolateur qui avait chassé le désespoir du sein de tant de malheureux, et la reconnaissance exaltée de ces braves gens, cette histoire, dite avec un enthousiasme entraînant, porta la jalousie de la belle coquette au plus haut degré ; elle jura tout bas de lui faire payer cher une supériorité qui lui semblait toujours insupportable, sous quelque forme qu'elle se manifestât, et le désir d'écraser la bonne renommée dont l'éclat blessait son amour-propre, lui donna l'apparence de vertus qu'elle n'avait pas.

Affectant une sensibilité extrême, elle eut l'air de prendre un vif intérêt au sort du bon vieillard, l'interrogea avec bienveillance et lui remit, avant de le quitter, une bourse pleine d'or.

A cette générosité royale, le vieillard et la mère des deux petits enfants, qui était survenue pendant cette visite, se jetèrent aux genoux d'Antonie, qu'ils embrassèrent avec transport, en comblant de bénédictions la magnanime princesse qui daignait si souvent se rappeler des misérables, au milieu des jouissances du luxe et de la vanité.

Il serait difficile de peindre la fureur concentrée d'Antonie en s'apercevant qu'on attribuait à sa rivale les bienfaits qu'elle venait de répandre et qu'on la prenait seulement pour une des dames de la princesse, envoyée de sa part auprès de ses protégés, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois.

Cependant il n'y avait pas moyen de manifester son mécontentement secret sans trahir sa honteuse jalousie, et malgré son désir de déprécier la belle conduite de l'amie d'Ouwaroff, il lui fallut faire son éloge avant d'apprendre au vieillard que le hasard seul l'avait amenée en ce lieu.

Mais, comme si la Providence avait voulu toujours faire échouer ses mauvais desseins, au moment où elle allait jeter un vernis défavorable sur la liaison de M<sup>me</sup> de Scaretsen avec l'un des plus aimables seigneurs de la cour, Alexandre, inquiet de la disparition de la comtesse, arrivait sur ses traces, suivi d'une partie de sa cour.

Cette petite aventure, insignifiante en elle-même, mais dans laquelle la princesse, quoique absente, jouait le principal, le plus beau rôle, tandis que sa rivale était dans l'ombre, causa le plus violent déplaisir à l'envieuse Antonie.

Je m'en vengerai ! se dit-elle tout bas. Maudite femme, je saurai bien te faire repentir de l'humiliante obligation à laquelle tu me réduis aujourd'hui !

Se venger ! et pourquoi ? que lui a-t-elle fait ?

Pourquoi ? vous le demandez ?... Eh ! quel plus grand outrage peut-on faire à la plus ambitieuse des coquettes, que de la forcer à rendre un public hommage au mérite d'une jolie femme d'une rivale abhorrée !

Ainsi donc, il ne lui suffit pas de voir dans ses fers de nombreux adorateurs, d'imposer des lois au souverain du plus vaste empire du monde, d'aspirer au trône si noblement occupé par la vertueuse Elisabeth ; son triomphe ne sera pas complet s'il échappe un cœur au pouvoir de ses charmes, et la perte de la plus aimante des femmes, l'amour du plus insensible des hommes sont nécessaires à sa gloire, à sa félicité.

Oui, certes, et tel est le cachet distinctif des véritables coquettes ; elles ont besoin de respirer tout l'encens brûlé sur l'autel de la beauté et ne souffrent pas qu'on leur en dérobe la moindre parcelle ; que dis-je ! c'est justement celui qui ne leur fut pas destiné dont elles sont le plus avides, et, pour elles, le souverain bonheur est de conquérir toujours, sans jamais posséder.

Stériles jouissances, infructueux succès, coupables prétentions, dont elles sont punies bien souvent par cet excès de présomption.

En effet, quelque belle, quelque ravissante que soit une femme, comment pourrait-elle être sûre de toucher tous les cœurs qu'elle veut subjuguer ? Aussi n'en faut-il qu'un rebelle pour la désespérer et pour venger tous les autres.

Ouwaroff devait être ce vengeur suscité par le ciel, sans doute, pour châtier, par son indifférence, l'incorrigible Antonie, pour lui rendre, avec usure, l'insultante froideur qui la caractérise.

Oh ! je l'aime presque, ce détestable Ouwaroff, pour la sévère leçon qu'il donne à la séduisante comtesse ; je l'aime comme on aime l'ange de ténèbres qui vient torturer le méchant et venger ses innocentes victimes !

Mais j'anticipe sur les événements et j'oublie la somptueuse réunion de Sophie pour ne m'occuper que des inexcusables machinations d'Antonie ; elle mérite pourtant bien au moins une faible mention, cette élégante assemblée pour le plaisir de laquelle la gracieuse maîtresse de maison n'avait rien négligé. Un repas splendide fut servi sous une tente merveilleusement décorée, et les jolies chasseresses ayant changé de costume, la fête fut dignement terminée par un bal qui se prolongea fort avant dans la nuit.

## V — L'essai.

La majeure partie du palais d'été de la princesse était convertie en vaste salle de bal, ou, pour mieux dire, tous les appartements du rez-de-chaussée restaient ouverts, et chaque convive pouvait librement circuler de l'un à l'autre. Antonie profita de cette disposition, favorable à ses vues, pour les mettre à exécution. Ayant attiré Ouwaroff dans une salle écartée, elle prétexta une lassitude extrême, et faisant au jeune seigneur de ces avances indirectes auxquelles on ne saurait résister sans se montrer impoli, elle lui imposa l'obligation de lui tenir compagnie.

Là, prenant avec lui le ton d'un badinage amical, l'habile sirène le complimenta d'un air demi railleur, demi sentimental, sur ses succès auprès de la jeune veuve, qui n'était encore descendue que pour lui des hauteurs de son imagination romanesque. La hardiesse avec laquelle la comtesse se permettait de sonder le secret de son cœur n'étonna point Ouwaroff, sa liaison intime avec Scherwertinskin autorisant en quelque sorte le franc parler de la sœur du jeune colonel ; cependant il se tint sur la défensive, et, devinant une partie de son projet, il se promit bien de la faire tomber dans le piège qu'elle lui tendait impunément.

— Vous me croyez plus heureux que je ne le suis réellement, Madame, lui dit-il, et je voudrais de toute mon âme pouvoir accepter une aussi précieuse félicitation ; mais, à vous parler sans détour, s'il est vrai que l'aimable princesse de Scaretsen veuille supporter mes assiduités avec bienveillance, il est aussi malheureusement vrai que je n'ai pas su trouver le chemin de son cœur.

Et comme la comtesse semblait douter de cette dénégation, il ajouta en souriant avec malice :

Et si quelque jour ma bonne étoile me rendait possesseur d'un pareil trésor, ce ne serait certes pas vous, Madame, que je choisirais pour confidente.

— L'aveu n'est pas galant ! répondit la comtesse d'un air un peu piqué ; et pourrait-on savoir, Monsieur, ce qui me vaut une semblable méfiance ?

— Votre mérite personnel, d'abord, Madame ; car il est toujours fort imprudent, fort dangereux, de verser dans le sein d'un objet digne des

adorations de tout l'univers les mystères d'un culte étranger ; et puis, à quoi bon laisser lire les secrets penchants d'une âme profondément touchée à la dédaigneuse beauté qui ne les comprendrait pas, qui se ferait un cruel délassément de la peinture délirante d'une exaltation qu'elle n'a jamais éprouvée, qu'elle ne peut jamais éprouver ?

— Comment cela ! me croyez-vous donc incapable d'aimer ?

— Peut-être.

— Bravo, Monsieur ! vous ne gazez pas vos impertinences, du moins, et l'on sait à quoi s'en tenir avec vous !

— Une impertinence ! ah ! dites plutôt un compliment ! En effet, quand on possède tant de moyens de plaire, tant d'admirables perfections, quand on ressent à un aussi haut degré le besoin d'être adorée, a-t-on le loisir d'aimer autre chose que soi-même ?

— Monsieur, ce persiflage m'offense !

— Ce n'était pas mon intention, je vous le jure ; c'est une simple tactique de défense personnelle, voilà tout ; il ne faut pas m'en vouloir si je pourvois à ma sûreté ; un tête-à-tête avec vous est le plus périlleux écueil du bonheur, du repos ; point de milieu ! on doit, en s'y exposant, ou subir votre rude esclavage, ou le braver à force d'audace, et, sachez-le bien, haute et puissante dame, Ouwaroff ne portera jamais les chaînes d'aucune femme ; non, pas même les vôtres, il en a fait serment. Pardonnez-lui donc l'innocente plaisanterie qui lui sert de bouclier contre un si pressant danger.

Antonie était piquée au vif, car les prétendues excuses d'Ouwaroff étaient une injure de plus, et l'aisance avec laquelle il se moquait d'elle lui prouvait combien sa présence était vraiment peu inquiétante pour sa tranquillité. Ce fut en vain qu'elle essaya de reprendre l'avantage, il demeura tout entier à son antagoniste, et tous ses efforts pour vaincre une si humiliante insouciance furent infructueux. Le jeune fat lui fit comprendre avec suffisance et finesse, que si l'amour opérait quelque jour un prodige à son égard, en fondant les glaces de son cœur, ce ne serait pas par l'entremise d'une coquette, beaucoup trop égoïste elle-même pour faire un tel miracle. Il avait raison. Au moral comme au physique, il faut au moins une étincelle pour allumer un incendie ; on laisserait éternellement deux cailloux l'un à côté de l'autre, sans qu'ils s'échauffassent ; et même, en supposant qu'un frottement violent en fit jaillir une lueur étrangère, ne s'éteindrait-elle pas aussitôt, faute d'aliments ?

Telle est l'image de l'amour d'un fat et d'une coquette. Aussi froids, aussi égoïstes l'un que l'autre, ils ne sauraient éprouver qu'une attraction éphémère, qu'une chaleur factice, qu'une ivresse produite par une impulsion indépendante de leur volonté, et qui s'évanouit avec la cause d'une surexcitation instantanée.

Antonie, malgré tous ses charmes, malgré tout son esprit, ne put donc subjuguier Ouwaroff ; ce jeune homme était captivé par la passion exaltée qu'il inspirait à son amante, et si cette dernière eût eu assez de pouvoir sur ses propres sensations pour réserver à son époux tout son amour, le volage seigneur eût sûrement acheté de la perte de sa liberté la possession d'un bien si digne d'envie ; mais l'imprudente se donna sans réserve et fixa pour jamais sa destinée par son dévouement, par le sacrifice prématuré, inutile, de son honneur, de ce précieux trésor que peut seul rendre celui qui l'a ravi, celui aux yeux duquel il est désormais sans valeur.

Cependant, si l'amant heureux de Sophie était bien décidé à ne point légitimer, par le mariage, son intrigue clandestine, il était néanmoins bien loin encore de vouloir rompre une liaison qui lui procurait un bonheur dont aucune maîtresse jusqu'alors ne lui avait donné l'idée. Malgré son égoïsme, malgré son inconstance, il ne pouvait demeurer froid au contact brûlant d'un si véritable amour ; s'il ne payait pas de retour une flamme si vive, il se laissait aimer, du moins, et pendant quelques mois nulle autre femme, pas même la charmante comtesse, ne put le rendre infidèle à la princesse de Scaretsen.

Mais si Antonie échoua auprès du caustique Ouwaroff, elle atteignit pourtant la moitié de son but, en excitant la jalousie d'Alexandre. Le tête-à-tête prolongé des deux jeunes gens parvint aux oreilles de l'empereur, qui en fut vivement tourmenté, car cette dédaigneuse beauté lui tournait la tête, et sa continuelle coquetterie ne faisait que l'enflammer davantage.

— Vous nous avez tenu rigueur bien longtemps, Madame, lui dit-il dès qu'il put l'aborder ; il y a une éternité qu'on ne vous a vue ; le bal languissait ; savez-vous que c'est fort mal de nous délaisser ainsi ?

Ces mots furent dits avec une amertume mal déguisée sous le vernis de galanterie chevaleresque qui essayait de la couvrir. Antonie eu tressaillit de joie, elle avait visé juste.

— Votre Majesté a trop de bonté de remarquer mon absence, lui répondit-elle avec une modestie affectée ; il est difficile de s'en apercevoir au milieu

des plaisirs d'une fête si brillante, et je suis fière d'avoir obtenu un souvenir dans un lieu qui doit les effacer tous.

— Ah ! Madame, vous savez bien que le vôtre est toujours, à votre gré, ou mon tourment ou ma félicité.

— Vous donnez une haute importance à une faible femme, Sire. Si je voulais ajouter foi à vos compliments, vous me rendriez orgueilleuse.

— Il faut que je sois bien dépourvu du don de la persuasion pour ne vous avoir pas encore convaincue de la sincérité de mes sentiments à votre égard, Madame, et votre doute est une offense, après tant de serments.

Cette dernière phrase fut prononcée avec Un accent de reproche si pénétrant, qu'Antonie, en l'entendant, craignit d'avoir blessé celui qu'elle voulait seulement dompter ; aussi changea-t-elle immédiatement de langage et de manières. Avec son inconcevable facilité, sa physionomie prend une expression à la fois tendre et sévère ; son œil noir étincelle en se tournant vers Alexandre ; un léger sourire effleure ses lèvres ; l'inflexion de sa voix semble mal assurée ; on dirait qu'elle cède, à son insu, au penchant inavoué d'une sympathie plus forte que sa raison ; qu'elle peut aimer aussi, l'enchanteresse ; qu'elle subit enfin, à son tour, le pouvoir de l'amour !.... Comme elle est habile dans l'art de feindre !...

— Vous abusez d'une étrange façon de votre ascendant sur mon âme, Sire, lui dit-elle à demi-voix ; et vous comptez aussi par trop sur cet ascendant pour m'enlever le peu de forces qui me reste ; sans cela vous ne me supposeriez pas si crédule ! Vous le savez, Sire, un cœur sensible sait souvent se réfugier sous une apparence frivole, tandis que souvent aussi, par un bizarre contraste, les plus ardentes protestations servent de voile à l'indifférence ou à la perfidie.

— Expliquez-vous de grâce, Madame, je ne puis vous comprendre, reprit Alexandre d'un ton contristé. Ce n'est pas à moi, j'espère, que vous prétendez faire l'application de ce cruel rapprochement ?

Un soupir étudié fut toute la réponse de M<sup>me</sup> de Narishkim, et ce fut en vain qu'Alexandre essaya de se rapprocher d'elle pendant le reste de la nuit ; Antonie ne le lui permit pas. Le bal fini, il rentra dans son palais sans avoir pu obtenir un mot d'explication de l'ambitieuse qui avait jeté à dessein le trouble dans son âme ; et l'espoir d'être aimé, que la belle comtesse lui laissait entrevoir pour la première fois depuis qu'il lui avait déclaré sa passion, cet espoir qu'il n'avait pas encore osé concevoir aussi clairement, le fit délirer de joie.

Serait-il donc possible qu'elle m'aimât ! se disait l'autocrate de toutes les Russies, avec transport. Serait-il possible que j'eusse enfin attendri cette merveilleuse statue, dont nul être humain n'avait jusqu'à ce jour découvert la faculté d'aimer ! Serait-il possible que je fusse le nouveau Pygmalion destiné à donner la vie à ce bloc de marbre !... La dédaigneuse comtesse de Narishkim aurait de l'amour pour moi, de l'amour !... Oh ! je serais trop heureux !... Être aimé d'Antonie ? Non, non ;... j'ai fait un beau songe, voilà tout !... Cependant c'était bien cette nuit, cette nuit même qu'elle me reprochait avec cet accent si séducteur d'abuser de mon empire sur son âme ? J'irai tantôt, ce soir ;... je la verrai ; ... je connaîtrai mon sort !... Antonie, divine Antonie ! s'il est vrai que la plus ardente affection ait enfin trouvé grâce à vos yeux, s'il est vrai que je sois aimé de la plus ravissante des créatures, parlez, ordonnez en souveraine idolâtrée ; demandez ma vie, ma couronne ; il n'est rien que je ne sois prêt à vous immoler pour obtenir une si enivrante félicité !...

Des heures s'écoulèrent ainsi, et l'exaltation d'Alexandre allait toujours croissant, lorsque la matinée se trouvant assez avancée pour lui permettre de se présenter chez la belle comtesse, il s'empessa de s'y rendre.

Mais l'habile intrigante avait résolu de lui faire longtemps désirer cette entrevue décisive avant de la lui accorder, et sa porte restait toujours fermée à son adorateur impérial, sous différents prétextes.

Elle lui fut enfin ouverte, celle porte à laquelle il frappait avec tant d'impatience, et si nous voulons contempler l'ambitieuse coquette dans l'un des moments les plus difficiles du rôle astucieux qu'elle a choisi, nous suivrons l'empereur dans le petit salon où la fidèle Caroline vient de l'introduire furtivement, à l'insu de sa jeune maîtresse. Alexandre le croit, du moins, puisque, par une double hypocrisie, elle a reçu de l'amoureux monarque de riches cadeaux pour l'amener avec mystère aux pieds de la comtesse, qui le lui a, dit-elle, expressément défendu ; tandis que, au contraire, tout ce manège compliqué est combiné d'avance entre elles, afin d'envelopper plus sûrement le monarque dans l'invisible filet tendu par de si habiles mains.

Voyons, écoutons ce qui va se passer dans ce sanctuaire d'intrigue féminine ; surprenons le secret des manœuvres de la comtesse ; soulevons le masque qui nous dérobe ses perfides projets, et si nous ne pouvons pas soustraire Alexandre au péril qui le menace, nous saurons toujours bien

dévoiler au mépris de la postérité l'infernale sirène qui faillit bouleverser un puissant empire pour satisfaire à tout prix ses orgueilleux désirs.

## VI — L'entrevue.

Entrons. Il est trois heures. Caroline, attentive au signal convenu, introduit Alexandre chez cette fière beauté dont il redoute le courroux, et qui est cependant si bien préparée à sa visite.

Jouer la surprise, la colère, puis se laisser bien vite apaiser par les témoignages d'un scrupuleux respect, tel fut d'abord l'accueil fait à l'audacieux amant, accueil, du reste, auquel il s'attendait, Caroline lui ayant assuré que sa maîtresse était triste, souffrante, et refusait obstinément de voir qui que ce fût, même M. le comte.

— Tant mieux ! se dit l'empereur ; si elle refuse de me recevoir, si elle se réfugie dans la solitude, c'est qu'elle redoute ma présence ! Eh bien, je la verrai malgré elle, et il faudra bien alors que j'obtienne la confession de son amour, de son indifférence ou de sa haine.

Il était à ses pieds, le puissant monarque auquel l'ambitieuse voulait dicter ses lois, et si l'amour ne faisait pas palpiter son cœur, l'orgueil en précipitait les battements ; elle triomphait ! Encore quelques pas dans la route qu'elle s'était tracée et la couronne allait orner son front.

La déclaration d'amour la plus passionnée lui était faite alors à genoux par un homme jeune, beau, séduisant, et qui pouvait se passer du prestige de la souveraine puissance pour subjuguier un cœur féminin, et pourtant c'était le prince seul qu'Antonie cherchait à captiver, tous les autres avantages lui étaient comptés pour rien. Néanmoins, il était important, pour la réussite de ses projets, de les dissimuler avec soin, et la plus vive émotion se peignit dans tous ses traits, au moment où l'empereur la supplia de confirmer, par un mot de bonté, la douce espérance qu'elle lui avait permis de concevoir au bal de M<sup>me</sup> de Scaretsen.

— Regardez-moi, Madame, lui disait-il ; laissez-moi lire mon bonheur dans vos yeux, je vous en conjure ; dites-moi que je ne vous suis point odieux ; dites-moi encore une fois, une fois seulement, que j'ai de l'ascendant sur votre âme ?

— Sire, je ne puis ni vous écouter ni vous répondre, si Votre Majesté conserve cette posture !... Ce serait à moi, à moi pauvre femme, à me jeter à

vos pieds pour vous prier d'épargner ma faiblesse, de prendre pitié de mon sort !

Alexandre, enchanté de l'accent plein de trouble, d'embarras, avec lequel Antonie prononçait ces mots, Alexandre se lève, s'assoit auprès d'elle, attendant avec impatience l'aveu qu'il sollicite ; mais la belle intrigante a trop bien compris les avantages de sa position pour n'en pas tirer tout le parti possible.

— Alexandre, lui dit-elle avec une inflexion de voix pénétrante, si je vous rends dépositaire de mes plus secrètes pensées, vous soumettrez-vous ensuite aux conditions que je veux vous imposer ?

C'était la première fois que la sirène appelait ainsi son souverain, et ce nom avait tant de charmes dans cette bouche adorée, que l'empereur s'engagea d'avance à tout immoler à la félicité de son amie, et que les plus redoutables serments vinrent appuyer sa promesse.

L'astucieuse comtesse feignit encore d'hésiter, cependant ; elle voulait se faire presser, et ce ne fut qu'après de nouvelles prières, de nouvelles protestations, qu'elle parla enfin.

— Alexandre, vous m'aimez, oui, je le crois, non parce que vous l'avez juré, mais parce que mon cœur, jusqu'alors insensible, a senti qu'il était créé pour vous. Je vous aime, Alexandre ! hélas ! je vous aime !... je suis bien malheureuse !...

— Malheureuse, adorable Antonie ! malheureuse quand vous me rendez le plus fortuné des hommes ! Oh ciel ! vous pleurez !... Ah ! dites-moi, que puis-je faire pour sécher ces larmes, pour ramener le sourire sur vos lèvres, pour vous rendre une parcelle de la suprême félicité dont vous venez de remplir mon âme ?

Antonie était sûre de son empire, alors, et ce fut avec tout l'art de la plus habile coquetterie qu'elle s'en servit pour river, à l'insu de son docile esclave, les fers qu'elle venait de lui imposer.

— Je vous aime, Alexandre, reprit-elle d'un ton plus calme ; mais n'allez pas vous prévaloir d'un aveu volontaire, d'un aveu qui ne vous donne aucuns droits sur moi ; n'allez pas me confondre avec les autres femmes ; je ne puis être pour vous qu'une tendre sœur, qu'une amie dévouée ; rien, jamais rien de plus ! Les nœuds sacrés qui me lient sont indissolubles, Sire ; je ne l'oublierai pas, et pourtant je vous aime !...

La bizarrerie de cette déclaration trompa l'empereur : douter de l'amour d'Antonie quand elle en faisait l'aveu, et supposer, d'un autre côté, un

attachement à ses devoirs assez grand pour lutter victorieusement contre une pareille passion, quand ce nœud conjugal dont elle parle avec un si profond respect ne l'empêche pas de se livrer à tous les plaisirs d'un monde frivole ; croire, en un mot, qu'il était aimé et qu'il n'obtiendrait d'autre témoignage de cet amour qu'un stérile aveu, lui fut impossible. Il pensa qu'une femme assez imprudente pour déclarer sa passion à celui qu'elle préfère était à demi vaincue ; et sans doute il avait raison, mais il ignorait, en se leurrant de ces douces espérances, que l'amour qui les justifiait n'existait pas ; il ignorait qu'Antonie ne l'aimait pas, qu'elle n'aimait et ne pouvait aimer personne au monde, qu'elle-même ; il ignorait qu'en feignant un irrésistible penchant en sa faveur, elle employait un moyen infaillible de le dominer ; et que cet aveu, qu'il prenait pour une preuve irrécusable de sympathie, était plutôt un piège habile tendu à sa bonne foi par la plus ambitieuse duplicité.

Tel était, en effet, le projet conçu avec une si froide connaissance du cœur humain, exécuté avec tant d'art, par la malicieuse Antonie ; elle voulait apporter dans l'âme d'Alexandre une double conviction, afin de s'appuyer sur ce puissant levier pour atteindre le sceptre qu'elle avait rêvé et l'arracher des mains de la vertueuse Élisabeth.

Je lui persuaderai, s'était-elle dit, je lui persuaderai qu'il m'inspire un vif, un tendre intérêt, un amour indestructible ; mais je lui ferai croire, en même temps, que ma raison, que mon respect pour la foi conjugale, que mon sincère attachement à mes devoirs sont plus forts encore que cet amour ; et quand il verra que mes principes rigoureux ne sauraient fléchir devant aucune considération, il saura bien prendre, pour arriver jusqu'à moi, le seul chemin que je lui aurai laissé libre ; subissant, malgré lui, l'impérieuse loi de la nécessité, il répudiera Élisabeth, fera casser mon mariage, et je serai impératrice !

Le succès de cette première entrevue fut celui qu'elle avait présumé : l'empereur, ravi d'avoir obtenu un aveu sur lequel il n'osait compter de sitôt, se soumit de bonne grâce à toutes les conditions que la comtesse jugea à propos de lui imposer.

Voici quelles furent les bases du traité conclu entr'eux, traité dont tous les articles avaient été d'avance rédigés avec une rare diplomatie dans le cerveau glacé d'Antonie.

Elle consentait à devenir l'amie intime, la confidente d'Alexandre, lui promettant de n'aimer que lui, pourvu qu'il ne détruisît en rien sa bonne

renommée par de mystérieuses assiduités ; qu'il ne la vît, ne lui parlât qu'en public, et qu'il lui montrât autant de respect que d'amour.

L'empereur n'eut garde de s'alarmer d'une exigence qui serait sûrement moins sévère par la suite ; il jura la plus grande circonspection, la réserve la plus scrupuleuse, et compta sur l'indulgence du véritable amour pour obtenir un généreux pardon s'il osait s'écarter plus tard de la ligne qui lui était tracée maintenant.

Ce fut ainsi qu'ils s'abusèrent mutuellement ; ce fut ainsi qu'ils cherchèrent à se faire prendre le change sur leurs intentions respectives ; ce fut ainsi qu'ils profitèrent de l'influence des mauvaises passions pour obtenir le bonheur illégitime auquel la vertu leur défendait d'aspirer.

L'avenir nous apprendra les fâcheuses conséquences de ces criminels calculs.

## VII — La fête de Louise.

Antonie était si contente du résultat de son manège avec l'empereur, qu'elle éprouva le besoin d'en parler à quelqu'un ; mais qui pouvait-elle choisir pour dépositaire d'un secret si délicat ? Il fallait avoir une telle certitude de la discrétion d'un pareil confident, qu'elle ne saurait être trop circonspecte dans cette circonstance ; un mot imprudent n'eût-il pas suffi pour faire échouer toutes ses desseins ?

Sa cousine, peut-être, pouvait entendre sans danger de semblables aveux ; c'était la seule personne devant laquelle il lui fût permis de penser tout haut impunément ; et quoique cette vertueuse mère de famille fût loin de partager les idées égoïstes de sa belle parente, quoiqu'elle la grondât presque toujours, elle était, du moins, incapable de la trahir.

Antonie fut la trouver.

Louise, ainsi que sa cousine l'avait prévu, blâma sa conduite comme à l'ordinaire, plus qu'à l'ordinaire, même, en apprenant de sa propre bouche avec quel glacial intérêt personnel elle avait abusé de l'entraînement de son souverain pour bâtir sa future grandeur sur la chute de la meilleure, de la plus pure de toutes les femmes.

— Si tu l'aimais, lui disait-elle d'un ton de doux reproche, si ton cœur seul te portait vers lui, le mien excuserait encore le délire qui le ferait fonder ton bonheur sur l'infortune d'autrui ; car l'amour, dès qu'on lui a laissé prendre un certain empire sur nos facultés, devient une invincible passion, et ce n'est qu'à sa naissance qu'on peut lui résister d'une manière efficace ; mais concevoir, exécuter de sang-froid un semblable plan, c'est affreux, Antonie ! oh c'est affreux ! et si je te connaissais moins je dirais que l'âme la plus noire, la plus satanique, en est seule capable ; je dirais qu'il n'est pas de trop grand supplice pour l'en punir !

— Quelle romanesque exaltation ! ma chère cousine, s'écria la comtesse d'un ton railleur ; je croirais presque, en t'écoulant, entendre les éternelles remontrances de ma vieille gouvernante ou les sermons interminables du pasteur de Narishkim. La vertu est une belle et bonne chose, sans doute, on ne saurait en disconvenir en le voyant ; malgré cela, il faut avouer aussi qu'elle est souvent fort ennuyeuse, surtout lorsqu'elle prétend s'ériger en

censeur implacable, en inflexible réformateur du genre humain. Si tu savais, par exemple, combien ta sainte colère contre moi est ridicule, tu serais la première à en rire ? En effet, que ! est mon crime ? d'aspirer à l'empire ! Eh ! ma pauvre amie, crois-moi, celles qui ne forment pas un tel souhait n'en sont pas moins ambitieuses pour cela ; mais à quoi bon désirer ce qu'il est impossible d'obtenir ? Or, c'est dans l'impossibilité de tirer aucun avantage d'une action défendue, que gît la sagesse de tant de gens qu'on admire sottement, sans réfléchir au peu de mérite qu'ils ont à se conduire d'une manière irréprochable, quand tout autre genre de vie leur serait préjudiciable.

— Quels faux raisonnements, ma chère Antonie ! et combien je te plains d'avoir une aussi triste opinion de tes semblables ! Ne pas croire à la vertu, voilà ce qui est impossible, et tu te mens à toi-même en proférant un pareil blasphème !

— Moi ! je n'ai pas nié l'existence de la vertu, reprit avec un peu d'embarras la jeune intrigante ; j'ai dit seulement, et je soutiens encore qu'on l'admire fort souvent où elle n'est pas, et que les gens vertueux sont plus rares qu'on ne le pense communément. Au fait, continua-t-elle en souriant avec ironie, au fait, que peux-tu me reprocher ? ma réputation n'est-elle pas sans tache ? J'aime à être adulée, j'en conviens ; c'est un plaisir fort innocent ; les hommages du monde m'enivrent, il est vrai, mais qu'importe, pourvu que cette ivresse éphémère ne dérange pas mon cerveau, ne me fasse commettre aucune faute ? Tu me comprendrais, dis-tu, si j'aimais l'empereur ? eh bien ! cesse de m'en vouloir, puisque je l'aime sincèrement, non pour ses qualités personnelles, mais pour l'éclat qui l'environne, pour la pourpre, pour le diadème dont il est revêtu. Cependant, mon amour n'est point assez grand pour me faire sacrifier mon honneur, mes principes ; oui, Louise, mes principes. Que signifie ce regard incrédule ? mes principes sont tout aussi solides que les tiens, car ils sortiront triomphants de la lutte qui va s'ouvrir entr'eux et l'impétueuse passion de notre souverain !

M<sup>me</sup> de Narishkim aurait pu continuer longtemps encore sur le même ton, sans que Louise essayât à combattre de nouveau ses sophismes. Antonie était trop éblouie de l'avenir qui s'offrait à sa vue pour écouter les judicieuses observations de son amie ; et celle-ci remit à un temps plus opportun les bons conseils dont l'ambitieuse n'eût pas su apprécier la valeur, dans ces heures de présomptueuses rêveries.

Il ne lui eût pas été facile, d'ailleurs, de continuer cette conférence mystérieuse, ses deux enfants, son mari et le jeune Léon de Narishkim, neveu de la comtesse, s'étant présentés inopinément pour fêter la maîtresse.

Malgré son ambition effrénée, Antonie ne put se défendre d'un sentiment de jalousie à l'aspect du vrai bonheur dont la physionomie de Louise portait l'empreinte, en recevant les dons et les vœux de ses charmantes filles, du brave capitaine et du bel adolescent pour lequel M. de Manstein avait conçu une affection paternelle, que ce jeune homme, du reste, méritait sous tous les rapports. Elle sentait bien qu'une aussi complète félicité ne serait jamais son partage ; elle sentait que les jouissances de la coquetterie, quelque vives qu'elles fussent, ne sauraient balancer les joies réelles d'un intérieur de famille comme celui dont chaque nouvel examen lui faisait apprécier les charmes, en dépit de ses préventions de femme du grand monde.

Le bonheur a son cachet particulier auquel on ne se méprend guère ; l'envieuse comtesse lisait sa condamnation, son châtiment, sur les traits radieux de M<sup>me</sup> de Manstein ; elle voyait, à n'en pouvoir douter, combien l'accomplissement de ses devoirs rendait heureux, combien la paix de l'âme répandait de félicité, de satisfaction autour d'elle ; et c'était avec un pénible retour sur elle même qu'elle comparait sa destinée à celle de sa cousine ; mais cette impression ne fut pas de longue durée et fit bientôt place à la plus infernale pensée qui puisse germer dans la tête d'une coquette.

Qu'ils sont heureux ! se dit-elle en contemplant d'un œil jaloux le touchant tableau dont tous les acteurs ont l'air si joyeux ; comme ils s'aiment !... et moi !... je suis seule !... on m'oublie !... Il y aurait un certain plaisir, j'imagine, à traverser cette béatitude ?... Il est bien, cet enfant, ... fort bien, en vérité ; il m'appartient plus qu'à eux ! n'est-ce pas mon neveu ?... Si je le voulais... il serait à mes genoux !... Pourquoi pas ? Ses fiévreux transports, sa candide reconnaissance, et jusqu'à son désespoir, serviraient mes projets ?... Essayons. Avant quinze jours, je veux qu'il soit mon esclave.

Pour concevoir la méchanceté d'Antonie, il faut être instruit, comme elle, du projet formé par M. et M<sup>me</sup> de Manstein, de faire épouser Estelle, leur fille aînée, au jeune homme qu'elle va séduire.

Léon n'avait pas dix-huit ans ; fils unique du frère puîné du comte de Narishkim, il avait perdu ses parents en bas âge, et son père lui ayant laissé fort peu de fortune, il ne pouvait prétendre à la main d'une riche héritière.

Le capitaine Manstein, sous les ordres duquel il servait depuis plusieurs mois, lui ayant reconnu de précieuses qualités, l'aima, le protégea comme son fils, et ne tarda pas à le souhaiter pour gendre. Louise partagea ce désir ; mais voulant, avant de conclure cette union, perfectionner l'éducation d'Estelle, qui venait d'atteindre sa quatorzième année, elle pria son mari de ne faire à cet égard aucune ouverture à Léon, dans la crainte de lui inspirer trop longtemps d'avance un penchant que tant de circonstances pouvaient contrarier.

Le jeune de Narishkim fut donc accueilli comme un troisième enfant dans la famille qui l'adoptait tout bas, et l'affection réciproque du couple adolescent naquit, se développa, puis s'accrut de jour en jour, sous les yeux maternels.

Estelle était charmante, grande, élancée, faite à peindre, fraîche comme la fleur nouvellement éclos, blanche et rose, belle sans y songer, plaisant sans le savoir, naïve et pure comme la jeune fille qui n'a jamais quitté sa mère ; elle traitait son beau cousin en frère bienaimé, jouait avec lui sans embarras, comme avec une compagne, et conservait encore l'attrayante ingénuité de l'enfance, sous les traits d'une jolie femme. La finesse de sa peau, le vif incarnat de ses joues, la souplesse de sa taille, sa longue et soyeuse chevelure blonde, ses grands yeux bleus, ses dents perlées, son doux sourire, en faisaient une rivale digne d'Antonie, et la gloire de la supplanter était d'autant plus grande, que M<sup>lle</sup> de Manstein était le premier amour de Léon.

Léon aimait Estelle, non pas encore en amant passionné, mais comme on aime pour la première fois de sa vie, avec une ignorance absolue de soi-même, avec candeur, avec joie. Auprès de sa jeune amie, les battements de son cœur devenaient plus précipités, plus inégaux ; il n'osait plus la regarder en face ; le sang lui montait au visage toutes les fois qu'il rencontrait son regard limpide ; le son de sa voix le faisait tressaillir et le plus léger contact de sa main potelée, de son ondoyante chevelure ou du ruban qui lui avait appartenu, répandait un délicieux frisson dans tout son être ; quand il apportait des bouquets aux deux sœurs, l'aînée avait toujours le plus parfumé, et quoiqu'il aimât Hippolyte, il préférait Estelle.

Cependant cette inclination, instinctive pour ainsi dire, n'était en réalité qu'une sympathie d'adolescent, dont on pouvait aisément le distraire en la détournant sur un autre objet.

Il parut fort récréatif à la comtesse d'entreprendre cette métamorphose ; c'était un délassement de coquette, un jeu cruel, un barbare essai de sa puissance, un sûr moyen d'exciter la jalousie d'Alexandre.

Le succès n'était pas douteux ! Léon fut bientôt subjugué ; l'image angélique d'Estelle fit place à la délirante figure d'Antonie, dans les songes dorés de son jeune neveu. Sans un encouragement prononcé, Léon n'eût pas eu même la pensée de tenter une telle conquête, mais la déité du jour fait la moitié du chemin, lui tend la main, applaudit à ses vœux par un sourire séducteur, et lui offre presque une préférence brigüée par tant d'autres. Comment pourrait-il ne pas mettre un genou en terre devant l'idole de tous, qui s'anime pour lui seul ? Comment ne serait-il pas lier jusqu'à la folie d'une si flatteuse distinction ?

N'allons pas croire, pourtant, qu'elle ait provoqué la déclaration la moins directe ? vraiment non ! il n'est pas temps encore ; la précipitation du jouvenceau nuirait à ses idées ambitieuses ; il ne parlera pas ; un coup d'œil sévère repousse l'aveu prématuré d'une flamme discrète ; il aime en silence, le pauvre enfant, il aime éperdu ment, et ne s'aperçoit pas qu'il aime seul, qu'il aime sans espoir !... Mais cette passion profonde et dévouée, qu'une respectueuse adoration comprime constamment, plaît à sa vanité, l'esclavage du bel adolescent sourit à son insatiable orgueil ; il lui paraît glorieux de tenir enchaîné si facilement l'impétueux jeune homme, qui donne tête baissée dans le piège tendu à son inexpérience.

Imprudent ! qui ne sait pas que le regard d'une coquette renferme un poison mortel dont on ne reconnaît le danger que lorsqu'il est infiltré dans les veines et qu'on ne peut plus porter remède aux ravages qu'il a causés !

Antonie dispose à son gré de Léon ; d'un geste, d'un coup d'œil, d'un mot, elle lui ferait affronter les plus imminents périls, et pourtant elle n'a rien promis, l'inhumaine ; que dis-je ! elle n'a pas même permis un aveu à son docile chevalier... ! Oh ! c'est que la froide comtesse ne pense qu'à elle ; son neveu est un jouet dont elle s'amuse avec insouciance, un instrument dont elle se sert sans remords pour éveiller la jalousie de l'empereur, pour stimuler son amour ; une victime immolée d'avance à ses caprices, à son élévation future, à son amour-propre ; quant à l'infortune ou au bonheur de ce jeune homme, quant à l'avenir qu'elle lui prépare en lui laissant concevoir sans pitié des espérances qu'elle est bien déterminée à ne jamais réaliser, elle ne s'en inquiète guère et ne fait que rire des tourments qu'elle accumule sur sa tête innocente.

Avez-vous vu quelquefois l'enfant, cruel par ignorance, prendre un barbare plaisir aux convulsions d'un insecte qu'il martyrise à coups d'épingle, sans réfléchir aux angoisses du malheureux animal, dont les atroces souffrances excitent les éclats de rire de son bourreau, dont l'agonie même est prolongée à dessein, afin de prolonger aussi, par quelques tortures ingénieuses, un passe-temps qui donne la mort ? Eh bien, tel est le rôle odieux qu'Antonie a choisi auprès du pauvre Léon, avec cette énorme différence qu'elle sait bien, elle, tout le mal qu'elle fait, et que cette triste connaissance ne l'arrête pas un instant ; au contraire, c'est une jouissance de plus ! la coquette aime à voir souffrir et se délecte d'avance des larmes qu'elle va l'aire couler, du sang même versé en son honneur !...

Oh ! je n'exagère pas, certes, en accusant ces monstres au cœur de pierre, à la figure d'ange, de se réjouir à l'aspect du sang répandu, ou par rapport à elle, ou à leur instigation ! Écoutez plutôt, pour vous convaincre de la justesse de ma remarque, écoutez le récit des duels, des suicides dont une coquette a été la cause, puis voyez, à travers ses regrets affectés, la secrète satisfaction qui éclate sur son visage, et vous ne douterez plus alors de sa détestable vanité, malgré tous ses efforts pour la dissimuler en racontant ce qu'elle nomme ses triomphes.

M<sup>me</sup> de Manstein s'est aperçue du refroidissement subit de son jeune ami ; il vient moins souvent la voir, ne s'occupe plus d'Estelle et paraît même fort mal à son aise au sein de cette famille qui lui était si chère peu de temps auparavant. Léon est franc, il ne saurait feindre un sentiment désavoué par son cœur ni cacher celui qui s'est emparé de toutes ses affections, surtout aux regards scrutateurs des bons parents qui prennent un sincère intérêt à son sort.

Louise confie ses observations à son mari, et tandis que celui-ci, prenant à part son jeune protégé, cherche à lui dessiller les yeux sur le compte d'Antonie, à lui démontrer qu'elle s'amuse à ses dépens, qu'elle le sacrifiera à son propre intérêt dès que l'occasion s'en présentera ; tandis qu'il cherche à détourner le malheureux du précipice ouvert sous ses pas, M<sup>me</sup> de Manstein, de son côté, emploie toute son éloquence à toucher le cœur d'Antonie en faveur de sa nouvelle victime.

— Que veux-tu faire de l'amour de cet enfant, lui disait Louise avec l'accent de la prière ? Es-tu donc sans pitié ? A quoi te servira la perte d'un jeune homme que les liens du sang devraient te faire protéger ? N'as-tu pas assez d'adorateurs sans lui ?... Mais tu souris, cruelle ! tu souris en

assassinant ! Va, les tigres sont moins barbares que toi, car ils n'ont pas la conscience du mal qu'ils font, et tu répondras de tes actions devant Dieu !....

— En vérité, ma chère Louise, interrompt la belle comtesse en riant aux éclats, en vérité tu es aussi par trop divertissante avec tes phrases théâtrales à propos de rien. Donne-moi donc au moins le mot de l'énigme avant de m'accabler de sanglants reproches que je ne mérite aucunement ? Que signifient tous ces discours ampoulés ? On ne peut refuser à l'accusé de lui faire connaître son crime avant de le condamner. Allons, ma sévère cousine, trêve de plaisanterie ! Qu'ai-je fait, et que peut-on raisonnablement me reprocher ? Je puis répondre victorieusement à toutes tes apostrophes, en te disant que je ne saurais, sans réclamer contre une aussi criante injustice, devenir responsable des passions d'autrui !... Est-ce ma faute, à moi, si Léon a du plaisir à me voir, s'il recherche ma société ? Faut-il, pour calmer tes appréhensions maternelles, me mettre un voile ou fermer ma porte à mon neveu ? D'ailleurs, tes craintes m'ont bien l'air de terreurs paniques : Léon ne s'est jamais écarté, vis-à-vis de moi, des bornes du plus grand respect. Il vient chez son oncle tous les jours, j'en conviens, et passe souvent une heure ou deux dans mon boudoir ; mais au lieu d'abuser de ce privilège pour me faire la cour, il est d'une telle timidité dans nos fréquents tête-à-tête, que si je ne relevais pas à chaque instant la conversation elle tomberait bien vite après l'échange des politesses d'usage. Parfois, même, il demeure plongé dans une rêverie si profonde, que je ne puis parvenir à l'en tirer qu'en le priant de me lire quelque brochure nouvelle. Léon lit très-bien, avec expression, avec entraînement, et, sans ton rigorisme outré, tu ne me blâmerais pas de prêter l'oreille, non pas à ses déclarations, mais à ses lectures.

— Antonie, tu veux en vain me tromper, je suis trop clairvoyante pour me laisser bander les yeux ; Léon t'aime, tu le sais, et tu nourris son amour extravagant par les fausses espérances que tu lui laisses concevoir.

— Tu vas droit au but, Louise ; tes attaques se font à ciel ouvert, et je pourrais à bon droit me formaliser de ton injurieuse imputation ; mais je ne ferai qu'en rire, ne me trouvant pas la conscience chargée de la paix du cœur de tous les adolescents qui m'approcheront. D'abord, je te l'ai déjà dit, je nie l'existence de cette prétendue passion qui ne s'est manifestée jusqu'à présent que par le silence. Et puis, quand même tes conjectures

seraient fondées, je ne saurais y porter remède ; lorsque le papillon brûle ses ailes à la lumière, dit-on que c'est la faute de la flamme insensible ?

M<sup>me</sup> de Manstein discuta longtemps encore sur le même ton sans obtenir plus de succès ; cependant elle ne se tint pas pour battue et revint plusieurs fois à la charge, mais elle épuisa son éloquence en pure perte, parce que celle qu'elle voulait émouvoir n'était pas capable de la comprendre. Comment, en effet, la bonne Louise pouvait-elle deviner qu'une coquette n'était vulnérable que par la vanité, et que tous les nobles sentiments étaient morts dans son cœur, pétrifié par l'orgueil ?

Le capitaine ne fut pas beaucoup plus heureux auprès de Léon. Ce jeune homme s'était pris à aimer sérieusement la délicieuse femme qui se faisait un jeu d'incendier tous les cœurs, et dans son culte enthousiasme il craignit même de profaner son idole en avouant l'amour délirant qu'elle lui inspirait. M. de Manslein lui fit donc une vive peine sans le guérir, sans le persuader, en lui dévoilant l'odieux caractère, le glacial égoïsme de sa jeune tante. Il ne pouvait se figurer une âme si noire sous une si ravissante enveloppe ; et dans ce portrait moral, tracé d'après nature, un seul trait lui paraissait ressemblant, c'était la difficulté d'attendrir la jolie comtesse en faveur d'une affection contraire à ses devoirs.

Cependant cette difficulté, quelque insurmontable qu'elle fût, devenait par cela même un puissant stimulant pour l'âme ardente du jeune homme, que les obstacles pouvaient bien irriter, mais non décourager, tant que l'espérance d'un tendre retour ne lui serait pas enlevée ; et la coquette avait eu soin de la graver dans la brûlante imagination de Léon, cette espérance utile à ses desseins.

M. de Manslein et sa femme ne renoncèrent pourtant pas, à cause de cet échec momentané, à leur projet de mariage ; ils pensèrent tous deux que ces instants d'effervescence ne seraient pas de longue durée, et qu'on pourrait renouer avec avantage la liaison sur laquelle ils avaient fondé le bonheur de leur fille, dès que la comtesse se montrerait, aux yeux dessillés de Léon, dans sa hideuse difformité.

Nous verrons par la suite s'ils avaient sainement apprécié le degré de violence auquel pouvait être porté le premier penchant d'un cœur de dix-sept ans.

Nous devons souhaiter avec eux qu'ils ne se soient pas trompés, mais nous pouvons craindre aussi qu'ils ne soient déjà trop avancés dans la vie

pour juger avec certitude des ravages d'une passion malheureuse, dans le cerveau fanatisé du jeune de Narishkim.

Quoi qu'il en soit, du reste, des conséquences probables du caprice d'Antonie, son résultat immédiat fut une demi-rupture avec la vertueuse famille qu'elle offensait d'une manière si peu excusable. Louise ne reçut plus que par bienséance l'amie déloyale qui s'était amusée à renverser toutes ses idées de félicité, sans autre but apparent que celui de compter un adolescent dans le nombre de ses admirateurs ; et le silencieux hommage de Léon était loin de la dédommager de la privation d'une amie telle que Louise, d'une confidente à laquelle elle avait pris la douce habitude de raconter toutes ses pensées, souvent censurées, mais toujours écoutées avec une grande indulgence, avec une bonté parfaite.

Cependant elle s'était trop avancée pour reculer ; il lui fallait d'ailleurs opposer de temps à autre à l'empereur un rival sans conséquence, et ce rôle allait si bien à Léon, il le remplissait avec tant de naturel ! Et puis, ne serait-elle pas toujours maîtresse d'éteindre le foyer que son amour-propre avait allumé ? Ne pourrait-elle pas, lorsqu'elle le jugerait opportun, rendre à Estelle son fiancé, en lui disant : je n'en veux plus ?

Léon était trop gracieusement accueilli par sa tante, dans les fêtes impériales, pour ne pas inspirer de jalousie à son souverain ; mais Alexandre était bon, essentiellement bon, et l'idée d'employer son pouvoir à se venger d'un rival lui faisait horreur ; aussi, malgré le vif déplaisir que lui causaient les succès du jeune de Narishkim auprès de la comtesse, c'était principalement à celle-ci qu'il en voulait ; c'était celle-ci surtout qu'il eût désiré punir ; mais il n'avait pas la force de la fuir, il n'avait pas le courage de briser les lourdes chaînes dont pourtant la pesanteur l'accablait parfois jusqu'à les lui faire haïr.

## VIII — Friedland.

Alexandre, tenu en suspens par l'espoir, la crainte, la jalousie que la comtesse avait soin d'exciter tour à tour dans son âme chaleureuse, sentait croître à chaque instant une passion à laquelle les obstacles, la résistance de l'objet aimé, et les combats intérieurs qu'il se livrait à lui-même, donnaient un nouveau degré d'intensité. Vainement la raison, l'honneur, le devoir se révoltaient contre cette inclination illégitime ; vainement son amour-propre, un juste sentiment de sa dignité personnelle, lui disaient que le souverain de toutes les Russies devrait être humilié de servir de jouet à la plus insensible, à la plus coquette des femmes ; cet orgueil humain, qui s'accorde si volontiers avec les mauvaises passions, lui criait en même temps qu'il serait glorieux de l'emporter sur tant de rivaux, de vaincre une froideur que nul jusqu'alors n'avait pu dissiper ; et, redoublant de soins auprès d'elle, il allait encore se briser contre la sécheresse du cœur, contre cet écueil fatal à toutes les affections, que l'on pourrait qualifier à bon droit d'impossibilité morale, sans que ces continuelles défaites le guérissent, tant son présomptueux amour avait de puissance sur son être.

Depuis plusieurs semaines, surtout, M<sup>me</sup> de Narishkim occupait si fortement l'empereur, que les affaires d'état en avaient souffert ; la préoccupation du chef nuisait aux graves intérêts agités dans le conseil, et la hautaine aristocratie murmurait avec impatience contre la jeune beauté qui plongeait son souverain dans une semblable insouciance pour le bien de l'empire.

Ils devinrent si pressants, cependant, ces intérêts, qu'ils finirent par opérer une diversion à la fantaisie d'Alexandre et par lui faire jeter un coup d'œil d'anxiété sur les événements d'Occident, sur cet être unique dans l'histoire, qui, semblable aux apparitions de la fantasmagorie, s'était montré d'abord comme un petit point lumineux presque imperceptible, puis grossissant à vue d'œil et prenant enfin la forme menaçante du terrible géant qui devait étreindre dans ses bras de fer les plus florissantes contrées, les écraser, et s'évanouir tout à coup pour ne laisser derrière lui qu'un souvenir imposant ; ainsi que ces illusions d'optique, si merveilleusement

saisissantes, mais dont l'impression seule reste au fond des âmes quand l'obscurité les remplace.

Il existe encore dans toute sa splendeur, l'éblouissant météore qui remplit l'univers de son magique éclat ; l'empereur Napoléon, debout sur l'immense piédestal élevé par ses innombrables conquêtes, impose ses lois au monde, qui fléchit sous sa forte volonté. Transportées d'admiration ou glacées d'épouvante, les nations, à son approche, se prosternent devant lui. L'idole du siècle est à la fois l'amour exalté de ses adorateurs et la terreur de ses ennemis.

Quelques-uns de ces derniers, cependant, luttent encore avec avantage contre ce redoutable adversaire et ne courbent pas sans résistance leur tête superbe à l'aspect du héros victorieux. La Russie, ce vaste empire qui possède dans son rude climat, dans la sauvage âpreté de ses mœurs, tant de moyens de conservation, est du nombre des nations qui se révoltent et prennent une attitude guerrière.

Autrefois déjà, quand Bonaparte n'était que premier consul, l'ombrageuse noblesse russe avait rompu la coalition du Nord en étranglant, de la manière la plus barbare, l'infortuné Paul I<sup>er</sup> elle avait satisfait, par ce crime atroce, sa jalousie contre le conquérant français dont l'alliance républicaine lui faisait craindre une atteinte mortelle aux privilèges dont elle était si fière. Privilèges auxquels elle devait, du reste, attacher un prix immense eu songeant à ce qu'ils lui avaient coûté, en songeant aux flots de sang qui les avaient scellés, et qu'elle était prête à verser encore pour les maintenir.

Mais le cri de sinistre triomphe poussé des bords de la Newa par les farouches meurtriers de Paul, fit résonner avec délire les échos de la Tamise ; car ce crime politique, en liant les mains du valeureux chef des Français, en le privant de son allié impérial, sauvait l'Angleterre de sa ruine et lui permettait de respirer un peu avant de prendre les armes pour défendre, ou du moins pour vendre chèrement son existence nationale.

Cependant l'étoile du jeune conquérant n'avait semblé pâlir un instant que pour projeter ensuite ses rayons avec plus de force que jamais : un autre genre de gloire attendait l'heureux consul ; le Génie des batailles l'avait, il est vrai, couronné de lauriers ; la renommée du moderne Alexandre s'étendait jusqu'aux extrémités du monde connu ; les palmes de la victoire fleurissaient partout sous ses pas, et sa course impétueuse au delà des Alpes, aux bords du Nil, à travers les sables de l'Arabie, ressemblait à une marche

triomphale ; mais ce n'était pas assez pour sa vaste, pour sa noble ambition ; tant de succès ne suffisaient pas à ses vœux ; il avait entrevu le doux sourire de l'Ange de la paix, et dès lors le héros d'Arcole et de Lodi n'avait plus soupiré qu'après les charmes enivrants de cette paix, tant souhaitée par les peuples, fatigués de carnage ; la branche d'olivier que lui offrait ce bel Ange lui avait paru plus digne d'envie que les plus magnifiques conquêtes ; elle manquait à sa gloire ; il lui tardait de la mériter ; il lui tardait d'entendre les cent bouches de la Renommée, lasses de publier ses belliqueux exploits, dire à l'univers étonné : — Bonaparte fut assez favorisé du destin pour envahir le monde, mais il fut assez grand pour lui donner la paix.

Eh ! voyez par quelle œuvre extraordinaire, inattendue, le jeune pacificateur prélude à cette félicité générale ? Voyez le fils chéri de la Révolution française, voyez l'enfant gâté de cette époque de sang, de massacres, de blasphèmes, de furibonde impiété, voyez-le reniant sa mère adoptive, dont les excès dégoûtants font rougir son front superbe ; voyez-le relever avec respect les autels renversés, rouvrir les temples saints, rappeler les ministres sacrés, que les fureurs démagogiques ont si longtemps, si cruellement décimés ; puis, allant au-devant des exigences de la cour de Rome, voyez-le demander au chef de l'Église de ratifier, par ses bénédictions apostoliques, l'évidente protection du Très-Haut, qui l'a fait surgir ignoré du sein des mers pour le placer à la tête de la première nation du monde ; voyez ce traité religieux et politique, ce fameux concordat, sans modèle dans les siècles passés, donnant à l'Europe stupéfaite un gage solennel du retour sincère de la France nouvelle aux principes du catholicisme, qui furent, pendant tant de siècles, l'une des colonnes fondamentales de son édifice social !

Quelques frondeurs malintentionnés disent bien tout bas que la conversion du premier consul est brusque, audacieuse, sans franchise, et qu'il ne cherche à gagner l'estime de la cour de Rome que pour procurer un allié de plus à la république naissante ; mais ils sont dans l'erreur sur les secrets mobiles de cette singulière innovation ; il est de bonne foi, le pieux réformateur, et si quelques motifs temporels l'ont conduit au pied du sanctuaire, la reconnaissance envers le Roi des rois, le souverain dispensateur des trônes, lui a aussi servi de guide.

Le vrai génie n'est point ingrat, il ne saurait l'être, car il sent lui-même sa supériorité intellectuelle et ne peut l'attribuer au hasard ; le feu sacré qui l'anime, cette faculté créatrice qui lui fait enfanter des prodiges, n'est elle

pas un don du seul Créateur de toutes choses ? Non, le génie n'est point ingrat, et lorsque Bonaparte faisait reflourir le culte de ses pères, il offrait un éclatant hommage au Dieu qui l'avait choisi pour rendre son nom glorieux entre tous les noms ; et sûrement aussi il voulait attirer, par cet acte public de reconnaissance, de nouveaux bienfaits sur sa tête privilégiée.

Il semblait, en effet, qu'une puissance occulte, surnaturelle, répandît à grands flots sa bienveillance régénératrice sur la France, épuisée par de si violentes secousses, par un ébranlement si prolongé : tout prospérait à la fois, le commerce, l'administration, la politique, l'industrie, le pouvoir suprême ; et pour apposer aux yeux de la postérité le sceau de l'immortalité à cette époque, on la surnomma *l'année de la paix* (1801).

Bientôt les heureuses conséquences de ces dispositions pacifiques se font sentir de toutes parts : la fière Albion est forcée de signer le traité d'Amiens ; la grande question de la liberté des mers, que l'Angleterre avait enlevée au Nord, en guidant la main régicide des meurtriers de Paul Ier, est résolue à l'immortel honneur du premier consul. Il ne veut pas seulement commander en maître au plus célèbre peuple du monde pour sa gloire guerrière, il veut encore que ce peuple soit le plus haut placé par sa gloire civile : les arts, les lettres, l'instruction, les sciences, sont encouragés, récompensés. Unissant ensuite la Clemenceau souverain pouvoir, sa main, généreuse autant qu'habile, signe l'amnistie des émigrés. Bonaparte marchait vite en paix comme en guerre : il se fait élire de nouveau consul pour dix années, et, deux mois plus tard, consul à vie, après avoir institué cet ordre qui fit tant de héros, cet ordre qui rappelle les mœurs belliqueuses des beaux siècles de la chevalerie, l'ordre de la Légion d'honneur !

La République française ne s'aperçut pas alors qu'elle venait d'élire un monarque, et un monarque absolu !...

Pauvre République, elle était à l'agonie avec un tel chef, et sa dernière heure ne devait pas tarder à sonner !..

Sur ces entrefaites, la Grande-Bretagne, mécontente du traité d'Amiens qui lui arrachait, d'un trait de plume, le fruit de sa criminelle politique, se préparait, au milieu des fêtes de la paix, à déchirer cet acte qui posait des bornes à sa puissance maritime ; mais son attitude semi-hostile ne tarda pas à offusquer le regard d'aigle de son magnanime rival. Observant d'un œil inquiet les moindres gestes de son infidèle alliée, la France voit succéder aux espérances de félicité qui l'enivraient d'un joyeux enthousiasme, des appréhensions trop bien fondées ; l'anxiété devient générale ; on arme des

deux côtés du détroit ; les feuilles quotidiennes retentissent de provocations acerbes, de reproches remplis d'animosité. Le valeureux chef français, surtout, personnellement offensé dans les journaux anglais, descend armé de pied en cap dans l'arène littéraire qui lui est offerte, et montre, par sa foudroyante rhétorique, qu'il sait aussi bien manier la plume que l'épée. Sa martiale éloquence, l'énergie, la justesse, l'entraînement de sa logique électrisent les légions de braves auxquels il donne des lois ; les Français, habitués à vaincre depuis tant d'années sous son commandement, se serrent autour de leur intrépide conducteur, et jurent d'aller châtier avec lui l'orgueil britannique au delà de l'Océan, comme ils l'ont suivi naguère sous le soleil africain, au delà de la Méditerranée.

— Oui, s'écriaient les plus célèbres généraux en brandissant autour de l'héroïque capitaine leurs sabres tant de fois baignés dans le sang ennemi, oui, nous châtierons ces arrogants insulaires ; et quand même nous serions vaincus, ils reconnaîtront, du moins, envoyant ce que leur coûtera leur victoire, qu'on peut tuer la France, peut-être, mais non l'intimider.

Après de si outrageantes récriminations de part et d'autre, la rupture entre les deux nations rivales devenait inévitable. Mais pour raconter les déplorables conséquences de ce manque de foi, il faudrait prendre le burin de l'histoire, et je n'ai que le crayon du romancier. Me bornant donc à l'esquisse de l'immense tableau gravé par de plus habiles mains, j'omettrai les détails et rapporterai seulement quelques faits généraux qui sont nécessaires à l'intelligence de l'épisode que j'ai choisi dans les annales européennes.

Passons donc à pieds joints sur la retentissante conspiration de Georges Cadoudal ; ne parlons ni de Moreau, ni de Pichegru ; donnons un soupir de regret au brave et malheureux duc d'Enghien ; puis considérons à la hâte la position respective des principales puissances de l'Europe avant d'arriver à la période impériale, qu'il nous faut encore atteindre pour revenir à la cour de Russie.

Le traité d'Amiens est annulé, et Bonaparte, épouvanté de l'immense lutte que l'avenir lui laisse envisager, sent qu'une nouvelle armure lui est indispensable pour combattre tant d'ennemis. Dédaignant, dès lors, l'égide de la dictature républicaine, trop faible pour le soustraire au péril dont il est menacé, il saisit le sceptre impérial.

Qui blâmerait son ascension ? N'est-il pas dans l'essence d'un conquérant de s'avancer toujours, de ne s'arrêter jamais ? Lui est-il possible

de suspendre à son gré sa course impétueuse, et n'est-il pas forcé de parcourir tout d'une haleine la carrière que lui a tracée l'immuable Providence ? comme la boule lancée d'une main ferme roule du haut d'une montagne, déviant à peine de sa route en rencontrant les inégalités du sol, et ne pouvant demeurer au milieu du chemin que si elle se brise en passant contre quelque obstacle plus dur qu'elle.

Telle est la destinée du nouveau maître du monde. Il a ceint son front du bandeau royal, et désormais il va traiter d'égal à égal avec les autres chefs de l'Europe, Son œil irrité se tourne d'abord vers l'Angleterre, contre laquelle sa haine s'accroît de plus en plus : n'est-elle pas sa plus dangereuse ennemie ; l'instinct conservateur ne lui dit-il pas de l'écraser pour ne pas être broyé sous ses pieds ? Sans doute. Aussi n'hésite-t-il pas à la saisir corps à corps, essayant de l'étouffer sous ses haineux embrassements ; c'est une lutte à mort qui s'engage à la face de l'Europe émue ; le fougueux athlète la terrasse plus d'une fois sans pouvoir l'enchaîner ; et, dans sa fureur impuissante, il ne s'aperçoit pas qu'en se relevant elle creuse toujours de plus en plus le précipice dans lequel l'imprudent doit tomber tôt ou tard.

Le premier consul proclamé empereur, l'hérédité au trône établie clans sa famille, quel pas de géant ! quelle magique transformation ! Quel dommage que les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas de décrire la magnificence des fêtes données à cette brillante époque, la venue du souverain pontife à Paris, le sacre du moderne Charlemagne, et ce couronnement spontané que l'élu du destin ne veut devoir qu'à lui-même ; mais nous avons promis de courir, de voler et non de marcher posément pour retourner dans la Russie, que nous craignons déjà d'avoir abandonnée depuis trop longtemps pour les plaisirs du lecteur. Hâtons-nous donc, le temps presse, et bientôt le magnanime Alexandre, qui s'était naguère offert pour médiateur entre l'Angleterre et la France, va s'unir contre nous à cette astucieuse nation, à l'empereur d'Autriche, et nous déclarer la guerre.

La jalousie britannique, excitée par les déclamations de Pitt, immole le repos de l'Europe à ses intérêts. Le cabinet de Saint-James a refusé la paix, que lui demande Napoléon, et Georges III, en repoussant les avances de l'empereur des Français, devient la principale cause des guerres continentales qui vont désoler le monde civilisé. L'or des orgueilleux insulaires est répandu de toutes parts pour armer les peuples contre Napoléon : que leur importe de le prodiguer, n'en ont-ils pas des mines

inépuisables dans leurs nombreuses colonies ; leurs vaisseaux ne les en laisseront pas manquer. Cependant la France, en voyant son noble chef si violemment, si généralement attaqué, sent grandir pour lui son enthousiasme passionné ; elle verse avec joie, sous ses ordres, le plus pur de son généreux sang. En vain l'empereur ordonne une immense conscription depuis vingt et un ans jusqu'à soixante, cette levée extraordinaire ne paralyse point l'exaltation nationale dont il est l'objet ; on s' enrôle avec joie ; l'armée entoure de son amour le vaillant capitaine dont clic a fait son empereur ; elle jure, avec de délirants transports, de le défendre contre l'Europe coalisée. Et la France tiendra son serment, car elle défend son œuvre, sa création, le héros qu'elle a choisi.

La Victoire, compagne accoutumée du drapeau français, récompense le dévouement des guerriers de tout âge attachés à la fortune de Napoléon. Il s'avance en triomphateur au sein de l'Allemagne stupéfaite, et va droit à Vienne, afin de forcer la capitale de l'empire d'Autriche à courber sa tête auguste en présence de l'empereur des Français.

Elle est envahie, la vieille capitale ! Napoléon a placé son quartier-général dans le palais de Schoenbrunn, que Marie-Thérèse avait habité un demi siècle auparavant. Mais toujours digne, par sa modération dans les succès, de sa hante fortune, il craint d'insulter à la douleur des habitants par une pompe triomphale, et s'installe en allié plutôt qu'en conquérant.

Aussi prudent qu'habile, le grand capitaine n'oublie pas qu'au jour de l'infortune les vrais pénates d'un pays conquis sont au sein de son armée et non dans sa capitale, qu'il abandonne comme un appât à l'imprévoyance de l'ennemi. D'après cette conviction, Napoléon fait un mouvement rétrograde de trois lieues, trompe ses adversaires par cette savante manœuvre, dont il dissimule les secrets mobiles ; puis, se confiant à la fois dans les ressources de son génie et dans le présomptueux aveuglement des puissances alliées, il attend la Victoire dans la plaine d'Austerlitz.

Fidèle à cet appel du plus cher de ses favoris, elle accourt au rendez-vous avec ses palmes les plus verdoyantes, cette Victoire jalouse d'accomplir les vœux de son fils bien-aimé, et le soleil d'Austerlitz éclaire la forêt de lauriers que nos braves viennent y moissonner.

Deux jours après, l'empereur François II venait saluer le héros français à son bivac, lui demander la paix ; et l'empereur Alexandre, trop heureux d'avoir obtenu un sauf-conduit de Napoléon, reprenait la nuit suivante la route de ses États.

Il va donc renaître, à la voix du vainqueur d'Austerlitz, ce magnifique empire d'Occident que le nouveau Charlemagne a doté d'avance de tant de gloire ! La France l'emporte enfin ! La bataille des trois empereurs va la placer au-dessus des autres puissances de l'Europe !...

Hélas non ! c'est en vain que son intrépide chef a battu les deux potentats ligüés contre lui ; c'est en vain qu'il a couronné de sa main libérale ses illustres alliés ; c'est en vain qu'il a distribué des souverainetés à ses généraux, il n'a pu arracher le sceptre des mers à sa redoutable ennemie ; et, tandis que toutes nos églises retentissent du *Te Deum* en actions de grâces de tant de trophées, l'Angleterre aussi se réjouit de nos défaites navales, en plaçant Trafalgar au niveau d'Austerlitz !

Cependant, s'il eût voulu, le grand Napoléon, s'il eût voulu profiter de sa magnifique position, il eût imposé sa loi suprême à l'Europe tremblante. Maître du continent, de l'Autriche, surtout, il eut tort de montrer pour cet ingrat empire une générosité que l'on pourrait à bon droit qualifier de faiblesse en la voyant si mal récompensée par la suite. Mais un penchant inexplicable, une fatale prédilection lui fait caresser la main cruelle qui doit le déchirer, et c'est justement celui dont il recevra les plus rudes coups, qui lui inspire le plus de confiance.

Eh ! comment n'aurait-il pas une foi aveugle dans la bonté de son étoile, celui qui voit s'élever au milieu de sa capitale cette colonne de la place Vendôme, formée du bronze russe et autrichien, monument impérissable, gigantesque, de la gloire nationale et de la grandeur héroïque de son chef.

Et cependant, qu'il est loin encore d'avoir atteint l'apogée de sa puissance, Napoléon le Grand ! Que de victoires mémorables à raconter, que de belles pages historiques à feuilleter, que de hauts faits d'armes, que de merveilleux actes administratifs, que de paroles sublimes à retracer ici, avant d'arriver seulement à l'époque qui nous a servi de point de départ pour cette excursion dans le passé !

Oh ! combien il en coûte à une plume française de ne pas célébrer avec un juste enthousiasme cette bataille d'Iéna, digne sœur de la bataille d'Austerlitz, où deux armées prêtes à fondre l'une sur l'autre occupaient un terrain de plus de six lieues d'étendue ? Comment ne pas sentir tout son sang bouillonner dans ses veines en voyant trois cent mille hommes se heurter avec une égale furie, en entendant le bruit effroyable de huit cents pièces de canon échangeant avec rage leurs foudroyants boulets ? Comment ne pas suivre avec un religieux respect le héros des temps modernes au

tombeau du grand Frédéric ? Comment ne pas s'écrier avec lui, au moment où sa main audacieuse s'empare du cordon de l'Aigle noire, de l'épée et de la ceinture déposés sur ces restes révévés : — J'aime mieux cela que vingt millions ! — Comment retenir une larme d'admiration en présence de cette clémence du vainqueur, qui le fait triompher de sa légitime colère pour l'engager à sécher les larmes de la belle princesse de Halzfeld ?

Il le faut bien, pourtant, Il faut arriver à marches forcées à cette année 1807, où l'on vit éclore, à travers les intérêts majeurs qui captivaient la politique européenne, cet amour étrange d'un grand prince pour une coquette dont la glaciale ambition faillit bouleverser l'empire des czars.

J'ai dit l'origine et les premiers temps de cette impétueuse passion, et si malgré mon insuffisance j'ai osé esquisser la figure homérique de Napoléon, c'est que cette esquisse, toute pâle qu'elle est, m'a paru nécessaire à la clarté de cette histoire.

En effet, l'influence de ce demi-dieu sur son siècle était immense, et celui qui pouvait s'autoriser de son exemple pour commettre une faute, était absous d'avance par le plus grand nombre.

Mais nous anticipons sur l'avenir, et l'empereur des Français, loin de favoriser jusqu'à présent les projets de la comtesse de Narishkim, semble plutôt les avoir fait ajourner.

Alexandre va se mettre à la tête de son armée pour lutter encore une fois contre le colosse qui renverse tout sur son passage ; l'élite de sa noblesse le suit à cette sorte de tournoi chevaleresque auquel la belliqueuse aristocratie brûle de se trouver : la renommée exalterait avec tant d'ivresse le vainqueur de Napoléon !

L'empereur va prendre congé de la belle comtesse, et malgré son chagrin de la quitter il se console à demi en songeant qu'il ne laissera près d'elle aucun des nombreux rivaux dont il est si jaloux.

La noblesse russe est toute militaire. Enrégimentés dès l'âge de seize ans, les jeunes seigneurs ne peuvent embrasser d'autre profession que celle des armes, et la haute aristocratie prend une part active à la guerre qui se prépare. Scherwertinskim, Manstein, Ouwaroff et le jeune Léon vont suivre Alexandre, et l'issue désastreuse de cette nouvelle campagne va justifier cette phrase prophétique du vainqueur à ses braves compagnons : — Eux et nous, ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz ?

Magnifique pensée, admirablement exprimée, et bien capable d'électriser des héros formés à l'école du plus grand conquérant des temps modernes !

Ils vont donc se mesurer encore, ces deux empereurs si bien faits pour s'apprécier mutuellement, mais dont la politique seule a fait deux ennemis ! D'immenses préparatifs se font de part et d'autre La France, pour répondre aux désirs de son chef, s'impose de nouveaux sacrifices en lui envoyant quatre-vingt mille conscrits, dont la levée vient d'être volée par le sénat ; et les habitants de Saint-Pétersbourg demeurent, à leur tour, en extase devant l'imposant spectacle des revues impériales.

Il y avait presque de la coquetterie dans ces superbes revues. Alexandre y attachait une vanité qu'on pourrait qualifier de féminine, s'il n'eût pas été question d'une guerre prochaine, terrible, entre les deux plus grandes puissances de l'Europe.

Dans l'une des plus belles, à celle époque, trente mille hommes défilèrent devant le czar ; la tenue et le costume de ces troupes étaient d'un effet surprenant.

Chaque régiment de cavalerie se distinguait de loin par la couleur spéciale de ses chevaux ; les uns étaient alezan, les autres gris, noirs, bai, blancs, etc. ; le colonel était toujours l'un des plus grands seigneurs russes, et comme ils rivalisaient entr'eux de luxe et d'élégance, des sommes incalculables étaient employées à soutenir cette dispendieuse concurrence.

On remarquait au premier rang le régiment d'élite créé par Paul 1<sup>er</sup>, ces nobles chevaliers-gardes dont tous les soldats étaient chevaliers de Malte ; les cuirasses d'argent massif se détachant sur l'uniforme, d'un rouge éclatant, et la croix de leur ordre formant un large écusson en relief sur la poitrine, éblouissaient les yeux. Les officiers de ce corps privilégié étaient de la plus haute distinction ; l'or, les pierres précieuses étincelaient sur leurs vêtements et sur leurs chevaux arabes, de pure race et d'un prix fou.

Cependant, et côte à côte avec ce somptueux régiment, on admirait encore en voyant celui du frère d'Antonie.

Scherwertinskim, il est vrai, était bien l'un des plus séduisants officiers supérieurs de cette brillante armée ; sa tournure martiale, sa noble figure, la grâce chevaleresque de ses manières, étaient encore rehaussées par la richesse de son uniforme, rouge comme celui des chevaliers-gardes, surchargé d'or et garni de fourrures d'une valeur inestimable. Les armes et le harnachement étaient aussi resplendissants d'or ; le noir luisant des chevaux tranchait avec le rouge vif de l'uniforme, et le faisait ressortir ; quant aux officiers, leur faste surpassait tout ce qu'on peut imaginer de plus prodigieux ; et pour avoir une légère idée de la somptuosité de ce régiment,

il faut ajouter que le dernier des chefs n'eût pas voulu monter un cheval qui lui eût coûté moins de 2, 000 roubles (9,000 fr. environ), et que leur colonel, le splendide Scherwertinskim, dépensait chaque année 50,000 roubles pour son beau régiment, en sus de l'entretien de l'État.

Tous les chefs de corps imitaient ce ruineux exemple ; aussi chacun d'eux trouvait aisément dans la foule des spectatrices deux beaux yeux dont la bienveillante expression stimulait son adresse à manier un superbe coursier, et son maintien à la fois élégant et guerrier.

Ce n'était pas, du reste, parmi eux que la dédaigneuse Antonie tournait ses regards séducteurs ; l'ambitieuse s'était rapprochée de l'état-major d'Alexandre, dont on peut faire un éloge complet en disant que chacun de ses membres était digne à tous égards d'être à la tête de ces merveilleuses revues. L'empereur était doublement fier de commander à ces troupes choisies, quand ses yeux rencontraient ceux de M<sup>me</sup> de Narishkim ; un frissonnement de joie s'emparait alors instantanément de toute sa personne ; son cœur palpitait avec plus de force, plus d'inégalité que de coutume ; le sang, lui montant soudain au visage, colorait ses joues d'un bel incarnat ; il parcourait les rangs au bruit flatteur des acclamations, et souriait avec une orgueilleuse allégresse, en jetant un coup d'œil paternel sur cette masse d'uniformes russes si bien faits tous, si bien portés surtout par ces hommes du nord, aux formes athlétiques, souples et gracieuses à la fois ; la ceinture qui serre leurs reins flexibles fait si bien valoir leur taille, et les plumes aux couleurs sombres et chatoyantes qui flottent au gré du vent sur leur tête altière, sont si avantageusement élégantes !...

Mais pourquoi le plaisir que l'aspect de cette belle fête guerrière semblait avoir fait éprouver à l'empereur est-il si vite dissipé ? Pourquoi son œil inquiet se tourne-t-il avec une expression de crainte douloureuse vers le groupe de dames de la cour dans lequel se distingue la charmante comtesse ? Oh ! c'est que l'attention d'Antonie est absorbée dans cet instant par le jeune et brillant Ouwaroff, qui caracole à ses côtés sur le plus beau cheval de bataille qui ait encore été manié par un aussi joli cavalier ; l'uniforme de général de ce grand seigneur lui sied si bien !... Alexandre ne peut maîtriser un mouvement de jalousie en faisant cette observation, et lui lance un regard courroucé.... Par bonheur pour l'objet de sa colère passagère, il ne regardait rien, lui, que son fougueux coursier, qu'il avait beaucoup de peine à maintenir malgré sa réputation de parfait écuyer, tant l'animal indocile se montrait impatient du frein qu'on lui imposait.... Il ne regardait rien, non,

pas même la ravissante princesse de Scaretsen dont il était si tendrement aimé, qui lui avait tout sacrifié, et dont l'anxiété, dissimulée avec soin, prêtait un charme touchant à sa douce physionomie.

L'ingrat !...

Il y avait là aussi, parmi les officiers du régiment de Scherwertinskim, un capitaine dont l'air grave et pensif contrastait avec les figures épanouies de ses compagnons ; aucune femme ne s'occupait de lui et pourtant ce n'était pas le moins aimé ; mais Louise, la pieuse Louise, sa compagne chérie, ne saurait se réjouir en assistant à cette brillante revue, prélude d'une guerre si meurtrière sans doute ; elle n'a pas voulu se mêler parmi les spectateurs, et ses deux filles sont restées auprès d'elle pour consoler leur mère, pour combattre, avec l'instinct caressant du jeune âge, les noirs pressentiments de l'amour conjugal. De Manstein aussi a voulu détruire ces appréhensions prématurées, mais toute son éloquence est venue échouer contre ces craintes d'une âme aimante à l'approche d'un danger certain pour l'objet de ses plus chères affections ; craintes souvent exagérées, sans doute, mais toujours un peu communicatives pour celui qui les inspire. Cela fait tant de bien d'être aimé jusqu'à l'exaltation, qu'on se sent entraîné par cette chaleur de l'âme qui ne laisse pas la faculté de réfléchir, et que tous les efforts de la raison ne sauraient triompher tout à fait de l'impression de tristesse qui en résulte.

Tel était l'état du cœur de Manstein quand il partit pour la revue impériale, et voilà pourquoi, malgré sa bravoure éprouvée, sa noble et belliqueuse figure est empreinte d'une légère nuance de mélancolie qui ne lui est pas habituelle.

La suite de cette histoire nous apprendra si les prévisions de Louise étaient justes.

L'ardeur guerrière des deux empereurs est si grande, que les opérations de la campagne se poursuivent avec activité, en dépit des rigueurs de la saison. Les Français ont l'avantage dans divers engagements partiels qui n'ont pourtant rien de décisif, mais qui diminuent la confiance des Russes en même temps qu'ils augmentent celle de leurs adversaires.

Enfin l'heure de la bataille d'Eylau vient de sonner : les deux armées sont en présence ; une demi-portée de canon les sépare ; quatre-vingt mille Russes vont se heurter violemment contre quarante mille Français ; le choc sera bien rude ; ils ont depuis si longtemps aiguisé leurs armes ! En vain les flocons d'une neige épaisse, poussés avec force par le vent du nord, aveuglent nos soldats, qui les reçoivent en face ; l'air en est obscurci ; on ne

voit plus amis ni ennemis ; le bruit formidable, continu, du canon, les cris des blessés et le cliquetis des armes, décèlent seuls l'effroyable mêlée dans laquelle tant d'hommes sont aux prises avec un incroyable acharnement. Le massacre est horrible : deux lignes d'infanterie russe sont rompues, et la troisième résiste à peine en s'adossant à un bois ! Deux fois de suite toute l'armée ennemie est traversée par nos immortels escadrons ; la garde impériale fait des prodiges de valeur ; vingt mille Russes sont culbutés, et pourtant la victoire est encore indécise !...

Ah ! c'est que nos intrépides soldats ont trouvé de dignes adversaires ; c'est que, de part et d'autre, d'habiles généraux dirigent des troupes bien disciplinées ; c'est que la Gloire sourit avec un égal amour aux deux empereurs, et fait naître entr'eux la plus noble émulation, cette soif de renommée qui fait entreprendre de grandes choses et donne la force de les accomplir à travers mille obstacles.

Cependant cette affreuse boucherie, commencée dès le point du jour, cesse enfin vers le soir. Napoléon, furieux de voir la Victoire balancer si longtemps entre Alexandre et lui, court au-devant d'elle avec la frénésie du désespoir, et lui arrache de force la couronne qu'elle tenait suspendue sur sa tête. Le feu le plus violent des batteries ennemies ne l'arrête pas un instant ; il y reste constamment exposé sans donner le plus léger signe d'émotion, au milieu des craintes bien fondées de tous ses généraux, qui le voient en butte aux plus imminents périls sans pouvoir l'en garantir. Sa volonté de fer résiste à toutes leurs supplications ; il s'élance, malgré les balles et les boulets, comme un lion auquel on ravit sa proie ; puis saisissant avec rage, et pour ainsi dire corps à corps, la Fortune, qui veut en vain lui échapper, il la contraint à recevoir ses chaleureux embrassements, et lui fait plier le genou devant la constance audacieuse de son génie.

Il est maître du champ de bataille, le grand Napoléon ! mais quelle sanglante conquête, mon Dieu !... Ah ! ce n'est pas lui qui triomphe, c'est l'Ange exterminateur, le fatal démon de la destruction !... Oui, car cet esprit malfaisant peut seul contempler d'un œil satisfait le hideux mélange d'armes de toute espèce de débris d'obus, de boulets, à travers lesquels gisent les cadavres mutilés de quatre mille chevaux et de dix mille hommes à demi ensevelis sous la neige, affreusement colorée par les flots de sang humain qui viennent de souiller son éblouissante blancheur.

Quant à Napoléon, son âme généreuse ne saurait se réjouir en présence d'un tel spectacle ; son cœur se serre, ses yeux se remplissent de larmes

amères à l'aspect de tant de douleurs : Français ou Russes, que lui importe, maintenant, ne sont ce pas des frères dès qu'ils sont malheureux ! Par son ordre, des soins également empressés sont rendus aux blessés des deux partis ; on ne néglige rien de ce qui peut adoucir l'horreur de leur situation ; et si l'impartiale histoire entoure d'un voile noir nos lauriers trempés dans le sang, elle n'oubliera pas non plus de terminer cette funèbre page en disant que le vainqueur sut respecter le deuil public en donnant autant d'exemples d'humanité après le combat, qu'il avait montré de sauvage intrépidité durant cette affaire meurtrière.

Mais la bataille d'Eylau sera suivie de près par celle de Friedland, dont les résultats importants la placent en relief au milieu d'un si grand nombre d'héroïques journées.

Danzick se rend après cinquante et un jours de tranchée ouverte ; le grand port militaire de la Baltique est à nous ; plusieurs succès, que le défaut d'espace nous empêche de signaler ici, nous fraient le chemin de Friedland.

Friedland ! quels immortels souvenirs éveillent ce nom ! C'était le 14 juin, l'anniversaire de Marengo, et l'empereur, superstitieux et fataliste comme presque tous les grands capitaines, ne pouvait manquer de tirer un favorable augure de ce rapprochement, et de faire partager sa confiance surnaturelle à cette multitude de braves, accoutumés à considérer comme un oracle chaque prévision de leur illustre chef.

Aussi, jaloux de justifier la foi aveugle de ses troupes, il veut s'en montrer digne en se surpassant lui-même, et, chose incroyable, il y réussit ! Les paroles prophétiques que sa bouche a prononcées dès le matin, sont répétées autour de lui durant le reste de la journée avec cet accent de conviction qui électrise les plus timides.

« C'est un jour de bonheur ! c'est l'anniversaire de Marengo ! » s'était écrié Napoléon dès cinq heures du matin, en entendant plusieurs coups de canon saluer son réveil. Et les fidèles échos de cette prévision fortunée, redirent jusqu'au soir, avec un enthousiasme toujours croissant :

« C'est un jour de bonheur, c'est l'anniversaire de Marengo ! »

Cependant l'ennemi, loin de se décourager en songeant à ses défaites précédentes, redouble d'ardeur et se prépare à refouler vers l'occident ces hardis étrangers qui osent venir jusqu'au cœur de la Prusse imposer leur joug aux nations vaincues.

Que d'injures à venger pour les deux potentats ! Le roi de Prusse, entouré des derniers débris de son armée, se promet bien d'humilier le vainqueur d'Iéna ; et l'Empereur Alexandre, à la tête de sa grande armée et de sa vaillante garde, jure à son tour de n'être point en reste avec le vainqueur d'Austerlitz, en lui donnant, aussi, un sauf-conduit pour retourner dans ses états.... Mais le sort en avait décidé autrement ; ou plutôt la Fortune, en fournissant à son favori l'occasion de déployer, sous un nouvel aspect, son génie militaire, ajoute un rayon de plus à l'auréole qui brille autour de son front.

Combien n'est-il pas admirable, en effet, ce héros si impétueux à Eylau, si calme à Friedland ! D'où vient donc cette différence, et comment se fait-il que le même homme soit si fougueux et si tranquille en présence de l'ennemi ?

Eh ! ne voyez-vous pas que cet être, unique dans l'histoire, fut doué par le ciel des qualités en apparence les plus opposées : sa vaste intelligence lui permet d'embrasser à la fois plusieurs genres de gloire ; à la bravoure du soldat, il unit la froide prudence du général d'armée, la profondeur du diplomate, la sagesse du législateur, la grandeur d'âme et les nobles sentiments des anciens preux ; et quelque prodigieuse, quelque haute que soit sa position, il se trouvera toujours au-dessus d'elle.

Son imperturbable sang-froid à Friedland est une preuve, entre mille, de la flexibilité de son talent militaire ; c'est en vain que deux divisions entières et vingt mille hommes de sa garde, brûlants d'impatience, décorent des yeux le terrain qui les sépare de l'ennemi, Napoléon, peu sensible à l'exaltation belliqueuse qu'il lit dans leurs regards, les condamne à demeurer témoins immobiles de son triomphe. Les bataillons de la ligue, soutenus de la cavalerie française et saxonne, ont suffi pour détruire les deux armées, pour tuer, blesser ou prendre 80 à 60,000 hommes, 23 généraux, 80 pièces de canon, 70 drapeaux, et pour mettre en complète déroute tout ce qui peut encore fuir vers Koenigsberg ou Tilsitt.

Alors seulement la réserve s'ébranle pour courir après les fugitifs ; l'armée victorieuse est facilement guidée par les caissons, les équipages dont la route est encombrée ; d'immenses richesses en tout genre tombent au pouvoir du vainqueur, qui poursuit les deux souverains jusqu'à Tilsitt.

Tilsitt ! et qu'y vient-il faire, l'imprudent ! il est seul ! son escorte n'a pu le suivre au delà d'une petite chapelle qui domine la ville, et l'ennemi est là tout près, bouillant de honte, de rage, de désespoir !...

Oui, mais Napoléon, emporté par un désir irrésistible, veut atteindre en personne la frontière de l'empire des czars ; il s'aventure sans crainte, que dis-je ! avec des transports de joie dans les plaines de la dernière ville prussienne ; puis, voyant les ruines fumantes du pont qui vient de mettre en sûreté les princes coalisés, sur la rive droite du Niémen, il sourit avec orgueil, s'arrête un instant, en se disant à lui-même : « J'irai encore plus loin ! » et tourne bride afin de rejoindre sa suite, dont l'anxiété ne saurait se décrire.

Des négociations s'entament de part et d'autre. Napoléon, modeste dans sa gloire, consent à tendre une main généreuse à l'ennemi qu'il a terrassé ; une entrevue aura lieu sur le Niémen ; le jour, l'heure, sont fixés, voyons comment va se passer cette conférence impériale ; accompagnons Alexandre et son vainqueur sur le fameux radeau qui porte sur ses planches fragiles les destinées du monde civilisé, et rendons hommage à la grandeur d'âme du chef magnanime dont nous avons tant de fois exalté jusqu'à présent l'héroïsme guerrier, la valeur sur humaine, les fabuleux exploits.

## IX — Les deux Empereurs.

Il ne nous appartient pas, à nous obscur romancier, de répéter affirmativement, d'après l'assertion de plusieurs publicistes renommés, que le vainqueur de Friedland ne sut pas profiter de sa victoire, et qu'aveuglé par un fol orgueil il sacrifia au vain désir de paraître magnanime, les intérêts de la nation valeureuse qui lui avait remis le soin de son bonheur, de sa destinée politique ; et, n'osant pas nous prononcer d'une manière positive dans une question aussi délicate, nous demeurerons dans le doute sur les véritables motifs de la conduite de l'empereur des Français à cette époque. Nous bornant à relater les faits parvenus à notre connaissance, nous laisserons le lecteur admirer ou blâmer le grand Napoléon, suivant sa propre impulsion.

Quelle scène merveilleuse ! quelle poésie chevaleresque dans cette entrevue de l'empereur vaincu avec l'empereur triomphant ! Le radeau bâti sur le fleuve est le théâtre où se fixent les regards des deux armées ; et quels acteurs ! bon Dieu ! quels spectateurs pour le dénouaient du drame européen auquel le monde civilisé prête une attention si pleine d'anxiété.

Ce héros de tant de batailles, tenant entre ses mains victorieuses les destinées des deux premiers empires de l'univers, et tendant ces mains puissantes à son ennemi renversé, lui offrant son amitié protectrice, était un spectacle à la fois touchant et grandiose, qui devait électriser les moins chaleureuses imaginations. Mais l'enthousiasme fut à son comble, et l'exaltation générale eut quelque chose d'idéal, de fanatique, quand on vit les deux souverains, enlacés dans les bras l'un de l'autre, s'embrasser plusieurs fois de suite avec une effusion toute fraternelle et s'adresser mutuellement une foule de mots attendrissants échappés du cœur, que le sentiment seul peut dicter, que la plume ne saurait rendre sans leur enlever leur charme le plus attrayant, celui qui gît dans l'accent, dans la physionomie. Napoléon possédait l'art de plaire au plus haut degré ; quand il voulait être aimable, nul ne l'était davantage, et, ce jour là, il le voulait bien : son rôle était si beau ! Dédaigner de punir quand on est le maître de se venger ! relever l'adversaire trahi par la fortune ; le consoler au lieu de lui faire sentir sa supériorité ! il y avait de quoi tenter la noble ambition

d'un génie auquel tous les genres de gloire étaient familiers !... Eut-il tort de succomber à la tentation ? Je l'ignore ; mais, en supposant même qu'il eût dû y résister, en supposant que cette impolitique magnanimité ait causé sa perte quelques années plus tard, on ne saurait disconvenir que les belles âmes seules sont capables de commettre de pareilles fautes, et que celui qui tomba ainsi méritait de rester debout !

Mais à quoi nous sert de fouiller si avant dans l'avenir ! Cette chute si terrible, dont le vieil hémisphère fut ébranlé jusqu'en ses fondements, qui pouvait la prévoir alors, qui eût osé la prédire ? Personne sans doute !...

Revenons donc, ou, pour mieux dire, restons quelques instants en contemplation devant cette brillante page de la vie de Napoléon : le cœur vraiment français bat d'un si juste orgueil à son magique aspect !

Quel bel entourage ! quel merveilleux tableau ! D'un côté, l'empereur des Français, le prestigieux Murât, les braves maréchaux Bessières et Berthier, l'intrépide Duroc, l'aimable duc de Vicence, modèle de courtoisie, d'urbanité française ; de l'autre, le jeune et beau czar de toutes les Russies ; son frère, le grand duc Constantin, dont la haute stature, dont les membres musculeux, dont la force herculéenne, dont l'air martial, rachetaient les imperfections du visage ; le général en chef Beningsen, le prince Lubanoff et l'élégant général Ouwaroff. Oh ! c'était un admirable coup d'œil des deux rives du fleuve !

Tout devait être grave dans cette entrevue préliminaire ; cependant un barbarisme proféré par la plus jolie bouche de ce groupe majestueux, allait amener un rire franc, contagieux, sur toutes les lèvres, et répandre quelques grains de gaieté sur cette scène imposante.

Malgré leurs étreintes réciproques et les avances de Napoléon, Alexandre ne pouvait oublier sa funeste déroute, et son auguste front restait chargé de noirs soucis ; pour achever de les dissiper, le vainqueur, serrant une de ses mains avec affection, lui dit du ton le plus obligeant :

— Votre armée m'a pénétré d'admiration, mon frère ; et si le sort des armes vous a été contraire, vous avez, du moins, de puissants motifs de consolation dans le dévouement de vos vaillantes troupes ; elles se sont immortalisées ; les Russes sont essentiellement braves !... on doit être fier de régner sur de pareils hommes !... Qui est-ce qui commandait la cavalerie ? continua-t-il en se tournant vers le général en chef Beningsen ?

Aussitôt, et avant que celui-ci eût eu le temps de répondre, le séduisant Ouwaroff, dont la belliqueuse vanité se trouvait admirablement chatouillée

par cette observation, s'avance précipitamment et s'écrie avec une comique suffisance :

— Je, sire.

A ce barbarisme, les deux empereurs et tous les officiers généraux se mettent à rire, tandis que le pauvre jeune homme rougit, tout confus de son ignorance.

Napoléon s'en aperçoit et reprend sur-le-champ, avec ce sourire enchanteur qui sied si bien à sa belle figure :

— Ma foi, général, si vous ne savez pas très-bien parler français, vous savez admirablement vous battre.

Ce petit incident rendit la conversation moins sérieuse ; quelques propos enjoués furent échangés, et les souverains se séparèrent fort contents l'un de l'autre. La moitié de Tilsitt fut neutralisée.

Le lendemain, une autre scène non moins intéressante allait avoir lieu : Alexandre entra à Tilsitt, et, avec lui, un nouveau personnage allait attirer les regards ; c'était Frédéric-Guillaume, qui possédait il y a peu de jours en cornette ville dans laquelle, aujourd'hui, il se présente en suppliant devant l'arbitre de son sort.

Il se cache derrière Alexandre, le malheureux roi de Prusse, dépouillé de tous ses états ! Memel seule, sur la frontière russe, lui appartient encore ; voilà tout son royaume, sa couronne entière ! et sa honte est si grande qu'il cherche à se confondre dans la foule des généraux dont Napoléon est entouré. Mais il ne peut y parvenir. Du reste, il n'a pas à se plaindre de leurs procédés à son égard : à l'exemple de leur chef magnanime, les vainqueurs savent respecter le malheur, et l'infortune du roi de Prusse est au comble.

Cependant, et contre l'ordinaire, il trouve un ami fidèle dans sa détresse ; l'empereur Alexandre, loin d'abandonner son allié vaincu, le prend sous sa protection immédiate et le recommande avec un zèle chaleureux à la générosité de Napoléon.

Ce dernier, dans son imprudente grandeur d'âme, se plaît à céder au czar ses droits incontestables : il rend la moitié de ses états au monarque presque détrôné, qu'il pourrait anéantir d'un souffle, et le traité de Tilsitt est conclu.

N'allons pas croire, pourtant, que le penchant à la clémence, qui lui faisait négliger de tirer tout le parti possible de sa victoire, l'aveuglât au point de lui faire prendre le change sur les conséquences de cette rare abnégation !

Non, certes, l'empereur des Français n'ignore point qu'il vient de créer un perfide ami, un ennemi secret, en tendant la main à Frédéric-Guillaume ; mais il chasse cette importune prévision avec soin, et, dans son héroïque imprévoyance, il ne voit plus d'ennemis hors du champ de bataille : c'est qu'il ne sut jamais poursuivre ses succès que les armes à la main.

La paix est proclamée !

La paix !... O vous, qui gouvernez les hommes, ô vous ! chefs des nations, qui signez à votre gré les traités de paix et les déclarations de guerre, prenez garde à l'immense responsabilité qui pèse sur vos têtes, quand vous animez les peuples les uns contre les autres ! Il faut si peu de chose pour leur mettre les armes à la main ! Il en faut tant pour conclure une paix durable !

Ouvrez les annales diplomatiques, et voyez vous-mêmes, en soulevant avec précaution le voile épais qui dérobe au yeux du vulgaire les rouages compliqués des gouvernements, voyez, et comptez, si vous le pouvez, de combien de difficultés sont hérissés les préliminaires du moindre traité de paix. Un bon négociateur est la providence des états ; il sait, avec une justice impartiale, ménager les intérêts de chacun, combiner ses mesures de manière à maintenir la balance en équilibre ; être prêt d'avance à parer les circonstances imprévues ; pénétrer avec sagacité le caractère, les goûts, scruter les pensées secrètes de ses adversaires, flatter leurs passions, peser avec habileté les inconvénients et les avantages de chaque article ; montrer à la fois, en discutant des prétentions injustes, une douceur insinuante, une fermeté étudiée, un sang-froid imperturbable, une apparente complaisance. Il sait aussi multiplier ses précautions afin de n'être pas trompé, et placer la méfiance à la tête des qualités essentielles, nécessaires à sa position, tandis qu'il emploie en même temps tous ses talents persuasifs à inspirer à ses nouveaux alliés la confiance dont il cherche à se garantir.

Napoléon n'ignore rien de tout cela ; il connaît la haute importance d'un bon choix pour consolider la glorieuse paix qu'il vient d'accorder ; son œil d'aigle parcourt les rangs pressés de ses braves compagnons, et soudain brille d'une vive joie en s'arrêtant sur celui de tous qui peut le mieux remplir la haute mission dont son maître, dont son ami va l'honorer. Le duc de Vicence sera son ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Après avoir donné ses instructions particulières à ce loyal et dévoué serviteur, après avoir eu avec Alexandre de longues et fréquentes conférences secrètes pendant vingt jours, Napoléon quitta Tilsitt et

l'autocrate de toutes les Russies reprit le chemin de sa capitale, trop heureux sans doute, tout en déplorant ses pertes immenses, d'en être quitte à si bon marché.

Aussi, malgré les revers affreux de l'armée, la conclusion d'une paix tant souhaitée causa une vive satisfaction à Saint-Pétersbourg, et la population accueillit avec des transports d'allégresse les fêtes qui se succédèrent pour célébrer l'alliance des deux empereurs.

## X — L'Ambassadeur.

Avant de faire connaître au lecteur le nouveau personnage que la cessation des hostilités vient d'amener sur la scène, il ne sera pas inutile, je pense, de jeter un regard en arrière sur ceux que nous avons laissés à Saint-Pétersbourg pour nous transporter sur le sanglant théâtre de la guerre continentale, qui ne pouvait alors manquer d'absorber toutes les attentions.

La coquette Antonie, afin de conserver son importante conquête, avait affiché le plus vif intérêt pour les affaires publiques, et son exaltation patriotique lui avait procuré beaucoup de partisans parmi les grands seigneurs, qui lui faisaient la cour avec presque autant d'empressement que si déjà la couronne d'impératrice eût orné son front.

Quant à la douce Élisabeth, sa confiance en Dieu était revenue avec le besoin d'une protection céleste ; et sa constante amie, la gracieuse duchesse de Lomanzof, la trouvait souvent à genoux, les mains jointes, priant Dieu pour son époux bien-aimé.

Louise aussi demandait au souverain Maître des mondes le retour de son mari, et la douce Estelle celui de l'ingrat Léon, qui l'oubliait pour la plus insensible des créatures ; tandis que la ravissante princesse de Scaretsen levait en tremblant ses mains suppliantes vers la voûte éthérée, pour le salut de l'amant idolâtré dont elle allait bientôt porter le nom, son mariage avec le général Ouwaroff devant avoir lieu immédiatement après la campagne, elle le croyait du moins, Ouwaroff le lui avait juré : pauvre insensée, qui comptait sur la foi des serments !...

Si l'on veut songer que chaque officier de l'armée d'Alexandre avait laissé des vœux aussi ardents, pour son bonheur, que ceux dont nous venons de parler, on concevra combien les fêtes qui suivirent la paix de Tilsitt furent splendides et animées.

Parmi les plus merveilleuses, on citait celles que donnait le grand chambellan Narishkim, frère aîné du grand écuyer. Sa maison était tenue avec un luxe vraiment royal ; l'empereur Alexandre honorait souvent de sa présence les matinées musicales et dansantes où ce grand seigneur rassemblait toute la haute noblesse. Le palais Narishkim était à cette époque le rendez-vous le plus suivi des sommités sociales ; ses appartements de

réception, admirablement disposés pour des réunions de ce genre, étaient décorés, avec profusion, de dorures, de porphyre, de bronze, de fleurs, de riches tentures, de soyeuses draperies ; mais ce qui produisait le plus délicieux effet, c'étaient de charmantes serres chaudes attenantes aux salons et servant de dégagements, de refuges aux convives fatigués du bruit, de la chaleur, de la foule qui se pressait toujours dans les salles de danse. Des sièges cachés derrière des caisses d'arbustes exotiques favorisaient les rêveries solitaires ou les entretiens confidentiels, dans ces jardins factices où les sons doux et brisés d'une musique lointaine vibraient au fond des âmes comme une divine mélodie ; où le suave parfum des fleurs était combiné de manière à embaumer l'atmosphère sans en altérer la pureté, l'air tiède et odorant qui circulait de toutes parts étant toujours renouvelé ; où la lumière douteuse, habilement ménagée à travers des verres de couleur, inspirait une invincible mélancolie, à peu près semblable à cette vague tristesse qui serre le cœur et ralentit ses battements, dans les belles nuits italiennes, quand la lune projette ses pâles rayons sur les ondes paisibles, à travers les bosquets fleuris.

Je me suis arrêtée à dessein sur la description de ces beaux lieux, bien souvent fréquentés par la plupart des personnages de cette histoire, afin que l'on pût se transporter en imagination auprès d'eux et comprendre combien un pareil théâtre devenait avantageux aux mystères de l'amour, de la politique, de la coquetterie ; aux confidences de l'amitié, aux méditations solitaires que chacun se faisait un devoir réciproque de ne pas troubler par une malencontreuse apostrophe.

Ce fut dans l'une de ces causeries intimes, si fréquentes chez le grand chambellan, que commença la liaison amicale d'Alexandre avec Caulaincourt, liaison tout à fait en dehors des rapports politiques de l'ambassadeur français avec l'autocrate.

Mais avant d'initier le lecteur à ces secrets épanchements, il faut lui faire connaître l'habile diplomate et l'honnête homme qui sut être l'ami sincère d'Alexandre sans compromettre les intérêts de son pays.

Le duc de Vicence avait beaucoup plu à l'empereur de Russie dès le premier coup d'œil, et cette considération fut une de celles qui déterminèrent puissamment le choix de Napoléon pendant les conférences de Tilsitt.

— Mon cher Caulaincourt, lui dit ce dernier avec l'abandon de la plus confiante amitié, je vous laisse des roses sans épines ; vous n'avez plus qu'à

mettre la dernière main à l'ouvrage si bien commencé ; vos talents diplomatiques vont briller dans leur plus beau jour. A cette cour splendide où le luxe tourne toutes les têtes, je n'ignore pas qu'il faudra dépenser de fortes sommes pour égaler tant de magnificence ; mais, que voulez-vous, c'est un mal nécessaire ; nous ne pouvons avoir l'air de bourgeois enrichis ! soyons magnifique pour tout ce qui concerne la dignité de la couronne.... Je vous donne carte blanche pour les dépenses de l'ambassade ; la cour de France ne doit se faire, nulle part, ni petite ni mesquine ! l'ambassadeur du plus bel empire du monde doit établir royalement le rang de la nation qu'il a l'honneur de représenter.

Napoléon ne pouvait s'adresser à personne qui le comprît mieux que le duc de Vicence ; il avait, comme son souverain, le sentiment du noble et du grand ; aussi, malgré son exquise politesse et les respectueux égards qu'il témoignait à l'empereur de Russie, il ne laissa passer aucune occasion de faire sentir aux étrangers, à travers les formes étudiées d'une gracieuse urbanité, que la France n'avait d'autres limites que celles fixées par son chef ; chef suprême, dont la fortune n'avait point encore rencontré d'obstacles indestructibles.

Quelques détracteurs ont prétendu, je le sais, que l'empereur des Français, à l'apogée de sa gloire, était plus qu'économe dans la simplicité spartiate de son genre de vie, et que l'ancien officier d'artillerie oubliait trop souvent le haut rang où son heureuse étoile l'avait placé, pour se montrer parcimonieux jusqu'à l'avarice. Mais ce reproche est calomnieux ou du moins fort exagéré. En effet, quoiqu'il s'efforçât de prévenir, par de sages mesures, les déprédations, les pillages, les abus d'administration intérieure, il comprenait cependant à merveille les exigences impérieuses de sa position exceptionnelle, et ses instructions au nouvel ambassadeur en sont une preuve de plus.

— Notre frère de Russie aime le luxe et les fêtes, lui dit-il, ne ménagez pas ma bourse ; ils ont pris soin de la remplir ; donnez-leur en pour leur argent, Caulaincourt.

Puis, riant comme un écolier de son allusion malicieuse, il se livra de si bon cœur à cet accès de gaieté folâtre, que le duc l'imita par entraînement, en s'écriant avec un demi-abandon, que l'hilarité de l'empereur rendait excusable :

— Vraiment, sire, je meurs d'envie d'appliquer à votre joyeuse Majesté certaine phrase vulgaire....

— Qu'ils ont payé les violons à l'avance ! n'est-ce pas, mon cher duc ?... Et les éclats de rire recommencèrent. Mais cet excès de naïf enjouement ne pouvait durer en présence des sérieux intérêts agités dans celle conférence préparatoire, et le grand homme d'état reprit bientôt la gravité qui lui était habituelle.

— Ne rions plus à présent, M. l'ambassadeur, reprit-il d'un ton semi-imposant ; il est temps de songer à notre diplomatie de cabinet ; quant à celle de salon, c'est votre affaire, vous vous en tirerez à merveille, M. le grand seigneur ; maintenant, il me faut toute votre attention. Avez-vous bien conçu mon système politique, mes vues secrètes sont-elles bien claires à vos yeux ? Je vous ai donné mes instructions avec soin, il faut vous en bien pénétrer. Pour être servi avec talent, avec bonheur, il est indispensable d'être parfaitement compris. En diplomatie, vous ne l'ignorez pas, la lettre tue l'esprit ; le tact, l'usage du monde, l'étude du cœur humain, réussissent mieux que l'hypocrisie ; les vieilles ruses diplomatiques sont usées ; elles ne font plus aucun effet ; ce sont des finesses qui sautent aux yeux des moins clairvoyants ; quand la mine est éventée, à quoi sert d'y mettre le feu : on s'est sauvé d'avance ! D'ailleurs, quand on peut élever la voix avec le ton du commandement, à quoi bon parler bas ? La faiblesse seule redoute l'examen ; la franchise est sœur de la force, et nous sommes forts, Caulaincourt !... ajouta-t-il en se redressant avec un noble orgueil, avec l'orgueil que donne le juste sentiment de son propre mérite.

Nous verrons bientôt que le duc de Vicence usa largement de la permission, et que la France fut représentée avec somptuosité par cet élégant ambassadeur.

A son arrivée à Saint-Pétersbourg, l'amour d'Alexandre pour la belle comtesse de Narishkim n'était plus un secret à la cour ; cependant l'empereur, tout en donnant un libre essor à sa violente passion, n'avait pas de confident ; et pour un cœur vraiment épris, pour un cœur épris d'un objet insensible, cette privation en est une bien grande : quand on est malheureux, on trouve un si doux soulagement à verser ses chagrins dans le sein d'un ami sincère !

Alexandre cherchait en vain autour de lui cet ami franc et affectueux à la fois, il ne rencontrait que des flatteurs ; son titre d'empereur était un épouvantail qui refoulait au fond des âmes la précieuse effusion qui lui eût fait tant de bien. Dans ses liaisons les plus intimes, la ligne de démarcation entre le prince et le sujet ne pouvait s'effacer tout à fait, et quoiqu'elle fût

moins tranchée entre ses frères et lui, elle existait pourtant toujours un peu, assez, du moins, pour nuire à l'abandon des tête-à-tête.

Le duc de Vicence devait remplir ce vide dans l'âme du czar. Alexandre avait le plus aimable caractère et l'ambassadeur de Napoléon était l'un des hommes les plus séduisants de cette époque ; son excellent ton, ses manières prévenantes, donnaient à ses traits nobles, réguliers, à sa taille bien prise, un charme attirant. Du même âge que l'empereur de Russie, il avait plusieurs points de contact avec ce prince ; l'attraction qui les portait l'un vers l'autre était réciproque ; ils s'aimaient réellement ; et quelques mois après son séjour dans la capitale, le duc de Vicence était devenu l'ami, le confident, le censeur de l'autocrate, qu'il chérissait de son côté comme un frère.

Mais cette union fraternelle, expansive, ne nuisait en rien aux intérêts politiques, et l'attachement profond de Caulaincourt pour Alexandre ne lui fit jamais oublier qu'il était le représentant de l'empire français.

## XI — La Visite Nocturne.

Le duc lie Vicence, tout aussi bien en habile courtisan qu'en juste appréciateur de la beauté, ne put refuser son hommage admiratif à la charmante comtesse, et cette astucieuse sirène, s'apercevant de l'ascendant que le nouveau venu exerçait sur l'esprit de l'empereur, résolut de s'en faire un marchepied pour atteindre son but ambitieux, en accueillant ses politesses empressées avec une grâce particulière. Trop galant pour repousser des préférences aussi flatteuses, il en était, malgré cela, peu touché : parce qu'il aimait véritablement Alexandre et ne voulait pas, par conséquent, devenir son rival ; puis, peut-être encore à cause de l'intérêt irrésistible que lui inspirait l'impératrice, et du désir ardent qu'il éprouvait de réconcilier le couple si bien assorti, si heureux avant la fâcheuse apparition de la brillante Antonie.

La résignation d'Élisabeth était si intéressante ! il y avait un contraste si douloureux entre ces fêtes continuelles dont elle était obligée de faire les honneurs, et le chagrin cuisant qu'elle dévorait avec tant de courage, que l'âme aimante de Caulaincourt se dévoua au soulagement de sa peine secrète et se ligua tacitement avec elle contre sa dangereuse rivale.

Ce fut au cercle de la cour qu'il observa pour la première fois avec quelle silencieuse patience l'impératrice se soumettait à sa triste destinée ; et l'émotion que lui causa tant de vertu jointe à tant de modestie, valut à la douce victime un zélé défenseur auprès de son époux.

M<sup>me</sup> de Narishkim était comme à l'ordinaire à ce cercle d'apparat ; et quand même le duc ne l'eût pas encore vue, il l'eût devinée non-seulement à son éclatante beauté, mais surtout au regard plein de reproche et d'affliction concentrée qui se tournait de temps en temps vers elle. La coquette Antonie ne pouvait le supporter sans rougir, ce regard pénétrant : toutes les fois que les yeux de celle qu'elle offensait si cruellement rencontraient les siens, elle les baissait aussitôt avec confusion, et l'aiguillon du remords entraînait bien avant dans son cœur.

A la vérité, ce consciencieux retour sur elle-même n'était que passager ; le parfum de la louange, qu'on lui faisait respirer de toutes parts, l'enivrait

d'amour-propre, et cette impression salubre était bien vite effacée par le vain désir d'être adulée.

Mais si M<sup>me</sup> de Narishkim refusait d'écouter la voix intérieure qui la condamnait, il était d'autres témoins de la belle conduite d'Élisabeth, et parmi ceux-ci l'on pouvait distinguer le duc de Vicence, dont la religieuse admiration pour cette princesse ne se démentit jamais et qui devait, par la suite, lui rendre d'éminents services en plaidant avec chaleur sa cause auprès d'Alexandre.

Un instinct secret avertit sans doute l'impératrice de la présence d'un avocat suscité par le ciel pour la défendre d'un péril inconnu, car elle accueillit avec une bienveillance spéciale notre ambassadeur et se sentit portée vers lui, tout d'abord, par une confiance à laquelle il lui fut difficile de résister.

Personne mieux que lui, du reste, ne sait la cause véritable de cette langueur qui la rend si intéressante ; l'empereur atout avoué à son nouvel et discret ami ; aussi, quand il voit cette jeune et belle femme, assise sur l'un des premiers trônes de l'univers, douée de tous les avantages que le monde envie, et pourtant si malheureuse, il est presque tenté de haïr Alexandre.

Le haïr !... oh non ! il est trop malheureux lui-même d'être tyrannisé à ce point par la coquetterie d'une femme, il vaut mieux le guérir !

Ce généreux projet, suggéré au duc par le bon ange de l'impératrice, fut mis à exécution avec une persévérance qui méritait d'être couronnée du succès et qui devait, pour le moins, obtenir quelques résultats avantageux.

Depuis la conclusion de la paix, les plaisirs se succédaient à Saint-Pétersbourg avec une rapidité presque effrayante. A voir l'empressement ou plutôt le délire avec lequel on volait au-devant des jouissances de tous les genres qui se disputaient les jours et les nuits des habitués du grand monde, on eût dit que l'on voulait dévorer la vie et qu'elle n'était pas assez longue pour suffire à tant de distractions. Les promenades en traîneau employaient les journées et le soir était consacré aux bals, aux concerts, aux spectacles, aux soupers. Chacun s'efforçait de surpasser par quelque somptueuse folie le luxe extravagant de la veille. Souvent on avait besoin d'appeler la raison à son secours pour ne pas se croire transporté au milieu d'un palais de fées ; et dans cette existence étourdissante on passait d'un enchantement à un autre sans savoir auquel donner la préférence.

Ces réunions favorisaient toutes les intrigues, qui étaient alors en grand nombre. M<sup>me</sup> de Narishkim en profitait surtout pour serrer à chaque instant

davantage les invisibles liens qui fixaient l'empereur à ses pieds. La jolie sylphide le captivait de mille manières : tantôt par la céleste mélodie de sa voix, tantôt par la spirituelle malice de ses observations, tantôt par ses caprices piquants, tantôt par la ravissante expression d'une physionomie que sa gracieuse mobilité rendait toujours nouvelle ; tantôt par cet ensemble séducteur impossible à décrire et que le mot intraduisible *désinvolture* a pu seul rendre avec bonheur dans la plus harmonieuse de toutes les langues.

Alexandre en était fou, sérieusement fou ; et, dans ses accès d'amoureux transports pour la malicieuse coquette qui se faisait un passe-temps inhumain des tourments qu'elle causait, il n'avait qu'une pensée, qu'un désir, qu'un but, plaire à Antonie ; et l'espoir d'être aimé d'elle lui faisait immoler toute espèce de considérations. Quand l'ambitieuse comtesse lui laissait entrevoir la possibilité d'un tendre retour, il ne songeait plus qu'à cet appât menteur, et c'était surtout, alors, que la crainte d'affliger l'impératrice ne l'arrêtait plus !

Un jour, entre autres, que la sirène avait jugé à propos de stimuler la passion du czar par quelques phrases encourageantes, ce prince en avait paru si joyeux que le duc de Vicence, en voyant la douleur aiguë dont le cœur d'Élisabeth semblait transpercé à l'aspect du triomphe de sa rivale, se disait tout bas avec dépit :

L'aveuglement de cet homme est inconcevable. Personne ne pourra donc dessiller ses yeux abusés ? Ah ! si j'avais mon franc parler ! ...

Ce vœux fut exaucé dès le soir même. Après le cercle de l'impératrice, Caulaincourt, qui s'était retiré fort scandalisé du manège agaçant d'Antonie, ne pouvait trouver le sommeil ; et la figure angélique de l'épouse délaissée le poursuivait comme une vision aérienne, lorsqu'une visite nocturne à laquelle il était loin de s'attendre, vint le détourner de ses rêveries.

C'était l'empereur Alexandre. L'altération de ses traits décelait le trouble de son âme.

— Je vous dérange, mon cher duc, s'écria-t-il, vous dormiez sans doute ?

— Non, sire, je réfléchissais ; je formais des projets philanthropiques

— Vous êtes bien heureux de pouvoir réfléchir, mon ami !... quant à moi, j'ai perdu cette faculté depuis longtemps ! Elle est si séduisante, l'enchanteresse, qu'on ne saurait conserver sa raison auprès d'elle ! surtout lorsqu'elle veut vous faire tourner la tête par ses continuelles fantaisies.

— Vous aviez pourtant l'air bien satisfait ce matin, sire, et celle qui vous occupe si exclusivement ne cachait même pas assez le plaisir que lui causait

un tel hommage.

— Comment cela ?

— Oui, d'autres yeux que ceux de la jolie comtesse cherchaient les vôtres sans pouvoir les rencontrer ; ils étaient aussi beaux et plus tendres, mais vous ne voyiez qu'un seul objet, alors ; tandis que moi, témoin involontaire de cette douleur muette et cependant si éloquente, je gémissais intérieurement de l'empire que prenait sur votre âme généreuse une femme indigne de l'amour d'un homme d'honneur.

— Monsieur le duc !

— Ah sire ! daignez excuser ma franchise, mais je suis révolté de tant de coquetterie, de tant de froideur !

— Elle était si aimable ce matin, jamais elle ne m'avait répondu d'un ton si gracieux ! Oh si elle me recevait toujours ainsi, je serais le plus fortuné des hommes !.. Avez-vous vu, ce soir, ses préférences marquées pour cet orgueilleux Ouwaroff ? Elle a accepté trois contre danses avec lui. C'est affreux ! Je crois même qu'elle affectait de lui parler d'un air plus animé dès que je m'approchais d'eux ! Et ce fat de Tolkrow, qui se précipite à chaque instant à ses pieds pour ramasser le bouquet, le mouchoir, le gant, l'éventail, afin d'obtenir un sourire, un coup d'œil qu'on lui jette comme une aumône ! L'imbécile !.. Et ce petit Léon, qui n'a pas même le bon sens de cacher sa flamme téméraire à celui qui le pulvériserait d'un mot si tel était son bon plaisir ! .... Je vous le demande un peu, Caulaincourt, dites-moi, de bonne foi, ce que signifient ces amours d'enfant pour la plus belle personne de la Russie ? Cela fait hausser les épaules ; on ne peut réprimer un sentiment de pitié en voyant de pareilles anomalies !... Que les hommes sont insensés ! qu'ils sont sots, et moi tout le premier !

— Vraiment, Votre Majesté....

— Eh bien, Caulaincourt, encore ! Si vous ne supprimez pas la Majesté entre nous, adieu nos bonnes causeries ! et j'en ai tant besoin !... Pour la centième fois, de grâce, bannissons l'étiquette de nos entretiens ; elle ne peut servir qu'à les décolorer... ce serait grand dommage !... ils me retrempent si bien !... Tenez, Caulaincourt, faut-il vous laisser lire jusqu'au fond de ma pensée ; faut-il convenir que je suis jaloux de tous les hommes qui l'approchent ?... oui, de tous !... de vous-même, Monsieur l'ambassadeur, qui ne sauriez être insensible à tant de charmes attrayants, à des prévenances si adroites, si délicates !

— Moi ! sire ? ah ! je vous assure que ma rivalité n'est pas effrayante, répliqua le duc en riant ; non que je ne rende justice à la rare beauté, à la grâce parfaite, aux talents supérieurs, à la spirituelle conversation de M<sup>me</sup> de Narishkim ; je dirai plus encore, cette délicieuse personne est irrésistible, à mon avis, et je comprends fort bien que le mortel privilégié qui aurait le bonheur ou le malheur d'être l'amant aimé de cette divine femme, serait capable de tout entreprendre pour lui plaire... Mais je me rends justice et sais à merveille la cause de sa prétendue prédilection pour moi.

— Expliquez-vous, mon ami, je vous en supplie, vous me faites mourir d'impatience !

Et l'empereur, qui s'était assis sur le pied du lit, prenait la main de son confident, en achevant ces mots, avec le caressant abandon d'un écolier qui veut obtenir une faveur de son maître ; car l'amour est craintif, un rien l'intimide, un rien le désespère, mais un rien aussi le console, l'enchanté, le fait passer, sans transition, du découragement absolu au comble de la félicité.

Telles étaient les diverses impressions qui s'emparaient tour à tour du cœur d'Alexandre, suivant les paroles encourageantes ou désolantes dans lesquelles l'adorateur d'Antonie cherchait à lire sa destinée.

Aussi, lorsque le duc lui eût montré le manège de coquetterie de cette jeune femme comme un moyen détourné employé afin de l'attacher plus sûrement à son char, en lui inspirant de la jalousie, il en témoigna une joie si expansive qu'elle tenait presque du délire, et que loin d'en vouloir à ses nombreux rivaux, il leur eût volontiers rendu grâce du bonheur que son anxiété passée lui procurait à présent.

— Malgré cela, reprit enfin Alexandre après un instant de recueillement, malgré tous vos spécieux raisonnements, mon ami, et quoi que vous puissiez dire sur les bonnes intentions de M<sup>me</sup> de Narishkim à mon égard, je préférerais la voir moins aimable avec vous ; ... pour les autres qui se permettent de l'approcher de si près, j'ai bien envie de leur faire payer cher l'audace qu'ils ont eue d'aller sur mes brisées !

— Gardez-vous-en, sire ! interrompit le duc avec bouté, vous commettriez une criante injustice : ces pauvres jeunes gens n'ont-ils pas des yeux comme nous ; et s'ils admirent avec tout le monde M<sup>me</sup> de Narishkim, cette admiration n'est-elle pas involontaire, pouvez-vous leur en faire un crime ?

— Mais, mon cher duc, ils n'ont pas le sens commun ! à quoi peuvent les mener ces ridicules prétentions ? ils se perdront en me poussant à bout, sans en être plus heureux, car c'est une coquette, tout à fait coquette ; elle ne saurait aimer d'amour, c'est l'égoïsme personnifié ; et, je le confesse avec chagrin, j'ai peu d'espoir moi-même de toucher son âme insensible.

Le duc de Vicence, charmé d'un pareil aveu, crut avoir gagné son procès en prouvant à l'empereur que, d'après sa propre conviction même, il faisait une folie en cherchant à obtenir un tendre retour d'une femme incapable de comprendre, d'éprouver d'autres sentiments que la vanité, l'ambition, le desséchant égoïsme ; mais la blessure était faite, elle était incurable, et ce fut en vain que Caulaincourt épuisa toutes les ressources de sa rhétorique ; ce fut en vain qu'il fit confesser à l'amoureux Alexandre la vérité, la justesse de ses observations ; l'habile sirène l'avait si adroitement enchaîné qu'il ne pouvait plus recouvrer sa liberté, et que tout en reconnaissant la pesanteur de ses fers, il ne lui était plus possible de les briser.

Cette conversation se prolongea fort avant dans la nuit, toujours sur le même sujet ; elle se renouvela fort souvent, et chaque fois qu'Antonie chagrinait son auguste admirateur par un de ses innombrables caprices de jolie femme, l'ambassadeur français était sûr de ne pas dormir.

## XII — Il ne m'aime plus.

Un événement imprévu mit à cette époque toute la cour en émoi, et la part indirecte qu'y avait prise Antonie faillit lui faire perdre l'affection d'Alexandre, le cœur du souverain de toutes les Russies pouvant bien être subjugué par les attraits de la belle comtesse, mais non pas approuver les barbares délassements de son insatiable coquetterie.

On se rappelle sans doute les infructueuses tentatives de cette femme jalouse de tous les hommages pour supplanter la princesse de Scaretsen auprès de son amant. Le retour de celui-ci, plus épris que jamais, la gloire qu'il avait acquise dans la plaine de Friedland, et la moisson de lauriers qu'il venait déposer aux pieds de sa belle amie, excitèrent au plus haut degré l'envie de la comtesse.

Eh quoi ! se dit-elle avec dépit, je n'aurai donc pu détacher ce fat des charmes de sa langoureuse maîtresse ! il l'épouserait !... oh ! ce serait un trop beau triomphe, et contre moi, encore ! Je ne suis donc plus l'irrésistible Antonie ?

Et le génie du mal, qui lui soufflait cette infernale pensée, lui inspirait en même temps la ferme volonté de tenter l'aventure. Il lui parut charmant, fort récréatif, surtout, de punir Ouwaroff de sa fatuité, de tenir Alexandre en suspens, et d'humilier une jolie femme en donnant au jeune général de fausses espérances, seulement pour s'amuser, pour le voir à sa merci et le renvoyer ensuite honteux d'avoir été pris pour dupe.

C'était un délassement, un jeu, un badinage !...

Du reste, ce projet, dont l'exécution semblait impraticable auprès d'un couple prêt à s'unir par des liens indissolubles, ce projet se trouvait favorisé, à l'insu d'Antonie, par Ouwaroff lui-même, qui cherchait un prétexte pour rompre un mariage dont la conclusion l'effrayait de plus en plus, à mesure qu'elle se rapprochait davantage.

En effet, les préparatifs de la noce étaient terminés, on venait de fixer le jour de cet hyménée tant souhaité par la belle Sophie, et son volage amant cherchait un moyen tant soit peu honorable de violer ses serments de fidélité, quand les avances indirectes de la comtesse le tirèrent d'embarras.

Il mit un ridicule amour-propre à braver le danger de se montrer ouvertement l'heureux rival de son souverain ; et sans amour pour la coquette qu'il voulait au contraire mystifier, entraîné seulement par l'inexcusable orgueil de la fatuité, Ouwaroff abandonna tout à coup sa fiancée, affichant avec une présomptueuse audace la plus ardente passion pour Antonie, qui feignait de son côté de ne pas être insensible à sa flamme, afin de tourmenter un peu l'empereur.

Mais en se trompant mutuellement ils portaient le coup de la mort à l'infortunée Sophie.

L'amour de cette jeune veuve pour le général Ouwaroff était un de ces sentiments profonds, exclusifs, qui s'emparent de l'âme, du cœur, de toutes les facultés aimantes, qui font pour ainsi dire partie de l'existence, et pour lesquels on immolerait mille fois sa vie.

La charmante princesse de Scaretsen, douée de tous les avantages de la nature, de la fortune ; l'un des plus brillants partis de la Russie ; recherchée en mariage par de hauts dignitaires, par les jeunes gens les plus riches, les plus distingués, et préférant à ces innombrables rivaux l'élégant Ouwaroff ; sacrifiant à cet être idolâtré ce qui lui est plus cher que la vie, son honneur, devait du moins s'attendre à quelques égards de la part d'un homme qui savait, à n'en pouvoir douter, combien il avait fallu d'amour pour vaincre les scrupules de cette âme jusqu'alors si pure ; pour triompher d'une vertu que la calomnie même n'avait pas encore osé effleurer ! Aussi lorsque le froid abandon de son amant lui fut démontré, elle ne voulut pas y croire d'abord ; cependant les preuves évidentes de l'inconstance d'Ouwaroff ne pouvant même plus lui laisser la consolation de l'incertitude, elle fut enfin obligée d'y ajouter foi !...

Pour comprendre ce qui se passa au fond de ce cœur déchiré, dans ce cruel moment, il faudrait avoir éprouvé soi-même la douleur lancinante qui le traversa de part en part ; il faudrait avoir senti le double aiguillon du remords et du désespoir dans une âme créée pour le bonheur et la vertu ; il faudrait avoir aimé comme elle, ou plutôt il faudrait aimer encore comme elle aimait alors, et voir toutes ses illusions détruites, toute sa félicité renversée en un clin d'œil, à l'instant où l'on comptait avec le plus de sécurité sur l'avenir.

Et pourtant, elle semble à peine émue, la triste victime d'Ouwaroff et d'Antonie ; ses yeux sont secs, brillants, ses lèvres légèrement contractées ; on dirait presque qu'elle sourit ; une faible pâleur s'est répandue sur son

visage ; le son de sa voix n'a point changé ! Ah qu'importe ! les violentes sensations de l'âme, comme les convulsions volcaniques, s'agitent sourdement avant d'éclater au dehors. Elle souffre trop pour se plaindre ; sou mal la dévore, la tue ; il brise tous les liens qui l'attachaient à la vie ; cette vie, si précieuse hier encore qu'elle allait la consacrer à l'objet de son culte, n'avait plus aujourd'hui de valeur à ses yeux dessillés, puisqu'elle ne pouvait plus embellir la sienne ; qu'en ferait-elle désormais ? Sans parents (Sophie était orpheline), sans amis, qu'allait-elle devenir ? Pourquoi traîner languissamment des jours inutiles aux autres, à charge, insupportables à elle-même ? N'est-il donc pas permis de se débarrasser d'un fardeau trop pesant ? Et faut-il végéter jusqu'à la mort, comme la plante insensible, quand on peut en un instant terminer ses souffrances ?

Telles étaient les pensées qui se croisaient dans le cerveau brûlant de Sophie ; la raison élevait en vain sa voix impuissante, l'infortunée n'était accessible qu'à celle du désespoir ; mais ce désespoir sombre, inavoué, ne se répandait point au dehors et ceux qui l'entouraient s'aperçurent à peine d'une préoccupation qu'ils attribuèrent, du reste, à l'époque rapprochée de son mariage. Cependant une idée fixe, poignante, affreuse, s'était emparée d'elle, la poursuivait comme un cauchemar incessant, et repoussait avec effort l'instinct conservateur qui luttait sans succès contre elle.

Il ne m'aime plus ! se disait Sophie, je n'ai plus qu'à mourir !

C'était le soir : la malheureuse princesse s'enferme dans son appartement, en défendant à ses femmes de la déranger sous quelque prétexte que ce fût ; là, dédaignant les reproches, les explications, qui n'eussent servi à rien, du reste, tant les preuves de l'infidélité d'Ouwaroff étaient irrécusables, elle rassemble ses lettres, son portrait, ses cheveux et ces riens charmants qui n'ont de prix que celui du sentiment, puis, les cachetant avec soin, elle adresse tous ces gages de bonheur à l'ingrat envers lequel l'infortunée n'a d'autre tort que celui de l'aimer encore, alors qu'elle n'en est plus aimée ! Et, dans son délire, la pauvre femme ne voyant d'autre allègement à ses maux que l'éternel sommeil, verse dans son sein cette mort tant souhaitée qui va lui donner le repos, du moins, à défaut de félicité !

Cet empoisonnement ne tarda pas à parvenir aux oreilles des deux coupables ; mais, faut-il le dire à la honte de l'humanité, les premiers instants de stupeur passés, ils considérèrent l'un et l'autre cette horrible catastrophe comme un fleuron de plus à leur couronne ; fleuron sanglant, à

la vérité, et qui dut meurtrir le front sur lequel la mort vint le poser de son doigt hideux !

La vindicte publique, en effet, s'empressa de faire justice de ce crime indirect ; la princesse de Scaretsen avait gagné l'affection générale à Saint-Pétersbourg ; tout le monde l'aimait, c'était à qui vanterait avec le plus d'enthousiasme sa douceur, sa bonté, son égalité de caractère, sa bienfaisance inépuisable ; on avait mille traits charmants à raconter dont elle était l'héroïne, et le fat et la coquette qui l'avaient poussée dans l'abîme avec une si glaciale indifférence, étaient en butte à la haine, aux malédictions de tous ceux qui se souvenaient des excellentes qualités de Sophie, et le nombre en était considérable.

Ouwaroff, malgré sa légèreté, son insouciance ; malgré son impudence, ne put se dissimuler le péril dont il était menacé ; l'orage grondait trop fort au-dessus de sa tête pour qu'il ne l'entendît pas, et l'horreur qu'il inspirait lui ayant fait comprendre qu'il serait imprudent de braver la foudre prête à le frapper, il prévint son exil, devenu nécessaire, en demandant un congé de quelques mois.

Pendant que l'un des bourreaux de Sophie se rendait ainsi justice, en portant sous d'autres cieux sa conscience paralysée, pendant que les plus indulgents prétendaient qu'il essayait à se distraire, en voyageant, de son violent chagrin, la seconde cause de cet épouvantable malheur se déroba aussi, de son côté, à l'animadversion publique, en se retirant au fond d'un château, à trois lieues de la capitale.

Cette double expiation, cet hommage tacite rendu à la mémoire de l'intéressante princesse de Scaretsen, calma l'irritation générale et donna le temps d'oublier un peu le déplorable événement qui exaspérait tous les esprits.

### XIII — Le Pavillon.

Alexandre, dont l'excellent cœur ne pouvait excuser la conduite de la comtesse, fut réellement affligé du trépas prématuré de la malheureuse Sophie. La passion invincible qui le torturait ne l'aveuglait pas tellement qu'il ne vît, à travers le prisme de son fol amour, combien le rôle de son idole était odieux dans le drame funèbre qui venait de se passer. Aussi se crut-il guéri, le pauvre empereur, après cette lugubre aventure, tant l'impression qu'il en reçut fut forte et spontanée.

— Elle est partie, dit-il à son confident, je ne la verrai plus, mon cher Caulaincourt ! Dieu soit loué ! je pourrai du moins respirer en paix !... L'infâme ! se jouer delà vie, du bonheur des autres pour satisfaire un vain caprice d'amour-propre !... Oh ! c'est indigne ! impardonnable !... car elle ne l'aime pas ; non, en vérité, elle n'aime personne... qu'elle-même !... Cette femme, mon ami, n'est pas une créature humaine... c'est le génie du mal sous les traits du plus bel ange des cieux !... Elle me rend le plus misérable des hommes par sa détestable coquetterie et ne fait que rire des tourments que j'endure. Il y a quelques jours encore, avant la mort de la malheureuse princesse, comme je lui reprochais d'un ton plein d'amertume la manière encourageante avec laquelle elle accueillait Ouwaroff, la cruelle, tournant vers moi ce regard vainqueur qui lui soumet toutes les affections, me répondit avec l'accent du plus inhumain persiflage, sans s'inquiéter aucunement du chagrin empreint dans mes yeux :

— Bah ! vous m'en voudriez pour cela, Alexandre ! savez-vous que vous êtes bien exigeant !... Eh quoi ! vous me faites un crime de mes succès ? Vous vous étonnez que je sois avide d'adulations, d'hommages ? Vous me demandez le sacrifice de tous mes triomphes ? Eh ! mon cher Alexandre, les femmes ne vivent que de cela !... La louange est leur nectar ; l'encens qu'on brûle à nos pieds a de si enivrants parfums !... Je vous aime sincèrement, Alexandre, mais j'aime aussi l'admiration de tous !...

Puis, quand je lui laissais voir ma jalousie contre le fat qu'elle paraissait me préférer, elle riait aux éclats en me jurant que jamais son cœur n'avait battu pour lui et que si le culte qu'il lui rendait publiquement semblait lui plaire, le désir de l'emporter sur la charmante Sophie était son unique but !

— Comment ! m'écriai-je alors, honteux d'un tel aveu, comment, Madame, vous ne craignez pas de me causer une peine mortelle, vous ne craignez pas de réduire au désespoir une femme dont tout le monde chérit les bonnes qualités, pourvu que votre insatiable vanité puisse compter une conquête de plus !... Mais c'est une rage, une frénésie !...

— Vous trouvez ?... Oh ! bien, moi, je ne suis pas de votre avis, et je pense, au contraire, que la princesse me saura beaucoup de gré d'avoir assaisonné son langoureux amour de quelques grains d'inquiétude ! Qui sait ! elle me remerciera peut-être un jour d'avoir corrigé son présomptueux amant du sot orgueil qui lui persuade qu'aucune femme ne saurait lui résister... Quant à vous, Alexandre, qui prenez si facilement ombrage des plus innocents badinages, vous rirez bientôt avec moi de vos terreurs paniques.

— Eh bien ! mon cher Caulaincourt, que dites-vous de cela ? n'y avait-il pas de quoi rendre fou le plus sage des hommes ?

Le duc de Vicence, qui n'avait encore rien répondu, et dont l'approbation ou la censure ne s'étaient manifestées jusqu'alors que par quelques mots décousus, eut besoin de se rappeler l'horrible catastrophe qui venait d'avoir lieu, pour garder son sérieux en voyant avec quelle risible importance l'empereur lui racontait ses tribulations amoureuses.

Cependant l'espoir d'être utile à la vertueuse Élisabeth lui fit saisir avec ardeur l'occasion de lui rendre un époux égaré, fasciné, plutôt qu'infidèle. Sa tâche n'était pas difficile : Alexandre, blessé jusqu'au fond de l'âme des sarcasmes d'Antonie, se figura qu'il ne l'aimait plus et se rapprocha de l'impératrice plus en amant vindicatif, outragé, qu'en époux repentant.

Ce retour imprévu ne procura qu'un bonheur-incomplet à la jeune souveraine ; une fâcheuse expérience lui apprenait à se méfier de ces regrets apparents, tant de fois menteurs, depuis que les caprices sans nombre de sa rivale rendaient l'humeur d'Alexandre si inégale. Un secret pressentiment lui disait que cet accès de tendresse n'était qu'un éclair de sentiment dont la prochaine disparition rendrait encore plus douloureux le sombre isolement de son cœur. En effet, comment eût-elle pu se réjouir des manières affectueuses qui lui avaient déjà donné tant de fausses espérances ? Le mortel déplaisir que lui causait l'amour passionné de l'empereur pour la comtesse décolorait tout autour d'elle ; les joies bruyantes des fêtes n'avaient nul attrait à ses yeux, et pourtant elles lui servaient à dérober aux indifférents ses ennuis inavoués ; elle remplissait avec un triste courage sa

haute mission de femme couronnée : souffrir et sourire !... Oh ! comme il allait bien à son noble front, ce pesant diadème ! La foule insouciante ne voyait point ses meurtrissures ! Elle avait tant de soin, la victime résignée, d'appeler l'attention sur sa constante aménité, sur la délicieuse variété de sa conversation à la fois spirituelle et instructive, sur son accueil indulgent, que personne ne soupçonnait les chagrins intérieurs qui torturaient son âme ; et le son doux et pénétrant de sa voix charmait tous ceux auxquels elle daignait adresser la parole sans révéler ses angoisses conjugales. Alexandre lui-même, abusé par ce calme extérieur, se méprenait sur le véritable état du cœur qu'il froissait ainsi ; et prenant pour de l'indifférence l'héroïque dissimulation de sa compagne, il ne comprenait pas l'étendue de ses torts envers elle.

Le duc de Vicence était plus clairvoyant ; il n'avait point de reproches à se faire, et le besoin de s'étourdir sur sa culpabilité ne le forçait pas à étouffer le cri de sa conscience. La profonde mélancolie de la gracieuse Élisabeth avait fait vibrer toutes ses fibres sensibles ; il était vivement touché de sa peine, et, sans la distance que le respect lui défendait de franchir, son cœur eût peut-être brûlé d'un feu moins pur que celui du dévouement pour la charmante personne qui l'intéressait à si juste titre.

Pour la servir sans l'offenser, le duc de Vicence tâchait, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, d'attendrir Antonie en sa faveur.

— Il faut que vous ayez un cœur de bronze, Madame, lui disait-il, pour soutenir un pareil coup d'œil ; il me fait mal, à moi qui ne suis pas coupable ! que serait-ce donc si, comme vous J'y pouvais lire ma condamnation ! Ah ! laissez-vous entraîner par son expressive éloquence ; daignez écouter son langage suppliant ! Voyez ce long regard, si douloureusement fixé sur vous, ne semble-t-il pas vous dire, bien mieux que toutes les paroles : Rends-moi compte de ma félicité passée, j'étais si heureuse avant de t'avoir vue !...

— En vérité, Monsieur le duc, répondait la sirène en souriant avec une malicieuse finesse, en vérité, l'on pourrait croire que vous prenez un intérêt personnel aux chagrins de notre belle souveraine, en voyant avec quelle ardeur vous la défendez ! Mais vous vous effrayez en vain de l'hommage éphémère que Sa Majesté semble m'offrir ; l'impératrice n'a rien à craindre : quand on possède tant d'admirables perfections, on ne saurait redouter aucune rivale, et je ne dois pas inspirer beaucoup d'ombrage à la divine Élisabeth.

— Vous savez bien le contraire, cruelle femme ! répliquait Caulaincourt, vivement peiné de cette ironique modestie ; vous connaissez tout votre ascendant sur l'empereur, et vous en abusez sans pitié !... Ah ! soyez généreuse, Madame, si ce n'est par compassion, que ce soit par orgueil ! Montrez à vos admirateurs que l'âme emprisonnée dans ce beau corps est encore plus parfaite que lui ; renoncez à vos projets ambitieux

— Et qui vous dit, Monsieur l'ambassadeur, que j'aie des projets ambitieux, s'il vous plaît ? Auriez-vous, par hasard, le don de lire au fond de la pensée ? ce serait souvent un triste privilège !...

— Je conçois, Madame, qu'il me serait fort désavantageux maintenant, interrompit le duc d'un ton piqué, mais ce n'est pas de moi dont il s'agit, et je veux faire abnégation....

— C'est inutile, Monsieur, j'ai trop bon goût pour ne pas reconnaître vos mérites, et je leur rends, de grand cœur, pleine et entière justice. Cependant, vous me permettrez de vous faire observer que vous dépassez maintenant les bornes des convenances en attaquant, sans aucun ménagement, une femme qui ne vous a jamais fait de mal.

— Qu'en savez-vous, Madame ?...

— Le pouvoir de mes yeux n'a fait aucun ravage dans la diplomatie, M. l'ambassadeur, interrompit vivement la comtesse et j'en suis fâchée, ajouta-t-elle sur-le-champ, en gratifiant le duc de Vicence d'un de ses plus séduisants sourires ; il m'eût semblé bien flatteur d'obtenir le suffrage d'un cavalier aussi distingué, et la gloire de tenir dans mes fers le représentant du grand Napoléon, m'eût rendue bien fière ! ..

Telle était ordinairement l'issue des vaines tentatives de Caulaincourt pour modérer la coquetterie de M<sup>me</sup> de Narishkim. La plus inhumaine raillerie, la légèreté, la froide insouciance, répondaient seules à l'appel fait à son cœur ; et l'ami, le confident d'Alexandre, voyait avec douleur la passion réelle de cette âme magnanime pour l'ambitieuse coquette disposée d'avance à sacrifier les intérêts d'autrui aux siens propres, et bien déterminée à ne se laisser arrêter par aucune considération qui pourrait la détourner du but qu'elle se propose, la pourpre impériale, quand même il lui faudrait fouler aux pieds les plus nobles sentiments de la nature, pour ceindre ce diadème si ardemment envié.

La conversation que nous venons de rapporter et quelques autres entretiens du même genre eurent lieu peu de temps avant la fin déplorable

de la princesse de Scaretsen ; et l'exil volontaire auquel se soumit Antonie après ce funeste événement rendit quelque espoir au duc de Vicence,

L'absence affaiblira sans doute cette folle passion, se disait-il ; l'empereur réfléchira, quand l'objet de sa flamme ne sera plus là pour fasciner ses yeux, pour fausser son jugement ; il verra l'impossibilité d'être aimé d'une coquette ; et, rendu à la raison par l'éloignement, il reviendra plus épris que jamais près de sa charmante compagne, si douce, si aimante, si bonne, si indulgente ; M<sup>me</sup> de Narishkim, alors, malgré tout son manège d'intrigante, sera forcée de battre en retraite.

Élisabeth est bien moins confiante que le duc, dans l'influence d'une séparation momentanée sur l'esprit de son mari ; l'instinct de la jalousie conjugale lui fait deviner, à travers les manières affectueuses d'Alexandre, que ses tourments ne sont pas à leur terme.

Ce triste pressentiment ne l'a point trompée : l'empereur cherche en vain à triompher de sa passion insensée, il veut en vain oublier Antonie, son image le suit en tous lieux ; l'absence, loin de le guérir, n'est qu'un aiguillon de plus pour son amour ; nulle distraction ne peut dissiper le malaise qu'il éprouve en ne la voyant plus ; et lorsque le duc de Vicence, afin de frapper un coup décisif, ne craint pas de désigner à l'amant impérial le jeune Léon comme l'objet chéri qui lui fermait le cœur de la comtesse, il excite au plus haut degré la jalousie du czar sans affaiblir son impétueuse passion.

Cependant le monarque absolu recule devant une injustice ; il est tout-puissant, il peut d'un mot perdre l'imprudent qui ose aimer la comtesse ; il ne le prononcera pas, ce mot, car il lui ravirait sa propre estime ; mais la jalousie n'en bouillonne pas moins dans son sein, et c'est contre la comtesse que se tournent tous ses désirs de vengeance.

— Caulaincourt, mon ami, je la hais, cette femme, s'écrie-t-il en cédant aux transports qui l'agitent ; oui, oui, je vous le jure, je crois la haïr ! ne riez pas ainsi, la raillerie fait mal quand on est aussi à plaindre que moi.

— Comment, sire, vous penseriez encore à cette malheureuse qui vient, par un inexcusable caprice de coquetterie, de plonger au tombeau l'excellente princesse que nous pleurons tous !

— Eh sans doute, j'y pense ! s'écrie l'empereur en prenant une grande résolution pour surmonter un penchant dont il rougit, j'y pense pour me venger ! La vengeance est douce aux cœurs offensés, Caulaincourt, et l'inhumaine a profondément blessé le mien !... Puis changeant aussitôt de

ton, de langage, il s'abandonne à l'exaltation qui le maîtrise et s'écrie avec une colère toujours croissante :

— Savez-vous, mon ami, que ce damoiseau joue sa tête en me bravant avec tant d'audace !... ou tout au moins sa liberté, sa fortune !... Pourquoi ne l'enverrais-je pas faire un tour en Sibérie, il aurait le temps de réfléchir à ses sottises ?... L'impunité l'encourage !... je puis le pulvériser... je puis... Non, ajoute-t-il après un moment de silence, et cédant à l'excellence de son naturel, non, je ne commettrai point une mauvaise action pour me venger... atout prendre, cette coquette vaut-elle donc la peine que j'exile un homme pour ses beaux yeux !... car ce jeune homme sera l'une des gloires de l'armée, Caulaincourt, on ne saurait en disconvenir ! Si vous l'aviez vu à Friedland !... comme il s'est battu !... D'ailleurs, elle ne l'aime pas, j'en suis sûr ; elle ne s'en soucie pas le moins du monde, continuait l'empereur avec un dépit mal déguisé. Antonie n'aime personne, c'est bien la plus égoïste des femmes, la plus coquette, la plus insensible, la plus vaine, la plus orgueilleuse d'une beauté passagère, au fait ; d'une beauté privée de son plus aimable attrait, de la faculté d'aimer !... Autant vaudrait adorer le chef-d'œuvre de quelque Phidias !... C'est un admirable bloc de marbre, voilà tout ... Les grandes passions la font rire ; les malheureux que ses rigueurs désespèrent n'obtiennent même pas une glaciale compassion ; leurs tourments sont ses plus doux passetemps... Oh ! cette femme m'est entièrement indifférente, à présent, je vous le proteste, mon cher duc !... Mes honteuses chaînes sont brisées !... Elle croit me désoler en s'enfermant dans sa terre !... mais je lui ferai bien voir que je l'ai jugée ! qu'elle n'est plus dangereuse pour mon repos !...

Le duc riait sous cape de l'erreur d'Alexandre, qui se vantait de sa liberté au moment où ses fers étaient rivés avec le plus de soin ; cependant le confident discret n'osait point manifester sa manière de penser à cet égard, dans la crainte d'envenimer la plaie au lieu de la cicatriser.

Le lendemain de cette conversation, l'empereur, pour chercher l'occasion de punir Antonie de ses torts, s'achemina du côté de l'habitation qu'elle avait choisie à dessein près d'un lieu de plaisance impérial, et se dirigea sans aucune suite vers un joli pavillon bien connu, que M<sup>me</sup> de Narishkim affectionnait beaucoup, parce que son élégant ameublement rehaussait encore ses attraits séducteurs. Léon sortait de ce temple délicieux lorsque son auguste rival le rencontra. Ce fut inutilement que le pauvre amoureux voulut se cacher en glissant comme une ombre entre les arbres ; l'ivresse du

bonheur qui brillait dans ses yeux, la vive joie dont tout son être portait l'empreinte, l'atmosphère de félicité dont il était environné, l'empereur vit tout ; et, dans sa jalouse frénésie, il allait assouvir sa soif de vengeance sur le téméraire imprudent qui n'avait pas même eu la présence d'esprit de se dérober au courroux de son maître, quand un soudain éclair de bon sens illumina son cerveau, bouleversé par la passion.

Malheureux ! qu'allais-je faire ! se dit-il ; je suis seul !... attendons !... J'ai bien le temps de châtier son insolence !... Et puis, je veux les confondre avant de frapper !...

A peine a-t-il pris cette résolution, que les célestes accords d'une harpe vibrent dans l'air et font tressaillir à la fois les deux amants. Léon se rapproche avec précaution ; Alexandre prête une oreille attentive à ces sons mélodieux, qui lui rappellent d'enivrants souvenirs. La voix de la comtesse s'unit aux cordes sonores pour subjuguier un cœur déjà tout à elle. Caroline a prévenu sa maîtresse de la clandestine arrivée de l'empereur, et la sirène, feignant de se laisser entraîner au charme du passé, chante avec une rare perfection une des romances favorites du czar ; celle qu'elle disait avec âme, avec un talent consommé, car, à force d'art, on parvient parfois à imiter le sentiment, et l'étude alors supplée à la nature.

Alexandre, vivement ému par ces accents qui savent si bien trouver le chemin de son cœur, est subjugué malgré lui et va s'offrir à demi terrassé aux nouveaux coups de son tyran, pendant que le candide neveu d'Antonie, s'imaginant que les paroles passionnées de la romance s'adressent à lui, jouit avec toute la félicité d'un premier amour de la certitude de le voir partagé.

Ce n'est pas cependant que sa jeune tante lui ait dit : Je vous aime ! dans le long tête-à-tête qu'il vient de savourer avec délire ; mais ce doux aveu, qu'une bouche trop timide avait craint de prononcer, les yeux, le son de la voix, les manières, la physionomie, l'avaient fait cent fois ; et l'âme naïve de l'adolescent l'avait recueilli avec une religieuse exaltation. L'insensé se croyait aimé ! aimé d'une coquette !... Pauvre enfant ! ... Il l'aimait de si bonne foi, lui, qu'il ne pouvait même pas supposer qu'on se fît un jeu du bonheur ou du malheur de toute une existence !...

Il était encore dans l'extase, en écoutant ces sons mélodieux, lorsqu'un silence complet leur succéda. Alexandre ne tarda pas d'être admis près de la comtesse, et Léon, presque jaloux de cette visite qu'il a épiée furtivement, trouve moyen de se cacher dans un cabinet attenant au pavillon, dont il

connaissait depuis longtemps les moindres réduits. Certes, il s'exposait beaucoup alors par cette démarche inconsidérée ; mais à cet âge, où l'existence se présente si pleine de charmes, on ne sait guère dissimuler la violence d'une première passion, surtout quand on la croit partagée. L'amour de Léon, comprimé depuis fort longtemps par les, dédains de sa belle tante, avait envahi tout son être, aussitôt que quelques paroles de bienveillance étaient venues lui rendre l'espoir. Admirateur fanatique, mais jusque-là silencieux, de M<sup>me</sup> de Narishkim, le jeune adolescent laissa tout à coup éclater le fougueux penchant qui le dominait, prêt à sacrifier sans regret, sans balancer, la brillante carrière ouverte à son ambition ; sa fortune, tout son bel avenir, et même sa vie, à la flamme impétueuse qui bouleversait sa raison.

Aucune considération ne put donc arrêter ses pas, lorsqu'il vit l'empereur en tête-à-tête avec son idole ; il ne respirait plus pour écouter l'entretien d'où allait dépendre sa destinée, et toutes ses facultés demeuraient suspendues à cette fatale porte d'où devait sortir son arrêt de vie ou de mort ; car Antonie le croyait retourné à Saint-Pétersbourg, et peut-être allait-il savoir à quoi s'en tenir sur les véritables dispositions de cette charmante amie à son égard.

L'explication ne se fit pas attendre ; l'adroite intrigante changeait très-volontiers de rôle, et les jouait tous avec une égale habileté. Affectant d'abord une profonde peine de la mort de la princesse de Scaretsen, elle regagna, par cette feinte douleur, l'estime d'Alexandre, qui se trouvait très-heureux de pouvoir la défendre du reproche d'insensibilité. Puis, comme l'empereur lui témoignait ensuite sa jalousie contre le damoiseau qui, disait-il, l'avait supplanté auprès d'elle, l'inhumaine, pour se disculper, pour s'amuser peut-être, se moqua sans pitié de celui auquel elle avait prodigué les plus trompeuses espérances une heure auparavant. Sa raillerie fut même si cruelle, ses plaisanteries si mordantes, sur le compte du présomptueux enfant, que l'empereur, après avoir ri de bon cœur de l'aveugle confiance de Léon, finit par prendre le parti de son rival, en s'écriant, du ton d'une compassion protectrice :

— En vérité, Madame, vous allez trop loin aussi dans votre ironie, et je suis trop bien vengé de la jalousie momentanée que cet adolescent m'avait inspirée !... Le malheureux ! je le plains maintenant de vous avoir servi de jouet !... Savez-vous que vous êtes impitoyable !... Savez-vous que vous abusez, sans miséricorde, du suprême ascendant de vos charmes !... Le ciel

vous a formée pour plaire, Madame, pour être aimée, pour être adorée ; mais non pour désoler tous les cœurs, en laissant concevoir les plus douces espérances avec l'intention formelle de ne jamais les réaliser !... Ne vous suffit-il pas de voir vos admirateurs prosternés dans la poussière, à vos pieds ; d'entendre un concert unanime de louanges retentir à vos oreilles ; de respirer l'encens que l'on brûle de toute part en votre honneur ? Avez-vous besoin, pour satisfaire votre orgueil féminin, de torturer de sang-froid vos victimes ; et n'acceptez-vous le culte qu'on vous offre que pour faire couler du sang humain sur vos autels !...

— Oh ! si nous tombons dans les phrases à effet, interrompt la comtesse avec un malicieux accent de sarcasme que tempérait une feinte simplicité naïve, si nous entamons les grands sentiments, je ne serai plus à votre hauteur et je me tiens d'avance pour battue. Je veux cueillir les plus belles fleurs de l'existence, Alexandre, et vous vous obstinez à m'en faire sentir les épines ; comment pourrions-nous être d'accord ! C'est vous qui êtes cruel, et non moi. Jugez plutôt, je m'en rapporte à vous, jugez quel est le plus sage de nous deux : de vous, qui vous chagrinez sans motif, qui prenez de l'ombrage pour un mot, pour un coup d'œil, pour rien, et qui vous rendez malheureux à plaisir, quand vous devriez être le plus fortuné des mortels, puisque vous en êtes le mieux aimé ; ou de moi, qui savoure avec délices chaque parcelle d'une existence dont je sens tout le prix depuis que je vous ai connu, Alexandre, depuis que vous m'avez appris, en triomphant de mon indifférence, qu'il est au moins aussi doux d'aimer que d'être aimée !

A ces mots, l'empereur, ivre de joie, se croit au comble de ses vœux et manifeste sa reconnaissance avec délire ; mais l'ambitieuse ne se rend pas si aisément ; les transports du monarque ne la touchent nullement ; c'est une couronne, c'est un trône qu'elle désire, et non point un amant. La vertu n'est pas le mobile de sa conduite, non, c'est un moyen efficace pour atteindre son but ; elle est vertueuse par calcul et par égoïsme, voilà tout.

N'importe ! Alexandre est réellement épris, et l'amour vrai prend si facilement le change sur les qualités de l'être chéri ! Le souverain de toutes les Russies revient à Saint-Pétersbourg plus aveuglé que jamais sur le compte de M<sup>me</sup> de Narishkim, charmé de ses aveux, presque honteux d'avoir douté de la noblesse de son âme, acceptant, comme une insigne faveur, le titre de son ami, et se contentant, pour éloigner tout soupçon jaloux, désormais, de la promesse qu'elle lui a faite, en le quittant, de

donner à l'audacieux Léon un congé en bonne forme, un congé qui ne puisse lui laisser le plus léger doute.

Il fut envoyé, il fut remis au jeune rival d'Alexandre, ce congé, que le malheureux adolescent reçut sans vouloir en croire ses yeux. C'est en vain que sa tante lui défend expressément de se présenter devant elle ; il veut recevoir son arrêt de la bouche perfide qui lui a fait entendre, la veille encore, de si enivrantes paroles. Courant comme un insensé, sans que nulle considération puisse l'arrêter, puisqu'il a résolu de mourir si l'affreuse vérité qui se montre sans voile à ses yeux éperdus se confirme, il arrive chez sa tante, franchit, renverse tous les obstacles qui le séparent de l'objet de son amour, et forçant par un excès d'audace la consigne donnée contre lui aux gens de la comtesse, il pénètre jusqu'à elle ; froissant alors entre ses doigts crispés le fatal billet, il lui en demande l'explication avec l'accent d'un homme décidé à tout plutôt qu'à demeurer davantage en proie aux tortures qui l'assiègent.

La coquette, émue d'abord à l'aspect d'une douleur si poignante, si expressive, hésite à consommer son crime ; sa main tremble avant d'enfoncer le poignard qu'elle vient d'aiguiser. Elle s'aperçoit trop tard de l'erreur qu'elle a commise en choisissant, pour le jouet de ses caprices, l'âme de feu, le cerveau volcanique qui vont se briser sous son froid contact ; elle s'aperçoit trop tard qu'il eût fallu de longs, de minutieux ménagements pour effacer peu à peu, de ce cœur passionné, l'image que ses imprudents encouragements y avaient gravée en traits de feu. Elle voudrait revenir sur ses pas, elle voudrait préparer, par degrés, Léon au pénible réveil de son beau rêve ; elle voudrait tenir encore entre ses mains cette lettre qui l'exaspère à si juste titre par son style à la fois cruel et léger ; elle voudrait pouvoir la reprendre afin d'en écrire une autre plus modérée, moins inhumaine ; mais il n'est plus temps, chaque expression d'Antonie est fixée sans retour dans la mémoire de Léon ; une dénégation absolue, une déclaration d'amour même est nécessaire pour réparer le mal qu'elle a causé, et pour tant l'ambitieuse ne fera pas cette concession à son jeune neveu. Elle tient, avant tout, à prouver à l'empereur que celui qui lui portait ombrage n'est qu'un étranger pour elle, et, tout en adoucissant les termes de sa missive, elle répète de vive voix son contenu, tâchant de tourner en plaisanterie le désespoir du pauvre adolescent.

Mais c'est en vain que toute la souplesse de son esprit est employée à justifier sa manière d'agir, Léon ne reçoit aucune excuse ; profondément

humilié de se voir le hochet d'une coquette, plus honteux encore, peut-être, de l'aimer toujours malgré sa barbarie, il ne garde aucune mesure dans son ressentiment, l'accable des plus sanglants reproches et se montre si exaspéré dans son délire, qu'elle est obligée d'appeler ses femmes pour mettre un terme à cette scène scandaleuse.

Il sort, l'infortuné, il sort privé de raison, livré au plus violent désespoir ; son amour-propre, son cœur sont froissés en même temps ; la vie n'a plus d'attraits à ses yeux dessillés ; l'affreuse légèreté avec laquelle on l'a traité est un impardonnable affront, suivant lui ; chaque mot railleur de celle qu'il aimait de si bonne foi pénètre dans son sein, le déchire en lambeaux, et lui fait maudire sa funeste passion, dont il ne saurait cependant triompher ; sa tête se perd ; une pensée unique, désolante, s'empare de toutes ses facultés : il a été le jouet d'Antonie, il n'a jamais été aimé d'elle, il ne le sera jamais, et il l'aime, lui, le pauvre enfant, il l'adore, il donnerait mille vies pour un regard d'amour de la cruelle qui rit de ses souffrances ! — Ah ! du moins, elle me plaindra ! mon ombre gémissante la poursuivra partout, et je saurai bien la contraindre à se souvenir de moi ! s'écrie-t-il en retournant soudain sur ses pas ; puis, se plaçant sous la fenêtre du fatal pavillon, il se fait sauter la cervelle !...

## XIV — Le Charme.

Au bruit de l'arme à feu, on se rassemble autour du blessé, qui respire encore, mais qu'aucun secours ne peut sauver. Sa jeunesse, sa beauté, sa valeur, ses vives souffrances, les imprécations de désespoir qui s'exhalent de ses lèvres mourantes, en même temps que le dernier soupir de cette existence si pleine d'avenir et si vite éteinte par le souffle desséchant d'une coquette, et surtout le nom d'Antonie cent fois répété avec les épithètes les plus significatives, pénètrent de compassion tous les assistants, et ne laissent aucun doute sur la cause de son trépas. C'est la barbare vanité de la comtesse qui l'a tué ! se dit-on de bouche en bouche ; puis chacun se rappelant les aimables qualités du pauvre Léon ou quelque trait de sa bonté, de sa bienfaisance, maudit tout basson bourreau quand il n'ose le faire tout haut, et bientôt toute la ville de Saint-Petersbourg retentit des malédictions de la foule, indignée contre l'ambitieuse intrigante dont rien ne saurait émouvoir l'âme de bronze dès qu'il s'agit de faire réussir ses orgueilleux projets.

Un seul homme encore, un seul, osait l'excuser au fond de son cœur, et cet homme était Alexandre.

Ah ! combien l'amour est aveugle !

Antonie, malgré tout son amour-propre, ne croyait pas son ascendant aussi complet sur le cœur de son auguste amant. La mort de son neveu lui parut devoir saper les fondements de sa grandeur future : ces deux suicides de la princesse et de Léon, dont son insatiable coquetterie était l'unique cause, répandaient sur sa conduite un vernis de froide vanité tellement odieux, qu'elle se vit perdue dans l'esprit du czar, et ce que n'avait pu produire le remords, la pitié, fut opéré par l'orgueil déçu : M<sup>me</sup> de Narishkim tomba malade !...

A cette nouvelle, Alexandre, que ces deux catastrophes avaient éloigné de la comtesse, sentit tout à coup renaître au fond de son cœur la passion impétueuse que le duc de Vicence avait inutilement essayé d'anéantir depuis ces tragiques événements.

Caulaincourt, toujours dévoué aux intérêts de l'impératrice, tâchait, afin de faire diversion aux ennuis d'Alexandre, de l'entretenir des affaires

d'État, la gravité de cette occupation lui paraissant propre à détourner ses pensées du souvenir d'Antonie ; mais l'habile diplomate ne tarda pas à s'apercevoir que le souverain, tout à fait jeune homme clans l'acception la plus absolue de ce mot, était incapable d'entreprendre aucun travail sérieux. Constamment préoccupé de l'idée fixe que tous ses efforts ne pouvaient parvenir à chasser, il voyait toujours Antonie malade, très malade, en danger même, tournant vers lui ses yeux languissants et lui reprochant son abandon.

— Non, mon cher duc ! s'écriait-il en passant sur son front brûlant une main que la fièvre de l'âme agitait visiblement, non, c'est impossible ! je ne signerai rien à présent !... Cette communication n'est pas si pressée.... remettons-la à demain, je vous prie ; ne voyez-vous pas que je suis hors d'état de rien discuter de sang-froid aujourd'hui ? toute espèce de tension d'esprit me fatigue horriblement !... Dites à votre cour que je suis indisposé, vous ne mentirez pas, car je suis vraiment malade !... Vous ne sauriez vous figurer ce que je souffre !... La tête suit le cœur !... Cette femme me rendra fou !... Elle m'a ensorcelé !... Je ne saurais demeurer plus longtemps sans la voir ! Je veux la voir, mon ami !..., il faut que je la voie, il faut que je l'entende, il faut que je lui parle !... Je ne puis la juger aussi rigoureusement que vous !..., Elle m'aime, Caulaincourt ! elle me l'a dit, elle me l'a prouvé en chassant de sa présence l'audacieux enfant que ses charmes avaient enflammé !... Est-ce donc sa faute si l'insensé a mis fin à ses jours ?... Peut-elle être responsable de ce funèbre événement ?... N'est-il pas, au contraire, une irrécusable preuve de sa haute vertu, de la préférence qu'elle m'accorde ! Si la comtesse eût eu pour son neveu le moindre sentiment d'amour, s'il eût pu concevoir les plus faibles espérances, il ne se fût pas tué, et sa mort violente ne fait que me rendre plus chère celle dont l'indifférence l'a réduit à ces déplorables extrémités !...

— Oui, si cette indifférence n'avait pas été précédée des plus encourageantes entrevues ; mais, sire, l'enchanteresse avait enivré du feu de ses regards ce misérable enfant-elle lui avait permis d'aspirer à la suprême félicité que ses rêves délirants lui offraient, et c'est parce qu'elle l'a trompé qu'il est mort désespéré !...

— Que vous êtes cruel, mon cher duc ! Ne savez-vous pas que vous me faites un mal affreux en me parlant ainsi !... Vous qui professez une si noble indulgence pour les faiblesses de l'humaine nature, comment vous montrez-vous sans pitié pour celles de la plus ravissante des femmes ? C'est aussi

nourrir trop de prévention contre celle qui vous traite avec une considération toute particulière, avec la plus haute estime ! Et je ne conçois pas pourquoi vous vous déclarez, en toute occasion, l'ennemi juré de M<sup>me</sup> de Narishkim.

— Je ne suis point son ennemi, sire, mais vous avez daigné m'honorer de votre amitié, de votre confiance, et je croirais manquer aux devoirs que m'impose cette flatteuse distinction, en ne cherchant pas à dessiller vos yeux, trop éblouis par le prestige de la beauté, pour entrevoir la vérité à travers cette entraînante fascination !

— Cher Caulaincourt ! excusez ma vivacité, ma véhémence, et croyez que je sens tout le prix d'une affection telle que la vôtre !... Mais si vous saviez combien je l'aime, cette femme !... C'est un délire, une ivresse, une folie dont la raison ne saurait triompher !... J'ai peut-être pris son parti tout à l'heure avec trop de feu... j'en conviens... cependant, avouez, de votre côté, que vous êtes d'une sévérité outrée à son égard.

— Non, sire, non, je ne ferai point cette concession à votre culte idolâtre ; et le désir de vous complaire ne me fera point composer avec ma conscience... Je suis indulgent, sire, je suis indulgent pour les faiblesses du cœur, et je m'en fais gloire, mais non pour le manège de la coquetterie, pour les calculs de l'ambition ; et M<sup>me</sup> de Narishkim est une ambitieuse ! Elle ne vous aime pas, sire, elle ne saurait vous aimer, car la nature, si prodigue envers ce chef-d'œuvre de grâces, d'attraits, d'esprit, de talents, lui a refusé la faculté de répondre à l'amour qu'elle inspire !... Vous êtes l'objet de sa préférence et non de sa tendresse ; ou, pour mieux dire, ce n'est pas de votre personne, ce ne sont pas les belles qualités de votre âme magnanime, ce n'est pas l'excellence de votre cœur, l'aménité de votre caractère qui l'ont séduite ; c'est votre sceptre, votre couronne, votre empire !... C'est l'empereur et non Alexandre qu'elle a choisi !... Que lui importent vos défauts et vos avantages personnels, pourvu qu'elle partage avec vous l'un des premiers trônes de l'univers !... Et n'allez pas croire à sa vertu plus qu'à son amour : non, sire, la vertu pour cette âme de glace n'est qu'un moyen de parvenir à son but ; en vous résistant elle prétend vous contraindre à l'épouser ; s'il ne fallait que vous céder pour devenir impératrice de toutes les Russies, il y a longtemps que vous ne vous plaindriez plus de ses rigueurs.

— Oh ciel ! que dites-vous, mon cher duc ? votre zèle pour mon repos vous égare et vous rend injuste envers une femme dont la calomnie n'a pas

même effleuré la réputation !... D'ailleurs, comment pouvez-vous trouver quelque probabilité aux vues ambitieuses que vous lui prêtez ? La couronne à laquelle elle aspire, selon vous, est posée sur un autre front ; et puis, n'est-elle pas elle-même engagée dans les liens du mariage ?

— Ces liens ne sont pas difficiles à rompre, vous ne l'ignorez pas, sire, lorsque les deux époux souhaitent également de recouvrer leur liberté, et l'aveugle complaisance du comte pour sa femme ne laisse aucun doute à ce sujet !... Quant aux nœuds qui vous unissent à l'impératrice Élisabeth, l'histoire offre plus d'un exemple...

— Le mien ne sera pas cité, du moins, parmi eux, Caulaincourt, et vous poussez trop loin vos suppositions en les étendant jusqu'à moi... Au reste, sans adopter votre opinion, que je crois au moins fort exagérée, je saurai bientôt à quoi m'en tenir sur son compte... je la verrai...

— Ah ! sire, ne la voyez pas ou vous êtes perdu !... Avez-vous donc oublié le pouvoir de ses yeux, de son sourire, du son mélodieux de sa voix, pour le braver ainsi ? Oh ! je vous en conjure, ne la voyez pas !... Écoutez, et jugez combien est imminent le péril où vous courez : Je n'en suis pas amoureux, moi, sire, et pourtant quand je me trouve en sa présence j'éprouve, malgré moi, l'influence de l'attraction qu'elle exerce sur tout ce qui l'environne ; je ne puis plus l'examiner de sang-froid, je subis le charme enivrant répandu autour d'elle, et la rectitude de mon jugement est neutralisée par ce délicieux ensemble de perfections, qui force l'admiration de tous sans laisser à qui que ce soit le temps de réfléchir ; ou si parfois, après avoir pris une grande résolution, j'ai manifesté à cette dangereuse beauté ma manière de voir avec franchise, c'est qu'alors j'évitais avec soin de la regarder, et qu'elle m'écoutait en silence ; mais dès que mes yeux rencontraient les siens, dès que mon oreille était frappée du son pénétrant de sa voix, je me disais : avec un organe aussi flatteur, avec un aussi doux regard, on ne saurait être insensible. Oh non ! sire, non, ne voyez pas la comtesse, ce serait vous exposer à une défaite inévitable. Puisque les indifférents tels que moi ne sauraient affronter impunément son aspect, n'êtes-vous pas vaincu d'avance en risquant cette épreuve, vous que ses attraits ont subjugué, vous qu'elle a tant d'intérêt à tromper !

L'empereur ne répondit rien d'abord, il promit ensuite au duc de suivre ses bons avis, et fut un jour tout entier sans parler d'Antonie ; mais plus il cherchait à chasser le souvenir de cette femme adorée, plus ce souvenir le poursuivait ; et quelqu'un ayant dit devant lui que la maladie de M<sup>me</sup> de

Narishkim prenait un caractère alarmant, il ne put maîtriser son inquiétude et se rendit à la chute du jour chez la comtesse.

Qu'est-il besoin d'apprendre au lecteur ce qui se passa dans cette entrevue, ne l'a-t-il pas déjà deviné ? Entre l'amant bien épris, livré aux angoisses d'une vive anxiété, et la coquette qui le domine à la fois par la finesse de son esprit, par sa merveilleuse beauté, la victoire n'est pas douteuse ; et l'empereur, venu tout exprès pour sonder les secrets mouvements d'un cœur qui ne palpite que d'orgueil, devait sortir de ce temple de l'hypocrisie plus amoureux, plus aveuglé que jamais.

Elle était réellement malade, mais l'amour, le regret, le remords, n'étaient point la cause de ses maux ; c'était la crainte de perdre la couronne à laquelle elle aspirait qui éloignait le sommeil de ses yeux et répandait sur son charmant visage l'intéressante pâleur qui frappa Alexandre lorsque l'adroite Caroline l'introduisit auprès de sa maîtresse.

— M<sup>me</sup> la comtesse est fort souffrante depuis plusieurs jours, sire, lui dit l'habile Française, après lui avoir fait attendre une grande heure la permission d'être admis dans le boudoir d'Antonie ; elle ne dort plus, ne mange plus ; ses beaux yeux s'éteignent clans les larmes ; un chagrin dévorant la consume ; une fièvre ardente la fait délirer toute la nuit ; et le jour, épuisée par tant d'agitations, elle n'a pas la force de se mouvoir ; malgré cet état, nous ne pouvons lui faire prendre aucun aliment ; elle refuse même de consulter un médecin et nous a expressément défendu de troubler sa solitude par nos soins importuns.

Alexandre, désolé de ces affligeantes nouvelles, s'avance en tremblant vers le lit de repos où l'attendait M<sup>me</sup> de Narishkim. L'heure de retard n'avait pas été perdue, et tout ce que l'art de la toilette peut inventer de plus séduisant pour rehausser des charmes incomparables, fut employé par Caroline afin de toucher le cœur du monarque en faveur de sa maîtresse.

Alexandre se prit au piège qu'on lui tendait ; ses soupçons s'évanouirent en présence de la prestigieuse vision qui captivait ses sens ; quand il aperçût cette blanche et délicieuse figure, dont la pose étudiée laissait deviner les formes modèles ; quand ses yeux se fixèrent sur cette tête charmante soutenue par des oreillers sur chargés de dentelles, de broderies ; quand la petite main de la sylphide se posa sur sa main tremblante, et qu'à travers une atmosphère embaumée des plus suaves parfums une voix céleste vint vibrer jusqu'au fond de ses entrailles ; quand il entendit cette voix, affaiblie

par la souffrance et le chagrin, lui dire, avec le ton d'un doux reproche : — Alexandre, je voulais mourir ! je croyais que vous ne m'aimiez plus !...

Oh ! alors, alors, toutes les voluptés du ciel et de la terre inondèrent le cœur du czar ; ivre d'amour et de bonheur, il fléchit le genou devant l'arbitre de sa destinée, couvre de brûlants baisers la main qu'elle lui abandonne, balbutie des mots sans suite, des phrases incohérentes, et, dans sa joie délirante, dans sa romanesque exaltation, dans sa confiance chevaleresque, il boit à longs traits le philtre amoureux que l'habile magicienne verse dans ses veines, et se met à sa merci !...

Le charme avait opéré !... le puissant autocrate n'était plus que l'amant soumis, respectueux, que le docile esclave d'une coquette !

## XV — L'Amour ignoré.

Antonie avait trop de tact pour abuser ostensiblement de l'empire absolu auquel Alexandre semblait se soumettre sans restriction ; ravie d'avoir retrouvé son auguste captif, elle voulait paraître entièrement satisfaite de ce retour imprévu, et, dissimulant son ambitieux projet, elle se promit bien d'essayer par degrés son pouvoir sur l'esprit de l'empereur avant d'exiger de sa passion le plus grand de tous les sacrifices, celui de son profond attachement pour l'impératrice Élisabeth, si vertueuse, si résignée, si aimante pourtant !...

Mais il ne l'aimait plus, dira-t-on, puisqu'il la rendait si malheureuse, puisque toutes ses affections se portaient avec tant d'enthousiasme sur une autre femme !....

Si vraiment, Alexandre aimait toujours sa douce compagne ; son âme généreuse savait apprécier les nobles qualités de cette princesse ; plein d'égards pour elle, il craignait beaucoup de la chagriner ; il évitait avec soin tout ce qui pouvait éveiller ses soupçons jaloux, et, comme elle ne se plaignait jamais, il espérait qu'à ses yeux du moins l'amour qui l'offensait serait enveloppé d'un voile impénétrable.

Le duc de Vicence lui avait en vain fait pressentir le contraire, il n'avait pas voulu le comprendre et se plaisait à se faire illusion, afin de pouvoir se livrer avec moins de remords à son coupable penchant.

Cependant d'autres yeux plus clairvoyants que ceux d'Alexandre avaient lu les mortels déplaisirs de l'impératrice, et le présomptueux espoir de la consoler s'était glissé dans le cœur du jeune prince de Wolkcrow, l'un des plus élégants seigneurs de la cour de Russie.

Allié à la famille régnante, qui le traitait avec une distinction que son rang, son nom et sa bravoure méritaient bien, il était admis dans l'intimité de sa belle souveraine. Élisabeth, malgré sa modestie, devina la passion naissante du prince ; elle en éprouva une sorte de satisfaction douloureuse.

On peut encore m'aimer d'amour ! se dit-elle en soupirant. Il reviendra !

Et la pensée qu'Alexandre, fatigué des caprices de la comtesse, pourrait un jour lui rendre un cœur jadis à elle sans partage, allégeait un peu ses ennuis.

Elle ignorait, la pauvre femme, qu'elle souhaitait, qu'elle espérait l'impossible !

Quand l'amour s'envole, il ne revient jamais ! ou pour mieux dire, s'il revient, il est si changé qu'on ne le reconnaît plus ; les précieuses illusions qui l'environnaient sont disparues sans retour, et la confiance illimitée qui faisait son plus grand charme, ne saurait renaître, puisqu'elle a déjà été trahie.

Mais l'impératrice ne sait pas cela, cet espoir décevant fait sommeiller sa peine, il lui rend un peu d'énergie, et l'engage à s'étourdir sur les suites de la liaison de son volage époux.

Une triste expérience lui a trop appris combien il est pénible d'aimer seule, combien il est affreux de concevoir de fausses espérances, pour qu'elle veuille imposer un pareil supplice à celui dont l'hommage lui semble aussi respectueux que tendre ; mais, tout en évitant avec scrupule, d'encourager de quelque manière que ce soit la passion de Paul, elle ne saurait cependant, à moins de lui laisser voir qu'elle a compris l'éloquente expression de ses regards, de ses soupirs, de son empressement à lui être agréable, elle ne saurait, dis-je, à moins de trahir ses secrètes observations, traiter ce jeune homme plus sévèrement que de coutume, et la nécessité où elle se trouve d'agréer les assiduités du prince, comme des preuves de dévouement sans conséquence, lui fait espérer que l'empereur prendra quelque ombrage de ces continuelles attentions, et que la jalousie conjugale lui rendra tôt ou tard ce précieux ami.

La duchesse de Lomanzof a surpris ces vœux inavoués dans le cœur de sa souveraine, dans ce cœur sensible et pur, où son amitié chaleureuse a si bien contracté l'habitude de lire ; Catherine ne partage pas l'espoir décevant d'Élisabeth, mais n'est-ce pas sa dernière illusion ? Ne la perdra-t-elle pas toujours assez tôt, et n'y aurait-il pas une cruauté inutile à la lui ravir d'avance ?

Une dernière illusion !... Il faut être bien imprudent ou bien impitoyable pour détruire ce dernier fil doré de l'existence ; la vie positive, la vie dépouillée de ces divins prestiges de l'imagination, est si monotone, si aride ! Les illusions seules l'embellissent, l'animent, la colorent, et quand elles s'évanouissent, il ne reste plus rien ! Les vrais malheureux sont ceux qui n'en ont plus !...

Quand même la dernière planche qui soutient encore le naufragé sur les flots serait entièrement vermoulue, quand même on serait certain de voir à

l'instant ce faible appui céder sous la pression convulsive de ses doigts crispés, qui serait assez inhumain pour lui enlever ce frêle secours sans pouvoir le remplacer par un plus efficace ? personne assurément !...

Telles sont les réflexions de M<sup>me</sup> de Lomanzof, en recherchant la cause du changement survenu dans les manières, dans l'air, dans le ton d'Élisabeth, et quand elle voit un rayon de joie dans ces yeux naguères pleins de mélancolie, son amie se dit tout bas :

Gardons nous de lui laisser deviner nos malencontreuses prévisions, jouissons aussi de son erreur ; elle sera toujours assez tôt détrompée !....

Élisabeth se livre donc avec abandon aux chimères qui bercent, qui endorment son anxiété d'épouse ; elle est plus gaie, plus causeuse ; elle paraît goûter avec plus d'entraînement, ces plaisirs bruyants qui ne lui inspiraient que du dégoût, il y a peu de jours, elle est avide d'adulations, de louanges ; et cherche à éclipser les autres femmes, M<sup>me</sup> de Narishkim surtout, par l'éclat ou l'élégance de sa toilette.

Et puis, dois-je faire ici cette confession, et me convient il bien, à moi femme, de dévoiler tous les yeux les secrets d'un cœur féminin ! Peut-être agirais-je plus prudemment en cachant, au contraire, les faiblesses de mes pareilles aux hommes déjà si naturellement disposés à profiter de tous les moyens d'attaquer un sexe qu'ils devraient plutôt protéger : oh sans doute, je ferais mieux de garder le silence, mais j'ai promis la vérité, et je serai sincère, dussé-je pour cela me condamner moi-même.

Et puis, le respectueux adorateur de la vertueuse Élisabeth avait au fond de l'âme de sa souveraine, un puissant avocat, l'amour propre ! Celui de l'impératrice était flatté d'un culte aussi désintéressé.

En effet, que pouvait espérer le jeune audacieux ? Rien au monde ; la noble conduite de l'impératrice, n'ayant pas même laissé prise à la calomnie ; il fallait donc que son amour fût bien épuré, et l'épouse délaissée n'eût pas été femme si elle n'eût pas su gré à celui qui lui montrait tant d'abnégation d'intérêt personnel.

La femme fut créée pour aimer, pour être aimée, et celle qui prétendrait être insensible aux tendres sentiments qu'elle inspire, mentirait à sa destinée ou à sa conscience !

La femme que vous aimez véritablement, messieurs, qui que vous soyez, a toujours une affectueuse reconnaissance pour la préférence que vous lui accordez ; cette distinction sourit à sa vanité, elle touche son cœur, et la prépare à vous juger avec une indulgente prédilection ; vos qualités

acquièrent plus de prix à ses yeux, vos défauts lui semblent moins graves ; elle vous considère sous un nouveau jour, sous un jour plus avantageux ; il est si doux d'être aimée par un objet digne aussi d'un tendre retour, que vous obtiendrez d'elle tout ce que le devoir lui permet de vous donner, pourvu que votre amour soit réel, c'est-à-dire pourvu que vous l'aimiez pour elle et non pour vous. Si son cœur est libre, il vous appartiendra tôt ou tard, car la persévérance est toujours couronnée du succès, amour produit amour et vous pouvez tout espérer ; mais si des liens sacrés l'unissent à un autre, vous pouvez toujours aspirer à son amitié, à son estime, et l'amitié d'une honnête femme vaut parfois mieux que son amour !..... Elle est si dévouée, si consolante, si attentive, si pleine d'égards, de délicatesse, si discrète, elle est embaumée d'un parfum de bonté si exquis, l'amitié d'une femme, oh malheur ! malheur à qui se prive, par sa faute, de cet inestimable trésor, il refuse un des plus beaux dons du ciel, il repousse son génie tutélaire et quand l'heure du chagrin aura sonné, (cette heure là arrive toujours,) il cherchera vainement l'être aimant qu'il a offensé par une outrageante déclaration et qui ne peut plus même avoir pitié de lui sans trahir ses devoirs !

Telle n'est point la nature des relations mystérieuses qui s'établissent entre Paul et Élisabeth ; fondées sur la vertu, sur l'honneur, ces relations ne sauraient cesser d'être irréprochables.

Le jeune prince est dans l'âge des passions, de leur plus grande effervescence, mais aussi de leur plus noble enthousiasme, de leur plus sublime exaltation. Témoin de l'amour conjugal de l'impératrice, son âme chaleureuse s'était élancée vers cette femme angélique avec une vive adoration ; il avait fléchi le genou devant elle comme on le fléchit devant une madone, avec cette différence pourtant, qu'il n'avait pas osé l'adorer tout haut. La plus légère marque de bonté de sa part, le transportait de joie, et chaque fois qu'il avait pu prouver à sa souveraine son zèle, son empressement, à lui complaire rien ne manquait à sa félicité ; il ne voulait rien de plus. Mais lorsque les amours d'Alexandre avec M<sup>me</sup> de Narishkim avaient plongé sa belle compagne dans une continuelle mélancolie que le sourire et la gracieuse aménité exigés par les convenances ne pouvaient dérober à son inquiète observation, cet amour extatique était devenu sa religion, et le désir de calmer une douleur si légitime s'était glissé dans son sein. Dès lors, tout en se montrant plus respectueux encore, qu'avant cette fâcheuse découverte, s'il était possible, envers son idole chérie, il fut aussi

attentif auprès d'elle, (et son rang lui en fournit de si fréquentes occasions,) qu'Élisabeth ne put se méprendre sur la nature du sentiment qu'elle inspirait à son jeune parent.

Cependant, comme il ne s'écartait en rien, des bornes les plus étroites, les plus rigoureuses des bienséances, comme il ne lui disait pas une parole dont elle put s'offenser à juste titre, elle n'avait aucun prétexte pour repousser un attachement si réservé, et d'ailleurs, elle n'en cherchait pas, elle n'avait pas besoin d'en chercher ; toute sa puissance d'aimer d'amour, était concentrée sur Alexandre, la passion de Paul ne pouvait être dangereuse pour son repos, et, dans son isolement, la certitude de trouver, chez l'un des plus aimables cavaliers de sa cour, un ami prêt à tout immoler à son bonheur, l'empêchait d'écouter la voix sévère qui lui criait de l'éloigner, ne fut-ce que par excès de prudence, ou du moins par pitié pour lui.

Mais l'impératrice éludait ce reproche intérieur d'égoïsme, en se persuadant qu'un amour sans espoir ne pouvait être durable, et comment le jeune prince eût-il pu concevoir la moindre espérance auprès d'une femme qui saisissait toutes les occasions de lui exprimer son affection conjugale.

Elle avait raison ; Paul ne songeait pas à la possibilité de l'emporter sur le devoir, dans l'âme de la vertueuse Élisabeth ; il ne l'eût pas voulu même, car la vénération, l'estime, l'admiration, étaient les caractères distinctifs de son culte, et l'objet de ce culte exclusif eût perdu ses charmes les plus séduisants pour lui, en cessant d'être respectueux enthousiasme ; aussi, loin de fuir ce sujet de conversation, il se plaisait au contraire à prolonger leurs entretiens particuliers quand Élisabeth lui parlait de l'Empereur, il se hâtait de le défendre, de l'excuser auprès d'elle, chaque fois que son cœur ulcéré s'ouvrait devant cet ami sincère et lui laissait deviner sa blessure.

Ils s'entendaient en un mot, sans s'être jamais rien dit, et se trouvaient d'accord avant de s'être communiqué leurs opinions ; il y avait, dans leurs âmes, une sympathie de pensées tellement intime, qu'il suffisait à l'Impératrice de former un souhait que Paul pût accomplir, pour que ce désir allât vibrer sur le champ au fond du cœur de son jeune parent, qui mettait aussitôt tout en œuvre pour le satisfaire.

Ce fut par suite de cette perception interne, de cet écho moral, qu'il devina le premier, le vœux secret, (qu'Élisabeth n'osait pas manifester hautement,) d'éclipser la jolie comtesse par l'élégance de sa toilette.

Madame de Narishkim est coiffée à merveilles, ce soir ! pensait sa rivale en soupirant ; il me semble que ce genre de coiffure me siérait aussi bien, mieux qu'à elle peut-être !... Mais son regard seul a parlé... n'importe ; ce long regard est assez éloquent pour le prince, qui sait adroitement inspirer aux dames d'honneur de l'Impératrice l'idée de lui procurer une surprise agréable en lui faisant faire à son insu, un ornement du même genre que celui qui avait excité son envie, et dès le jour suivant la coquette Antonie pâlit de dépit en entendant répéter autour d'elle que l'impératrice est jolie comme un ange avec cette nouvelle coiffure.

Mais c'est surtout dans les modes françaises que la comtesse triomphe : Caroline qui, comme nous l'avons dit plus haut, possède le grand art de la toilette au degré le plus recommandable auprès de son ambitieuse maîtresse, a particulièrement, le talent d'exceller dans l'imitation des élégantes futilités qui distinguent sa patrie ; elle saisit, en un clin d'œil, les moindres nuances des caprices sans nombre de la mode ; et cette fantasque déité, aux pieds de laquelle se prosternent à deux genoux les séduisantes parisiennes ; a choisi l'hôtel d'Antonie pour y rendre ses oracles. C'est M<sup>me</sup> de Narishkim qui donne le ton à Saint-Pétersbourg, et grâce aux veilles assidues de son habile femme de chambre, l'enchanteresse tient à la fois le sceptre de la toilette, et celui de la beauté.

Ces deux incontestables supériorités offusquaient doublement l'impératrice, et quand elle pouvait l'écraser, à son tour, par quelque parure nouvelle, son amour propre de femme et d'épouse en était ravi ; mais cela lui arrivait rarement, tant Caroline épiait avec soin les occasions de faire briller sa maîtresse.

Cependant une petite aventure féminine, qui fit grand bruit dans les salons de Saint-Pétersbourg et dont le retentissement même s'étendit jusqu'aux salons de Paris, devait mettre en défaut l'adresse de la rusée femme de chambre, et procurer à Élisabeth un succès de vogue, une flatteuse diversion à ses chagrins.

Un jour, l'impératrice causait d'un ton plein de bienveillance avec l'ambassadeur français et le prince de Wolkrow ; et le duc de Vicence avait fort à faire pour répondre aux questions qu'elle lui adressait sur l'empereur Napoléon, sur son air, sa physionomie, ses traits, sa taille, sa tournure, ses manières ; sur les fêtes, les bals, les réceptions de la cour ; lorsque, par une transition toute naturelle, elle s'écria, avec l'accent d'une curieuse

ingénuité, en fixant sur Caulaincourt des yeux remplis d'une gracieuse finesse, d'une insatiable avidité d'informations.

Et les modes, les toilettes, Monsieur le duc ? vous ne m'en dites rien ? A la la vérité vous ne devez pas être bien connaisseur en ce genre, et je fais injure au grave diplomate en lui parlant de pareils colifichets. Oh que je voudrais pouvoir me cacher dans un petit coin un jour de bal à la cour de France, pour contempler, à mon aise, cet essaim de femmes plus jolies les unes que les autres, que je serais contente de voir dans leur première fraîcheur ces toilettes si bien portées ; ces grâces ravissantes ; cette exquise élégance qui n'appartient qu'à elles ; car, il paraît qu'elles sont incomparables !...

Oh Madame ! interrompit galamment l'ambassadeur ; on trouve dans tous les pays des femmes incomparables !

Je ne sais pas cela moi, reprit elle aussitôt avec la délicieuse inflexion de voix qui la caractérisait, puisque je n'ai jamais quitté la Russie ! Puis elle s'empresse d'ajouter avec un imperceptible mouvement d'impatience, comme pour échapper à la confusion de recevoir un compliment direct : au reste, nous serons toujours en seconde ligne pour les modes avec vos parisiennes ; quand nous les adoptons, ces modes nouvelles après lesquelles nous soupirons si ardemment, elles sont déjà passées là bas, et nous ne saurions jamais être que de pâles copies de ces modèles enchanteurs. Les costumes de cour, les costumes d'apparat, sont les seuls que nous puissions porter en même temps qu'elles ! Encore ! je ne sais !

Et le regret qu'exprimaient ses traits charmants, allait se graver au fond de l'âme de Paul ; s'il n'eût fallu pour le faire cesser que s'exposer aux plus grands dangers, il n'eût pas hésité, mais son dévouement demeurerait impuissant devant l'inconstance de la mode, et cette impuissance le désolait.

Tout à coup, un éclair de vive satisfaction illumine sa mobile physionomie ; l'impératrice jette un coup d'œil furtif sur son jeune cousin et ne peut deviner la cause de cette joie soudaine. Cependant elle lui en sait gré et le remercie de ses bonnes intentions par l'un de ses plus aimables sourires.

Cet entretien continua encore quelque temps avec le ton léger de la bonne compagnie, qui n'exclut pas les mots de sentiment vrai, d'autant plus touchants pour ceux auxquels ils s'adressent, qu'on ne saurait douter de la sincérité de ces élans spontanés, et quand Élisabeth fut seule elle se

demanda, sans pouvoir obtenir la solution de ce problème, ce qui s'était passé dans la chaleureuse imagination de son ami.

Cet excellent Paul ! se dit elle : il voit combien la passion d'Alexandre me rend malheureuse, et je suis sûre qu'il espère humilier ma rivale en me fournissant les moyens de lutter d'élégance avec elle ?... Mais, c'est impossible ! et son bon cœur l'abuse ; M<sup>me</sup> de Narishkim est l'idole de la mode ! c'est la reine du bon goût ; personne ne saurait la détrôner !

Élisabeth en faisant ces réflexions oubliait combien l'amour est ingénieux quand il cherche à prouver son dévouement.

Peu d'instants après la conversation que nous venons de rapporter, le jeune prince avait un entretien sur le même sujet avec le duc de Vicence. Paul trahit le secret de son cœur, il lui parlait de sa souveraine bien aimée, avec l'attachement respectueux d'un sujet zélé, d'un parent affectueux, d'un admirateur enthousiaste de ses vertus : déplorant ensuite, en termes mesurés, l'infidélité de l'empereur, il manifesta le désir de venger Élisabeth de la coquetterie d'Antonie, et de rapprocher les deux époux en ranimant dans le cœur d'Alexandre l'amour conjugal qu'il occupait si bien naguère.

Le duc partageait trop sincèrement ce désir, pour ne pas l'approuver ; la passion noble et désintéressée de Paul qu'il devina malgré ses précautions pour la dissimuler, l'émut profondément ; il entra volontiers dans ses idées généreuses ; discuta avec lui, les moyens de parvenir à ce but exemplaire et se prêtant, de bonne grâce au dessein que ce jeune homme lui suggéra, il se chargea de l'exécution, dont nous verrons les résultats parla suite.

## XVI — Galanterie de Napoléon.

Dans la correspondance de Napoléon avec son plénipotentiaire à la cour de Russie, ce dernier, afin d'égayer un peu ses graves dépêches, avait touché quelques mots à son glorieux maître, des amours d'Alexandre avec M<sup>me</sup> Narishkim. Napoléon avait pris un grand plaisir à cette lecture et son vaste génie, saisissant, avec la promptitude de la pensée, tous les avantages qu'il pouvait tirer d'une circonstance quelconque, il répondit à cet article, en demandant de plus amples renseignements.

Vous ne sauriez croire mon cher Caulaincourt, disait-il dans l'une de ces lettres ; vous ne sauriez croire combien je mets d'importance à étudier cette nature d'homme né roi ; l'observation des plus petites faiblesses de l'empereur ne saurait m'être indifférente ; la vie intime d'un homme aussi haut placé, est un réflecteur où l'on peut lire et s'instruire avec fruit, donnez moi toujours des détails, non seulement sur ce qui concerne Alexandre, mais sur toute sa cour ?.... Toutes les femmes de l'univers ne me feraient pas perdre une heure, à moi, et, c'est une femme qui fait tourner la tête à l'autocrate de toutes les Russies !....

Et chaque fois qu'il lui arrivait un courriel confidentiel de Saint-Pétersbourg, le conquérant des Tuileries lisait avidement ces quelques lignes jetées ça et là, à travers les comptes rendus de son ambassadeur : ne manquant jamais non plus d'ajouter, à ses instructions diplomatiques de nouvelles instances pour ne pas perdre le fil de cette intrigue.

Le prince de Wolkrow, que le duc avait pris en affection, connaissait le penchant de Napoléon pour ces sortes de détails, et l'espoir de rendre le repos à la vertueuse Elisabeth lui avait fait exploiter, à son profit, la curiosité impériale.

Le duc, d'après son conseil et sa prière, raconta à son maître les déplaisirs bien féminins de l'impératrice, si sage, si raisonnable d'ailleurs, et assez enfant, malgré cela, à propos de toilette, pour se chagriner tout de bon des puérils succès de sa rivale dans les modes françaises. Puis, manœuvrant avec adresse sur ce terrain glissant, il fit entendre à son maître redouté qu'il y avait, dans cette fantaisie de femme couronnée, une excellente occasion de se montrer aussi galant, aussi courtois que le plus

attentif des seigneurs russes ; et cela n'était pas peu dire, puisque la cour de Russie passait alors pour offrir des modèles accomplis d'exquise politesse et de bonnes manières.

Napoléon comprit les insinuations de son habile correspondant, et, jaloux de se montrer aussi digne d'occuper la première place dans les salons de l'élégante aristocratie moscovite, que clans les rangs de ses belliqueux compagnons d'armes, il dépassa les espérances du jeune prince de Wolkcrow et du duc de Vicence.

Des ordres furent donnés à Paris pour aller faire de nombreuses commandes chez les marchandes de modes les plus renommées, et pour acheter dans les magasins de nouveautés les plus en vogue, chez les lingères à la mode ou chez les coiffeurs à réputation, tout ce qu'on pourrait trouver de plus frais de plus noble, de plus riche, de plus gracieux ; mais ces ordres furent donnés si secrètement que les fournisseurs ignorèrent pour qui se faisaient ces charmantes acquisitions. Cependant la célérité, le mystère et la perfection de ces ouvrages étant payés au poids de l'or, ces trois conditions furent scrupuleusement remplies ; et, fort peu de temps après, l'impératrice Élisabeth reçut quatre caisses énormes, arrivant du sanctuaire même de la mode comme si elles fussent tombées des nues, sans avoir été ni demandées ni attendues.

Si le fantastique royaume des fées n'eût pas été détruit par les funestes progrès d'une civilisation desséchante, la jeune souveraine eût sans doute remonté à cette source inépuisable de prodiges pour rendre grâces à l'esprit bienfaisant qui lui procurait une si délicieuse surprise ; mais il n'y avait pas moyen de supposer, au dix-neuvième siècle, que les habitants de l'empyrée employassent leurs loisirs à de pareils amusements, et l'on ne pouvait chercher que sur la terre l'aimable auteur d'une attention si délicate.

Élisabeth souhaitait vivement savoir quelle était la personne qui lui faisait cet envoi, mais elle désirait beaucoup aussi examiner le contenu des caisses ; et, nous devons en convenir, entre ses deux curiosités, ce fut la curiosité des yeux, de la vanité, qui l'emporta sur celle du sentiment.

Il est vrai qu'en regardant toutes ces babioles on pouvait trouver le mot de l'énigme, soit par une explication franche, positive, soit par quelque indice assez significatif pour la mettre sur la voie.

On étala donc aux regards émerveillés de l'impératrice tous les brillants chiffons renfermés dans ces boîtes ; on ne savait que préférer, que choisir, parmi ces ajustements de toutes sortes, plus gracieux les uns que les autres ;

les fleurs, les plumes, les rubans, les dentelles ornaient diversement, mais toujours avec goût, des bonnets, des chapeaux, des toques d'une élégance à mettre à l'envers tous les cerveaux féminins ; et si l'on veut ajouter au plaisir que devait éprouver une jolie femme en contemplant si attrayantes futilités, le secret espoir de la tendre épouse qui comptait sur ces élégants auxiliaires pour attirer les regards distraits de son inconstant ami ; si l'on veut voir d'un coup d'œil malicieux, comme celui d'Élisabeth, le dépit de M<sup>me</sup> de Narishkim à l'aspect de sa rivale parée de tant d'objets divers, également dignes de ses envieux regrets, de ses désirs superflus, on aura une juste idée de la joie de l'impératrice.

Cependant elle eût bien voulu savoir à qui adresser ses remerciements et se perdait en conjectures, lorsqu'elle aperçut au fond de Tune des caisses un papier plié en quatre ; elle le saisit, l'ouvre : il était sans cachet, sans signature et ne contenait que ce peu de mots : « Toutes ces modes sont nouvelles, encore inconnues dans Paris, et ne seront livrées au public que dans une quinzaine de jours. »

Cette délicate précaution qui fixait à la même époque l'apparition de ces nouveautés à Paris et à Saint-Pétersbourg, ne laissait plus aucun doute à Élisabeth sur la première origine de cet envoi.

En effet, il fallait qu'on eût assisté à l'entretien qu'elle avait eu avec l'ambassadeur français, il y avait quelques semaines, pour avoir aussi bien compris, aussi bien satisfait ses désirs inavoués de jolie femme, d'épouse délaissée ; et ses soupçons ne pouvaient s'arrêter que sur le duc de Vicence lui-même, qui seul avait pu instruire Napoléon de cette fantaisie, en lui donnant l'impulsion de la plus délicieuse surprise qui eût jamais ébloui ses yeux.

Mais comment supposer chez un diplomate le tact exquis des convenances de boudoir ; et la connaissance approfondie des mystérieuses ambitions du cabinet de toilette, nécessaires à la réussite d'une intrigue si différente de ses occupations habituelles ?... L'impératrice pensait plutôt que le prince de Wolkrow n'était pas étranger à cette affaire, frivole en apparence, mais qui prouvait de nouveau à la belle souveraine combien son ami devinait vite les moindres mouvements de son âme.

Elle ne s'était pas trompée, ainsi que nous l'avons vu, et l'heureux Paul devait recueillir la plus douce récompense de son attention, en voyant le plaisir qu'il avait causé à celle qu'il aimait au delà de toute expression ; en

voyant surtout le gré qu'elle lui en savait, et qu'elle lui manifesta de la manière la plus amicale.

Le soir même, à son cercle, l'impératrice s'avança vers lui, dès qu'il entra, et, lui parlant d'un ton encore plus affectueux que de coutume, elle lui fit entendre avec ce sentiment parfait des bienséances qui sait tout avouer sans dire un mot de trop, combien elle était reconnaissante de ses soins officieux ; puis l'ambassadeur français étant venu lui offrir son hommage avant que Paul eut eu le temps de demander l'explication des paroles obligeantes qui venaient de résonner si harmonieusement à son oreille, elle se tourna vers le duc de Vicence, et, le menaçant d'un geste gracieux, elle lui dit en souriant : — Vous avez été indiscret, monsieur ! .... Au reste, je suis femme et n'ai pas le courage de vous en vouloir.... Vous pouvez assurer que j'ai trouvé tout ravissant !.... Il n'y a que vos compatriotes qui puissent ainsi apposer le cachet du bon goût à tout ce qui sort de leurs mains !...

Caulaincourt ne sut pas d'abord de quoi il s'agissait, l'empereur Napoléon n'ayant pas cru devoir lui confier son projet, dans la crainte de donner une couleur officielle à sa galanterie purement française. Il comprenait d'ailleurs, cet homme extraordinaire en tout, et chez lequel le sentiment des convenances semblait inné jusque dans les plus petites choses, il comprenait que ces chiffons n'ayant aucune valeur réelle ne pouvaient être offerts à l'impératrice, et que la jeune femme aimant à briller dans le monde pouvant seule y attacher quelque prix, il fallait garder un strict incognito dans cet envoi en l'adressant à Élisabeth.

Elle avait raison, du reste, d'être joyeuse de posséder tant de moyens nouveaux de se faire jalouser de M<sup>me</sup> de Narishkim ; son triomphe était certes complet ; et, chose bien rare dans les annales de la vanité, il devait durer longtemps, ou tout au moins jusqu'à ce qu'elle se fût parée, tour à tour, de chacune des élégantes fantaisies contenues dans les quatre immenses caisses.

Aussi se souviendra-t-on toujours, dans les salons de la capitale de l'empire russe, d'une aussi mémorable époque ; les fastes de la mode nous apprendront que jamais l'impératrice n'avait brillé de tant d'éclat. Elle était plus que jolie, alors ; ses traits doux et fins respiraient un contentement absolu ; tous ses mouvements avaient de la souplesse, de la grâce ; son maintien était majestueux et bienveillant à la fois ; elle savourait avec délices le succès le plus désirable aux yeux d'une femme vertueuse : elle

l'emportait enfin sur sa dangereuse rivale et contraignait, à force d'art, son inconstant ami à la trouver jolie.

Alexandre, attiré vers sa charmante compagne par la singularité de sa toilette, ne pouvait se dispenser de rendre justice aux attraits qu'elle faisait si bien valoir, qu'il n'eût peut-être pas remarqués sans cela, et l'heureuse Élisabeth, profitant de ses avantages afin de captiver un cœur jadis tout à elle, était innocemment, vertueusement coquette pour lui plaire. Chacun vantait son amabilité, ses grâces, sa figure les femmes raffolaient de sa toilette, qu'elles imitaient les jours suivants ; quelques-unes, à la tête desquelles était Antonie, n'osant la critiquer ouvertement, maigrissaient de dépit en voyant une si désolante supériorité ; et les hommes, sans se rendre compte de la cause indirecte de leur admiration, n'avaient pas encore trouvé l'impératrice si bien mise. Elle enlevait tous les suffrages.

Le premier jour, surtout, fit fureur, et, pour me servir des termes consacrés aux ovations de la mode par l'aréopage féminin dont les arrêts sont sans appel quand il s'agit de décider de la réussite ou de la chute d'une parure nouvelle, pour employer le langage technique, je dirai que la révolution opérée par l'apparition de toutes ces babioles l'ut délirante, phénoménale, sans exemple jusqu'alors ; on ne parlait plus d'autre chose dans les salons de Saint-Pétersbourg, et la courtoisie du conquérant français était vantée outre mesure par les plus jolies bouches, car on pense bien que le voile transparent dont Napoléon s'était enveloppé n'avait pas tardé à être soulevé par la curiosité féminine.

Le prince de Wolkcrow était largement payé de ses attentions. Élisabeth, fort intriguée d'abord du mystère qui lui dérobait la véritable source de cette charmante surprise, avait interrogé le duc avec l'adroite insistance qui ne manque jamais d'atteindre son but, soit par l'importunité, soit par la ruse ; l'ambassadeur n'avait rien celé à la royale questionneuse, et dès le lendemain de cette découverte, dont son cœur avait deviné la moitié, elle disait à son discret admirateur, avec cette inflexion de voix touchante qui la distinguait et dont le charme est intraduisible : — Paul, je sais tout ; le duc de Vicence ne m'a point laissé ignorer que vous aviez eu la première idée de l'aimable envoi que l'empereur des Français vient de me faire avec tant de galanterie ; vous avez su lire jusqu'au fond de ma pensée ; votre délicate sollicitude ne s'effacera jamais de ma mémoire ; je conserverai toujours avec reconnaissance le souvenir de cette époque fortunée, et quand je me

rappellerai ces jouissances réitérées, ces heureux moments, je me dirai : C'est à lui que je les dois !

Paul ne respirait plus en écoutant ces douces paroles ; il croyait rêver et n'osait pas savourer son bonheur, dans la crainte de le voir s'évanouir ; cependant l'impératrice n'avait pas encouragé sa passion, au contraire, elle semblait lui ôter tout espoir de retour, en lui témoignant une si joyeuse gratitude du triomphe conjugal qui la rapprochait d'un époux idolâtré ; mais le véritable amant se dévoue à la félicité de l'objet aimé ; il sait, au besoin, s'immoler lui-même à cette précieuse félicité ; et, dans sa généreuse abnégation de tout intérêt personnel, il borne son ambition à contribuer, ne fût-ce que d'une manière indirecte, au bonheur de son amie.

Peu de gens, je le sais, comprendront cette pure affection, ce culte du cœur si bien dégagé d'égoïsme ; mais, je l'ai déjà dit, l'amour de Paul pour sa vertueuse souveraine était devenu sa religion, son existence entière, et son penchant, épuré par l'honneur, n'avait aucun point de contact avec les mauvaises passions qui agitent le commun des hommes.

Aussi, dans cette circonstance comme dans toutes les circonstances analogues, Paul, tremblant de se trahir, n'osa ni proférer un seul mot ni regarder l'impératrice ; il se tut et baissa les yeux, aimant mieux passer pour impoli que de s'écarter le moins du monde des bornes d'un scrupuleux respect. Mais son émotion n'avait point échappé à celle qui la faisait naître : Élisabeth interpréta favorablement son silence et le jeune prince, en la quittant, avait l'imagination si exaltée, son sang s'était animé d'une si fiévreuse agitation, qu'il eut beaucoup de peine à trouver quelques heures de sommeil. Son génie tutélaire veillait alors autour de sa couche brûlante, il pensa qu'une aussi héroïque immolation méritait une récompense, et, pour le dédommager des sacrifices continuels que la vertu lui imposait, il lui envoya la vérité en songe ; cette vérité qu'il avait entrevue, devinée, mais qu'il n'avait pas voulu regarder en face, afin de ne pas devenir fou de joie. Or, voici ce qu'il rêva.

Ils étaient seuls dans la campagne, non la campagne russe, mais la campagne italienne avec son atmosphère chaude, embaumée, avec sa verdure embellie de fleurs vivement colorées ; ou, pour mieux dire, c'était la serre favorite de l'impératrice, une espèce de boudoir parfumé d'arbustes odoriférants ; un bosquet artificiel où la jeune souveraine aimait à venir rêver quelquefois, et dans lequel personne n'eût osé pénétrer sans sa permission spéciale. Elle venait d'y appeler le prince et lui faisait remarquer

un changement singulier qui s'opérait à son arrivée, et dont il cherchait vainement à se rendre compte : le plafond, les murs de l'appartement avaient fait place au ciel le plus pur ; un air tiède circulait autour d'eux ; des oiseaux gazouillaient dans les arbrisseaux voisins ; un ruisseau d'eau vive coulait à leurs pieds ; ils étaient libres, sans témoins, sans entourage. Élisabeth lui fit signe de s'asseoir à ses côtés, sur un banc de gazon, en lui disant : — Je vous aime, Paul....

A ces mots il se jette à ses genoux, et dans son délire il va lui avouer son amour, lorsqu'elle pose ses doigts effilés sur les lèvres de l'imprudent, le relève, le force à s'asseoir de nouveau, et reprend avec une angélique expression de reproche et de bonté : — Je vous aime comme une tendre sœur, Paul ; vous n'ignorez pas que je ne saurais vous aimer autrement.... Ne me dites rien : je connais vos sentiments pour moi et voudrais pouvoir vous payer de retour sans manquer à mon devoir, à mes serments, à la plus douce inclination de mon cœur ; mais ce cœur ne m'appartient plus ; je ne puis vous y donner qu'une place secondaire : mon amitié en échange de votre amour.... le voulez-vous ?... Puis, avant de lui laisser le temps de répondre, elle ajouta avec précipitation : Oui, je le vois, vous y consentez. à condition, néanmoins, que vous ne me ferez jamais l'aveu d'une affection qui deviendrait criminelle dès qu'elle ne serait plus enveloppée des ombres du doute.

En achevant ces paroles, Élisabeth se leva et demeura quelques secondes debout devant lui, en fixant sur ses yeux des yeux pleins de douceur. Elle était ravissante ainsi, et son jeune adorateur, hors de lui, allait peut-être encourir sa colère en oubliant les sages résolutions prises avec tant de grandeur d'âme, lorsqu'il s'éveilla.

Le jour, en frappant ses paupières, fit disparaître le doux fantôme évoqué par son ardente imagination ; mais il ferma les yeux bien vite, en appelant tout bas l'ombre chérie qui venait de le faire tomber en extase, et l'ombre revint encore s'incliner sur son lit, puis murmurer à son oreille : — Oui, Paul, je vous aime....

Peut-être avait-elle ajouté une seconde fois : comme une sœur, mais il se réveilla alors entièrement et ne put entendre la fin de la phrase !...

Une course aux traîneaux devait avoir lieu dans cette matinée ; Wolkcrow fit sa toilette, et sa figure épanouie, la joie intérieure dont son air, sa démarche, son langage portaient l'empreinte, la teinte de félicité secrète

répandue sur toute sa personne, lui étaient si avantageuses, que tout le monde s'accordait à dire qu'il n'avait jamais été si beau cavalier.

Oh ! c'est que le bonheur embellit, et Paul était bien heureux. !...

Heureux en songe seulement !... mais qu'importe ! le plus parfait bonheur que l'homme puisse goûter ici-bas n'est-il pas tôt ou tard une riante chimère, quand il n'existe plus qu'en souvenir ? Hélas oui ! le bonheur n'est qu'un beau rêve prolongé ; et la seule différence qu'il y ait entre l'heureux dormeur et le favori du sort, ne consiste que dans l'heure du fatal réveil.

Demandez plutôt aux élus du Destin, quand la Fortune ne sourit plus à leurs vœux !...

Pauvre Élisabeth ! elle aussi n'avait fait qu'un aimable songe, et pourtant il y a encore une caisse entière dont les jolis chiffons n'ont même pas été essayés !... Son réveil a été bien prompt !...

## XVII — La Fête Française.

Pendant que l'impératrice se livrait avec entraînement à l'espoir de dessiller peu à peu les yeux d'Alexandre sur les ambitieux projets de sa belle rivale, celle-ci, piquée au vif d'une supériorité à laquelle on ne l'avait pas accoutumée, jurait une haine implacable à celle qui l'humiliait ainsi ; et lorsque l'animosité, la jalousie, la vengeance, l'amour-propre blessé, la coquetterie, la soif du pouvoir suprême veillent ensemble, leurs vigilantes manœuvres sont bien dangereuses.

Caroline, dont le talent d'imitation était poussé fort loin, consolait sa maîtresse du triomphe d'Élisabeth, en copiant elle-même, ou en faisant confectionner sous sa direction les articles qui avaient produit le plus d'effet aux réunions précédentes ; mais cela ne suffisait pas à la vanité d'Antonie, qui voulait donner, et non pas suivre, l'impulsion de la mode. Habitée à servir de modèle aux autres élégantes de Saint-Petersbourg, elle prétendait occuper sans partage le trône de la mode et traiter en usurpatrice celle qui aurait l'audace de s'y asseoir à côté d'elle.

La rusée Française qu'elle avait à son service la secondant de tout son pouvoir, parvint à force d'intrigue à voir les divers objets de fantaisie contenus dans la quatrième caisse ; son coup d'œil, d'une admirable justesse, grava dans sa mémoire jusqu'aux moindres détails de ces brillantes inutilités, dont elle avait fait une étude particulière, et d'habiles ouvrières étant mises à sa disposition, leurs mains industrieuses, travaillant avec zèle selon ses indications, firent de si désespérantes copies des jolies toilettes d'Élisabeth, qu'à la soirée suivante elles parurent mises comme deux sœurs, ces deux rivales si loin d'avoir l'une pour l'autre des sentiments fraternels !

Antonie triomphait à son tour. Quoiqu'elle ne fût pas aimée généralement, à cause des vices de son cœur, que l'orgueil et l'ambition avaient desséché, on était obligé de convenir que rien d'aussi beau n'avait encore respiré sous le soleil.

L'empereur, que les charmes célestes de sa compagne avaient distrait un instant, reprit bientôt des chaînes dont il sentait la pesanteur sans avoir le courage de les briser. D'ailleurs Élisabeth, modeste, vertueuse, sensible et bonne, ne pouvait avoir qu'une coquetterie factice, de circonstance, bien

facile à décourager par conséquent. Elle avait cherché à plaire afin de ramener un volage époux ; mais ce but manqué l'arrêtait au milieu de sa course, et puisque Alexandre s'éloignait d'elle, tous les hommages réunis des autres hommes lui devenaient indifférents.

M<sup>me</sup> de Narishkim n'éprouva donc aucune résistance de sa part quand elle lui arracha le sceptre de la mode, que l'impératrice n'avait jamais ambitionné que pour recouvrer l'affection de son mari. La jolie coquette, fort étonnée même de vaincre sans combat, et presque honteuse d'une victoire si facile, se fit une sorte de point d'honneur de lui adresser quelques excuses détournées sur la hardiesse de son indiscret larcin ; mais Élisabeth, dédaignant des plaintes humiliantes, ne lui témoigna son mécontentement que par une froide politesse qui déconcerta momentanément la coupable, et la duchesse de Lomanzoff fut seule dépositaire des angoisses inaperçues de son âme brisée.

— Eh bien ! ma chère Catherine, lui dit-elle quand il leur fut permis de s'entretenir sans témoins, eh bien ! vous voyez qu'il l'aime toujours ? Avez-vous remarqué quels regards passionnés il jetait sur elle ? comme il la trouvait belle ?... Hélas ! il avait raison ! elle était ravissante !... Oh ! que je fus insensée de supposer qu'il fût possible de lutter contre une pareille femme ! j'aurais mieux fait de lui rendre les armes d'avance ! Quand on est sûr d'être terrassé, à quoi bon combattre ?

— Et pourquoi cela, madame, répartit la duchesse avec chaleur, n'est-ce pas déjà beaucoup d'éclipser une telle rivale, ne fût-ce qu'un jour ? Puis l'affectueuse confidente cherchant à consoler sa maîtresse, à lui rendre une espérance qu'elle n'a plus elle-même, entassait sophismes sur sophismes pour lui démontrer que l'empereur ne pouvait demeurer longtemps enchaîné par les attrait décevants d'une froide coquette ; mais le coup était porté, et la triste Élisabeth secouait la tête d'un air incrédule aux raisonnements erronés de la duchesse.

— Votre bonne amitié pour moi vous aveugle sur l'état du cœur de mon inconstant époux, ma chère Catherine, lui disait-elle en souriant avec mélancolie ; j'ai d'abord espéré comme vous qu'Alexandre, en s'apercevant de l'insensibilité de la femme à laquelle il adressait ses soupirs, ne subirait son esclavage que pendant peu de mois ; mais je vois enfin, par une douloureuse expérience, combien on s'abuse aisément quand on aime ! L'amant bien épris se refuse même à l'évidence dès qu'elle lui prouve la froideur de l'objet aimé ; et si la bouche adorée lui dit : Je vous aime !

l'univers entier lui crierait le contraire, qu'il ne croirait pas l'univers. Telle est la position d'Alexandre vis-à-vis de ma séduisante rivale ; il ne saurait nier, sans fermer les yeux exprès, son orgueil, son insatiable ambition, sa froide vanité, sa coquetterie proverbiale, son besoin effréné de conquêtes, mais à peine ses lèvres menteuses ont-elles répété : Je vous aime ! qu'il oublie tout pour se lier, avec la naïve crédulité d'un enfant, aux vaines protestations de son idole. Le magique ascendant de cette enchanteresse sur l'âme magnanime de l'empereur est indestructible ; elle possède un souverain talisman pour dominer ses adorateurs, et jamais, non jamais les yeux prévenus que ses merveilleux appas ont fascinés, ne seront dessillés ! Oh ! je suis bien malheureuse !

Personne, cependant, ne connaissait à la cour tout ce chagrin concentré qui rongait le cœur de l'impératrice ; l'habitude de cacher ses plus intimes pensées sous le masque de la bienveillance, de l'enjouement, cette habitude que sa double qualité de femme et de reine lui avait rendue familière, lui aidait à dissimuler sous les apparences de l'aménité ses cuisants soucis ; et si l'on excepte le duc de Vicence, le prince de Wolkow, ainsi qu'un petit nombre d'observateurs attentifs, tout le monde la supposait heureuse parce qu'elle ne se plaignait pas, parce qu'elle semblait même prendre une part réelle aux plaisirs qui se succédaient sans interruption autour d'elle. Parmi les princes et les seigneurs russes qui rivalisaient de luxe, à cette époque somptueuse, on citait le grand chambellan M. de Narishkim, beau-frère d'Antonie ; les bals qu'il offrait dans son magnifique palais de Saint-Petersbourg avaient un aspect de féerie dont la France ne présente aucun modèle : c'était une profusion de fleurs, de glaces, de dorures, de soieries, de parfums, qui enivrait tous les sens ; les buffets étaient surchargés de tout ce qui pouvait flatter le goût, les yeux, l'odorat ; l'or et les démarches étaient prodigués pour rassembler dans ce temple de la Fortune les plus rares productions des pays lointains. Les célébrités parisiennes dans les beaux arts : Boïeldieu, Lafont, nos meilleures cantatrices, nos danseuses les plus en vogue, étaient invités avec une irrésistible courtoisie, ou magnifiquement rétribués par l'amphitryon, afin de multiplier les plaisirs de ses charmantes fêtes. Lafont, bien sûrement alors le premier violon de l'Europe, et les délicieuses partitions du suave Boïeldieu, avaient dans les concerts un succès de vogue, que la ravissante voix de M<sup>me</sup> Lafont ainsi que les talents consommés de ses belles compatriotes se chargeaient de soutenir.

Mais si les concerts du grand chambellan avaient une réputation bien méritée, ses bals surtout obtenaient tous les suffrages : ses salons étaient si resplendissants de clarté, qu'on eût pu croire qu'il avait emprunté le soleil ; et le souper, qui laissait aux convives le temps de reprendre des forces, était toujours servi avec autant de goût et d'élégance, que de richesse.

Antonie, comptant beaucoup sur l'influence de cette somptuosité princière pour la réussite de ses plans ambitieux, la favorisait de tout son pouvoir afin d'éblouir les yeux de l'empereur et de s'approcher le plus près possible de ce trône où elle voulait monter.

Usant de son ascendant sur l'esprit du czar, elle sollicita et obtint pour son beau-frère le titre de prince ; mais sa puérile vanité devait baisser pavillon devant l'orgueil masculin du chef de sa famille.

M<sup>me</sup> de Narishkim, jugeant d'après elle le grand chambellan, ne douta pas du plaisir que lui causerait cette élévation, et, dans son amour-propre de femme, elle se hâta de mettre le public dans la confidence, et le bruit courut bientôt à Saint-Pétersbourg que l'empereur allait conférer la dignité de prince au frère aîné du grand écuyer.

Le duc de Vicence (l'un des premiers instruits par la jolie comtesse, fière d'un honneur qui ne pouvait manquer de rejaillir un peu sur elle,) se crut obligé de saisir la plus prochaine occasion de complimenter le grand chambellan à ce sujet. Quelle fut donc sa surprise en apprenant, de la bouche même de ce seigneur, que le czar avait essuyé un refus positif, un refus hautain dont tout autre que cet excellent prince se fût probablement formalisé.

— Vous avez un essaim de génies à vos ordres, lui dit l'ambassadeur français en se promenant un jour avec ce magnifique seigneur dans l'une des serres chaudes qui faisaient partie des appartements de réception, et l'on pourrait vous croire en communication avec quelque fée bienfaisante, en admirant toutes ces merveilles ; on ne saurait en disconvenir, le titre de prince conviendra le mieux du monde au souverain maître de ces lieux enchantés.

— Comment ! vous aussi, monsieur le duc, vous ajoutez foi à cette ridicule nouvelle ? répartit sur-le-champ M. de Narishkim avec l'accent du plus froid dédain ; moi prince ! et pourquoi donc, s'il vous plaît ? que manque-t-il à la splendeur de ma race, à la magnificence de ma fortune ? Tournez les yeux de tous côtés ici, monsieur le duc, et dites-moi si quelque chose peut me faire lever la tête plus haut dans la hiérarchie sociale ? Ce

bruit est bon pour amuser les oisifs ; mais vous, monsieur l'ambassadeur, vous ne sauriez ignorer la vérité tout entière, parce que je ne voudrais pas pour rien au monde qu'on s'imaginât à votre cour qu'un Narishkim pût tenir le titre de prince d'un autre que de lui-même ! Voici ce qui a donné lieu à cette nouvelle : l'empereur, rendant justice sans doute à l'ancienneté de ma famille, au rang honorable qu'elle occupe parmi notre aristocratie, m'a exprimé, en effet, le désir de m'élever à cette dignité, mais écoutez ma réponse : Sire, lui ai-je dit avec une hardiesse respectueuse, quand on a l'honneur d'appartenir d'aussi près à Votre Majesté, le titre de prince n'ajoute rien à l'illustration d'une race. Pierre le Grand descend des Narishkim ; les Narishkim sont nobles à l'égal de l'empereur de toutes les Hussies. Sire, vous trouverez peut-être ce langage un peu téméraire ?. ... Monsieur le duc, ajouta en riant le grand chambellan, je ne sais s'il a déplu à Sa Majesté, mais je dois supposer le contraire puisque je suis encore en faveur et qu'on ne me parle plus de principauté.

La comtesse, à laquelle Caulaincourt rapporta cet entretien, en fut à la fois satisfaite et mécontente : il plaçait sa famille trop près du trône dans l'opinion d'un étranger aussi distingué que l'ambassadeur français, pour qu'elle ne se consolât pas un peu d'avoir échoué dans son entreprise.

Et puis Alexandre fut le premier à plaisanter avec elle sur la susceptibilité nobiliaire de son beau-frère, dont les prétentions impériales ne lui parurent point exagérées. Du reste, cette concession faite par l'amour à la beauté, parut à l'ambitieuse coquette d'un heureux augure pour le projet qu'elle nourrissait en secret d'envahir ce trône auquel on lui reconnaissait presque des droits indirects ; et tandis qu'elle cherchait un prétexte plausible pour aborder avec talent ce sujet délicat, le divorce de Napoléon allait lui fournir un exemple favorable à ses desseins et lui servir de marchepied pour atteindre son but.

On parlait déjà sourdement de la nécessité où se trouverait l'empereur des Français de répudier Joséphine afin de contracter une nouvelle alliance plus avantageuse aux intérêts de l'État, une alliance qui lui donnerait au moins l'espoir d'avoir un héritier.

— Eh ! bien ! monsieur l'ambassadeur, comment tout cela finira-t-il ? disait à Caulaincourt le gouverneur de Saint-Pétersbourg (Benkendorf, frère de la princesse de Liéven) ; comment votre souverain viendra-t-il à bout de surnager au milieu de cet océan de difficultés ? Il y a de la fatalité dans cette destinée, mon cher duc ; il est fâcheux de se voir obligé de choisir entre une

gloire sans repos ou l'adversité sans terme, et pourtant il faut opter, je ne vois point de milieu !

— Comment cela, s'il vous plaît ? répliqua vivement l'ami du grand Napoléon ; je croyais que mon redoutable maître avait prouvé, non loin de la Neva, qu'il savait commander à la Fortune et tendre une main pacifique à ses ennemis vaincus, tandis que les foudres de la guerre étaient encore allumés dans l'autre ?

— Je me garderai bien d'attaquer la haute renommée de votre héros, monsieur le duc, et vous vous pressez trop de le défendre lorsque je rends toute justice à ses talents militaires, à sa grandeur d'âme ; mais à quoi lui servira son génie contre la force des choses, qui l'entraîne inévitablement à sa perte ? Quand il détruirait toutes les armées de l'Europe, dépend-il de lui d'éteindre l'esprit de coalition toujours animé contre lui ? Voyez-le plutôt, à présent, faire tête à la fois à l'Autriche, dans les États héréditaires, en Pologne, dans le Tirol, en Italie, en Dalmatie ; à l'Angleterre, en Belgique ; en Portugal, en Espagne, aux deux peuples de la péninsule dans les colonies françaises ; aux partis insurrectionnels organisés dans le nord de l'Allemagne ; aux foudres du Vatican à Rome ; à la faction domestique qui le poursuit jusque dans sa capitale ; comment pourra-t-il seul conjurer tant d'éléments divers ? où trouvera-t-il des torrents de sang toujours renouvelés pour éteindre la haine, l'envie de tous ces peuples, l'implacable animosité de sa terrible rivale, de l'orgueilleuse Angleterre surtout ?.... L'Angleterre, ce monstre amphibie qui renaît sur les vastes mers quand on l'a étouffé sur le rivage !.... L'Angleterre, qui ne serait pas vaincue lors même qu'on lui enlèverait le sceptre maritime qu'elle tient pourtant d'une main de fer et que les prodigieux efforts de vos plus célèbres amiraux n'ont jamais pu lui arracher ! car elle exerce noblement la vertu de l'hospitalité, la fière Albion : le successeur légitime de l'infortuné Louis XVI est gracieusement accueilli par la plus mortelle ennemie du conquérant des Français, et cette famille détrônée, prête à déployer le drapeau blanc au premier signal, est l'orage menaçant toujours suspendu sur sa tête, et dont il ne saurait retarder l'explosion.

— Vous connaissez encore bien mal le génie de notre empereur, interrompt le duc de Vicence avec un sentiment d'orgueil national qui lui dérobe les périls de son maître, il ne trouve point d'obstacle invincible et sait au besoin enfanter des prodiges ! Oh ! que Paoli l'avait bien jugé en

disant qu'il était taillé à l'antique ! Oui, oui, c'est un homme de Plutarque, un demi-dieu !..

— Je conçois aisément votre exaltation pour un tel chef, reprit Benkendorf en souriant de la véhémence de Caulaincourt, mais que voudriez-vous opposer à l'irrésistible entraînement des circonstances ?... Il y aurait pourtant une puissante digue à élever contre la haine britannique, ajouta le gouverneur après une longue pause, ce serait d'exécuter le dessein qu'on lui suppose depuis quelque temps : de divorcer pour chercher un appui parmi les principales puissances de l'Europe. S'il épousait une princesse russe, par exemple ; si le ciel lui accordait un fils, il se ménagerait une immense ressource en cas de revers, et....

— Il n'en aura pas besoin, monsieur le gouverneur, interrompit de nouveau le duc avec hauteur ; l'empereur Napoléon a su se placer lui-même sur le premier trône du monde, en s'appuyant sur son épée seulement ! Pourquoi chercherait-il un soutien étranger pour s'y maintenir ? L'arme redoutable avec laquelle il franchit si promptement l'incommensurable espace qui le séparait de la souveraineté de l'univers, son épée de sous-lieutenant, est-elle donc rouillée dans le fourreau ? et s'il a perdu quelques-uns de ses braves compagnons d'armes, si la mort de l'Achille français, du brave duc de Montebello, l'a plongé dans la douleur, ses fidèles amis ne sont pas tous étendus sur le champ de bataille ; des milliers de bras s'armeront pour sa querelle ; le sol français est fertile en héros, son sein fécond est prodigue en miracles ; quand le fer étranger le déchire, il en fait surgir des légions de guerriers ; d'ailleurs, les Bourbons sont un vain épouvantail qui ne saurait effrayer les serviteurs de Napoléon sur la stabilité de son règne ; cette famille est usée ; elle n'a plus de sympathies en France ; ses membres n'ont pas assez d'énergie pour maîtriser la grande crise sociale qui tourmente le genre humain à présent ; on n'en veut plus, et le petit nombre de partisans qu'elle conserve encore, n'a d'écho que dans les vieux manoirs, où la civilisation a négligé d'effacer les derniers vestiges de la féodalité !... Au lieu que Napoléon est l'élu de la nation ! nous l'aimons, nous l'adorons tous ; nous verserions jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour lui.... Et puis, ne vous y trompez pas, monsieur, notre glorieux chef n'est point un usurpateur ! non certes : le trône sur lequel il s'est assis était vide quand il y est monté, ou plutôt il était renversé, sa main de géant l'a relevé, et la victoire a trop bien légitimé sa conquête depuis, pour qu'on ose la lui disputer !

Un léger signe de tête d'incrédulité, qui voulait dire : nous verrons, l'avenir nous apprendra lequel de nous deux a raison, fût la seule réponse de Benkendorf aux prévisions chaleureuses du digne représentant de l'empereur des Français à Saint-Pétersbourg.

En effet, toute discussion sur ce sujet devenait pour le moins inutile avec un homme d'une partialité aussi passionnée que le duc de Vicence, et les événements seuls pouvaient donner gain de cause à son adversaire, trop poli, du reste, pour soutenir son avis avec opiniâtreté.

Quoi qu'il en soit, au fait, des motifs plus ou moins fondés de l'opinion publique sur les projets de mariage de Napoléon, le bruit qui avait couru, d'abord en secret, à cet égard, prenait de jour en jour plus de consistance, et l'ambassadeur, désapprouvant ce divorce, cherchait à s'étourdir sur son accomplissement, en multipliant les fêtes, afin d'égaliser la magnificence russe, suivant les ordres précis de l'empereur

On cite particulièrement, à cette époque, un bal donné à l'ambassade, dont la splendeur surpasse toute croyance. Qui pourrait s'imaginer, effectivement, si de nombreux témoins ne l'attestaient pas, qu'au souper de cette belle réunion des cerises à quatre francs la pièce furent servies avec autant de profusion que si elles n'avaient coûté que vingt sous la livre ; il y avait aussi, entr'autres mets d'un prix exorbitant, une assiette composée de cinq poires, assez belles à la vérité, mais ayant été payées vingt-cinq louis chacune : cent vingt-cinq louis pour une assiette de poires ! encore n'était-ce pas une exception !... Personne ne remarquait cette prodigalité ; et comment en eût-on été surpris ?... Lorsque toutes les tables des grands seigneurs russes étaient aussi somptueusement servies, on eût trouvé ridicule que celle de l'ambassadeur français fût moins magnifique. Le premier secrétaire de Caulaincourt, le jeune de Rayneval, se révoltait un peu contre de pareilles extravagances, et l'empereur des Français lui même, tout en recommandant à celui qui le représentait de se conformer aux usages de la cour de Russie, était fort mécontent, au fond, de ces folles prodigalités. Quoique les ennemis eussent payé d'avance les violons, il n'en avait pas moins de peine à digérer ces poires et ces cerises ; et la preuve de son irritation intérieure, c'est qu'il répondait avec un peu d'humeur au duc de Vicence, qui l'amusait de ces détails dans sa correspondance privée : « Quand j'étais sous-lieutenant, j'aurais été bien enchanté d'avoir votre assiettée de poires de Russie pour le revenu d'une année ! Il faut que ces gens-là soient stupides ou fous ! » Mais on ne pouvait agir autrement, et,

malgré le déplaisir secret de Napoléon, Caulaincourt fut obligé de suivre le torrent.

La comtesse de Narishkim donnait aussi de fort belles réunions ; toute la haute aristocratie se faisait un devoir de s'y rendre ; on traitait déjà la belle et noble favorite comme une souveraine ; elle avait une cour presque impériale ; une foule de flatteurs l'entouraient d'hommages, d'adulations exagérées, tandis que la triste Élisabeth, contrainte, par sa position, à contempler le triomphe de sa rivale d'un œil calme, faisait en dévorant ses soupirs le sacrifice de ses dernières espérances.

Cependant l'infortunée ne connaissait pas encore toute l'étendue des dangers qui la menaçaient ; elle entrevoyait bien à la vérité l'abandon de son époux, mais un abandon momentané, clandestin, et non le divorce auquel aspirait l'ambitieuse coquette.

Trompeuse sécurité, qu'entretenaient sans la partager la duchesse de Lomanzoff, le duc de Vicence et le jeune prince de Wolkerow.

Je dis sans la partager, parce qu'à Saint-Pétersbourg l'impératrice seule ignorait l'effrayant exemple que le grand Napoléon allait donner à son frère de Russie, et la coupable assurance avec laquelle M<sup>me</sup> de Narishkim laissait paraître ses prétentions au trône.

Comme il a passé vite, le bonheur d'Élisabeth ! Ah ! n'importe ! ne la plaignons pas ! A plus de huit cents lieues d'elle, dans une autre capitale, une autre impératrice, aussi bonne, aussi aimable, mais bien plus malheureuse, va donner au monde émerveillé la plus grande preuve d'obéissance et de résignation conjugale que puisse offrir une reine répudiée.

## XVIII — N'êtes-vous pas le Maître ?

Après avoir rempli les formalités nécessaires pour annuler son mariage avec Joséphine, Napoléon s'occupa à Trianon du choix de trois princesses qui lui convenaient presque également : une grande-duchesse de Russie, une archiduchesse d'Autriche et la princesse royale de Saxe ; mais, préférant la première, il fit nouer immédiatement des négociations à Saint-Pétersbourg.

Dès que M<sup>me</sup> de Narishkim eut connaissance des desseins de l'empereur des Français, elle en fut enchantée et les appuya près d'Alexandre ; elle sentait bien que l'autocrate, en donnant sa sœur en mariage à l'époux divorcé de M<sup>me</sup> de Beauharnais, approuvait par cela même ce divorce, fondé seulement sur la stérilité, et dès lors le rapprochement devenait facile à saisir, puisque Élisabeth n'avait pas non plus donné d'héritier.

Depuis longtemps la séduisante amie d'Alexandre attendait ce moment propice à ses desseins ; mais, trop adroite pour risquer sans une presque certitude une démarche de cette importance, elle avait essayé par degrés son ascendant sur l'esprit du monarque. Ses désirs les plus extraordinaires étaient des lois pour l'amoureux potentat, charmé de pouvoir lui plaire en lui accordant les faveurs les plus signalées pour ses parents, pour ses protégés. Son mari, son frère, son beau-frère, toute sa famille, tous ses amis occupaient les dignités les plus éminentes de l'État ; elle touchait au trône, il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour y monter. A la vérité, ce pas était le plus glissant, mais la présomptueuse Antonie n'avait pas été accoutumée à douter de son empire sur la volonté d'Alexandre, et, dans son orgueilleuse audace, elle porte sa main hardie sur la couronne d'Élisabeth, en disant à son amant, avec l'accent séducteur qui la rend irrésistible :

— N'êtes-vous pas le maître ?

Alexandre reste muet d'étonnement à cette téméraire prétention, à laquelle il n'avait pas voulu ajouter foi jusqu'alors. Cependant, tel est l'ascendant absolu que la comtesse exerce sur son âme, qu'il n'a pas le courage de s'expliquer franchement avec elle, et la quitte en lui faisant une réponse évasive. L'amour avait si fortement troublé sa raison, qu'il était

plus affligé qu'offensé des vues ambitieuses de la fière beauté qui mettait à un si haut prix le don de son cœur.

Antonie se méprit sur la véritable cause du silence de l'empereur, elle le prit pour un consentement tacite et redoubla de coquetterie auprès de lui afin de multiplier ses chaînes de manière à ce que sa volonté ne pût les briser dorénavant.

Mais les ravissants attraits, l'esprit, la finesse de la jolie femme avaient bien des obstacles à renverser encore avant de subjuguier tout à fait l'âme d'Alexandre, et son triomphe était loin de paraître assuré à ses plus zélés partisans.

En effet, il fallait d'abord la corrompre, cette âme magnanime, avant de lui persuader qu'on pouvait sans remords immoler les devoirs sacrés du mariage au soi disant intérêt de l'État ; il fallait combattre à la fois la noble conscience d'Alexandre et les éloquents avocats de l'impératrice, qui plaidaient sa cause avec tant de chaleur auprès de son époux ; il fallait l'emporter sur le bon ange d'Élisabeth, sur l'aimable et insinuant Caulaincourt, toujours prêt à prendre le parti de cette excellente princesse dans ses fréquents rapports avec l'empereur, et ce n'était pas une petite tâche !

Une lutte à mort s'établit alors dans le sein d'Alexandre entre la passion et le devoir, et cette lutte fut d'autant plus violente qu'il souhaitait avec une égale ardeur la possession de M<sup>me</sup> de Narishkim et le bonheur d'Élisabeth.

Élisabeth, son Élisabeth si longtemps l'unique objet de ses amours ! Élisabeth qui l'avait rendu si heureux avant qu'une fâcheuse fatalité lui eût fait rencontrer la sirène qui le tient sous le charme ; Élisabeth ! l'ange consolateur de ses mauvais jours ! Élisabeth, ce génie tutélaire qui sous les traits gracieux, délicats, d'une faible femme cachait une âme pleine de courage, du plus sublime courage, de celui qui sait souffrir en silence ! Élisabeth qui l'aimait comme aux premiers jours de leur union, il ne saurait en douter ! l'impératrice Élisabeth, bonne, sensible, vertueuse, jeune et belle, serait répudiée, chassée du trône, qui lui appartient à tant de titres, pour céder sa place à la plus coquette, à la plus intrigante, à la plus ambitieuse des femmes ! Non, cela ne sera pas ainsi, c'est impossible !....

Et pourtant, qu'elle est belle, sa rivale, que de grâces ! que d'appas ! que de talents ! quel son de voix enchanteur ! quel assemblage inouï des plus rares perfections !...

Puis, repassant l'une après l'autre, dans son esprit, chacune de ces brillantes qualités, Alexandre, s'exaltant l'imagination jusqu'au délire, s'écrie tout haut, en se parlant à lui-même comme s'il eût répondu à sa pensée de tous les instants :

— Eh bien ! je n'ai qu'un mot à dire, et tout cela est à moi, à moi pour jamais !...

Il avait à peine prononcé cette exclamation, échappée à l'enivrement de son cerveau, que le duc de Vicence le surprit dans cette pénible perplexité. A sa vue, l'empereur sentit le besoin de lui confier sa peine, de le consulter, avec l'arrière-pensée de trouver dans sa réponse un prétexte plausible pour justifier son penchant illégitime.

Il espérait, sans se l'avouer, que le fondé de pouvoirs de Napoléon approuverait le divorce de son maître et le lui proposerait pour exemple ; sa surprise fut donc extrême en entendant le duc s'élever hautement contre la détermination du chef de l'État, déclarer qu'il se fût opposé de toutes ses forces à cet acte intempestif, s'il eût eu voix délibérative au conseil, et prendre chaudement le parti d'Élisabeth contre la ravissante magicienne qui prétendait usurper sa place.

— Ainsi donc, reprit l'empereur avec un ton consterné, après une discussion assez vive sur ce sujet, ainsi je dois pour toujours renoncer au bonheur ?

— Vous, sire ! bon Dieu ! que dites-vous ! où trouver plus d'éléments de félicité qu'autour de vous ? Ah ! si l'empereur Alexandre n'est pas heureux, qui pourra l'être ici-bas ?

— On voit bien que votre cœur est calme, mon cher Caulaincourt ; on voit bien que vous n'aimez pas comme moi la plus séduisante et la plus inhumaine des femmes !.... Non, mon cher duc, il n'est plus de bonheur pour moi sur la terre sans la divine Antonie, et rien ne me coûtera pour l'obtenir !...

— Attendez du moins, sire, attendez encore, et surtout ne précipitez pas une résolution dont vous éprouveriez de cuisants regrets par la suite. On a vu des positions plus désespérées que la vôtre devenir ensuite fort dignes d'envie.

Cette dernière phrase fut accompagnée d'un sourire un peu railleur qui fit rêver Alexandre.

— Pourquoi riez-vous, monsieur le mauvais plaisant ? lui demanda enfin le monarque, en plaisantant lui-même, quoiqu'il fût un peu piqué du ton

moqueur de son confident ; ce n'est pas bien à vous d'être sans pitié pour le malheur.

— Je ne ris pas de vos tourments, sire, et le ciel m'en préserve ! je ris de votre aveugle foi dans la vertu d'une femme qui fonde son bonheur sur l'infortune des autres, sur un double divorce.

— Caulaincourt, vous abusez des privilèges de l'amitié pour calomnier une réputation à laquelle nul n'a encore osé porter la moindre atteinte : la comtesse de Narishkim, aussi sage que belle

— Dites aussi froide, sire !

— Vous ne croyez pas à la vertu des femmes, monsieur le diplomate ?

— Si vraiment, sire ! je crois à la vertu de la jeune fille modeste et réservée, de la tendre mère, de l'épouse dévouée ; mais quant à la coquette foulant aux pieds les plus saints devoirs pour satisfaire une insatiable avidité d'hommages ; quant à la coquette étouffant le cri de sa conscience pour courir après l'encens qui flatte sa puérile vanité, oh ! celle-là, fût-elle, du reste, d'une conduite irréprochable, celle-là me trouvera toujours incrédule !... je ne saurais croire qu'à son insensibilité.

L'empereur ne répliqua rien à cette censure indirecte de celle à laquelle il eût immolé, peut-être, l'excellente Élisabeth, sans la véhémence improvisation de son zélé défenseur, mais il demeura pensif, préoccupé, et, malgré sa passion, il ne put s'empêcher de partager l'opinion de l'ambassadeur, en ajournant indéfiniment ce projet de divorce que l'ambitieuse comtesse voulait lui arracher.

Caulaincourt a raison, se dit-il en se rappelant une foule d'incidents, de mots échappés, de gestes imprudents qui lui révélaient l'ambitieux égoïsme de la comtesse et son indifférence réelle pour une affection qu'elle ne souhaitait obtenir que dans l'espérance de s'en faire un piédestal. Caulaincourt l'a bien jugée : cette femme ne m'aime pas ; elle n'aime que le diadème impérial dont ma main pourrait orner son front. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! que maudit soit le jour qui offrit à mes yeux ce prodige de grâces, d'attraits et d'insensibilité ! Ne faut-il pas, hélas ! que je sois bien abandonné du ciel pour reconnaître la sécheresse de son cœur et lui donner le mien ; car je l'aime, moi, je l'aime comme un insensé !... Pourquoi n'a-t-elle pas de rivale ? pourquoi les plus belles personnes de ma cour sont-elles si loin de pouvoir lui être comparées ? Je donnerais des millions pour avoir la force de l'oublier !... Comme je me vengerais, alors ! comme je la ferais repentir de son orgueilleuse prétention ; comme je lui dicterais des lois, à

mon tour ! Mais où trouver une femme qui puisse soutenir un semblable parallèle ? Antonie est incomparable. !

Et l'empereur, en formant ce vœux d'inconstance, ne s'aperçoit pas que déjà la charmante comtesse a perdu quelque chose de son empire sur son âme. L'amant bien épris ne peut désirer la fin d'un amour sans lequel la vie n'aurait plus de prix à ses yeux, et celui qui désire aimer un nouvel objet a déjà commis l'infidélité dans son âme ; il la commettra véritablement à la première occasion.

Elle se présenta le jour même, cette occasion de secouer un joug dont on est bien près de se débarrasser dès qu'on commence à en sentir la pesanteur.

Une jeune femme d'une grande famille, mais sans fortune, la duchesse de Lawitzin, venait pour la première fois au cercle d'Élisabeth, qui l'avait reçue au nombre de ses dames d'honneur, depuis la mort de son mari, qu'elle avait perdu récemment ; les premiers mois du veuvage s'étaient passés dans la retraite, et son demi-deuil commençait lorsqu'elle parut à la cour.

Je ne sais si la sévérité du costume seyait à cette charmante personne, ou si son genre de beauté, tout opposé à celui de la comtesse, la rendait, par cela même, plus digne de la supplanter, en écartant toute crainte de comparaison, mais ce qu'il y a de certain c'est que sa vue fit une vive impression sur l'empereur et l'enleva soudain au servage de l'ambitieuse Antonie.

Elle était là pourtant, la séduisante sirène, elle était là dans tout l'éclat de la parure, et comme à l'ordinaire les regards jaloux des autres femmes, et les regards admirateurs des hommes, étaient fixés sur elle. Mais ceux d'Alexandre seuls ne pouvaient plus se détacher de l'étrangère ; M<sup>me</sup> de Narishkim était absente pour lui pendant cette soirée.

La belle duchesse s'aperçut à l'instant même de l'effet que son aspect avait produit ; son amour-propre en fut agréablement chatouillé d'abord ; l'ivresse de l'orgueil vint ensuite, sa tête s'exalta, puis, le délire de son cerveau passant dans son cœur, elle aima de bonne foi le prince qui lui rendait hommage, et, cédant à son inclination, elle devint coupable sans calculer les suites de sa faute.

Alexandre se livrait avec d'autant plus d'entraînement à cette passion naissante, qu'il espérait y rencontrer la fin de l'esclavage dans lequel il se débattait inutilement depuis tant d'années. Si le souvenir d'Antonie le troublait encore quelquefois, il le chassait avec empressement ; si sa

présence le faisait tressaillir malgré lui, il détournait la vue, courait auprès de la duchesse s'enivrer d'amour, de bonheur, et, semblable à ces malades dont un empirique endort les douleurs en frappant l'imagination, il se croyait guéri radicalement parce qu'il ne sentait plus son mal ! Mais ce mal devait renaître plus violent que jamais lorsque la satiété aurait usé l'amour trop aisément heureux du monarque, et c'était à ce moment qu'Antonie avait fixé l'heure de la vengeance !

Bientôt l'ennui se glisse en larron dans les tête-à-tête des deux amants ; la passion si vite satisfaite d'Alexandre ne suffit plus à sa félicité ; elle s'éteint peu à peu, et les égards seuls remplacent les fougueux transports que la crédule amante avait espéré pouvoir inspirer toute sa vie à l'un des plus grands potentats de l'Europe.

La duchesse fut comblée des bontés de son souverain : grâce à de magnifiques cadeaux, elle devint un des plus brillants partis de Saint-Pétersbourg, et comme l'empereur, en la quittant, avait mis beaucoup de politesse dans sa rupture, comme son amour-propre avait joué un plus grand rôle que le véritable amour, dans cette liaison éphémère, la belle délaissée consentit de bonne grâce, après quelques soupirs, à supporter les nouvelles assiduités d'un aimable consolateur, qui l'épousa.

Mais la fière comtesse ne fut pas si facile à apaiser, et quand Alexandre vint, en suppliant, confesser son crime, implorer un généreux pardon, demander avec instance à reprendre les fers qu'il avait brisés, son humble repentir ne put toucher le cœur de glace d'Antonie ; l'impérieuse coquette tint sa dignité haute vis-à-vis de son amant couronné ; elle avait juré de lui faire payer cher son inconstance passagère.

Son amour-propre de grande dame avait affreusement souffert de la nouvelle passion de l'empereur ; le triomphe de sa rivale était pour sa vanité féminine un coup de foudre qui pénétra vif et brûlant dans tout son être et la rendit furieuse contre l'heureux couple.

Cependant sa colère ne lui ôta pas le sentiment de sa position ; elle comprit qu'il fallait dissimuler son courroux afin de le satisfaire, et borna sa vengeance à feindre une complète indifférence pour celui qui la négligeait ainsi.

Affectant une coquetterie plus prononcée que jamais, elle ne tarda pas à être entourée des jeunes courtisans que l'amour de l'empereur avait tenus jusque-là loin de l'astre dont ils n'osaient pas s'approcher dans la crainte d'en être consumés. La certitude de se voir gracieusement reçus les

encouragea, et les papillons dorés qui encombraient les salons de Saint-Pétersbourg se précipitèrent bientôt sur les pas de l'enchanteresse, qui leur distribuait en souveraine idolâtrée ses plus doux sourires, ses regards les plus séducteurs.

Ce calcul féminin était fort adroit, du reste, si l'on en juge par le résultat, qui fut tout à l'avantage de la malicieuse Antonie.

En effet, elle avait voulu donner une forte inquiétude à l'empereur, en lui inspirant beaucoup de jalousie, et ce manège avait d'autant mieux réussi que le malheureux prince ne savait sur qui décharger son courroux : le nombre de ses rivaux était trop grand pour qu'il lui fût permis de choisir une victime, et pourtant la sirène avait repris son ancien ascendant sur son âme ; il l'aimait au moins autant qu'avant son infidélité ; jamais il n'avait eu si besoin de la voir, de lui parler, d'entendre le son harmonieux de sa voix ; et l'inhumaine s'amusait au delà de toute expression des angoisses dont elle était la cause, en évitant avec un soin comique tout contact avec lui.

Ce châtiment infligé par la coquetterie à l'inconstance, divertissait toute la cour ; on riait sous cape des vaines tentatives du monarque pour calmer la nerveuse irritabilité de la belle offensée ; chacun prenait parti plus ou moins ouvertement dans l'un des deux camps opposés ; c'était le sujet unique de toutes les conversations ; les plus impassibles étaient en émoi, tant cette brouille avait changé l'humeur du prince : irascible, inabordable, Alexandre ne se reconnaissait pas lui-même ; l'implacable déité ne daignait pas jeter un coup d'œil compatissant à son adorateur, prosterné à deux genoux devant elle.

Le cercle de l'impératrice, où se rendaient assidûment les deux parties belligérantes, était un camp dans lequel on observait une exacte neutralité. La curiosité publique trouvait dans cette intrigue une ample matière à exploiter ; la guerre n'était pas encore déclarée, mais elle allait éclater s'il ne se trouvait pas quelque officieux conciliateur, tant les esprits commençaient à s'aigrir. M<sup>me</sup> de Narishkim ne paraissait pas disposée à se laisser fléchir, et, malgré sa passion pour Antonie, Alexandre ne pouvait guère s'humilier plus longtemps devant les hautains caprices de son inflexible amie.

Ou assure que, dans cette heure de perplexité, un grand seigneur russe, fort intimement lié avec l'empereur et son aimable tyran, se chargea de cette délicate négociation : des paroles de paix furent portées de l'un à

l'autre avec un demi-succès ; on échangea quelques notes diplomatiques et la comtesse, qui traitait de puissance à puissance, voulut bien enfin, après de pressantes sollicitations, condescendre à donner une ombre d'espoir au coupable repentant.

A cette excellente nouvelle, la joie du prince tenait du délire ; tremblant comme un enfant timide devant un maître sévère, il osait à peine aborder cette femme prude pour lui seul, coquette avec tous les autres, tant il craignait de rencontrer encore cette expressive physionomie si animée, si ravissante, mais que son approche glaçait à l'instant.

Cependant ses appréhensions étaient mal fondées : M<sup>me</sup> de Narishkim avait voulu l'effrayer, voilà tout ; elle redoutait au moins autant que lui une rupture qui l'eût forcée de renoncer pour toujours au rang suprême qu'elle convoitait avec tant d'ardeur, et la paix fut franchement faite de part et d'autre ; Antonie se promettant bien, du reste, de se montrer de plus en plus exigeante dans l'accomplissement des conditions d'un traité rédigé à son avantage.

L'adroite sirène se croyait sûre de vaincre l'éloignement d'Alexandre pour le divorce, ne fût-ce que par excès de lassitude, et son plan était tracé d'avance : pourvu qu'elle atteignit son but ambitieux, elle ne serait pas scrupuleuse sur le choix des moyens !...

## XIX — L'héritier

L'intrigante amie d'Alexandre suivait avec anxiété les divers événements qui se passaient en France ; le nouveau mariage de Napoléon était la boussole qui la guidait dans sa marche politique, et les suites heureuses ou néfastes de cette alliance devenaient la source de ses craintes ou de ses espérances personnelles. Son coup d'œil investigateur, bien secondé par des agents secrets grassement soudoyés, plongeait fort avant dans les conséquences du divorce qu'elle prétendait offrir pour exemple à son adorateur impérial ; et ses émissaires la servirent avec tant de zèle, qu'ils lui procurèrent la vive satisfaction d'apprendre la première, à Alexandre, la grossesse de Marie-Louise.

A la vérité, ce triomphe indirect remporté sur les répugnances du czar, fut un peu altéré par l'épouvantable incendie qui embrasa subitement l'hôtel dans lequel le prince de Schwartzemberg donnait une fête à la famille de son souverain. Les affreux accidents arrivés dans cette nuit mémorable renouvelèrent le souvenir du mariage de l'archiduchesse Marie-Antoinette avec l'infortuné Louis XVI, et de sa fatale issue. Les esprits superstitieux firent un funeste rapprochement entre ces deux alliances avec la maison d'Autriche, et tirèrent de fâcheux pronostics du danger qu'avait couru l'impératrice chez l'ambassadeur de son auguste père. La mort touchante de la jeune belle-sœur du prince de Schwartzemberg et celle de plusieurs autres personnages marquants, ainsi que les graves blessures d'un grand nombre d'invités, donnèrent lieu aux plus déplorables prédictions, aux conjectures les plus sinistres, et l'habile comtesse eut besoin de tout son art pour adoucir l'impression que causaient à l'empereur de Russie les bruits étranges dont ces accidents étaient la source.

Le duc de Vicence la secondait alors, sans le vouloir, en prenant le parti de Napoléon.

— Eh quoi, sire ! s'écriait-il en répondant avec un juste orgueil, avec une noble véhémence, à la méfiance mal déguisée d'Alexandre, eh quoi ! vous pourriez douter de la protection divine pour l'enfant chéri de la Providence et de la Fortune depuis tant d'années ! L'étoile de mon redoutable maître n'a point encore brillé d'un si vif éclat ; sa splendeur s'étend sur un espace

immense, et chacun de ses rayons éclaire, échauffe à la fois les nations que sa valeur a conquises et que son bras puissant gouverne avec gloire ! Que Votre Majesté parcoure le monde civilisé, depuis le détroit du Sund jusqu'au détroit de Charibde ; depuis les Alpes juliennes jusqu'aux rives de la mer Baltique, partout elle entendra le nom du grand Napoléon salué en vainqueur, en souverain absolu !.. Plus de cent millions d'Européens sont soumis à ses lois. Veuillez seulement jeter un regard sur la carte de France, sire ; voyez sa vaste étendue : 24 degrés de longitude sur 7 de latitude, habités par 41 millions d'hommes divisés par quatre idiomes et autant de religions ! Voyez l'Angleterre humiliée, contenue par nos trente départements maritimes et qui n'a plus d'asile en Europe que la Sicile et le Portugal ! Oh ! ce n'est pas là une puissance qui s'éteint, une étoile qui pâlit, une gloire qui s'obscurcit, et quand le vieil empire d'Autriche tend sa main au vaste empire d'Occident, on doit être rassuré sur la destinée du héros qui possède un si beau sceptre !

— Eh ! qui songe à contester toutes ces vérités, mon cher Caulaincourt, reprit avec une grande affectation de courtoisie l'autocrate de toutes les Russies. Comme vous prenez feu !... Personne, je vous l'atteste, ne saurait avoir une plus haute opinion que moi de mon frère de France ; je n'éprouve qu'un regret, c'est de n'avoir pu lui donner ma jeune sœur, au lieu de celle archiduchesse d'Autriche, qui lui portera malheur, vous verrez !...

— Ah ! sire, ne parlons pas de ce malencontreux hyménée ! Si je m'étais trouvé à Paris à cette époque de fâcheuse mémoire, il ne se fût pas accompli, ni lui ni aucun autre ! J'aurais du moins employé toute espèce de moyens pour dissuader l'empereur d'un projet aussi contraire à ses véritables intérêts.... Oui, sire, Napoléon le Grand ne devait point mendier un soutien étranger : l'élue de la nation française lui faisait injure en doutant de sa foi, de son dévouement, dont il avait reçu tant de preuves ; la défiance de son chef l'a vivement blessée ; et qui sait, elle serait peut-être moins zélée pour sa défense, maintenant qu'elle a été répudiée, pour ainsi dire, dans la personne de l'impératrice Joséphine ! Ah quelle faute ! quelle faute !...

— Cependant la grossesse de sa jeune épouse va combler tous ses vœux en lui donnant un héritier ?

— Eh ! sire n'avait-il pas des frères, des neveux, un fils adoptif ?... d'ailleurs, est-il donc permis de dénouer des liens formés à la face du ciel ? Dieu, qui l'avait si miraculeusement élevé sur l'un des plus beaux trônes du

monde, ne pouvait-il pas l'y maintenir ? Et puis, à quoi lui sert cette nouvelle alliance, même en la considérant sous un point de vue purement humain ? ..... A exciter la méfiance, la jalousie des puissances alliées ; à s'en faire de redoutables ennemis, peut-être, ajouta-t-il en lançant un coup d'œil investigateur sur Alexandre qui détourna les yeux en rougissant ; des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils ne se montreront pas au grand jour et se liguèrent en secret pour miner sourdement ce pouvoir colossal que leurs forces réunies n'ont pu ébranler ! Oui, j'en suis convaincu, l'union de famille entre François et Napoléon porte ombrage aux autres souverains d'Europe, et l'explosion de cette jalouse inquiétude va bientôt éclater, je le sais de bonne part !...

— Monsieur l'ambassadeur !

— Sire, daignez pardonner à ma franchise, à mon zèle, à mon affection bien sincère pour mon souverain et pour Votre Majesté ; mais je ne saurais voir d'un œil indifférent la mésintelligence ou la bonne harmonie de deux potentats auxquels je porte tant d'estime, de considération, de respect ; si j'osais, j'ajouterais d'amitié !...

— Ce sentiment me flatte et me touche, mon cher duc, lui répondit Alexandre, en lui tendant la main d'un air affectueux ; puis il ajouta aussitôt, en déguisant mal son embarras : mais vos appréhensions me paraissent exagérées ; rien ne détruit, ce me semble, les bonnes relations établies entre nos deux cours ; nous sommes en pleine paix....

— Oui, sire, en apparence !... mais hélas ! une sourde tempête gronde sur nos têtes, et l'orage qui se forme avec tant de lenteur sera terrible, s'il n'est conjuré !... L'Europe entière, se laissant entraîner par les insinuations de l'Angleterre, s'alarme de la prépondérance de la France ; notre éternelle ennemie soulève contre nous toutes les têtes couronnées ; ce n'est plus la guerre des peuples, c'est la guerre des trônes ; nous sommes trop grands, sire, on veut nous humilier ; ou a peur de nous ; on veut nous pousser à bout, nous forcer avec adresse à commencer les hostilités afin de nous écraser ensuite sous le nombre !... Mais ils pourront apprendre à leurs dépens, les téméraires, qu'il est toujours au moins imprudent de troubler le sommeil du lion, d'exciter sa colère ! Alexandre, dont la conscience politique était un peu chargée, à cette époque, à l'égard de son allié de Tilsitt, n'osa pas presser le duc de Vicence de s'expliquer d'une manière plus positive, et celle entrevue se termina par des phrases évasives qui faisaient présager un sombre avenir.

Les reproches indirects de l'ambassadeur français n'étaient pas sans quelques motifs d'une effrayante gravité ; ses conjectures étaient bien fondées. La crainte qu'inspirait à l'Europe la grandeur toujours croissante de la France n'était que trop vraie, et la Russie n'était pas la dernière à se préparer à la conflagration générale qui menaçait le vieux continent.

Alexandre organisait secrètement ses immenses ressources militaires ; il rappelait les divisions de l'armée du Danube pour les diriger sur le haut Dniester, et celles de la Courlande sur la Dwina ; il rassemblait la majeure partie de ses forces sur les frontières de la Pologne, et ouvrait peu à peu les ports moscovites aux marchandises anglaises ; en un mot, il violait, sans prétexte, sans provocation, les stipulations de Tilsitt. Poussant même l'imprudence politique jusqu'à exclure le commerce français, en prohibant les produits de notre industrie, il ne laissa plus de doute sur ses mauvaises dispositions. Le duc de Vicence prévint Napoléon de ces divers mouvements ; mais l'empereur des Français feignit de tout ignorer afin de mettre tous les torts de la rupture du côté de son infidèle allié.

Un grand événement se préparait alors : Napoléon allait être père et ses ambitieuses espérances, prêtes à se réaliser, l'absorbaient tout entier. Elles ne furent point trompées, ces espérances : le roi de Rome, Napoléon II, vit le jour, et la fortune de son père, triomphant de la nature, arracha cet enfant au trépas auquel il paraissait condamné en naissant, car pendant sept minutes il n'avait donné aucun signe de vie.

Mais hélas ! hélas ! cette fortune colossale ne peut plus que descendre désormais, puisqu'elle ne peut plus monter. Napoléon possède enfin toutes les prospérités qu'il a osé rêver !.... et quelque beau, quelque enchanteur que soit un songe, il faut bien qu'il finisse, il faut bien se réveiller à moins de mourir en dormant !.... Cela arrive quelquefois... mais ce bonheur est rare, fort rare !.... Il n'était pas destiné à Napoléon ! Le malheureux prisonnier de Sainte-Hélène devait acheter par de cruelles angoisses, par des souffrances inouïes, l'éternel repos de la tombe !....

Mais détournons nos yeux de ce triste spectacle, et contemplons encore quelques instants, avec admiration, la grande figure historique debout dans tout sa gloire pour recevoir nos hommages, avant que le souffle de l'adversité ne l'ait renversée de son immense piédestal !

Antonie l'adore à deux genoux, ce demi-dieu des Français, devenu son génie tutélaire, à elle, l'ambitieuse coquette, depuis qu'elle compte sur l'exemple du divorce de Napoléon pour déterminer Alexandre à lui donner

aussi la place de sa rivale couronnée ; et jamais le héros du XIX<sup>e</sup> siècle n'eut un plus enthousiaste panégyriste. L'habile intrigante comprenait tout le parti qu'elle pouvait tirer d'un tel modèle ; et son rôle était d'autant plus facile, qu'en cherchant sa grandeur personnelle, la belle comtesse flattait les secrets désirs du prince.

Alexandre avait souvent gémi de la stérilité d'Élisabeth, et l'espoir de posséder l'objet de sa passion, joint à celui, non moins doux, de lui devoir la joie de présenter à la Russie un czarowitz, était un double appât que la sirène offrait à la fois à son amant impérial.

Cependant, malgré cet amour délirant, ou peut-être à cause de sa violence extrême, l'empereur balançait encore. Il sentait bien et le duc de Vicence le lui avait fait observer plus d'une fois, il sentait que si des raisons d'État avaient forcé Napoléon à la rupture d'un premier hymen, l'amour seul l'entraînait vers la ravissante femme dont l'alliance n'offrait aucun avantage à son empire.

Cette vérité avait une telle évidence à ses yeux, qu'il ne pouvait s'aveugler au point de la méconnaître ; et les adroits sophismes d'Antonie l'ébranlaient sans le convaincre ; il cédait, mais peu à peu, avec hésitation, à l'ascendant de la plus irrésistible des femmes, et peut-être eût-il fini par se rendre, de guerre lasse, aux séductions de son cœur, sans l'absolue nécessité de s'occuper sérieusement des affaires politiques, qui demandaient une exclusive attention, à cette époque de crise universelle.

Elle pâlit enfin, l'étoile éblouissante du conquérant français ; son disque, lumineux encore, s'obscurcit peu à peu, et ses rayons naguère si brillants ne répandent plus sur leurs traces qu'une lueur vacillante, incertaine ; on dirait qu'elle va tomber du haut des cieux et s'éteindre dans le vaste océan des âges ! L'Angleterre a tremblé, nous allons payer bien cher la terreur de la fière Albion !...

Un coup de tonnerre terminera cette lutte acharnée ! s'était écrié Napoléon en menaçant hautement son orgueilleuse ennemie.

El la reine altière des plaines liquides, la despotique souveraine du commerce européen, répondait à cette énergique déclaration en minant sourdement le pouvoir colossal qui devait l'écraser un jour, ou périr, sous ses coups.

Aussitôt, et sans balancer, elle prodigue l'or en tous lieux pour soulever l'Europe contre celui qu'elle nomme son oppresseur, son tyran, son bourreau !.... Comme si ce n'était pas elle, la perfide, qui versait depuis

vingt ans, avec une si froide cruauté, les poisons de la Discorde sur le continent ! Comme si ce n'était pas elle, toujours elle, qui s'opposait constamment à la paix, tant souhaitée par les peuples, fatigués de carnage, par les Français eux mêmes, rassasiés de gloire, étouffés sous le poids des lauriers ?

Mais elle n'a pas la liberté du choix ; son salut est dans la victoire ; et trop faible pour triompher, sans auxiliaires, du génie militaire de Napoléon, elle met en jeu contre lui les intérêts nationaux des autres peuples ; et les intrigues de la Grande-Bretagne appellent aux armes l'Europe entière, qui ne s'aperçoit pas qu'elle épuise le plus pur de son sang pour une cause étrangère, pour la plus ingrate et la plus égoïste des puissances alliées.

La guerre est déclarée. La Russie, la Suède et l'Espagne se coalisent avec l'Angleterre contre la France, l'Autriche, la Prusse, l'Allemagne et l'Italie ; Napoléon entre en Pologne, il poursuit une grande bataille au cœur de la Russie, une bataille décisive qu'on lui refuse toujours, car on compte avec raison sur la rigueur du climat pour épargner le sang moscovite !....

Pauvre Napoléon ! il veut braver l'inclémence des saisons, lutter contre le ciel du Nord, fondre les glaces polaires avec sa chaude haleine, avec le souffle brûlant de l'héroïsme ..... l'insensé ! .... il périra ! ....

## XX — Moscou.

L'approche des armées françaises avait électrisé le vaste empire de toutes les Russies ; une malédiction spontanée était sortie de toutes les bouches à la nouvelle de cette téméraire invasion ; la haine nationale s'était prononcée avec fanatisme contre le conquérant français. Plutôt mourir que de subir son esclavage ! telle était la devise de ces rudes guerriers, disposés à tout perdre avant de se soumettre au joug de l'étranger.

Ils ne savaient pas que l'empereur des Français ne faisait la guerre, alors, qu'à son corps défendant, et pour obtenir une paix durable, seulement ; ils ne savaient pas que cet homme, qu'on leur avait dépeint comme un vautour sanguinaire, était bon, humain, généreux ; et la terreur panique dont sa prochaine venue les frappait, les rendait invincibles, en ajoutant le courage du désespoir à leur bravoure naturelle.

Alexandre n'avait rien négligé pour l'exalter jusqu'au dévouement religieux, cette bravoure sur laquelle reposaient alors les destinées de l'Empire : revues, proclamations, faveurs de tous genres, promotions militaires, magnifiques promesses, étaient employées avec succès pour animer la population contre le torrent d'ennemis belliqueux qui ravageait son territoire ; on dit même que l'amour de la patrie l'emportant, dans son âme noble et grande, sur la violente passion à laquelle tout son être se trouvait livré depuis tant d'années, il oublia M<sup>me</sup> de Narishkim pour ne plus songer qu'au géant européen qu'il allait avoir à combattre.

Antonie, vivement piquée de l'indifférence de son amant, comprend, malgré son courroux concentré, qu'elle doit immoler sa vanité présente à son élévation future, et dissimule son secret déplaisir sous le voile du patriotisme. Dans son enthousiasme chevaleresque, elle affecte un désintéressement personnel sans exemple ; elle emploie des sommes immenses pour se distinguer dans l'armement de ses vassaux, et le comte de Narishkim, stimulé par sa femme, se montre l'un des plus ardents défenseurs de l'empire. Elle voit rarement Alexandre, et, loin de se plaindre du petit nombre de ses visites, l'intrigante lui en fait un mérite ; discute devant lui, avec le sang-froid d'un diplomate, les chances heureuses ou défavorables de la guerre ; puis, passant presque sans transition de ce

transport martial à l'affectation non moins calculée d'un sentiment opposé, elle tombe tout à coup dans une profonde mélancolie, feint une vive douleur du départ de l'empereur pour l'armée, et, doublement hypocrite, elle trompe deux fois son crédule admirateur, en se montrant tour à tour à ses yeux amante passionnée et zélée Moscovite.

On s'abuse aisément quand on aime : Alexandre entrevoyait peut-être, à travers ces grimaces étudiées, le véritable mobile qui faisait agir ainsi l'ambitieuse coquette ; mais il préférait fermer les yeux afin de conserver la douce illusion qui charmait à la fois son amour-propre et son cœur ; d'ailleurs le duc de Vicence n'était plus là pour briser le prisme enchanteur que la comtesse plaçait toujours avec tant d'adresse entre elle et lui ; les hostilités commencées l'avaient rappelé auprès de son souverain ; il avait quitté Saint-Pétersbourg à son grand regret ; la rupture de la paix le chagrinait sincèrement ; il déplorait avec amertume la nécessité de considérer désormais comme ennemis ces mêmes hommes dont les relations amicales lui paraissaient si précieuses, non-seulement pour son avantage personnel, mais encore pour celui de la France et de son chef.

Cependant il fallut bien obéir, malgré sa répugnance ; l'ambassadeur de Napoléon ne pouvait demeurer plus longtemps à Saint-Pétersbourg ; il prit congé de l'impératrice qui vit avec peine l'éloignement de son meilleur avocat, tandis que, par la même raison, la comtesse était enchantée de son départ.

En effet, dès qu'elle n'eut plus sur ses pas cet incommode argus, la sirène reprit une grande partie de son ascendant sur le faible cœur d'Alexandre ; la guerre seule l'empêcha même d'atteindre sur-le-champ son but orgueilleux, en appelant forcément l'empereur hors de sa capitale ; mais elle se promit bien de préparer les voies pour son retour, et jamais son talent d'intrigante n'avait obtenu un succès si encourageant. La malheureuse Élisabeth n'était plus impératrice de Russie que de nom ; sa cour était déserte, tandis que sa rivale attirait tous les hommages ; chaque jour détachait un fleuron, de la couronne que l'épouse délaissée sentait glisser de son front, et ce fleuron venait tomber aux pieds d'Antonie, qui n'attendait plus que le dernier pour s'en emparer, pour compléter son diadème impérial.

Mais c'est en vain qu'elle le convoite, ce noble diadème, l'ambitieuse comtesse, la Providence ne permettra pas cet indigne larcin ; les souffrances morales d'Élisabeth auront un terme ; elles seraient au-dessus des forces de la nature, ces souffrances, s'il lui fallait céder tous ses droits sur le cœur de

son époux ; s'il lui fallait, comme Joséphine, perdre toute espérance, sans avoir, ainsi que cette reine répudiée, d'aussi puissantes consolations dans la tendresse respectueuse de ses enfants, dans le profond attachement de celui même qui l'abandonne avec un si douloureux regret ; et le juste ciel protégera la compagne d'Alexandre ; il fera échouer les projets orgueilleux de la comtesse.

Elle est pourtant bien sûre de son triomphe, la jolie femme, car elle vient en faire part à sa cousine, avec laquelle la mort funeste de Léon l'avait brouillée durant quelque temps et dont l'indulgente bonté venait enfin de céder aux avances réitérées de son astucieuse parente.

— Je suis charmée de te trouver seule, ma chère Louise, lui dit-elle en l'abordant d'un air radieux ; j'ai besoin d'effusion, mon bonheur est si grand !... et je n'ose en parler à personne... la moindre indiscretion pouvant le faire évanouir !... Je n'ai pas de pareille crainte avec toi, je te connais ; ma confiance ne sera point trahie. Écoute-moi donc, partage ma joie, mon délire : je suis impératrice !...

A ces mots, Louise regarde sa cousine d'un air plus affligé que surpris, et son coup d'œil interrogateur exprimait le plus pénible doute.

— Oui, continue l'ambitieuse, ravie de pouvoir penser tout haut ; oui, j'ai vaincu les derniers scrupules d'Alexandre ; il consent enfin à me sacrifier Élisabeth ; il me l'a promis ; aussitôt après la campagne, son mariage et le mien seront cassés, un nouvel hyménée nous unira, et tous mes vœux seront comblés !

Louise secoua la tête d'un air incrédule, à ce présomptueux discours, et cherchant à faire entendre raison à sa cousine, elle voulut lui prouver qu'elle se fourvoyait en agissant contre les inspirations de sa conscience.

— Je n'ai jamais pu concevoir un bonheur qui a pour base l'infortune d'autrui, lui dit M<sup>me</sup> de Manstein en blâmant avec franchise ses desseins ambitieux.

Puis, s'efforçant de faire entrer dans cette âme paralysée par l'égoïsme, quelque lueur de compassion, elle essaya de l'attendrir à l'aspect des angoisses de sa vertueuse rivale. Le tableau du désespoir d'Élisabeth fut esquissé avec tant de chaleur, qu'Antonie fut ébranlée un instant ; son cœur froid, insensible, n'était pas encore assez corrompu pour demeurer inaccessible à toute espèce d'entraînement, et Louise peignait d'une manière si éloquente l'amour conjugal, qu'elle ressentait si bien ; elle partageait d'avance, avec une si tendre pitié, la peine amère de

l'impératrice, lorsqu'on lui apprendrait l'abandon de son époux, cet abandon qui la ferait peut-être mourir de chagrin, que M<sup>me</sup> de Narishkim ne put résister à l'appel fait à sa générosité et sentit quelques larmes gonfler ses paupières, comme le spectateur indifférent d'un drame écrit et représenté avec talent, s'émeut sans y songer pour rire ensuite impitoyablement de son émotion involontaire.

Tel fut le résultat de l'entretien véhément des deux parentes, si peu faites pour se comprendre mutuellement. L'attendrissement momentané d'Antonie ne laissa aucune trace dans son imagination, que des idées de vanité, d'ambition, d'orgueil pouvaient seules exalter longtemps, et les malheurs futurs de sa rivale ne firent que stimuler davantage son ardent désir d'usurper une place dont la perte devait causer tant de regrets !...

Cependant, les cruelles appréhensions de l'impératrice n'étaient pas encore dénuées d'espérance ; Alexandre n'avait pas prononcé un seul mot qui pût faire deviner ses intentions ; et s'il était permis dans cette circonstance de se livrer aux conjectures, elles devaient être plutôt avantageuses que défavorables à son excellente compagne.

En effet, la gloire semblait alors avoir plus d'empire que l'amour sur l'âme du czar : ses préparatifs belliqueux absorbaient tous ses loisirs ; il s'occupait exclusivement de son armée, et la marche rapide des troupes françaises vers le centre de ses États, les aigles victorieuses prêtes à fondre sur Moscou, la ville sainte, la dévastation du territoire russe écartaient de sa pensée le frivole amour d'une coquette, pour laisser régner sans partage le noble amour de la patrie.

Les Français en Russie, les Français s'avancant à pas de géant et portant de toutes parts avec eux la désolation, la famine, la mort, étaient les seuls objets dignes d'attirer ses regards de souverain... Des villages entiers sont évacués par les Russes, qui fuient à l'approche du conquérant ; mais leur fuite ressemble au triomphe, car ils ne laissent au vainqueur que des ruines fumantes ; c'est la torche à la main qu'ils abandonnent leurs habitations ; ils n'en sortent qu'après y avoir mis le feu ; et les étrangers, sans vivres, sans abris, meurent de froid, de faim, de misère, de découragement au sein de leurs stériles conquêtes. Smolensk, entr'autres, se défend avec fureur ; cent mille hommes sont engagés de part et d'autres dans cette journée mémorable, et c'est après un combat opiniâtre que l'ennemi se voit enfin possesseur de la ville.

Mais des tourbillons de flammes, de fumée, l'entourent, et pour prix de tant de sang versé il n'y a qu'une ville en cendres, déserte ; le Français n'a pu conquérir que la mort dans ces régions glacées.

L'empereur Alexandre admire, approuve, récompense le patriotisme de son peuple, et Napoléon, consterné, se demande dans quels lieux ses soldats, harassés de fatigue, trouveront à se reposer pour reprendre de nouvelles forces. A quoi leur sert la victoire, si d'affreux incendies précèdent constamment leur arrivée ! Et pourtant on ne saurait reculer désormais ; il faut avancer, toujours avancer au risque de se jeter dans le gouffre béant prêt à les engloutir.

Ils avancent donc : ils sont à Wiasma, dont la population a fait place, comme partout, aux décombres embrasés ; mais le zèle de nos soldats arrache la moitié de la ville aux flammes qui la dévorent ; ils s'emparent même de beaucoup d'approvisionnements, et se croient sauvés ! Quelques jours après, les Russes, honteux de reculer toujours sans combattre, demandent la bataille à grands cris ; un égal désir de se mesurer tourmente les deux camps ; les plaines de Moskou vont être témoins de l'un des plus beaux faits d'armes de nos guerriers.

Quelle ardeur belliqueuse anime ces hommes du Nord ! Ah ! comme il sera meurtrier, ce combat d'où dépend le sort de Moskou de Moskou la sainte cité, la bien-aimée du Seigneur ! Voyez le fanatisme religieux éclairer de son sinistre éclat ces mâles visages, ces yeux noirs et perçants, ces barbes touffues, à travers lesquelles brillent des dents blanches comme la neige éternelle du pays ! Elles ne respirent que carnage et vengeance, ces physionomies d'illuminés. Le clergé, dont l'influence est immense sur l'esprit des paysans, a magnétisé ces défenseurs de la patrie par ses bénédictions, par ses promesses solennelles de la protection d'en haut. Chaque corps d'armée en passant par Moskou, avant d'aller se mesurer avec l'ennemi, s'agenouille devant la Vierge des sept douleurs, à laquelle la dévotion des habitants attribue un miraculeux pouvoir, et jure aux pieds de cette statue révéérée de ne revenir que vainqueur dans l'enceinte sacrée qu'elle honore de sa présence. On l'a promenée pendant un mois entier dans les rues de la capitale, cette image adorée ; et pendant un mois des vociférations furibondes de mort aux Français, de sauvages clameurs, des hurlements féroces ont fait frémir les airs autour de la douce Marie, de la plus indulgente de toutes les créatures, de la céleste mère du Sauveur !...

Les prêtres ont usé de tout leur ascendant pour faire prendre les armes à leurs superstitieux compatriotes ; ils leur ont prédit la victoire, et la levée en masse s'est effectuée avec une délirante exaltation, avec un enthousiasme universel : c'était à qui s'enrôlerait sous la pieuse bannière rendue invincible par le contact des ministres de Dieu.

Napoléon, de son côté, n'a, rien négligé pour électriser ses braves compagnons d'armes ; il leur fait comprendre dans une proclamation grave et concise la nécessité de vaincre pour se procurer des vivres, pour rejoindre leurs foyers, et la bataille de la Moskova est engagée.

Il n'entre point dans mon plan de fournir des détails sur les opérations militaires, les résultats seuls me semblent utiles à signaler pour l'ensemble de cette histoire ; et les conséquences de ce choc effroyable de deux grands empires furent terribles de part et d'autre.

Huit cents pièces de canon vomissant la mort dans l'espace d'une demi-lieue !... quels ravages !... L'imagination ose à peine envisager cette affreuse lutte ; un sourd gémissement de compassion s'échappe de la poitrine haletante de l'historien impartial qui veut compter le nombre incalculable des victimes !... et son œil épouvanté, ne trouvant pas un buisson, pas un chemin, pas un tertre qui ne soit souillé de sang humain, se referme soudain pour se réfugier dans les ténèbres, plutôt que de contempler en frissonnant un si lugubre jour !

Aussi quelle perte immense des deux côtés : 50,000 Russes et 12 à 13,000 Français restent sur le champ de bataille ! Il n'y a presque pas de division qui n'ait vu tomber plusieurs de ses chefs ; la douleur est universelle, vainqueurs et vaincus sont presque également à plaindre.

Ils fuient, ces braves défenseurs de la patrie, ils fuient devant nos légions victorieuses, mais ce n'est qu'après avoir vaillamment combattu qu'ils cèdent à nos efforts surnaturels, et les lauriers qu'ils nous abandonnent sont changés en cyprès funéraires dans nos mains mutilées.

## XXI — L'incendie.

Cependant ils ignoraient encore la grandeur de leurs pertes, les habitants de la capitale. Se reposant avec une trompeuse sécurité sur le nombre et la bravoure éprouvée de leurs compatriotes fanatisés, ils attendaient à chaque instant la nouvelle d'un triomphe dont ils ne doutaient pas. Déjà, confiants dans la sainteté de leur cause, dans le secours du Dieu des armées, ils tressent les couronnes destinées aux vainqueurs, lorsque, quelques fuyards, traversant en désespérés la ville qu'ils avaient juré de défendre jusqu'à la mort, répandent l'épouvante et la désolation sur leur passage.

Bientôt Kutusoff lui-même, poursuivi par les Français, arrive en fugitif dans l'antique capitale de la Russie. La consternation est peinte sur toutes les figures, tous les regards sont baissés vers la terre, et des larmes de rage, de désespoir, attestent la morne douleur de ces guerriers en abandonnant ainsi le berceau de l'empire.

L'indignation, la honte, paralysent tous les habitants ; un crêpe funèbre s'étend sur la ville, le deuil de la patrie est général ; c'est à qui s'éloignera le plus vite de ces lieux menacés d'une invasion si prochaine, et peu après le départ des dernières troupes russes, Moskou n'était plus qu'une immense solitude.

Mais ce n'est pas ainsi que l'envisagent nos soldats : le soleil, qui fait briller à leurs yeux émerveillés ses coupoles dorées, ses huit cents églises, ses mille clochers, ses magnifiques palais, leur présente à travers le luxe asiatique cette superbe cité moitié européenne, moitié orientale, et dans leur étonnement, dans leur admiration orgueilleuse, ils contemplent cette belle conquête avec ivresse, battent des mains, en répétant à chaque instant : Moskou ! Moskou ! puis se mettent à chanter en chœur ce vers de l'hymne révolutionnaire des Marseillais, qui peint si bien la délirante allégresse, la confiance sans bornes des vainqueurs : *Le jour de gloire est arrivé !* Les chefs aussi se laissent entraîner par l'expression de cette bruyante gaieté. Napoléon lui-même la partage si complètement qu'une exclamation de joie sort enfin de ses lèvres :

— Moskou ! s'écrie-t-il à son tour en frémissant de bonheur ; voilà Moskou ! voilà la terre promise !

Et s'emparant par la pensée du trône de Pierre I<sup>er</sup>, il demande à être conduit sur-le-champ au Kremlin.

Hélas ! pour atteindre ce beau palais des czars, il faut parcourir les rues de la ville, et ce triste aspect fait soudain évanouir toutes ses illusions !

Moskou est désert ! la superbe capitale si brillante, si animée naguère, n'est plus qu'un corps sans âme, qu'un vaste cénotaphe : tous les habitants sont partis après avoir exactement fermé leurs maisons ; on ne rencontre personne ; un silence de mort répond seul aux coups redoublés frappés à ces portes qui ne s'ouvriront pas. Il est contagieux, ce silence ! Les cris de victoire ont fait place à la torpeur causée par cet affreux spectacle ; chacun se regarde d'un air stupéfait, sans oser se communiquer les fâcheuses prévisions qu'il tremble devoir partager par son voisin.

Napoléon, dont la grande âme n'est point à l'abri des impulsions superstitieuses, est atterré à cette vue : il s'avance à pas comptés, marchant longtemps sans rien dire auprès du duc de Vicence, dont les sombres pensées se trouvent en harmonie avec les siennes ; puis, s'inclinant tout à coup vers ce fidèle ami, il lui dit d'une voix sourde, en tournant avec lenteur ses regards consternés autour de lui :

— Cette solitude est effrayante !

Caulaincourt tressaillit ; il avait cru entendre un écho qui révélait tout haut la secrète impression de son âme. Aussi, ne trouvant rien à répondre, il baissa la tête et soupira profondément !...

Napoléon comprit cette douloureuse discrétion, et ne parla plus.

Cependant, distrait de ses tristes pressentiments par la prise de possession du Kremlin, il contemple avec un juste sentiment d'orgueil le portrait de Pierre I<sup>er</sup> qui semble lui rendre hommage, et toutes ses craintes sont effacées par la vive satisfaction qu'il éprouve en voyant son gigantesque projet accompli en dépit de tant d'obstacles !... Son œil d'aigle se promène avec fierté sur la foule de ses généraux ; sa noble figure s'épanouit, un sourire de triomphe glisse sur ses lèvres ; sa belle physionomie reflète le contentement intérieur qu'il ressent à l'aspect de sa propre grandeur ; et le clairvoyant ami qui lui eût rappelé alors les désastres de Charles XII, eût commis, pour le moins, une grave imprudence, une maladroite étourderie bien préjudiciable à ses intérêts !... L'empereur était si loin, dans cette heure de glorieuse ivresse, de prévoir la catastrophe effroyable prête à détruire en un clin d'œil le fruit de sa magnifique conquête !

La Providence, pourtant, lui réservait dès le soir même une triste preuve de l'instabilité de sa position, pour le préparer, sans doute, au revers inattendu qui allait le frapper.

A la chute du jour, un soldat de la garde voit un de ses camarades blotti sous un escalier menant aux appartements de l'empereur ; surpris de cette singularité, il lui adresse la parole et s'aperçoit que cet homme n'est pas Français ; on l'arrête. Napoléon veut l'interroger en personne.

Il vient, le hardi Moscovite, il s'avance sans pâlir, sans trembler, au-devant du conquérant, qu'il fixe avec audace. Sa haute taille, sa farouche physionomie, son air fier et inspiré, ses gestes empreints d'une sauvage férocité, épouvantent tous les assistants. Il y a quelque chose de surhumain dans cette figure étrange, et l'empereur, inquiet, agité, arpente le salon à pas inégaux, en s'arrêtant de temps en temps en face de son prisonnier, qu'il apostrophe avec véhémence ; mais c'est en vain qu'il l'interroge, l'inconnu ne peut ni l'entendre ni lui répondre : il ne sait pas un mot de français ! L'impatience de l'empereur est extrême, et malgré cette certitude il recommence plusieurs fois son interrogatoire, oubliant l'inutilité de ses questions.

L'interprète arrive enfin ; le colloque est long, beaucoup trop long au gré de Napoléon, qui se retourne à chaque instant, en s'écriant du ton d'une colère concentrée :

— Que dit-il ? que dit-il ?

— Sire, c'est un monstre, un assassin ! il voulait tuer Votre Majesté....

— C'est bon ! c'est bon !... Mais que dit-il ? je veux qu'on me traduise ses propres paroles mot à mot...

— Il a juré sur l'Évangile, à son vieux père, d'exterminer l'oppresseur de son pays.

— Et pourquoi cette haine furieuse ? qu'ai-je fait à cet homme, personnellement ?

— Sire, c'est un insensé, on l'a fanatisé.

— Le misérable !... Qu'on lui demande son âge ?

— Cinquante ans.

— On ne devient pas fou à cet âge ! L'effervescence de la jeunesse n'a point armé son bras ! Pourquoi m'arracher la vie ! Qu'il parle ! qu'il s'explique ! qu'il s'excuse ! — Il a voulu délivrer sa patrie.

— Comment se trouve-t-il revêtu d'un uniforme français ?

— Il a dépouillé l'un de nos soldats tué sur la roule, afin de se servir de ce déguisement pour pénétrer plus aisément dans le lieu où il a été trouvé caché.

— Quel caractère !... c'est la fermeté sauvage du Parthe, jointe au sublime héroïsme des premiers Romains !...

Et l'empereur, hors de lui, considérait avec un mélange d'admiration et d'éloignement cette grande figure impassible, que la certitude d'une mort prochaine, ignominieuse, ne pouvait émouvoir.

Aucun des spectateurs de cette scène bizarre n'osait interrompre la rêverie animée de Napoléon, qui marchait vivement d'un bout à l'autre du salon, sans rien dire, lorsque, se tournant soudain vers les assistants, il s'écria d'une voix brève, fortement accentuée :

— Je défends que l'on parle de cet incident : tout ceci doit rester entre nous !

Puis levant ses yeux, d'une remarquable transparence, vers le Russe, qui semblait attendre son arrêt avec une stoïque insouciance, il ajouta en faisant un geste impérieux qui ne permettait pas la moindre observation : — Je fais grâce de la vie à ce fanatique ! qu'on le conduise hors de Moskou ; je veux qu'il ne lui soit fait aucun mal !

Et sans chercher à savoir quel effet pourrait produire cette clémence inattendue, il rentre aussitôt dans sa chambre à coucher, suivi du seul Caulaincourt, auquel il ne craint pas d'ouvrir son cœur, ou, pour mieux dire, devant lequel il ne craint pas de penser tout haut.

— Quels lugubres présages ! s'écrie-t-il d'un son de voix saccadé, après des pauses interminables, et comme s'il eût conversé avec un invisible personnage. Mon entrée dans la ville sainte s'annonce sous de tristes auspices !.... Mon arrivée dans ce palais signalée par une tentative d'assassinat !.... Quand on peut mettre enjeu le fanatisme religieux chez un peuple brut, c'est un puissant moyen de succès !.... Cela ne saurait manquer de réussir !.... En France, si l'on essayait une pareille jonglerie, on se ferait siffler !... En Russie, on crée des sicaires déterminés à l'aide de ce levier !... Quelle différence entre l'âpre témérité de ce consciencieux meurtrier, et la frivole élégance des seigneurs moscovites !... Cette guerre ne saurait se comparer à aucune autre : à Eylau, à Friedland, nous avons des soldats à combattre ; à présent, il nous faut vaincre tout un peuple ; et quel peuple !... A quoi nous servent nos triomphes, quand nous ne pouvons conquérir que des villes démeublées, sans habitants ? Nous rencontrons la famine partout

sur nos pas ; et cependant, il nous faut suffire aux besoins matériels d'une innombrable armée, au milieu d'un désert glacé !....

L'empereur s'assit alors ; il était en proie au plus pénible état nerveux ; ses yeux étaient ternes, pleins de tristesse ; la contrainte qu'il s'était imposée depuis deux jours lui avait causé un profond malaise, des douleurs sourdes, intolérables, qui l'irritaient au dernier point. Son front pâle était fortement plissé ; il souffrait beaucoup et ne se plaignait pas ; mais son teint plombé, ses lèvres décolorées, ses traits crispés et ses membres agités d'un tremblement convulsif, révélaient ses angoisses déchirantes.

Le duc de Vicence, désolé de le voir si cruellement affecté, eût désiré pouvoir calmer cette lievre morale par quelques paroles consolantes, mais il n'avait pas le courage d'articuler un mot, tant il partageait sincèrement l'anxiété de son maître. Il sentait combien il lui serait difficile d'apporter dans cette âme chagrinée la conviction qu'il n'existait pas dans la sienne ; et lorsqu'il voulut, malgré l'influence des plus noirs pressentiments, prononcer quelques mots de consolation, Napoléon fit un signe non équivoque qui lui ferma la bouche.

Cette disposition malade dura fort longtemps ; c'était une crise à laquelle on ne pouvait apporter d'autre soulagement que l'exemple de la résignation ; aussi le muet confident de ces douleurs internes morales et physiques, se contentait-il de suivre d'un regard affectueux et mélancolique, Napoléon, qui se levait, marchait la tête penchée sur sa poitrine, en croisant les bras, puis s'asseyait une seconde pour se relever ensuite et s'arrêter devant lui sans proférer une syllabe.

Tout à coup, après avoir continué quelques minutes cet exercice machinal, il s'écrie, comme si son auditeur bienveillant eût pu voir jusqu'aux moindres replis de son âme tourmentée :

— Non.... non, Caulaincourt !.... c'était impossible ! vous le sentez bien vous-même, j'en suis convaincu !... Il fallait que cela fût ainsi ; je ne pouvais agir autrement ! c'était écrit là-haut !... Je n'ai fait que remplir les desseins de la Providence !... d'ailleurs, dépendait-il de moi de me conduire ainsi ?... les circonstances sont bien impérieuses parfois, mon ami ; ... et l'homme le plus accoutumé à les faire plier est souvent obligé de s'y soumettre, ne fût-ce que momentanément !... Il fallait bien avancer, étonner par la multitude de mes victoires, par la rapidité de ma marche !. ... A présent, le sort en est jeté ! contemplons l'avenir d'un œil assuré ! lui seul nous appartient ; le passé est désormais à l'histoire ! Je veux ayant six

semaines être à Saint-Pétersbourg !... Nous y prendrons nos quartiers d'hiver ! Il le faut !... Je le veux ! .... J'avais bien formé le projet de m'arrêter ici, d'abord, mais j'ai changé d'avis ; l'armée va seulement s'y reposer un peu.... Oui, j'y suis résolu, nous entrons le 1<sup>er</sup> novembre à Saint-Pétersbourg... La France va m'envoyer des renforts, je les attends ; ils se formeront insensiblement ; j'échelonnerai mes troupes ; j'ai pour six mois d'approvisionnements dans mes places fortes ! Je suis en mesure !... Rassurez-vous, mon cher duc cette coalition est formidable, j'en conviens... mais nous en triompherons, je l'espère... avec l'aide de Dieu !....

L'ancien ambassadeur avait assez étudié le caractère national de ces hommes du Nord, pour ne partager qu'à demi la confiance présomptueuse de l'Empereur dans ses opérations militaires ; mais, sans approuver un plan de campagne qui lui paraissait en partie inexécutable, il crut inhumain, peut-être même impolitique, d'exprimer son opinion autrement que par le silence, dans un instant critique où la confiance du chef en lui-même était si nécessaire pour relever le moral abattu de nos troupes.

Cependant, il craignit de se rendre coupable envers son souverain et ses compatriotes, en montrant une menteuse sécurité sur l'issue de la guerre, et, sans aborder franchement la question, il chercha à faire pressentir les chances favorables à la paix que nous donnaient nos derniers triomphes.

— Les Russes s'estimeront trop heureux de nous faire des ouvertures pacifiques, après tant de défaites, lui disait l'insinuant diplomate, qui tâchait ; avant tout, de ramener le calme dans le sein agité de Napoléon.

Mais le grand capitaine secoua la tête sans rien dire ; puis, après avoir fait quelques courtes réflexions, il reprit d'un air découragé :

— Je voudrais offrir d'ici une paix honorable, mais eux ne le voudront pas !... Les conséquences de cette lutte fanatique sont incalculables. Leurs moyens de défense valent mieux que le fer et le canon !... Rien n'est impossible à l'exaltation religieuse ; les misérables anéantissent nos conquêtes en consumant leurs villes.... N'importe, ne nous laissons point accabler par de puériles appréhensions, et nous saurons bien les contraindre à nous crier merci.

Hélas ! hélas ! dans cette fatale nuit, il n'y avait plus de conjectures à former ! Le volcan sur lequel il se croyait en sûreté allait faire éruption ; il bouillonnait sous ses pieds, déjà même le sol était brûlant, et pourtant il ne le sentait pas !... sa préoccupation l'empêchait de remarquer les indices précurseurs de la terrible catastrophe qui se préparait dans les ténèbres ; et

tandis qu'il organisait, en pensée, l'administration de sa nouvelle conquête, les torches qui devaient la livrer à la plus prompte, à la plus effroyable destruction, s'allumaient entre les mains des farouches incendiaires.

Rien pourtant ne troublait encore la tranquillité de la nuit ; l'armée, après tant de fatigues, avait besoin de repos, et la ville des czars était, en apparence du moins, plongée dans un sommeil profond, universel.

Il était tard, fort tard, et Napoléon, dont la force d'âme habituelle luttait en vain contre la funeste prévision qui le poursuivait au milieu de son triomphe, ne pouvait rester en place ; les traits altérés de son compagnon le frappèrent.

— Retirez-vous, mon cher Caulaincourt, lui dit-il d'un air amical ; bon soir ; tâchez de dormir quelques heures,

— Cela me serait impossible, sire ; daignez me permettre de rester auprès de Votre Majesté ?

— Mon pauvre ami ! s'écrie l'empereur avec effusion, en lui serrant la main ; et durant quelques secondes ils échangèrent le plus éloquent regard.

— Allons, allons, continue enfin Napoléon, en faisant un violent effort sur lui-même, allons, Caulaincourt, du courage ! Puisque vous partagez mon insomnie.... ma sollicitude.... travaillons un peu, cela nous distraira. Le travail tue le chagrin !... Tenez, voyez un peu mes étals de mouvements : dans trois jours nous verrons arriver 250,000 hommes de troupes fraîches. Ils ne manqueront pas de toits pour s'abriter, nous pouvons nous dispenser de pourvoir à leurs logements, les Russes nous ont poliment cédé la place. Il s'agit seulement de rassembler des vivres, de distribuer les différents services. Examinons cela Mais non, rien, rien, la solitude, la famine partout !

Il parlait encore lorsqu'une clarté soudaine, éblouissante, se répandit dans l'appartement. L'empereur et son compagnon s'élancèrent en même temps vers les fenêtres : un affreux incendie venait d'éclater : l'air était lourd, étouffant, l'horizon embrasé ; une lumière d'un rouge vif colorait tous les objets ; et la garde, qui bivouaquait dans les cours du Kremlin, criait à la fois : Au feu ! au feu ! et vive l'Empereur !

Il ne peut en croire ses yeux, ses oreilles, et cherche à se persuader que des incendies partiels, causés par l'installation précipitée des troupes, sont la source de celte terreur panique.

Mais ce dernier espoir ne tarde pas à lui échapper : un officier d'état major se présente ; il vient faire un effrayant rapport de ce qui se passe dans

l'intérieur de la ville.

— Le feu, assure-t-il, éclate simultanément dans plusieurs quartiers de Moskou ; des fusées sont lancées de toutes parts dans les palais inhabités ; l'on voit sortir des colonnes de flammes, de fumée, du sein de vastes bâtiments clos de tous côtés ; des étoupes soufrées et goudronnées activent l'incendie ; des figures atroces, ivres de vin et d'une joie satanique, parcourent la ville avec des torches enflammées et divers instruments de destruction : ce sont les forçats, dont on a ouvert les cachots en les saluant du nom de vrais enfants de la Russie, en leur promettant le pardon des crimes passés pour prix d'un nouveau crime.

Ils courent de palais en palais, de maison en maison, ces forcenés, et font rêver malgré soi aux légions de diables qui peuplent l'inférieur abîme.

Bientôt plusieurs généraux confirment ces horribles nouvelles, en ajoutant que toutes les pompes ont disparu et que le feu se propage d'une manière effrayante.

Nul doute, la perte de la capitale était commandée, organisée, et le nom du gouverneur de Moskou, du cruel Rostopchin, était proféré au milieu des imprécations.

Mais l'âme héroïque de Napoléon grandit encore en face de ce péril imminent ; il se roidit contre le danger et n'oppose au furieux élément déchaîné contre lui, que le plus admirable sang-froid. L'heure de faiblesse est passée pour lui, quand le devoir commande ; dans une pareille conjoncture, l'hésitation, c'est la ruine totale ! aussi ne balance-t-il pas ;

— Qu'on fasse la part au feu ! dit-il, je monte à cheval : annoncez vite à mes braves soldats que je suis au milieu d'eux.... Sauvez ce qui peut l'être.... Allez, Messieurs Je rends chaque chef de corps responsable de l'exécution de mes ordres.... Allez.... que chacun de vous, Messieurs, fasse son devoir.

Puis, avec une présence d'esprit que la rage toujours croissante du fléau ne fait que rendre plus parfaite, il s'adresse d'un ton calme, résolu, à ceux qui l'entourent, leur distribuant ses ordres afin de porter de prompts secours sur tous les points menacés et non encore atteints par l'incendie.

— Berthier, s'écrie-t-il en rappelant le prince de Neufchâtel, où sont situés les magasins à blé ? Envoyez un officier de confiance qui puisse me rendre compte du péril dont ces magasins peuvent être menacés : qu'on dirige la jeune garde de ce côté... De la célérité, Berthier, il y va du salut de l'armée !

Et sans reprendre haleine, sans perdre une seconde d'un temps si précieux, il sort du palais, s'avance rapidement dans les rues embrasées, marche la tête haute à travers deux murailles de feu, et, bravant une pluie de cendres étincelantes qui le force de temps à autre à fermer les yeux pour n'être pas aveuglé par cette dévorante poussière, il se montre tantôt près des hôpitaux, tantôt près des magasins à blé, pour conserver l'existence ou les vivres de ses compagnons, en cherchant par son exemple à encourager les travailleurs.

Qu'il était sublime alors, l'empereur ! qu'il était sublime d'intrépidité, en, défiant le trépas dans les rues de Moskou !... Ah ! ce revers imprévu, si héroïquement supporté, le rehaussait aux yeux de ses soldats, plutôt que de lui enlever leur inébranlable confiance. Ses prodigieux triomphes avaient émerveillé l'univers, son froid courage dans l'adversité lui assurait d'avance le respectueux enthousiasme de la postérité la plus reculée.

Aussi ses malheureux soldats, prêts à succomber au désespoir dont ils étaient saisis à la vue des tourbillons de flamme, de fumée, qui les enveloppaient, se ranimaient-ils en l'apercevant à leurs côtés. La stupeur à laquelle ils étaient en proie cédait à l'admiration que leur causait cet être surnaturel, que l'on eût pu croire incombustible en voyant son apparente insouciance pour lui-même dans ce péril imminent, et sa sollicitude paternelle pour les autres. Ces hommes, électrisés par la présence de leur valeureux chef, rivalisaient de zèle avec lui, faisaient des miracles de dévouement sous sa direction, et leurs yeux, hagards avant son arrivée, se remplissaient d'une audace surhumaine quand ils se disaient entre eux, dans leur langage vulgaire, mais expressif :

— Nous sommes enfoncés ! mais bah ! c'est égal !... il nous tirera de là !

Tel est le pouvoir magique de la fascination ! Sans cette influence morale qu'il possédait au plus haut degré, Napoléon n'eût pas accompli de si vastes desseins. Cependant cette force d'âme, cette inébranlable volonté, cet indomptable courage, devaient fléchir momentanément devant l'embrasement de Moskou ; et bientôt, malgré toute son énergie, il fallut bien se résigner au triste rôle de spectateur de ce drame effroyable.

Vainement, en effet, le duc de Trévise, merveilleusement secondé par les efforts de la garde, est parvenu à préserver un quartier dans lequel est situé le vaste hôpital des enfants trouvés ; vainement les vils sicaires du gouverneur, pris la torche à la main, sont amenés devant l'empereur, qui les interroge lui-même, puis les fait fusiller sur l'heure, rien ne saurait sauver la

capitale, et le noble conquérant qui n'eût pas voulu de l'empire du monde au prix d'une semblable barbarie, demeure consterné d'horreur en face d'un désastre si complet.

— Eh quoi !... brûler eux-mêmes leur capitale ? Quelle farouche frénésie ! s'écrie-t-il.

Et son œil épouvanté plonge en frémissant sur cette immense fournaise, qui était hier encore l'une des plus vastes, des plus somptueuses, des plus florissantes cités européennes. La bouche du Vésuve en fureur ne vomit pas ses pierres volcaniques avec tant de fracas que cet océan de feu lance dans les airs les débris de ses palais renversés et les énormes nuages de fumée. Plusieurs vents opposés soufflent à la fois au sein de ces ruines, et leurs sifflements, joints à la chute des édifices qui craquent de toutes parts, et aux cris d'énergumènes des agents de Rostopchin, forment une sorte de mugissement dont rien ne saurait faire comprendre l'horreur. C'est un ouragan tropical dans toute sa rage ; c'est l'image de l'enfer ! Les figures sinistres des incendiaires se dessinent affreusement sur ce fond d'un rouge ardent, et leur teint cave et plombé, leurs yeux à demi sortis de l'orbite, leur donnent l'aspect de démons incarnés prêts à vous entraîner dans le gouffre flamboyant qu'ils ont allumé.

Aussi l'empereur, stupéfait, voyait toutes ses prévisions dépassées par cette guerre d'extermination ; une pareille lactique était sans exemple chez les peuples civilisés, et son âme magnanime se révoltait inutilement contre un vandalisme si atroce. Ses yeux brillaient d'un sombre éclat ; il respirait avec effort, et les courtes exclamations qui sortaient de ses lèvres brûlantes étaient d'accord avec le combat des éléments qui se livrait devant lui.

— Quel peuple !... quel peuple !... disait-il avec un accent saccadé, avec des gestes d'indignation, de colère impuissante. Incendier leurs propres villes !... qu'ils soient maudits à jamais !... c'est le démon qui les inspire ! ... Quel désespoir farouche !... que l'exécration des races futures retombe sur ces Scythes modernes !... Les monstres !... ils ont trente mille blessés dans leurs hôpitaux !... Ils vont donc les brûler aussi ! Ah ! ! ! quel peuple ! quel peuple !... Et nous sommes au XIX<sup>e</sup> siècle !...

Le temps s'écoule au milieu de ces angoisses ; Napoléon comprend qu'il faut redoubler d'énergie pour relever le courage abattu de ses troupes, et composant son maintien, son visage, il passe une revue dans Moskou incendié, avec une physionomie si calme, avec un front si dégagé de soucis, avec un sourire si permanent, que, sans les ruines fumantes de l'antique

capitale des czars, on eût pu douter de l'effroyable incendie qui venait de dévorer tant de richesses, tant de monuments séculaires.

Ah ! c'est qu'il fallait bien dissimuler sa douloureuse anxiété devant ses compagnons d'armes, qui cherchaient avidement à recouvrer, dans l'air assuré de leur auguste chef, la confiance morale, prête à les abandonner, et pourtant si nécessaire au salut général. Mais si la vive émotion que le tragique événement de la nuit précédente avait apportée dans toutes les âmes, ne leur eût pas enlevé la faculté de scruter les secrètes pensées de l'empereur, l'examen le moins approfondi eût fait découvrir de tristes réflexions derrière ce sourire obligé, et l'on eût éprouvé une sincère compassion pour l'infortuné qui souriait ainsi !

La dissimulation est la vertu des rois, dit-on ? Oui, sans doute, et cette vertu, certes, est bien méritoire parfois !... Il faut plus de vrai courage pour montrer un front serein sous les piqures d'une lourde couronne d'épines, que pour affronter la mort, presque séduisante au milieu des lauriers d'une glorieuse bataille ! Il faut plus de force d'âme pour sourire quand les illusions s'évanouissent, quand l'espérance s'envole, quand les plus amères déceptions vous ouvrent les yeux, que lorsqu'on entrevoit un riant avenir à travers les périls qu'il faut braver avec audace pour l'atteindre !... Oh ! parmi les conditions imposées à la souveraine puissance, ce poignant sourire au sein des revers est la plus difficile, la plus pénible à remplir !.....

On souffre tant, lorsqu'on est forcé de sourire au moment même où des larmes de rage et de désespoir sont refoulées vers le cœur et le rongent comme un torrent de lave brûlante !...

Ah ! du moins, Napoléon a reçu le prix de l'énergie avec laquelle il a su maîtriser ses sensations : l'armée, soutenue par les consolantes promesses de son idole, se laisse convaincre par son entraîante éloquence, et, sans songer aux obstacles presque insurmontables d'une telle entreprise, elle croit, sur la parole de son héros, qu'elle va marcher sur Saint-Pétersbourg et se dédommager, par la conquête de cette dernière capitale, de la perle de Moskou.

Mais Napoléon n'était plus alors l' élu du ciel, le favori du destin, et ce projet gigantesque ne devait pas s'accomplir.

Lui-même, le malheureux ! n'avait plus foi en son étoile, à cette époque désastreuse, et c'était sans espoir qu'il cherchait à donner de mensongères espérances à ses soldats découragés.

Il avait raison, et ses funestes conjectures n'étaient que trop bien fondées, car, le jour même où il quittait Moskou, Mallet le détrônait à Paris, le 25 octobre !...

Cette funeste méfiance de ses propres inspirations devait achever sa perte ; s'il les eût suivies, ces inspirations qui l'avaient si bien guidé jusqu'alors, il eût poursuivi Kutusoff qui fuyait devant lui, et ses troupes victorieuses eussent surpris, écrasé les Russes, épouvantés d'une attaque si foudroyante ; mais, pour la première fois peut-être, il craignit la responsabilité d'une démarche si hardie, et, se laissant persuader par de timides conseils, il revint sur Majaïsk et Wiasma, pour reprendre ensuite la route de Smolensk.

Ah ! que n'a-t-il tranché le nœud gordien avec son épée, dans ce moment décisif ! Il n'avait pas hésité jadis à prendre l'initiative en Italie, en Égypte, et pourtant il s'en était bien trouvé !...

Quel étrange spectacle cette appréhension réciproque ne devait-elle pas donner au monde attentif ! Deux grandes armées ennemies se tournaient le dos et laissaient Vide et libre, entre elles, l'arène ensanglantée où elles venaient de se combattre avec un égal acharnement ! Bizarre modération, terreur panique, qui rendait les deux chefs opposés incapables de profiter des frayeurs excessives de leur adversaire !...

Ce fut à cette époque, à jamais déplorable, que commença l'héroïque et désastreuse retraite de Russie. Mais tant de plumes éloquentes ont dépeint, avant moi, ces scènes déchirantes, que je demanderai la permission de m'abstenir d'aborder un pareil sujet, qui m'éloignerait beaucoup trop longtemps, du reste, des principaux personnages de cette histoire, quand même la persuasion de mon insuffisance ne m'arrêterait pas au moment d'entreprendre une tâche si fort au-dessus de mes forces.

Disons donc seulement, en peu de mots, que l'armée française et son illustre chef déployèrent à l'envi, dans cette terrible retraite, le plus sublime de tous les courages, celui de l'adversité, ce noble courage qui distingue les âmes fortement trempées et les fait encore grandir au sein des revers !

Les infortunes de Napoléon furent mesurées à sa haute stature par la divine Providence, et voilà pourquoi elles furent si prolongées, si atroces ; et voilà pourquoi cet homme, dont la gloire avait surpassé celle de tous les conquérants, voilà pourquoi ce maître du monde, cet arbitre souverain de l'Europe, est mort captif de ses plus cruels ennemis, sur un rocher stérile, au milieu des mers !... Voilà pourquoi ce favori du ciel, heureux époux de la fille des Césars, plus heureux père d'un enfant couronné, environné d'une

nombreuse famille de rois, fut abandonné de tous ces objets de ses affections les plus chères, à l'heure de l'infortune, et n'eut qu'une main étrangère pour clore ses paupières et fermer son tombeau !....

## XXII — La folle de Pirna.

Napoléon est de retour à Paris ; il a revu sa femme et son enfant ; sa femme, qui devait si froidement l'abandonner bientôt ; son bel enfant, dont le cruel souvenir devait hâter son trépas à Sainte-Hélène, où l'espoir même de le revoir jamais, de lui donner un dernier baiser, lui serait refusé avec barbarie ! Mais après la campagne de Russie il était loin encore de pressentir tous ses malheurs futurs, et malgré les désastres qui venaient de lui faire reprendre en fugitif le chemin de sa capitale, il serrait avec une délicieuse effusion ces deux êtres bien-aimés sur son cœur désolé, et retrempait auprès d'eux son âme héroïque, si rudement éprouvée par le sort.

Pendant ce temps, l'empereur Alexandre, glorieux d'une retraite à laquelle le rigoureux hiver de 1812 avait aussi puissamment contribué que le succès de ses armes, recevait de toutes parts les plus louangeuses félicitations pour la réussite fortunée de ses opérations militaires.

Antonie n'était pas la dernière à exalter ces hauts faits d'armes, et son amant couronné, délivré des vives inquiétudes que lui causait la présence inopinée de son auguste rival au sein de la seconde capitale de l'empire, s'abandonnait de nouveau au charme entraînant de sa passion. L'absence avait encore embelli la ravissante comtesse, s'il était possible, et la sirène, en affectant une vive anxiété sur le compte de son souverain durant la campagne qui venait de s'écouler, s'était enfermée chez elle sous prétexte de s'affliger en secret des dangers du prince, mais réellement plutôt, en effet, pour combiner avec une finesse féminine un nouveau plan d'attaque contre la raison mourante du czar, et le faire tomber à ses pieds en esclave soumis

Elle eut tout lieu de s'applaudir du succès de ses soins : Alexandre, débarrassé des soucis de la guerre, avait besoin de repos, et l'intimité d'une enchanteresse aussi enivrante que M<sup>me</sup> de Narishkim était la divine houri du prophète dans son voluptueux paradis.

Leur première entrevue était adroitement calculée par Antonie pour captiver tout à fait, et pour toujours, son importante conquête ; aussi, peu de temps après son retour dans la capitale, l'empereur avait-il repris ses chaînes d'une manière si éclatante, ou du moins si peu équivoque, qu'on

parlait tout haut, dans Saint-Pétersbourg, de son prochain divorce, et que les flatteurs de la comtesse poussaient la hardiesse de leurs conjectures jusqu'à préciser l'époque de son avènement au trône de toutes les Russies.

La douce Élisabeth, il est vrai, n'avait plus pour prendre son parti son éloquent et zélé défenseur, le duc de Vicence ; on dit même que M<sup>me</sup> de Narishkim, redoutant au delà de toute expression l'influence de cet insinuant diplomate sur l'esprit de l'empereur, avait mis tout en œuvre pour s'opposer à l'admission de ce plénipotentiaire de Napoléon à la cour de Russie.

Ce qu'il y a de bien certain, et l'histoire en fait foi, c'est que toutes les tentatives à cet égard furent infructueuses, et que la permission demandée par Caulaincourt, de voir Alexandre, lui fut constamment refusée.

Doit-on attribuer ce refus au manège d'une ambitieuse coquette ou bien aux calculs diplomatiques du cabinet de Saint-Pétersbourg ? Ce problème, dont la solution que nous avons sous les yeux ne saurait être douteuse pour nous, ce problème est et restera toujours un mystère pour le public, qui ne peut jamais avoir connaissance de tous les fils qui font mouvoir les raille et mille personnages présentés par l'histoire à son insoucieuse curiosité.

Cependant Alexandre, fasciné de nouveau par les attrait et les séductions de son amie, n'a point encore pris de solennel engagement avec elle. Enlacé dans l'invincible filet que cette femme intrigante lui a tendu, il n'a fait qu'une faible résistance et s'est rendu de bonne grâce son prisonnier. Il a promis sa couronne et sa main à l'orgueilleuse comtesse, mais il voudrait aussi un grand sacrifice en échange de cette vague promesse, l'amant passionné ; et c'est avec amertume qu'il accuse l'ambitieuse idole de toutes ses pensées de le traiter avec une rigueur excessive et de ne rien savoir immoler à l'amour.

Mais Antonie se gardera bien de montrer la plus légère faiblesse, car elle voit que son apparente vertu va lui donner un trône, et que la sévérité outrée de ses mœurs ne fait que porter au plus haut degré d'exaltation le fougueux sentiment qu'elle inspire ; l'intérêt personnel, l'orgueil, l'ambition, la coquetterie, sont les meilleurs garants de son scrupuleux honneur ; les plus solides principes de morale ne sauraient conspirer davantage contre Alexandre, que l'égoïsme bien entendu dont elle a fait sa boussole ; et la prétendue sagesse qui tient le monarque dans les bornes de l'admiration la plus respectueuse, ne prend sa source que dans un excès d'ambition.

Oh ! malheur, malheur à elle, l'habile intrigante, si son royal adorateur surprend un jour le vrai mobile de sa conduite ! Une telle découverte renverserait à l'instant même tout l'échafaudage que son orgueil élève avec tant de soin ; son brillant avenir s'évanouirait aussitôt, et la vertueuse Élisabeth serait bien vengée !

Mais rien n'annonce encore une semblable péripétie ; tout, au contraire, semble favoriser les prétentions exagérées de la belle comtesse. Alexandre se croit aimé, et dans ses transports de joie il se demande si l'on peut jamais payer assez cher l'amour d'Antonie ?

Les magnifiques réjouissances occasionnées par la destruction de l'armée française, dont la flatteuse renommée avait eu l'art d'envenimer les revers, de dépeindre les infortunes sous les plus sombres couleurs, les fêtes publiques et particulières données aux vainqueurs, furent pour la comtesse de magnifiques théâtres sur lesquels la ravissante sylphide put déployer à loisir ses grâces enchanteresses, ses divins attrait, ses talents séducteurs ; aussi la nouvelle apparition de cette charmante personne dans le grand monde qu'elle avait fui pendant la campagne, fit un prodigieux effet ; on eût dit, à voir l'enthousiasme que sa présence excitait dans les salons, au spectacle, aux promenades, qu'on ne l'avait pas encore regardée avant cette époque ; ou plutôt on eût dit qu'elle avait puisé dans sa retraite instantanée des filtres magiques, irrésistibles, dont les plus indifférents ne pouvaient se garantir.

Un jour, entre autres, son triomphe dépassa toutes les prévisions de son excessive vanité ; il y avait chez elle une petite soirée intime, soi-disant, mais dans laquelle le luxe le plus recherché se dissimulait coquettement sous l'élégante simplicité des ornements et des costumes.

— Venez mardi soir, avait-elle dit, avec son gracieux sourire, à tout ce que Saint-Pétersbourg renfermait de plus jeune, de plus beau, de plus aimable ; nous serons entre nous, sans cérémonie, nous ferons un peu de musique pour nous reposer des bals d'apparat dont nous sommes excédés depuis quelque temps.

Puis à cette invitation elle joignit, pour trois ou quatre personnes privilégiées, celle de jouer ou de chanter un morceau pour lui aider, disait-elle, à faire les honneurs de sa petite soirée.

Or, cette petite soirée fit époque dans la capitale, par le bon goût qui présidait aux moindres détails d'une réunion choisie parmi l'élite de la noblesse russe.

L'empereur ne manqua pas de s'y rendre, et dès que tous les convives furent rassemblés, on passa dans la salle de concert. Le demi-jour qu'on avait ménagé à dessein, dans le salon de réception, fit mieux ressortir encore l'éblouissante lumière dont ce second appartement se trouvait tout à coup inondé.

La toilette d'Antonie était trop bien harmonisée avec toute sa personne pour qu'on puisse la décrire. Alexandre était en extase devant elle. Tous les sens étaient séduits à la fois dans ce séjour embaumé ; des parfums délicats étaient répandus dans l'atmosphère, et des rafraîchissements délectables circulaient sur des plateaux d'une grande richesse, dans des vases d'or, d'argent, de cristal.

Après quelques instants de conversations animées, à demi-voix, pendant lesquelles l'empereur resta constamment aux côtés de sa belle amie, s'enivrant avec délices du feu de ses longs yeux veloutés, du charme infailible de son demi-sourire, plein de langueur et de vivacité tour à tour, des suaves émanations de sa magnifique chevelure, et surtout du son de voix pénétrant qui vibrait jusqu'au fond de son âme ; après, dis-je, avoir suffisamment préparé son adorateur à l'impression qu'elle voulait produire, M<sup>me</sup> de Narishkim donna le signal du concert.

Plusieurs solos d'instruments entremêlés de quelques duos exécutés avec talent, ayant d'abord attiré l'attention de l'auditoire, la maîtresse de maison prit sa harpe d'or, qu'on venait d'apporter au milieu du cercle, et sa pose à cet instrument mettant en évidence toutes ses perfections, elle était si belle ainsi, qu'une exclamation involontaire sortit de toutes les bouches avant même qu'elle eût fait vibrer les premières notes. Le morceau qu'elle exécuta était à la fois d'une touchante expression et d'une grande difficulté, mais ses doigts effilés se jouaient des obstacles et caressaient les cordes avec tant de légèreté, qu'elle enleva tous les suffrages.

Cependant ce n'était pas encore sur ce brillant morceau qu'Antonie avait fondé ses plus grandes espérances de succès auprès d'Alexandre ; elle savait, la ravissante coquette, elle savait que le son de sa voix seul produisait un effet magique sur son royal amant, et le désir de le subjuguer tout à fait, centuplant son talent réel, lui fit chanter une simple romance avec un goût si exquis, avec une chaleur si entraînante, que son émotion factice en produisit une véritable sur les assistants. L'empereur, particulièrement, fut transporté de bonheur, d'admiration, en entendant pour la première fois des couplets aux allusions fines, ingénieuses, dont il ne

pouvait manquer de saisir l'application, que les indifférents ne devaient pas comprendre.

Il vint aussitôt après lui en témoigner sa reconnaissance passionnée, et les termes dont il se servit alors furent tellement significatifs, que l'intrigante, ne doutant plus de la réussite de ses projets, éprouva tant de joie de cette assurance, qu'un œil plus clairvoyant que celui d'Alexandre eût pu se méprendre sur la cause de cette expansive félicité, en l'attribuant à l'amour plutôt qu'à l'ambition.

Un somptueux souper suivit le concert, et dès le lendemain matin l'empereur alla savoir des nouvelles de la séduisante comtesse, qui se garda bien de négliger les avantages de sa position. Les fêtes se succédaient avec rapidité, l'impératrice n'y paraissait presque plus, à moins que l'étiquette ne l'y condamnât absolument, tant la froideur de son mari l'affligeait, et son orgueilleuse rivale, profitant sans pitié d'un abandon qui laissait le champ libre à son esprit d'intrigue, s'empara si complètement de l'âme et des sens du souverain de toutes les Russies, que les plus incrédules, en voyant les assiduités continuelles d'Alexandre auprès d'une idole qu'il traitait avec un respect religieux, ne doutaient plus d'un mariage qui pouvait seul désormais lui assurer la possession de la plus belle femme de l'univers.

Cependant Napoléon, profondément humilié d'avoir été obligé de rentrer en fugitif dans sa capitale, ne se sentait pas disposé à laisser son trop heureux vainqueur filer le parfait amour aux genoux de sa belle. Décidé à venger noblement son injure, l'empereur des Français rassemblait de nouvelles forces pour réparer les désastres de la précédente campagne, ou plutôt pour contraindre ses ennemis victorieux à lui accorder une paix honorable, et la haute importance des affaires d'Occident vinrent encore cette fois traverser les vœux de l'ambitieuse coquette et ajourner indéfiniment le double divorce qu'elle souhaitait en vain depuis tant d'années.

Toutes les pensées se tournaient alors vers la France, et malgré ses revers encore récents on ne voyait pas sans effroi, à Saint-Petersbourg, l'attitude hostile de Napoléon ; il avait à la vérité vu périr l'élite de son armée dans les plaines glacées de la Russie, mais notre valeureuse patrie n'est-elle pas une pépinière de héros, et le sang de nos braves n'a-t-il pas toujours fait surgir des milliers de vengeurs ?

Alexandre le sait par expérience : il a déjà combattu ces courageux guerriers, et l'élite de sa noblesse est tombée sous leurs coups, et la seconde

capitale de son immense empire n'est plus qu'un amas de cendres ! Napoléon, à la tête des armées françaises, est invincible, nulle puissance humaine ne saurait le renverser ; mais la devise du plus astucieux de nos rois : diviser, pour régner ! peut servir de guide dans celle circonstance ; et diviser, pour détruire, devient dès lors la devise d'Alexandre. Les cabinets étrangers s'emparent avec empressement de cette lumineuse idée, et chacun d'eux travaille en conséquence à détacher peu à peu quelque allié de *l'ennemi commun*. Une défection en amène une autre ; les traîtres ont bien vite des imitateurs, et l'ingratitude se groupe sans pudeur, sous mille formes diverses, autour du grand homme aux prises avec l'adversité. Quelques-unes des pierres qui soutenaient l'édifice de la puissance colossale, viennent d'être brisées par l'ouragan politique, toutes les autres vont bientôt tomber à leur tour, et l'édifice lui-même, privé de sa base fondamentale, s'écroulera, ensevelissant sous ses ruines son malheureux fondateur. Parmi tant de monarques qui lui doivent leur sceptre, ou du moins la conservation d'une couronne prête à tomber de leur front, le vieux roi de Saxe lui restera seul fidèle dans l'adversité.

Hélas ! il n'est donc que trop vrai, l'oubli des injures est plus facile que le pardon des bienfaits.

Et voilà pourquoi, sans doute, tant de gens s'efforcent à renier la Divinité ; la reconnaissance est un trop lourd fardeau pour leur âme desséchée, un athée ne saurait avoir un bon cœur !

Mais ne précipitons pas la marche des événements ; l'empereur des Français n'est point encore abandonné de tous ; la Prusse et la Russie se sont seules déclarées ouvertement contre lui ; l'empereur d'Autriche a promis à son gendre un concours que des liens de famille et là formidable puissance de l'empire russe doivent également lui assurer. La France est toujours grande malgré sa désastreuse campagne de l'année précédente ; elle brûle de reprendre sa supériorité sur les nations européennes, et son attitude guerrière doit faire présager de sanglantes représailles.

Aussi son adversaire ne s'endort-il pas sur ses lauriers ; il sent qu'un nouvel effort est nécessaire pour féconder les fruits de sa victoire, et de superbes revues font défiler devant ses yeux des troupes aguerries, bien disciplinées et commandées par des officiers généraux d'un talent distingué. On remarque parmi eux le bel Ouwaroff, que l'empereur traite avec autant de familiarité qu'avant la mort de la princesse Scaretsen ; il est si brave, Ouwaroff, que l'autocrate n'a pas le courage de lui garder rancune pour sa

conduite déloyale envers sa maîtresse, et tout en plaignant du fond de l'âme l'intéressante victime d'une passion si mal partagée, il ne peut se priver d'un de ses plus valeureux défenseurs, et lui a seulement recommandé d'être plus circonspect à l'avenir.

— Sire, je ne demande pas mieux, avait répondu l'extravagant jeune homme avec une fatuité risible ; mais ces têtes de femme ! grand Dieu ! qui sait si je ne serai pas encore compromis !

Alexandre n'avait pu s'empêcher de rire à cette plaisante exclamation débitée avec un sérieux imperturbable, et l'élégant Ouwaroff était rentré en grâce auprès de son maître, et les plus jolies femmes de la capitale se disputaient son hommage.

Manstein aussi faisait partie de l'armée en activité ; il allait quitter sa femme et ses filles ; mais, cette fois, c'était avec moins de regrets, avec plus d'espérances surtout, ses blessures lui donnant droit à une honorable retraite dont il devait jouir dans ses foyers après la campagne. C'était aussi à cette époque qu'il avait fixé le mariage de sa fille aînée avec un officier distingué, et tout annonçait d'heureux jours à cette vertueuse famille.

Antonie la fréquentait peu : la paix, l'union qui régnait entre tous ses membres lui faisaient faire un honteux retour sur elle-même ; à l'aspect de ces cœurs purs, innocents, l'envie se glissait au fond de son cœur égoïste ; le bonheur d'autrui, ce bonheur réel fondé sur la vertu, auquel il ne lui était plus permis d'aspirer depuis que l'ambition avait corrompu son âme, ce bonheur dont elle ne saurait nier l'existence en face de ces physionomies qui en portaient si bien l'empreinte, ce bonheur lui faisait mal ; elle fuyait ces radieuses figures, et le spectacle de la tendresse expansive de ces quatre personnes lui était devenu insupportable. La coquette éprouvait au milieu d'elles le premier supplice du méchant : le chagrin de rendre justice, en dépit de toutes ses préventions, à la véritable félicité, qu'il a dédaignée pour courir après des ombres mensongères qui ne lui laissent que des souvenirs pleins d'amertume en échange de ses fautes irréparables.

Elle sent bien, la belle comtesse, elle sent bien que déjà le temps effleure de son doigt destructeur ces brillants appas dont elle était si fière : c'est en vain qu'elle voudrait se faire une complète illusion : son miroir lui dit tous les jours que sa ravissante fraîcheur, qu'on citait il y a quelques années comme un de ses attraits les plus remarquables, pâlirait maintenant auprès de plus d'un doux visage dont les mauvaises passions n'ont point enlevé le velouté juvénile, le vif incarnat. La dévorante ambition est l'une des plus

cruelles ennemies de la beauté ; les longues insomnies qu'elle entraîne à sa suite, les inquiétudes dont elle est la source, les soucis qu'elle engendre, les mécomptes, les tourments, les soins de toutes sortes qui sont le cortège habituel des intrigues de cour, avaient un peu altéré l'éblouissante fraîcheur de M<sup>me</sup> de Narishkim ; la transparence de sa peau était moins admirable, la fût toujours la plus séduisante des femmes, ceux qui l'avaient comme pendant les premiers temps de son séjour à la cour, se disaient souvent entr'eux : Elle était plus parfaitement belle encore à cette époque !

Le jeune prince de Wolkcrow n'ignore pas cette opinion désavantageuse à la comtesse, et comme il épie avec dévouement toutes les circonstances qui peuvent adoucir les peines conjugales de l'impératrice, il saisit bien vite ces propos de désœuvrés, en parle à la duchesse de Lomanzoff, et cette amie sincère d'Élisabeth s'empresse de verser ce baume consolateur sur la blessure de sa bien-aimée souveraine en lui répétant chaque jour que si Alexandre eût dû céder aux séductions de M<sup>me</sup> de Narishkim, elle serait déjà sur le trône de Russie, mais que ce n'était pas après tant d'années d'hésitation et lorsque, de l'aveu général, la dangereuse sirène avait perdu quelque chose de l'enthousiasme délirant dont elle était l'objet naguère, qu'il se déciderait à l'épouser.

Ces réflexions ne rassuraient qu'à demi la craintive épouse, et pourtant elles étaient justes : la folie de l'amour n'a qu'un temps après lequel la raison reprend son empire sur l'âme un instant subjuguée par l'entraînement des sens. Or, cette heure de désenchantement allait bientôt sonner pour Alexandre ; il était toujours épris de la charmante comtesse, sans doute, mais sa passion était déjà moins aveugle, et quoiqu'il n'eût pas encore eu le courage d'arracher le bandeau dont ses yeux étaient couverts, il entrevoyait du moins, à travers ce voile officieux, quelques-uns des nombreux défauts de l'astucieuse Antonie, et le glacial égoïsme de cette coquette ambitieuse lui apparaissait parfois dans toute sa laideur.

Jetons donc un coup d'œil sur l'embrasement politique qui se prépare en Europe ; dissipons les nuages qui nous dérobent l'horizon effrayant derrière lequel se préparent de si terribles tempêtes, et voyons l'issue de cette lutte à mort entre le conquérant du XIX<sup>e</sup> siècle et la foule de rois ligüés contre lui ; voyons ces grandes passions nationales : l'ambition, la jalousie, la haine, la vengeance, l'envie, se heurter violemment, et ne nous étonnons pas ensuite si l'amour d'Alexandre pour la belle coquette s'est effacé de son cœur au milieu de tant d'émotions diverses !

Les Russes ont appris à leurs dépens à redouter l'ennemi qu'ils vont combattre ; aussi quels immenses préparatifs ! quelles batailles ! quel carnage de part et d'autre !

A Lutzen, 300,000 hommes combattant sur une ligne de plus de deux lieues pour décider du sort de trois empires ! Napoléon n'est plus le chef, le souverain de la première nation du monde, c'est un simple général, c'est un soldat, c'est un lion !... Il est partout en même temps ; il s'expose cent fois avec une héroïque intrépidité ; le génie de la guerre l'enflamme d'une audace surnaturelle ; les boulets pleuvent à ses côtés ; il voit tomber autour de lui ses intrépides défenseurs, et l'imminence du danger ne fait que centupler son courage : c'est le dieu Mars ! Aussi le champ de bataille nous reste ; la garde russe et celle de Prusse sont presque détruites et les alliés ont perdu près de 30,000 hommes.

Les mêmes miracles de bravoure se renouvellent à Bautzen, où la victoire demeure fidèle à nos drapeaux.

Mais, hélas ! ces prodiges de valeur ne devaient pas sauver la France ; le ciel ne souriait plus aux nobles efforts de son héros, et, comme s'il eût voulu lui apprendre d'avance la fin de son empire, il lui enlevait ses meilleurs, ses plus précieux généraux. Le maréchal Duroc, son ami, son véritable ami, expire entre ses bras ; le malheur appesantit sur lui sa main de fer ; l'Autriche même, l'Autriche lui déclare la guerre ; Moreau, le parjure Moreau, reniant sa glorieuse patrie pour se rendre à l'appel du traître Bernadotte, accourt des plaines de l'Amérique afin de se placer dans les rangs ennemis. 500,000 hommes ont déployé contre nous leurs drapeaux divers, et la haine des rois nous poursuit avec une ardeur toujours croissante.

Napoléon, pourtant, ne se laisse point abattre ; à la tête de 500,000 hommes, il peut encore dicter des lois à ses adversaires, si de nouvelles défections ne viennent point entraver ses plans de campagne.

Ah oui ! certes, il pourrait lutter avantageusement avec les alliés, s'il n'avait aucune trahison à redouter parmi les siens ; mais dans nos rangs, et malgré nos succès, la désertion nous prouve que la fortune aussi a passé à l'ennemi. Un régiment entier de hussards westphaliens nous abandonne, et tandis qu'il se tourne contre nous, ce fatal exemple ébranle la fidélité de nos alliés et décourage, démoralise le reste de l'armée.

L'empereur est consterné du peu de confiance qu'il inspire ; il a besoin de toute sa force d'âme pour concentrer en lui-même le chagrin que lui

cause l'ingratitude de tant de gens qu'il a comblés de bienfaits, et pourtant, il est bien loin encore d'avoir épuisé le calice amer que la Providence lui destine, ce calice qu'il doit boire jusqu'à la lie.

L'infortuné devait mourir à coups d'épingles ; il fallait que son cœur fût déchiré par lambeaux avant de cesser de battre, et l'affection passionnée qu'on lui témoignait parfois ne faisait souvent qu'accroître ses tourments internes, en le reportant d'une manière bien pénible vers ceux sur l'attachement desquels il avait plus de droits, et qui l'avaient trahi cependant !

Un incident bien peu important au milieu de tant de graves circonstances, fut alors pour lui la source de tristes réflexions, d'un rapprochement bien douloureux.

Lorsque l'armée française entra à Pirna, l'empereur fut obligé, à son grand regret, de faire évacuer l'hôpital des fous, afin d'y déposer nos blessés. Malgré l'urgence de cette mesure, Napoléon éprouva un vif déplaisir en cédant à une aussi impérieuse nécessité ; sa bonté naturelle le faisait sincèrement compatir aux souffrances de ces misérables, et se reprochant l'indispensable sollicitude qui les avait privés de l'asile ou des soins charitables leur étaient prodigués, il demanda avec intérêt dans quel endroit on les avait placés.

— Ils sont provisoirement déposés dans une église, sire, lui répondit-on.

En effet, les troupes encombraient tellement la ville, qu'il n'y avait pas moyen de trouver un logement plus convenable pour ces pauvres insensés.

Un léger signe de tête annonça le mécontentement que cette nouvelle causait à l'empereur.

— Que Votre Majesté se tranquillise sur le sort de ces êtres dépourvus de raison, s'écrie Turenne, écuyer de Napoléon, ils ne sont pas si à plaindre qu'on pourrait le supposer ; il y a deux femmes surtout qui sont charmées de l'arrivée de Votre Majesté.

— Comment cela ?

— Oui vraiment, sire, elles espèrent même que Votre Majesté voudra bien les honorer d'une visite. L'une d'elles se croit la vierge Marie, et, en sa qualité de mère du Sauveur des hommes, elle a pris possession de la chapelle de la Vierge, dont elle fait les honneurs avec une merveilleuse aisance ; absolument comme si elle était dans son salon de réception.

— Me voilà donc enfin dans la maison de mon fils, s'écriait-elle en prenant de grands airs et des manières protectrices dignes de la Reine des

cieux ; combien je suis heureuse ! Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, et me faisant un signe obligeant, veuillez dire à Napoléon qu'il sera le bien venu dans ma maison, et que nous attendons avec impatience sa visite, mon fils et moi, pour lui rendre mille actions de grâces de nous avoir réunis ?

— Et l'autre, Turenne, reprit l'empereur, et l'autre, est-ce aussi quelque illustre sainte du paradis ?

— Ce serait plutôt un de ses anges, sire, car elle est belle comme un séraphin ! Elle est devenue folle d'amour pour Votre Majesté.

— Turenne, je n'aime pas qu'on plaisante sur un pareil sujet ; cette dégradation de l'espèce humaine est trop affligeante pour qu'il soit permis d'en rire ; la raillerie sied mal en présence d'une semblable infortune.

— Mais, sire, je parle très-sérieusement, je vous le jure. Cette jeune personne appartient à l'une des familles les plus distinguées de la Bohême. A l'époque des guerres de 1807 (elle avait à peine quinze ans) elle ne put entendre parler des exploits surnaturels de Votre Majesté sans un enthousiasme qui s'exalta, par degrés, jusqu'au délire, jusqu'à la démence. La pauvre enfant vous vit, sire, l'éclat de votre colossale renommée l'éblouit ; sa tête se perdit, la contemplation de son idole lui donna le vertige ; elle vous aima, vous adora, et dans son égarement elle ne voulut plus répondre qu'au nom de Napoléonide. Son culte pour Votre Majesté a quelque chose d'angélique, comme son doux visage, comme son regard limpide où l'azur du ciel semble réfléchi. Elle a maintenant vingt-deux ans ; le dérangement de ses facultés intellectuelles, loin de nuire au développement de ses attraits physiques, paraîtrait au contraire l'avoir favorisé ; je n'ai de ma vie rien vu de si beau : sa taille est souple, élancée, gracieuse, sa physionomie charmante, ses manières sont pleines de noblesse. Lorsqu'on a conduit les aliénés à l'église, en sortant de l'hôpital des fous ses regards inattentifs ont tout à coup été frappés par l'aspect imprévu des uniformes français ; un frisson d'espoir et de joie a parcouru tous ses membres à cette vue ; une rougeur soudaine a coloré ses joues ; son coup d'œil s'est animé d'un feu subit, l'inflexion de sa voix est devenue pénétrante, et quelques lueurs de lucidité ayant illuminé sa raison à demi perdue, elle a demandé à voir son Napoléon. Elle s'adressait tour à tour à chacun des officiers qui venaient visiter les fous, afin de le conjurer d'accomplir son ardent désir. Je ne puis vous exprimer à quel point j'étais ému en voyant cette belle jeune fille, les yeux en larmes, les mains jointes,

ses longs cheveux blonds à demi défrisés, me dire d'une voix douce, mélodieuse, avec un accent suppliant qui me touchait jusqu'au fond de l'âme : Ah ! je vous en prie, Monsieur, conduisez-moi vers Napoléon ! Prenez pitié de la pauvre Napoléonide ! Ne rejetez pas ses vœux ; ne la réduisez pas au désespoir comme ses cruels gardiens. Il y a si longtemps qu'elle souffre ! Ah ! Monsieur, Monsieur, conduisez-moi près de Napoléon, je voudrais le voir un instant, un seul instant, je vous en prie ?

— Votre Majesté se laissera sans doute attendrir par cette instante prière, et l'infatigable persévérance de la jeune aliénée sera couronnée du succès..... Voulez vous que je vous l'amène, sire ?

— Gardez-vous-en bien, Turenne, répondit l'empereur avec précipitation ; d'après ce que je viens d'apprendre, ma vue, loin de guérir cette malheureuse, ne ferait qu'accroître sa folie, et j'ai assez de fous dans mon empire, sans y joindre les étrangers ! Puis il ajouta presque aussitôt, d'un air triste :

— Mes amis, mes parents, des milliers d'ingrats, fatigués du poids de mes bienfaits, m'abandonnent, me trahissent, et cette jeune insensée reste fidèle à sa chimère depuis sept années, sans avoir d'autre aliment, pour entretenir son extravagante passion, que l'image idéale d'un être qu'elle ne doit jamais voir, d'un être qui ne peut lui accorder, en échange d'une vie entière de dévouement, d'affection, qu'une stérile pitié !... O destinée !

## XXIII — Le colosse renversé.

Alexandre, en quittant M<sup>me</sup> de Narishkim, avait pris l'engagement d'entretenir une correspondance suivie avec elle, et l'intrigante savait fort bien qu'en exigeant une pareille preuve d'affection de son amant, elle se réservait un moyen de le captiver. En effet, si quelque chose pouvait être comparé aux attraits séducteurs de la belle comtesse, c'était sans contredit le charme enivrant de son style. Personne n'écrivait mieux qu'Antonie : la pureté, l'élégance, l'esprit, la légèreté, la finesse, présidaient à ses jolies épîtres, et sa plume, tour à tour entraînante ou railleuse, touchait ou amusait Alexandre, qui ne pouvait se lasser d'admirer, de savourer avec délices ces petits chefs-d'œuvre d'éloquence épistolaire.

Cependant le temps, ce médecin des âmes malades, dont l'effet, bien lent parfois, est toujours sûr, du moins tôt ou tard, le temps affaiblissait peu à peu la passion du czar ; Alexandre aimait toujours M<sup>me</sup> de Narishkim, mais quoiqu'il souhaitât vivement la possession de cette ravissante femme, il n'était pas disposé à sacrifier son honneur à la jouissance passagère qu'il avait placée naguère au-dessus de tous les biens du monde.

Élisabeth, si vertueuse, si bonne, si résignée, avait sur son âme aimante des droits dont il ne méconnaissait plus la puissance, et si l'ambitieuse coquette eût pu voir à découvert ce cœur qu'elle prétendait gouverner avec tant de tyrannie, sa présomptueuse confiance eût fait place au dépit des espérances trompées, à la plus insupportable des déceptions, à celle de l'amour propre.

Mais son excessive vanité lui dérobe la métamorphose opérée dans l'âme d'Alexandre ; elle attribue à la préoccupation que doit lui causer la lutte européenne dans laquelle il se trouve engagé, la froideur inaccoutumée de ses lettres ; et dans son fol orgueil la belle comtesse se figure que son auguste esclave reprendra ses chaînes amoureuses après la chute de Napoléon.

Aussi combien ses vœux sont sincères pour le succès des armes russes ; elle suit avec un intérêt d'égoïste les opérations de la campagne, et l'ardeur de son apparent patriotisme lui fait tous les jours de nouveaux partisans à Saint-Pétersbourg.

Elle avait lieu, du reste, d'être satisfaite, s'il est vrai, ainsi qu'on me l'a dit, qu'elle ait contribué aux nombreuses défections de l'armée française par son influence indirecte. Napoléon ne pouvait plus avancer sans rencontrer un traître, et les rangs ennemis s'ouvraient à chaque heure du jour pour accueillir un transfuge.

L'un des plus illustres d'entr'eux, et l'un des plus cruellement, des plus promptement punis, fut sans contredit le général Moreau.

Ce malheureux, égaré par un ressentiment qui devrait toujours se taire quand la patrie est en danger, ce malheureux accourt des plaines de l'Amérique pour recevoir dans celles de la Bohême le juste châtiment de son crime. Le ciel, sans doute, ne permit pas que son génie militaire fût déployé contre ceux que la nature avait mis sous sa protection, contre cette belle France, qu'il avait sauvée jadis, et dont il avait si longtemps été l'un des plus fermes soutiens ! Tous ses talents, toute son expérience qu'il apportait à l'ennemi de son pays, ne lui furent d'aucun secours. Il était écrit là-haut que ce général, tant de fois vainqueur à la tête de ses braves compatriotes, serait mortellement frappé dès qu'il se montrerait au milieu de leurs implacables adversaires.

C'était aux portes de Dresde, l'empereur Alexandre causait avec lui quand un boulet de la garde française vint lui fracasser les deux jambes ; l'infortuné tomba sans connaissance, et lorsque ses yeux s'ouvrirent à la lumière, ils ne rencontrèrent plus que de farouches figures de cosaques qui le portaient sur des piques mises en travers, avec lesquels ils avaient formé une sorte de brancard. Déposé dans une chaumière voisine, le pauvre blessé ne peut y demeurer qu'un instant ; le feu des Français le chasse de son chétif asile ; on le transfère alors au quartier général russe, où l'amputation des deux jambes est jugée nécessaire. Après cette double opération, on se voit encore dans la douloureuse obligation de le porter successivement à Dippoldswald et à Laun, malgré la pluie, dont on ne put le garantir ; mais sa translation était urgente, il fallait bien fuir les Français !... Les Français, ses compatriotes, ses frères, ses anciens compagnons d'armes, ne voulaient donc pas le laisser mourir en paix ; et le transfuge agonisant ne trouvait pas même grâce devant les ennemis qu'il s'était choisis. Oh ! que ses derniers moments durent être affreux ! Quel regard désespéré ne dut-il pas jeter vers sa patrie, en mourant sur la terre étrangère, maudit des siens, ne laissant derrière lui qu'un nom flétri, qu'une mémoire tachée de honteuse trahison !.....

Le malheureux ! que la terre lui soit légère ! Napoléon, la France, l'Armée, furent assez vengés par cette fin déplorable.

Et pourtant, son funeste trépas n'épouvante pas les misérables tentés d'imiter son exemple : l'armée française et son valeureux chef sont malheureux, on les abandonne, c'est dans l'ordre ! le dévouement à l'infortune est la plus rare des vertus, et l'intérêt personnel est ingénieux quand il s'agit de trouver des prétextes pour excuser son ingratitude

La désertion est une lèpre morale, à la fois épidémique et contagieuse, qui ronge affreusement le corps où elle s'attache, et dont les ravages sont irrémédiables.

A quoi servent, en effet, le génie, la vertu, le courage, l'héroïsme, contre la trahison ? Plusieurs divisions entières quittent nos rangs pour se jeter dans ceux de nos ennemis et tourner leurs armes contre nous ; d'autres, démoralisées par le désordre inséparable de tant de défections, s'éloignent du combat : la voix de l'honneur ne peut plus se faire entendre de ces êtres que l'épouvante a saisis. Sourds aux reproches, aux prières de leurs chefs, ils se précipitent au hasard dans toutes les directions, et bientôt la déroute est complète.

Cependant la victoire n'a point délaissé nos drapeaux ; l'empereur est plus que jamais digne du surnom de *Grand*, par son intrépide valeur, par l'énergie de son âme, par l'étendue de ses talents militaires et la fermeté de son génie, qui eussent triomphé de ses revers, si le nombre de ses ennemis ne se fût pas augmenté à chaque instant davantage.

Mais c'est en vain qu'il lutte contre sa destinée ; c'est en vain qu'il espère conjurer les mille et mille tempêtes prêtes à fondre sur lui, il succombera ! Le colosse va se briser, que sa chute sera lourde !...

Comme il souffle rudement au visage, le vent de l'adversité ! Le grand Napoléon lui oppose inutilement des forces surhumaines, une volonté de fer, une âme vigoureusement trempée ; il sera renversé par les attaques réitérées ; les nobles efforts de la royale victime ne feront que retarder sa défaite, que la rendre plus éclatante... ils ne la sauveront pas !.... L'arrêt est prononcé au suprême tribunal, et les hommes n'ont pas le droit d'appel des jugements du souverain Juge !

Déjà la Bavière, effrayée de voir chanceler le géant contre lequel l'Europe presque entière a réuni ses forces, retire sa main secourable pour la tendre aux princes coalisés Cette déclaration de guerre consterne Napoléon ; mais il lui reste un allié dévoué, actif, zélé, dans le roi de Wurtemberg, qui

ne cédera pas, lui, aux menaces de l'Autriche : l'empereur des Français l'espère du moins.

Hélas ! il ne tarde pas à se voir cruellement désabusé : le roi de Wurtemberg suivra l'exemple de son voisin ; et le duc de Bade, se laissant aussi entraîner par le tourbillon, se trouvera soumis, malgré lui, à l'obsession imposante du cabinet de Vienne.

Le roi de Saxe, seul, ce vieux monarque dont l'âge eût excusé la méfiance, ce Nestor des rois, résiste au torrent avec une admirable fermeté ; les menaces de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse, ne peuvent ébranler sa fidélité ; leurs instances le touchent fort peu ; il dédaigne noblement les reproches des puissances alliées, et voit, sans dévier du chemin que la loyauté lui a tracé, ces trois armées formidables envahir tous ses États. Il ne trahira pas la confiance d'un ami malheureux ; et les yeux de Napoléon, fatigués de rencontrer tant d'ingrats, pourront, du moins, se reposer avec complaisance sur un être reconnaissant.

Elle lui a cependant de bien grandes obligations, cette quadruple alliance qui s'unit avec tant de fureur contre l'empereur des Français ! mais le souvenir des bienfaits s'efface promptement de la mémoire des grands : Alexandre oublie le sauf-conduit d'Austerlitz et la paix de Tilsitt ; Frédéric-Guillaume méconnaît la main qui lui aida à remonter sur son trône, et le père de Marie-Louise ne semble pas se rappeler qu'il doit deux fois sa couronne à ce généreux gendre, que sa politique sacrifie si froidement. Quant au républicain Bernadotte, deux fois gracié comme général, pardonné comme maréchal, et placé parmi les rois par le héros contre lequel s'est armée sa main sacrilège, il n'est point de qualification assez odieuse pour signaler son infâme conduite, il n'est point de terme qui puisse justement exprimer une aussi monstrueuse ingratitude !...

Napoléon, néanmoins, un moment affecté de l'acharnement de ses adversaires, reprend bientôt sa force d'âme habituelle. Il a 130,000 hommes d'infanterie sous ses ordres et 22,000 cavaliers, et quoique les alliés aient plus du double de cavalerie et 330,000 fantassins, il est sûr d'avance de triompher du nombre, pourvu que de nouvelles défections ne viennent pas anéantir ses justes espérances.

Mais elles ne sont pas de longue durée, ces menteuses espérances ! Eh ! comment peut-il encore compter sur la fidélité des hommes, lui qui fut si souvent trahi ? Il faut donc bien du temps aux belles âmes pour s'habituer à lire couramment dans le grand livre du cœur humain ? Oui, certes ; je crois

même que quelques-uns de ses feuillets restent toujours fermés et ce n'est pas un malheur, peut-être ; on y lirait de si vilaines choses !... ne vaut-il pas mieux les ignorer ? Parfois, cependant, ils s'entr'ouvrent au regard du malheureux, et l'œil le moins clairvoyant aperçoit alors toute la turpitude cachée dans leur sein.

Napoléon devait éprouver souvent une aussi pénible angoisse ; à Leipsick, surtout, elle fut poignante, et quand il vit une troupe de cavalerie et d'infanterie saxonne courir à la rencontre de la cavalerie russe et tourner ses armes contre nous, au lieu de nous aider à vaincre, son cœur se serra douloureusement.

Et pourtant cette indigne désertion n'était que le signal d'une trahison en masse : le reste des troupes saxonnes, composant deux brigades, quarante pièces d'artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise, passent à l'ennemi ; leur chef seul, le général Zeschau, fidèle à son prince, à l'honneur, reste sous nos drapeaux avec 500 hommes de sa nation.

Ce n'est pas tout, les misérables, non contents de nous abandonner, de nous combattre, dirigent le feu de leur artillerie sur la division même dont ils faisaient partie l'instant d'auparavant

Et qui osait se mettre à la tête de ces impudents transfuges, qui osait souiller son nom en commandant une si honteuse attaque ? Ce n'était point un étranger ; non : c'était l'ex-maréchal français Bernadotte ; c'était ce traître ambitieux qui venait, sous le titre fastueux de prince royal de Suède, hâter le dernier soupir de sa patrie !.... Fils dénaturé, fils maudit de la France expirante, qui plongeait le couteau dans le sein de sa mère, pour se parer de ses dépouilles !

Aussi cet attentat militaire, sans exemple jusqu'à ce jour dans les annales de la guerre, fait-il horreur à ceux mêmes qui en profitent, à ceux qui l'ont provoqué. Nos ennemis témoignent tout haut l'indignation qu'ils en éprouvent, et le déloyal Bernadotte voit le mépris qui lui est dû peint dans les yeux de ses nouveaux alliés : on se méfie de lui, c'est un transfuge, un perfide !...

Mais hâtons-nous de porter nos regards sur la touchante séparation de Napoléon et du roi de Saxe, afin de conserver quelque peu d'estime pour l'humanité ; voyons l'empereur des Français, plus généreux dans les revers que les alliés dans la prospérité, sacrifiant, sans regrets, ses propres intérêts, plutôt que de livrer aux plus terribles extrémités la ville fidèle qu'on

menace de détruire ; voyons-le consoler le vieux monarque, avant de quitter Leipsick, qu'il ne saurait défendre désormais.

L'entrevue fut longue, attendrissante, entre ces deux hommes également admirables dans cette circonstance pénible, décisive.

— Je vous rends tous vos serments, mon vieil ami, lui disait Napoléon avec une émotion qu'il essayait en vain de maîtriser ; je vous délie de tous vos engagements. Le sort se déclare contre moi, il a violemment rompu notre alliance ; peut-être ne me sera-t-il pas toujours contraire, et nous pourrons alors renouer des relations que les événements ont brisées momentanément. Tâchez de traiter avec les souverains alliés ; ils respecteront en vous l'infortune, le rang suprême, la vieillesse, et vous accorderont des conditions honorables. Abandonnez ma cause, c'est moi qui vous en prie, qui vous en conjure, qui vous le demande comme une preuve d'affection !

— Ah ! sire, vous me faites injure ! s'écrie le vénérable monarque en proie à la plus affreuse anxiété ; et n'est-ce pas assez de la trahison de mes indignes soldats, faut-il encore que leur roi se rende à l'ennemi comme pour approuver leur lâche désertion ! Non, non ; laissez-moi partager vos périls, vos chagrins, laissez-moi vous prouver que mon cœur a conservé le souvenir de vos bienfaits, et qu'un jour la postérité ne puisse pas dire de votre vieil ami, ainsi qu'elle le dira de tant d'autres : Il a trahi le héros qui posa la couronne sur sa tête impie !

L'âme de Napoléon se dilate à ces protestations affectueuses, à ce noble élan de fidélité chez un vieillard que les glaces de l'âge auraient pu rendre moins sensible à l'attrait de la gloire, plus craintif en présence de l'infortune ; il serre dans ses bras, avec effusion, cet excellent prince ; mais, bien loin d'accepter son héroïque sacrifice, il lui renouvelle ses premières instances, le suppliant au nom de tout ce qui lui est cher, par pitié pour sa famille éplorée, de céder à ses prières.

Le roi ne résiste plus, et des adieux déchirants terminent cette scène, dont le souvenir se grave en traits ineffaçables dans la mémoire de Napoléon, afin de le consoler plus tard de l'ingratitude des hommes.

Malheureux monarque ! son inaction forcée ne put lui faire trouver grâce devant l'ennemi ; on le fit prisonnier, il fut déclaré traître aux alliés pour n'avoir pas trahi son bienfaiteur, son ami, et la Prusse lui fut assignée pour exil.

Telle fut l'issue de la meurtrière bataille de Leipsick, qui nous enleva plus de 50,000 hommes, à nous déjà si épuisés de sang français.

Faut-il maintenant parler de l'insigne trahison du roi de Naples, et n'avons-nous pas assez de défections à raconter, sans y joindre la sienne ? D'ailleurs, son nom peut-il donc trouver place sur la liste des traîtres ? N'est-ce point une erreur qui nous le fait accuser ?

Eh quoi ! le preux Murat, le roi-chevalier, a reçu dans son camp, la nuit, à son bivac, et à l'insu de l'empereur, un général autrichien qui venait lui proposer la protection de l'Angleterre et de la cour de Vienne s'il voulait faire cause commune avec les ennemis de son beau-frère ? Eh quoi ! c'est tout couvert encore de la poussière des trois journées de Leipsick, qu'il prête l'oreille à de semblables propositions ? C'est près de son bienfaiteur, de son ami, de son maître, de celui qui lui a donné son sceptre, et qui l'appelle son frère, c'est pour ainsi dire en face de celui que son bras eût dû défendre jusqu'à la mort, qu'il promet de désertir ses drapeaux ? Faut-il ajouter foi à de pareils récits ?

Il serait consolant de pouvoir les nier, vraiment, mais leur authenticité est incontestable, et puis les conséquences de cette clandestine négociation ne tardent pas à la confirmer.

En effet, c'est en vain que Napoléon, vivement tourmenté des réponses évasives de Joachim au prince Eugène, écrit à ce dernier : « Faites-lui toutes les prévenances possibles pour en tirer le meilleur parti » ; c'est en vain qu'il donne des ordres pour mettre à la disposition du roi de Naples les villes, les magasins, les arsenaux des provinces françaises ; rien ne saurait désarmer la main déloyale qui s'est vendue au comte de Mier... La désarmer !... que dis-je ?... l'ingrat n'est pas assez fort pour mériter par sa trahison l'alliance de l'Autriche, il a besoin d'armes, et c'est à Napoléon qu'il s'adresse pour se procurer ces armes qu'il va bientôt tourner ouvertement contre lui ! L'empereur, qui ne saurait soupçonner tant de duplicité chez son beau-frère, lui accorde sa demande, et, peu de temps après, Murât lève le masque. Il signe un armistice avec la Grande-Bretagne, puis un traité d'alliance offensif et défensif avec l'Autriche, en vertu duquel il fera marcher contre la France 30,000 Napolitains !

Néanmoins, c'est à peine si Napoléon peut se fier au témoignage de ses sens à cette étrange nouvelle : l'évidence même ne le persuade qu'à demi, et sa conviction est incomplète jusqu'à ce que tous les détails de cet événement inattendu lui soient parvenus.

Couvre tes yeux d'un crêpe funèbre, ô belle France ! il se joint aussi à tes innombrables ennemis, celui qui se glorifia pendant vingt ans du titre de ton *premier soldat* ! celui dont les plus beaux lauriers sont teints de ton généreux sang ; il va rougir de honte, ce front royal sur lequel ta main puissante posa l'un des plus magnifiques diadèmes de l'Europe ; et la flétrissure volontaire dont il souille sa tête couronnée va devenir indélébile. Joachim va descendre au niveau de Bernadotte ; il va renier sa patrie !.. Au niveau ? non, disons qu'il va descendre beaucoup plus bas que l'ex-maréchal français dans l'échelle des traîtres ; car ce dernier n'était pas le beau-frère de Napoléon, et d'ailleurs la défection de Bernadotte n'eut pas de si funestes résultats ; elle ne fut pas, comme celle du roi de Naples, l'une des principales causes de la destruction de l'empire français, puisque nous conservions l'Italie si ce coupable monarque ne nous eût pas trahis, et que le prince Eugène, marchant sur Vienne, de concert avec lui, opérait une diversion nécessaire au salut de la France.

Il ne posséda pas longtemps, du reste, les fruits de son forfait, le criminel Murât ; et s'il est vrai que les bons cœurs doivent se réjouir du châtiment d'un ingrat, qu'ils soient satisfaits ! le malheureux a payé de sa tête sa noire ingratitude.

Quelle sanglante expiation !...

Nous voudrions donner, maintenant, un résumé des événements qui précédèrent la chute de Napoléon ; mais, dans l'impossibilité de choisir parmi tant de faits d'une importance et d'un intérêt si palpitants, nous sommes obligé, à notre grand regret, de passer à pieds joints sur la mémorable campagne de 1814, afin de ne pas oublier entièrement l'ambitieuse Antonie, qui attend avec une extrême impatience le retour d'Alexandre à Saint-Pétersbourg, pour le sommer de tenir sa parole.

Bornons-nous donc à raconter les résultats de l'invasion des alliés ; bornons-nous à dire que la faiblesse de Jérôme, s'unissant à la trahison des nombreux imitateurs de Murât et de Bernadotte, livra Paris aux souverains étrangers, après une honteuse capitulation.

Ils occupent donc, à leur tour, en vainqueurs, la capitale de leur ennemi commun, après vingt-deux ans de guerres, ces chefs des vieilles dynasties européennes ; mais combien leur vengeance ne surpasse-t-elle pas l'injure qu'ils ont reçue !

Ils le renversent violemment de son trône, l'ennemi qui les avait traités avec le respect dû aux grandes infortunes ; puis, après lui avoir laissé

entamer d'illusoires négociations, afin de donner aux traîtres de tous les genres le temps de se rallier au parti du plus fort, ils le réduisent à un tel excès de désespoir, que l'infortuné, échappant à la surveillance de ses amis, avale un poison qu'il portait constamment sur lui depuis la retraite de Russie.

Mais la mort, aussi, devait tromper son attente ; sa vigoureuse constitution triompha de la violence du poison ; d'affreuses convulsions, les cris involontaires que lui arrachèrent d'atroces douleurs, appelèrent auprès de lui ceux qu'il avait eu soin d'éloigner : on lui prodigua, malgré sa résistance, des secours qui lui rendirent une existence abhorrée, et ce fut après une horrible, une longue agonie, que la nature et l'affection de ses plus fidèles serviteurs conservèrent ses jours.

La mort ne veut pas de moi ! s'écria-t-il alors, avec l'accent pénétrant d'une sombre résignation.

Et ses membres tordus, sa physionomie pleine d'angoisses, ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, son teint livide, ses lèvres bleuies, attestaient ses souffrances.

Cette tentative désespérée fut bientôt suivie des adieux déchirants de Fontainebleau, dont je ne parle ici que pour mémoire, car tout le monde sait par cœur le sublime discours prononcé dans cette circonstance par le héros détrôné ; tout le monde sait aussi l'attendrissement que l'orateur lui-même et ceux qui l'écoutaient ressentirent, dans ce moment à jamais mémorable : l'expression de sentiments si nobles, si vrais, si touchants, émut jusqu'aux larmes tous les auditeurs ; et nuls termes ne sauraient rendre la douloureuse sympathie dont ses braves compagnons d'armes furent saisis, lorsque Napoléon, attirant sur son sein le général Petit, l'embrassa, en pleurant, avec une effusion plus pathétique, plus éloquente que toutes les paroles.

Il pleurait, le grand capitaine ! il pleurait en quittant sa vieille garde ; et quand les vainqueurs d'Arcole, de Marengo, de Friedland, de la Moskowa, rencontraient le visage baigné de larmes de leur chef exilé, des sanglots étouffés soulevaient ces larges poitrines et menaçaient de les briser !...

Arrêtons nous ici, ne fût-ce que pour reprendre haleine, ne fût-ce que pour reposer nos yeux fatigués de voir tant d'ingrats s'éloigner de leur bienfaiteur au moment où ils devraient au contraire se grouper autour de lui pour le garantir des traits acérés de l'adversité. Arrêtons-nous, et contemplons avec complaisance l'admirable tableau qui s'offre à notre vue pour nous réconcilier avec l'humanité ; jetons un dernier regard sur cette

foule attendrie, sur ces valeureux soldats couverts d'honorables cicatrices, qui donneraient de grand cœur leur vie pour relever le glorieux trône qu'ils ont si longtemps, vaillamment défendu et ne refusons pas, non plus, une larme de pitié à celui qui fut salué tour à tour des noms pompeux et mérités de libérateur des Français, de héros de l'armée, d'envoyé du Très-Haut, de Napoléon le Grand, de souverain des rois, de distributeur des couronnes et qui descend en fugitif les degrés d'un de ses nombreux palais, n'emportant avec lui, sur la terre étrangère, loin de cette France que ses exploits prodigieux ont à jamais illustrée ; n'emportant, dis-je, de tant de grandeurs évanouies que le titre naguère fortuné, mais fatal aujourd'hui, d'homme de la destinée !...

Il part, l'infortuné, il traverse en vaincu, en prisonnier, la France habituée à semer des fleurs, des lauriers sous ses pas triomphants ; et pour qu'il ne manquât rien à la honte de ses ennemis, il fût mort assassiné sur le solin hospitalier de sa patrie ingrate, sans une protection particulière du ciel !

Et que l'on ne dise pas, pour atténuer l'horreur d'un aussi infâme projet, qu'il fût tombé victime de la barbarie d'un seul ou d'un petit nombre de meurtriers ; non, non : si le magnanime vainqueur, qui rendit aux vaincus tant de sceptres tombés à ses pieds, fût entré dans Avignon, douze mille furieux se fussent disputé l'honneur de lui percer le sein. Des forcenés, rassemblés à Orgon pour fêter les chefs autrichiens, voulurent aussi lui arracher la vie, et celui avec lequel les rois, les empereurs, venaient à l'instant de traiter de souverain à souverain, faillit succomber sous le poignard d'un Français !...

Ils ont prouvé depuis, du reste, qu'ils avaient le bras ferme quand ils voulaient commettre un meurtre, ces fanatiques méridionaux : l'assassinat du général Ramel, celui du maréchal Brune, ne laissent aucun doute à cet égard.

Et nous avons la prétention d'être la nation la plus civilisée de l'Univers ? Nous civilisés ! Ah oui vraiment !.... Mais nous ne sommes pas même des hommes, et les tigres pourraient nous donner des leçons d'humanité !....

## XXIV — Le prisme brisé.

Enfin il est sauvé ! les farouches instruments des conspirateurs n'ont pu remplir leur sanglant mandat, les brigands ont laissé échapper la proie désignée à leur stylet salarié ; Napoléon a mis le pied sur la frégate anglaise qui doit le transporter à l'île d'Elbe : les honnêtes gens peuvent respirer, ils peuvent se livrer sans remords aux fêtes de toute sorte dont le retour de l'ancienne dynastie et la conclusion de la paix sont le motif ou le prétexte.

Alexandre surtout, considéré comme le principal chef de la coalition européenne contre le géant qui venait de succomber au nombre, à la trahison, Alexandre était le point de mire des réjouissances publiques, et sa bonne mine, son noble caractère, sa courtoisie, en faisaient l'idole des Parisiennes ; les plus jolies femmes briguaient l'honneur de plaire au magnifique potentat, et tous les genres de séduction l'entouraient à l'envi dans ce lieu de délices où la flatterie prenait les formes les plus attrayantes pour subjuguer le cœur et les sens.

Le czar ne pouvait demeurer insensible à tant d'avances détournées ; il répondait galamment aux soins empressés des sémillantes Françaises, qui, de leur côté, se montraient enchantées de l'esquisse politesse, de l'urbanité parfaite du haut et puissant autocrate de toutes les Russies.

Ses amours avec la ravissante M<sup>me</sup> de Narishkim n'étaient pas inconnues à Paris ; quelques détails sur cette singulière liaison avaient circulé dans les salons du faubourg Saint-Germain, et l'orgueil de supplanter une si belle amie dans l'affection du plus grand souverain de l'Europe depuis la chute de Napoléon, tournait toutes les têtes féminines : c'était à qui obtiendrait une flatteuse distinction, et rien ne fut épargné pour subjuguer ce prince dont la constance pendant un si grand nombre d'années était un problème insoluble dans la capitale du peuple volage par excellence.

Parmi les jolies personnes que leur position sociale rapprochait de l'empereur Alexandre, et qui souhaitaient le plus vivement captiver son attention, M<sup>me</sup> de Sélis paraissait mériter la préférence ; cette jeune veuve réunissait, avec un rare bonheur, tous les avantages qui peuvent faire naître une grande passion et la rendre durable.

Le baron de Sélis, dernier rejeton d'une famille dont tous les membres avaient obtenu le funèbre honneur de l'échafaud révolutionnaire de 93, avait épousé M<sup>lle</sup> Armande d'Orbelles, en 1809, afin de se soustraire au malheur de servir sous le drapeau qui lui rappelait de si sanglants souvenirs. Mais la grande jeunesse des deux époux, leur désœuvrement et leur inexpérience, firent bientôt naître de sombres nuages entre eux : le baron, dissipateur et débauché, ne larda pas à s'ennuyer des scènes de reproches que lui attirait souvent l'excès de ses désordres ; il abandonna sa jeune compagne, dont le caractère un peu décidé s'était révolté contre lui ; et comme le jeune couple se trouvait alors livré à ses propres impressions, il ne prit conseil que de lui-même, de sorte que bientôt tout le pays retentit de sa mésintelligence. Plusieurs raccommodements, plusieurs ruptures se succédèrent tour à tour sans amener de réconciliation complète. Les torts les plus graves étant du côté du mari, le public se déclara ouvertement pour Armande. D'aimables consolateurs se présentèrent. M. de Sélis devint jaloux, de cette jalousie d'amour-propre qui n'admet point d'excuse, de pardon, et ne respire que vengeance ; il enferma sa victime, l'entoura d'Argus, de geôliers sans pitié, et la rendit fort malheureuse, tandis qu'il usait dans de sales orgies les restes d'une vie oisive et honteuse. Son tempérament vigoureux résista quelque temps encore à cette vie licencieuse, mais il succomba enfin. Armande fut libre, les portes de sa prison s'ouvrirent ; elle reparut dans le monde, en faisant le serment solennel de mourir plutôt que de se laisser enchaîner de nouveau.

La jeune baronne tint parole, tous les partis qui se présentèrent depuis son veuvage furent éconduits, et lorsque l'empereur Alexandre vint à Paris, aucun de ses nombreux soupirants n'avait pu toucher son cœur.

Armande était jolie, non pas comme un ange, mais jolie comme un démon ; ses traits fins et spirituels, son regard vif et brûlant, son malin sourire, sa taille élégante, sa piquante conversation, et surtout le vœu qu'elle avait formé, qu'elle renouvelait souvent, de ne jamais prendre un maître, en faisaient un lutin enchanteur dont les hommes n'approchaient qu'en tremblant.

Cependant cette apparente indifférence cachait une âme de feu, une imagination romanesque ; son cœur, froissé par les mauvais procédés d'un indigne époux, n'était pas insensible, et la vue d'Alexandre éveilla en elle la secrète sympathie des âmes aimantes, que le moindre incident suffit parfois pour faire éclore.

La liaison fut bien vite formée entre deux êtres qui s'étaient devinés à la première vue. Armande aima l'empereur avec entraînement, avec transport, de bonne foi, sans le moindre souci de l'avenir. Les excellentes qualités du czar la charmèrent, et, dans l'ivresse de sa passion, elle ne songea pas même que cet amour délirant pût avoir un terme.

Alexandre, touché d'un sentiment si vrai, si profond, si exclusif, ne pensa plus qu'à la jolie Française, et la comtesse de Narishkim fut oubliée, oh mais ! tout à fait oubliée ; ses lettres demeuraient sans réponse ; et quelques uns de ses partisans l'ayant avertie de l'infidélité de son impérial amant, un violent dépit s'empara de toutes ses facultés ; elle jura de se venger, eu femme, de sa redoutable rivale.

Nous verrons comment elle a tenu son serment.

Antonie, que nulle considération n'eût pu arrêter dans l'accomplissement de son projet, se mit en route pour la capitale de la France. Le bruit de son voyage, publié avec éclat, ne pouvait manquer de parvenir jusqu'aux oreilles de l'empereur ; il voulut en vain se défendre de l'impression qu'il ressentit en apprenant cette prochaine arrivée ; son orgueil d'homme était flatté en songeant que la plus jolie femme de toutes les Russies n'hésitait pas à faire huit cents lieues pour venir revendiquer ses droits ; car Antonie ne lui avait pas laissé ignorer le véritable motif de sa soudaine apparition en France, et cette assurance suffisait à l'exécution du plan de la comtesse.

Dire comment cette habile intrigante parvint à renouer tous les fils d'une liaison qui n'avait pas été entièrement brisée serait ennuyer inutilement le lecteur, en l'initiant dans ces mille et mille séductions féminines auxquelles il est si difficile de résister, lorsque celle qui les emploie possède aussi les entraînantes séductions de la nature.

M<sup>me</sup> Narishkim, belle, aimable, spirituelle, remplie de talents et de grâces, unissant à ces avantages le double désir de plaire à celui qui l'avait tant aimée et de se venger d'une odieuse rivale en lui enlevant sa conquête, ne pouvait manquer d'atteindre son but, et l'atteignit en effet.

Alexandre, reconnaissant de l'amour que lui témoignait la belle comtesse, reprit ses chaînes de bonne grâce, et consentit volontiers à rompre sans retour avec Armande.

L'amour-propre d'Antonie était satisfait ; sa rivale humiliée allait cacher au fond de la province la honte de sa défaite, et l'autocrate de toutes les Russies s'était mis de nouveau à deux genoux devant l'orgueilleuse déité qui lui dictait des lois ; mais elle avait payé cher ce triomphe et la vanité

blessée venait d'obtenir de l'astucieuse coquette ce que l'amour le plus sincère, le plus passionné, n'avait pu lui faire accorder jadis. Elle avait tout sacrifié, sans la moindre restriction, au plaisir de la vengeance ! Les calculs de l'ambition, les lois de l'honneur, les conseils de la prudence, furent oubliés pour laisser le champ libre aux suggestions de l'amour-propre offensé : et cet éternel mobile de la plupart des actions humaines, étouffant jusqu'à l'instinct de l'intérêt personnel, lui fit immoler le brillant avenir qu'elle avait rêvé aux jouissances éphémères du présent.

Sa faute fut grave, sans doute, même aux yeux de l'être immoral qui voudrait la considérer en dehors des principes de vertu, de religion ; sa faute fut grave, puisqu'elle lui ravit toute espérance de régner désormais, et qu'il lui fut impossible de se faire longtemps illusion sur les conséquences de sa coupable complaisance pour les vœux de l'empereur.

En effet, Alexandre, ivre d'abord de joie et d'orgueil de la possession de cette ravissante femme devant laquelle il avait brûlé si longtemps un inutile encens, vit bientôt diminuer peu à peu cette flamme impétueuse qu'Antonie avait prétendu rallumer pour toujours : la possession, ce fatal écueil des sentiments les plus exaltés, quand ils ne sont pas fondés sur la vertu, éteignait par degrés l'amour de l'autocrate ; un commerce plus étroit avec la fière coquette, la faculté de surprendre, pour ainsi dire en flagrant délit, le révoltant égoïsme qui servait de boussole à sa belle maîtresse, cet égoïsme qui se révélait, à son insu, dans l'intimité ; la découverte de la véritable insensibilité de cette femme qui n'était réellement qu'une habile comédienne, et dont tous les efforts ne parvenaient pas constamment à lui dérober la sécheresse de son cœur ; enfin, la certitude absolue que la comtesse, non-seulement ne l'avait jamais aimé pour lui même, mais qu'elle était incapable d'éprouver une affection désintéressée, généreuse, le rendirent à la raison ; puis, comme il arrive ordinairement au déclin des grandes passions, Alexandre se demanda, avec impatience, ce qui pouvait justifier l'amour exclusif dont il s'était senti transporté jusqu'à ce jour à l'aspect de cette enchanteresse ; et reconnaissant, à son grand regret, que l'extérieur seul l'avait séduit, il se promit de se dégager de ses liens honteux, en ménageant toutefois, le plus qu'il lui serait possible, l'excessive vanité de M<sup>me</sup> de Narishkim.

## XXV — La mauvaise mère.

Alexandre était bon ; très-bon, son cœur était sensible, son âme noble et grande, son caractère affectueux, expansif. Cet assemblage de précieuses qualités (que ses ennemis même ne lui contestent pas) lui fit sentir vivement ses torts envers l'impératrice Élisabeth, si douce, si résignée, d'une vertu si indulgente ; il revint à elle avec abandon, avec amour, avec cet amour conjugal le premier, le plus pur, le plus durable de tous les amours ; et l'heureuse épouse, ravie de ce retour inespéré, ne fit acheter son pardon par aucune fâcheuse réminiscence, par aucun amer reproche. Il est si doux de pardonner à ce qu'on aime !...

Antonie, délaissée à son tour par celui auquel elle avait tout donné, ne se montra pas aussi bien disposée que la compagne légitime du czar à supporter son abandon. Désespérée de la froideur toujours croissante de son amant, froideur à peine gazée sous les formes banales d'une galanterie de convention, elle employa vainement toutes les ressources de la coquetterie pour lui faire reprendre ses premières chaînes ; son talent d'intrigante échoua complètement, cette fois, contre le plus mortel ennemi de l'amour : la satiété.

La bienséance seule retenait encore Alexandre auprès d'une femme qu'il avait cessé d'aimer, qu'il ne pouvait plus estimer, et dont l'odieuse ambition lui apparaissait dépouillée du prestige séducteur qui l'entourait naguère à ses yeux fascinés. Cependant il s'étonnait lui-même d'avoir passé tout à coup de l'excès du délire à l'excès de l'indifférence, et quand il se demandait pourquoi sa passion impétueuse s'était si promptement éteinte, il avait besoin de se rappeler son amour exalté pour y croire.

Est-il bien vrai, se disait-il souvent, que j'aie été presque déterminé à couronner cette astucieuse coquette ? est-il vrai que j'aie supposé quelque étincelle de sensibilité dans cette belle statue ? Oh ! combien j'étais aveuglé !... elle n'avait pas d'âme !...

Puis il se promettait de cesser toute relation particulière avec elle ; mais une rupture absolue entre eux devenait bien difficile, car ces liens qu'il voulait briser allaient être resserrés, dans peu de mois, par la naissance d'un enfant, objet constant des désirs de l'empereur : et M<sup>me</sup> de Narishkim

comptait sur l'amour paternel pour ranimer l'affection languissante d'Alexandre.

En effet, si la belle comtesse eût donné un fils à l'empereur, son règne n'eût peut-être pas été si court, et le bonheur d'avoir un héritier eût peut-être servi à replacer le bandeau sur ses yeux dessillés ; mais la honte de sa faute devait rester tout entière à l'imprudente coquette, et nul dédommagement n'allait adoucir la rude punition que la Providence lui réservait.

M<sup>me</sup> de Narishkim donna le jour à une fille, qu'elle nomma Alexandrine ; son mécontentement fut si vif en apprenant le sexe de l'enfant, qu'elle ne voulut pas la voir et que, sourde à la voix de la nature qui lui reprochait pourtant bien haut sa froide cruauté, elle déclara qu'elle ne voulait plus entendre parler de cette maudite créature, unique cause de ses déceptions.

Maudire son enfant ! son enfant innocent !... oh la misérable !... l'insensée !... elle ignore donc qu'une aussi monstrueuse imprécation ne sort jamais impunément des lèvres maternelles ! elle ignore que le ciel la ratifie toujours, toujours ! ne fût-ce que pour maudire, à son tour, la mère impie qui dévoue au malheur l'être dont le plus saint, dont le plus sacré des devoirs lui confia la destinée !...

Oui, la barbare Antonie a maudit sa fille, elle a repoussé de son sein la pauvre enfant que toute autre mère eût reçue avec reconnaissance, car c'était un ange de beauté. Mais la marâtre ne put être attendrie par la charmante figure d'Alexandrine, parce qu'elle ne voulut pas la regarder et qu'elle ne consentit à prendre un peu de repos qu'après le départ de l'enfant.

Elle n'est plus à l'hôtel des Narishkim, cette fille maudite et pourtant si digne de l'amour maternel : on la met en nourrice, loin, bien loin des yeux qui devraient veiller à sa conservation, à son bien-être, à son bonheur, et qui se détournent, sans pitié, de cette créature isolée, cause involontaire de la perte de tant d'espérances ambitieuses : l'orgueil blessé, l'amour-propre trompé, la vanité déçue, ont étouffé le plus doux, le plus puissant, le plus dévoué des sentiments de la nature. Antonie eût tendrement chéri le fils qui lui eût servi de marchepied pour atteindre le trône qu'elle convoitait depuis tant d'années : il ne lui reste qu'une haine injuste contre l'objet infortuné qu'elle considère comme un obstacle à ses désirs.

Alexandre fut instruit de tous ces détails, et son âme aimante se souleva contre l'inhumaine qui, non contente d'abandonner sa jolie petite fille à des

soins mercenaires, appelait encore sur sa tête innocente les malédictions du ciel.

Oh ! combien il abhorrait alors cette femme qu'il avait aimée si passionnément ! c'était en vain que ses plus doux souvenirs lui retraçaient les charmes ravissants de la belle Russe ; à travers cette enveloppe séduisante, il voyait trop bien l'âme égoïste qu'elle renfermait, pour songer à autre chose, et l'impression qu'il en recevait était si forte, que les jolis traits d'Antonie perdaient tous leurs gracieux contours à ses yeux.

Quant à celle qui inspirait, à son insu, un pareil éloignement, elle le pressentait à demi en voyant l'indifférence avec laquelle l'empereur la traitait. Alexandre, effectivement, ne semblait pas même savoir qu'elle existât, et le plus complet oubli avait succédé aux messages fréquents qui avaient lieu naguère entre les deux amants.

M<sup>me</sup> de Narishkim avait trop d'orgueil pour deviner toute la vérité ; elle attribuait le silence du czar à quelque nouvel attachement, et comme on vantait beaucoup, à cette époque, les merveilleux appas de M<sup>me</sup> de Pritschew, elle pensa que l'empereur en était amoureux. Son jaloux amour-propre ne put supporter de rivale ; l'indifférence d'Alexandre était une impossibilité, suivant elle ; il lui fallait une explication à tout prix, une explication dont l'issue replacerait encore son esclave dans ses fers ; et l'empereur lui ayant renvoyé ses lettres sans avoir même brisé le cachet, elle résolut de le contraindre du moins à la lire, en lui faisant remettre par surprise, sous enveloppe, une épître habilement composée pour enivrer ses sens.

Mais son règne était passé : Alexandre lui fit savoir, avec toutes les formes d'une étiquette affectée, que l'impératrice Élisabeth la recevrait volontiers à son cercle, aussitôt que son indisposition lui permettrait de sortir, et cette permission dérisoire acheva de la désoler.

Elle eut cependant la hardiesse de reparaître à la cour quelque temps après la naissance d'Alexandrine ; mais, quoique sa beauté fût toujours sensation dans le monde, elle ne put se dissimuler la réalité de sa disgrâce en comparant l'accueil réservé dont elle fut l'objet à l'enthousiasme délirant qu'elle faisait naître autrefois. Elle avait tant d'ennemis, ses dédains avaient blessé un si grand nombre de personnes, que la médisance ne l'épargnait pas ; on se racontait à demi-voix sa faute, sa cruauté envers l'enfant qui lui devait l'être, et le refroidissement subit du souverain ; ces bruits sourds circulaient dans les salons, et l'écho, bien qu'affaibli, en arrivait jusqu'aux

oreilles de la mauvaise mère et venait enfoncer dans son âme criminelle l'aiguillon du remords. L'empereur lui adressa la parole plusieurs fois dans la soirée lorsque la bienséance l'exigea, mais chacune de ses phrases tombait glacée de ses lèvres et portait l'empreinte du mépris.

Cette épreuve fut la dernière, Antonie ne put en soutenir une seconde, et dès le surlendemain elle avait disparu de Saint-Pétersbourg sans que personne s'inquiétât de ce qu'elle était devenue.

## XXVI — Le retour.

Un an s'était écoulé depuis le départ de la comtesse, et déjà le souvenir de cette beauté ambitieuse était tout à fait effacé dans la capitale dont elle avait fait l'ornement : on savait qu'elle n'avait jamais rien aimé, qu'elle avait abusé de ses brillants avantages personnels pour faire des malheureux, et que la sécheresse de son cœur avait passé en proverbe ; aussi nul ne s'intéressait à sa destinée, si ce n'est, pourtant, une de ces âmes d'élite, vraiment créées à l'image d'un Dieu de bonté, et qui sont touchées de l'infortune d'autrui, quelque indigne de compassion que soit le misérable jouet du sort.

Louise de Manstein était une de ces âmes indulgentes, toujours ouvertes à la pitié. Les torts d'Antonie à son égard, sa conduite condamnable, ses sentiments dénaturés envers sa fille, n'avaient pu chasser de sa mémoire leur ancienne intimité ; et l'isolement douloureux dans lequel M<sup>me</sup> de Narihksim désirait se trouver était souvent le sujet de ses conversations particulières avec sa fille aînée.

— Antonie doit être bien à plaindre, disait alors M<sup>me</sup> de Manstein à Estelle, qui l'écoutait avec plus de docilité que d'intérêt ; elle n'est pas méchante, et quoiqu'une excessive vanité l'ait peut-être rendue insensible à l'amour, quoique des adulations continuelles l'aient gâtée, je suis convaincue qu'il existe au fond de cette âme, si froide en apparence, quelques replis inaperçus où se cachent d'affectueuses dispositions.

— Il me semble, cependant, ma mère, reprend timidement Estelle, qu'à moins de posséder votre inépuisable bienveillance, on ne saurait avoir bonne opinion de la sensibilité d'une femme inaccessible au plus dévoué de tous les amours : vous ne vous rappelez donc plus qu'elle a maudit sa fille !

— Eh bien, mon enfant, je vais te surprendre beaucoup, sans doute, en le disant que c'était justement de l'amour maternel dont je voulais parler, quand je prétendais que M<sup>me</sup> de Narishkim n'était pas si égoïste qu'on devait le croire... Oh ! je comprends ton air étonné, j'entends d'avance tes exclamations d'incrédulité ; mais il me sera facile, j'imagine, d'y répondre victorieusement par une seule observation. Antonie a toujours aimé les

enfants des autres, je lui ai constamment vu la prédilection la plus marquée pour ces petits êtres, que leur faiblesse seule rendrait intéressants s'ils n'avaient pas, pour se faire chérir, leur sourire naïf, leurs larmes éloquentes, le timbre argentin de leur voix si douce, et ces manières ingénues, ces gentilles caresses, qui les rendent irrésistibles. Antonie a toujours aimé les enfants, dis-je, et c'est dans l'amour maternel qu'ont dû se concentrer toutes ses facultés aimantes. Elle a maudit sa fille, à la vérité ; mais si l'ambition trompée a pu l'emporter un instant sur le penchant naturel de son cœur, elle n'aura certes pas tardé à se repentir de son coupable abandon, et ses remords ont déjà sûrement vengé sa jeune victime.

— A propos, ma bonne mère, vous ne m'avez pas encore parlé de cette pauvre petite fille, et pourtant je présume que vous n'ignorez pas ce qu'elle est devenue ; vous avez l'âme si généreuse, que vous aurez pris pitié de l'orpheline délaissée et qu'elle aura trouvé en vous une seconde mère.

— Il n'y en a qu'une au monde, ma fille ; aucune femme, quelque bonne qu'elle soit, ne peut réellement remplacer une mère dévouée, et, je le sens bien moi même, ma sollicitude pour la petite Alexandrine ne saurait être comparée à celle que j'éprouvais pour toi, pour ta sœur, à cet âge tendre où les soins maternels sont si nécessaires, parfois si urgents, si indispensables. Bien certainement, sans les miens auprès de vous deux à cette époque, sans mes veilles constantes, assidues, vous eussiez succombé aux graves maladies qui sont venues assiéger vos berceaux, et je crains bien que la pauvre petite Alexandrine, moins heureuse que vous, ne paye de sa vie la privation de cette tendresse vigilante, attentive, qui l'eût peut-être sauvée !

— Comment cela ?

— Oui, ma chère Estelle, la fille d'Alexandre et d'Antonie se meurt, le médecin la croit atteinte d'une fluxion de poitrine avec une effrayante complication de ces petits maux d'enfance, qui ne sont rien dans le principe quand on s'empresse d'y porter remède dès leur apparition, mais qui menacent l'existence dès qu'on les néglige.

— Alexandrine est née avec une constitution fort délicate ; le lait, les soins éclairés, l'affection d'une mère zélée, eussent, sans nul doute, conjuré ces dispositions malades ; son abandon la livra à la bonne volonté d'une nourrice insoucieuse, choisie sans précaution, qui ne se fit pas de scrupule de donner à sa fille adoptive le lait à demi formé que la nature préparait en secret pour nourrir plus tard un autre enfant qui souffrait aussi, de son côté, du vol qu'on lui faisait.

L'empereur avait abondamment pourvu aux besoins de sa fille, mais il ne pouvait pas s'en occuper activement. Lorsqu'on lui apprit sa maladie, il pensa que l'œil d'une femme serait plus clairvoyant que le sien dans cette circonstance, et je fus chargée, par lui, de veiller à la conservation d'Alexandrine.

Courir chez la nourrice, lui faire avouer sa grossesse, exiger qu'on sevrât l'enfant sur-le-champ, et le remettre en de meilleures mains, fut l'ouvrage d'un jour. Par malheur, il était bien tard pour réparer le mal : ses ravages avaient encore altéré la débile organisation d'Alexandrine, et maintenant il lui faudrait une mère au chevet de son lit pour la sauver.

C'est dommage, pourtant, de voir ainsi succomber cette jolie petite fille ! elle est si douce, si caressante ; son œil bleu a déjà tant d'expression ! c'est un ange qui s'épure par la souffrance pour monter au ciel.

— Oh ! ma mère, il faut la soigner vous-même, s'écrie Estelle, vivement émue à la peinture du danger de la petite orpheline.

Louise sourit à cette exclamation ; mais elle lui eut bientôt prouvé que ses devoirs d'épouse et de mère s'opposaient au dévouement de tous les instants qu'il eût fallu prodiguer à la petite malade.

Estelle fut convaincue de la justesse des raisonnements de M<sup>me</sup> de Manstein ; mais un profond soupir sortit de sa poitrine en la quittant, et quand elle embrassa, quelques moments après, son premier-né, qu'elle nourrissait, la jeune mère lui dit avec effusion : — Je ne t'abandonnerai jamais, moi !

Il s'était à peine passé deux ou trois jours depuis cet entretien, et Louise se trouvait seule dans son appartement, quand elle vit sa porte s'ouvrir, une femme s'avancer vivement à sa rencontre et tomber dans ses bras, en s'écriant d'une voix entrecoupée :

— Ma fille ? où est ma fille ? Qu'as-tu fait de ma fille ? M<sup>me</sup> de Manstein a reconnu Antonie, sa belle cousine ; mais quelle métamorphose, grand Dieu ! et comment retrouver la brillante comtesse sous cet extérieur si différent de celui qui lui avait valu tant d'hommages ? Un changement extraordinaire s'est opéré dans ses manières, et quoiqu'elle soit toujours belle, on voit aisément qu'une peine profonde a flétri ses traits charmants et fait disparaître les roses de son teint.

C'est le remords, le poignant remords, dont la griffe de vautour a déchiré son cœur ; c'est le sentiment intime de sa faute, de sa barbarie, qui la poursuit partout depuis le fatal jour de la naissance d'Alexandrine ; en vain

a-telle voulu fuir ce reproche permanent, la mauvaise mère, il l'accompagne en tous lieux ; elle sent son aiguillon au milieu des fêtes, des jouissances du monde, elle entend sa voix malgré le murmure flatteur qui l'accueille dans les cercles élégants ; elle voit son aspect menaçant à travers les nuages d'encens qu'on brûle en son honneur : le remords impitoyable la suit jusque dans la solitude ; il s'assied près de sa couche brûlante, afin de la torturer à son gré ; il verse sur sa paupière douloureuse la fatigante insomnie, ou trouble son sommeil par des rêves sinistres ; à toute heure du jour ou de la nuit, dans le tumulte des grandes réunions ou dans l'isolement absolu, ce terrible remords lui crie sans cesse :

— Antonie, Antonie ! ta bouche infâme a maudit ton enfant : le ciel le maudit à son tour ! Il n'est plus de repos pour toi sur la terre !...

Et voilà pourquoi M<sup>me</sup> de Narishkim est si étonnamment changée ; voilà pourquoi elle revient tremblante, éperdue, demander à Louise, sa cousine, dont la bonté lui est connue, des nouvelles de cette pauvre petite qu'elle a maudite dans un instant d'exaspération, mais sur laquelle il lui serait doux de verser toutes les bénédictions du ciel, si le ciel voulait, à ce prix, diminuer la rigueur de son châtiment.

Et qu'on ne soit pas surpris vraiment de la révolution opérée dans l'âme de la comtesse ; l'affection maternelle était, ainsi que l'avait bien présumé M<sup>me</sup> de Manstein, le seul point vulnérable de l'âme égoïste d'Antonie. Le souvenir de sa fille, immolée à l'impatience de l'orgueil blessé dans son espoir ambitieux, éveilla vivement au fond de son cœur de tendres sensations jusqu'alors inconnues ; l'anathème qu'elle avait lancé sur cette innocente créature retomba de son énorme poids sur son sein bourrelé de remords ; son instinct maternel en reçut un degré d'exaltation de plus ; elle se répéta plusieurs fois avec délire :

— Si mon enfant souffre, si le malheur l'accable, si je la perds un jour, c'est moi qui aurai été son persécuteur, son assassin, sa plus cruelle ennemie... je l'ai maudite !... O mon Dieu ! révoquez cette sentence insensée ! .... j'étais folle quand j'ai proféré ces affreuses paroles !... si j'avais eu la plénitude de ma raison, je n'aurais pas dévoué ma fille à l'infortune !... une mère ne saurait maudire son enfant... à moins d'être en démence !

Cependant l'ambition et la vanité luttèrent encore, à cette époque, contre les inspirations de la nature ; humiliée de l'abandon de l'empereur, il lui en coûtait de rentrer dans cette capitale, où sa beauté et la violente passion du

czar de toutes les Russies l'avaient placée si près du trône. Elle parcourut successivement, pour se distraire, l'Allemagne, la France et l'Italie ; mais, tous ses efforts à cet égard étant infructueux, elle reprit enfin la route de Saint-Pétersbourg. L'amour maternel l'emporta sur les considérations d'amour-propre.

Louise, touchée du repentir de sa cousine, lui parla, avec tous les ménagements possibles, du triste état de sa fille ; et les premiers tourments que la Providence avait résolu de lui infliger, pour ses fautes de tout genre, s'accrurent du douloureux spectacle de la longue maladie de cette chère enfant.

Mais sa punition ne devait pas se borner à la mort prochaine du seul objet de ses affections. Antonie était trop coupable, elle avait fait verser trop de larmes aux innombrables victimes de sa coquetterie, de son ambition pour ne pas être condamnée à répandre, à son tour, ces pleurs amers que rien ne peut essuyer, dont la source ne tarit jamais.

Alexandrine lui fut rendue : les soins maternels la sauvèrent du trépas qui l'avait déjà flétrie de son souffle fatal, et la joie qu'Antonie ressentit de cette faveur insigne de la destinée ne saurait se décrire.

La petite fille, élevée avec toute la sollicitude imaginable, triompha momentanément du mal qui avait failli la tuer, et M<sup>me</sup> de Narishkim, retrouvant, avec sa tranquillité d'esprit, ses vaniteuses impulsions, redevint bientôt la coquette Antonie.

Cependant, la vive inquiétude que lui avait causée la maladie d'Alexandrine apporta de grandes modifications à sa conduite : loin de se faire un jeu inhumain, comme autrefois, des sentiments passionnés que ses charmes faisaient naître, son cœur, sensible désormais, car il avait souffert, son cœur se serrait à l'idée seule de donner de fausses espérances à ses adorateurs, et c'était avec une scrupuleuse réserve qu'elle se montrait flattée des hommages qu'on lui adressait. Le souvenir de Léon, celui de la princesse de Scaretsen, la rendaient circonspecte ; la mort tragique de ces deux personnes, si dignes d'un meilleur sort et que sa froide coquetterie avait réduites au plus violent désespoir était un cauchemar souvent renouvelé qui répandait sur son avenir, sur celui de sa fille bien-aimée surtout, le plus lugubre voile.

— Je suis bien criminelle ! se disait-elle quand ce ver rongeur chassait le sommeil de ses yeux ; j'ai versé goutte à goutte, sans pitié, avec un cruel badinage, le poison qui devait brûler les entrailles de la plus aimante des

femmes ; j'ai placé dans les mains d'un jeune insensé l'arme meurtrière qui devait trancher une si belle vie ; et dans ma folle vanité j'ai vu tomber à mes pieds les deux victimes de mon insatiable coquetterie, sans leur accorder un regret, une larme ; que dis-je ? ce spectacle était délectable pour mon infernal orgueil : je triomphais ; on m'adorait jusqu'à verser du sang humain sur mon autel !... Oh ! j'étais un monstre !... et pour mettre le comble à mes crimes, j'ai maudit ma fille !... Pauvre Léon, malheureuse Sophie ! le ciel vous vengera, il me prendra mon enfant !

Et la triste Antonie s'élançait vers le berceau d'Alexandrine, examinait avec anxiété le visage pâle et les traits délicats de ce jeune être qu'un souffle pouvait anéantir ; puis, l'instinct de coquetterie inné en elle reprenant, son ascendant sur cette âme indécise, elle cherchait le lendemain, dans le grand monde, des distractions qui ne lui manquaient pas elle était si belle !

Ce fut dans ces alternatives de remords et de frivoles jouissances que s'écoulèrent les premières années d'Alexandrine. Cédant tour à tour au vain désir de plaire, d'être adulée, dont elle avait contracté l'habitude, ou bien aux cris importuns de sa conscience qui lui rappelait, avec l'accent d'un juge irrité, le nombre des malheureux qu'elle avait faits, sa mère était tantôt gaie, tantôt triste, parfois retrouvant sa légère insouciance, son besoin effréné d'hommages ; souvent aussi, rêveuse, inquiète, préoccupée.

Le passé et l'avenir étaient, il est vrai, pour cette femme exceptionnelle, le sujet de pénibles réflexions ; jadis, en effet, la fière comtesse de Narishkim, alliée à la famille régnante, d'une beauté sans égale, possédant tous les avantages qui procurent des succès dans le monde, objet de l'admiration, des respects des plus exigeants censeurs des grâces et de la conduite ; la fière comtesse, jouissant d'une renommée inattaquable, avait vu, à deux genoux devant elle, le souverain absolu du plus vaste empire du monde, et touché pour ainsi dire avec la main la couronne impériale, si ardemment ambitionnée.

... Mais, depuis, ses jours de gloire avaient fait place à des jours d'humiliation. L'altière coquette avait perdu, par excès d'amour-propre, cette réputation sans tache dont elle était si jalouse ; son royal esclave avait brisé ses chaînes, et son pied furtif qui gravissait déjà les premiers degrés du magnifique trône sur lequel elle comptait bientôt s'asseoir, son pied honteux s'était retiré précipitamment pour fuir, aux extrémités du monde, le mépris prêt à fondre sur sa tête coupable, et ce mépris l'avait poursuivie

partout ; sa rare beauté ne lui permettant pas de se réfugier dans l'obscurité, on disait en tous lieux, à son aspect : — Cette ravissante femme est la maîtresse disgraciée de l'empereur de Russie ! puis le remords était venu joindre ses poignantes étreintes aux déceptions de son existence naguère si brillante ; les fantômes menaçants de Léon et de Sophie troublèrent son repos, et quand l'image d'Alexandrine, abandonnée à des soins mercenaires, morte peut-être chargée de la malédiction maternelle, vint se joindre à ces lugubres souvenirs, le châtiment de M<sup>me</sup> de Narishkim fut complet.

Il devait cependant s'accroître de jour en jour, ce châtiment exemplaire ; et l'on eût dit, à voir les décevantes espérances qui glissaient de temps en temps, au milieu des inquiétudes maternelles, comme les brillants rayons du soleil à travers les nuages orageux, on eût dit que le ciel ne laissait à Antonie quelques instants de répit qu'afin de lui rendre l'énergie morale dont elle aurait besoin plus tard pour supporter, sans mourir de douleur, les cruelles épreuves auxquelles il la condamnait.

Alexandrine était, en effet, pour la comtesse, une source de vives jouissances et de chagrins cuisants ; elle était jolie, gracieuse, aimante, d'une angélique douceur ; mais sa constitution, naturellement délicate, avait encore été altérée par la négligence de sa nourrice, et donnait des craintes sérieuses, des craintes malheureusement trop fondées, à sa mère qui l'aimait avec idolâtrie.

M<sup>me</sup> de Narishkim n'avait jamais rien aimé jusqu'alors ; l'amour, l'amitié, avaient toujours trouvé son cœur fermé ; l'amour maternel, seul, devait y avoir accès : ce miracle de sentiment lui était réservé, Antonie, oubliée de son royal amant, séparée de son mari qui ne la voyait plus ; sans amis (une froide coquette ne saurait en avoir), sans défenseurs ; Antonie tombée, par vanité, du haut du piédestal où son orgueil l'avait posée, Antonie avait concentré toutes ses affections, tout son amour-propre dans sa fille, qui justifiait bien, du reste, son exclusive prédilection.

Alexandrine était charmante ; chaque jour ajoutait une grâce, une qualité, aux heureux dons qu'elle avait reçus de la nature. Douée de dispositions extraordinaires pour tout ce qu'elle voulait entreprendre, elle fit des progrès rapides en tout genre, malgré son tempérament maladif, et lorsqu'elle eut atteint sa quinzième année on la citait, avec raison, comme une jeune personne accomplie.

Mais le bonheur d'Antonie était empoisonné par les vives appréhensions que lui causait la santé de cette précieuse enfant ; c'était en vain qu'elle cherchait à s'abuser à cet égard : la vérité brillait à ses yeux d'un feu sombre, et lui montrait la mort posant son doigt livide sur le front couronné de roses de la jeune adolescente.

Depuis six mois environ l'enjouement d'Alexandrine avait disparu, sans aucun motif apparent ; une insoucieuse mélancolie l'avait remplacé : tout lui était devenu indifférent ; n'éprouvant plus ni chagrins, ni plaisirs, elle ne souhaitait, ne redoutait rien au monde, et sa mère désolée la voyait dépérir de jour en jour, victime d'un mal interne, dévorant, continu, dont la pauvre enfant ignorait l'existence et surtout le danger.

Antonie le connaissait bien, elle, ce danger pressant, inévitable ; dans son anxiété, elle avait consulté secrètement un habile médecin sur l'état de cette jeune personne, et sa réponse était foudroyante.

Les symptômes les plus alarmants se manifestaient, avait déclaré le praticien éclairé, des indices certains annonçaient une phtisie commençante ; en arrêter les progrès était bien difficile ; en prévenir entièrement l'issue, presque impossible : tôt ou tard la malade devait succomber aux atteintes de cette impitoyable consommation qui s'attaque de préférence à la beauté, à la jeunesse, comme le ver destructeur qui va piquer et flétrir la fleur à peine éclos.

Tel est l'arrêt de la faculté ; terrible arrêt, que la triste mère a pressenti, qu'elle eût voulu anéantir au prix de tout son sang, qui résonne à son oreille épouvantée comme un glas funéraire, mais dont elle doit subir la révélation avec une feinte tranquillité pour ne pas effrayer Alexandrine

— Eh quoi, Monsieur ! s'écrie Antonie avec l'accent d'une douleur suppliante ; eh quoi, plus d'espoir ? pas de remède ?

— Madame, je n'ai pas certifié cela, reprit le docteur : vous m'avez fait jurer de dire la vérité sans détour, j'ai dû vous obéir ; mais, tout en vous laissant comprendre le péril imminent de la malade, je ne prétends pas qu'on ne puisse pas la guérir, je crois seulement qu'il y a peu de chances favorables. Cependant la nature est bien forte à cet âge, ses ressources bien puissantes, bien imprévues, et ses miracles fréquents : on ne saurait lui assigner de bornes sans blasphémer !.. L'air pur et vivifiant des pays chauds pourrait opérer ce prodige, par exemple, et le beau ciel de l'Italie aurait, je pense, une influence avantageuse sur ces organes affaiblis par le rigoureux climat du Nord : il pourrait leur rendre la souplesse et la vigueur qui leur

manquent. On a vu de plus surprenantes métamorphoses dans les annales de la médecine.

A ces consolations banales, rebattues, dont la pauvre mère voudrait en vain se dissimuler le vide désespérant, la comtesse congédie le médecin et se livre durant quelques instants à toute l'expansion de sa douleur amère. Elle pleure, la femme insensible et coquette, qui vit verser tant de larmes naguère sans en être attendrie ; elle pleure et personne n'est touché de sa peine, elle pleure et ses larmes ne procurent aucun soulagement à son cœur brisé, puisqu'elle n'a plus d'espoir !

— Plus d'espoir ! est-il vrai, s'écrie l'infortunée en se tordant les mains ; oh ! non ; non, ma chère Alexandrine ne saurait être condamnée sans retour ! cet homme barbare se trompait en me parlant ainsi ; d'ailleurs les médecins ne sont pas des dieux et Dieu peut sauver ma fille : prions le ! ....

Puis, se jetant à genoux, elle veut prier.... Inutile efforts ; la prière expire sur ces lèvres qui dévouerai jadis l'innocente créature aux malédictions du ciel ; elle joint les mains avec ferveur, mais quand elle est pour s'écrier : Mon Dieu ! conservez-moi mon enfant, ses mains se desserrent, retombent à ses côtés, et sa bouche frémissante ne peut trouver que ces décourageantes paroles :

— Je l'ai maudite !... il est trop tard !...

— Ah ! du moins, prenez ma vie pour la sienne, mon Dieu ! s'écrie-t-elle avec exaltation, en se précipitant à genoux une seconde fois, et si je suis trop coupable pour que vous la rendiez à mon amour, que je meure à sa place !

A ce sacrifice volontaire, il lui semble qu'un baume bienfaisant descend dans son âme ; un projet singulier fermente dans sa tête, il peut sauver sa fille : elle va le mettre à exécution.

Le docteur lui a recommandé de ne pas éclairer la jeune malade sur le danger de sa position et de chercher quelque prétexte pour la faire voyager dans le Midi, afin de l'arracher à l'espèce de torpeur morale qui l'accable, sans l'inquiéter sur sa santé.

Antonie saisit cette idée avec empressement et croit obtenir ce double résultat en feignant de se tourmenter pour elle-même.

— Alexandrine, lui dit-elle en examinant avec soin l'effet qu'allait produire son discours sur l'esprit abattu de sa fille, je ne suis pas bien portante, mon enfant...

— Vous, ma mère ? qu’avez vous donc ? lui demanda l’adolescente, tournant vers elle son regard languissant.

— Un malaise général, des souffrances indéterminées, qui m’enlèvent l’appétit et le sommeil. Je voudrais voyager ; je pense que l’air de la belle Italie me ferait beaucoup de bien ! Veux-tu venir passer quelques mois dans ce charmant pays, ma chère Alexandrine ?

— Très-volontiers, ma mère ; avec vous je suis bien partout : en Russie ou ailleurs, qu’importe ! pourvu que nous ne nous quittions pas.

Le départ fut décidé, les rayons chaleureux du soleil méridional éclairèrent deux ravissantes figures de plus ; la beauté d’Antonie était encore remarquable, et celle d’Alexandrine avait quelque chose d’aérien, de touchant, qui attirait l’attention de tous les étrangers ; on voyait, à travers sa peau diaphane, les veines bleues dans lesquelles le sang circulait avec inégalité, car une fièvre lente la consumait, et tantôt ses joues se coloraient d’un vif incarnat, tantôt une pâleur soudaine se répandait sur ses traits, et venait ajouter un degré de plus à la langueur habituelle de ses yeux.

Cependant, l’aspect de ces magnifiques contrées, les suaves exhalaisons de cette terre qui semble ouvrir son sein fécond pour donner une surabondance de vie à tout ce qui respire, et le changement de température, agirent d’abord d’une manière efficace sur les sens de la jeune Russe ; le marasme qui la minait sourdement lit place à quelques élans d’enthousiasme naïf pour cette nature parée, si différente du ciel de sa froide patrie.

Mais ce qui parut surtout produire une profonde impression sur tout son être, ce fut la pompe religieuse des cérémonies catholiques : depuis plusieurs mois, les idées mystiques avaient seules le pouvoir de frapper son imagination, indifférente à toute autre chose, et la connaissance d’un vénérable ermite, qu’elle avait faite dans Tune de ses excursions aux environs de Naples avec sa mère, la réveilla momentanément de l’insouciance absolue qui désolait la comtesse.

Celle-ci n’avait pas des opinions théologiques assez arrêtées pour attacher une haute importance à quelques dissidences religieuses ; la communion grecque et la communion romaine différaient fort peu à ses yeux, elle ne voyait nul inconvénient pour sa fille dans la société d’un saint vieillard comme le révérend père Joseph, et la jeune malade n’avait eu aucune peine à obtenir la permission de visiter souvent le pieux solitaire.

Alexandrine avait toujours eu beaucoup de dévotion, mais ses entretiens particuliers avec l'ermite avaient encore exalté son imagination, et sa piété devenait plus vive de jour en jour, sans alarmer sa mère, puisque ses conférences avec Joseph lui apportaient ordinairement un calme salulaire.

Elles devinrent néanmoins si répétées, ces conférences, et les méditations religieuses semblèrent absorber d'une manière si exclusive toutes les facultés aimantes, tous les moyens intellectuels de la malade, que M<sup>me</sup> de Narishkim s'en effraya et consulta, à ce sujet, le docteur Orsini, l'un des médecins napolitains les plus distingués, et qui s'était spécialement occupé des maladies du cerveau.

Après avoir écouté avec une grande attention les renseignements circonstanciés de la comtesse, après avoir examiné soigneusement la jeune fille, après avoir causé à plusieurs reprises avec elle, *il signor Orsini* déclara que les facultés mentales d'Alexandrine étaient dérangées, que la folie de cette malheureuse enfant consistait à se croire en communication directe avec les sphères célestes, et qu'il fallait prendre les plus minutieuses précautions pour essayer de guérir cette manie qui paraissait plus salulaire que nuisible au calme de son âme, puisque sa physionomie prenait une expression de bonheur indicible durant ces extases séraphiques et que son état de marasme empirait du moment qu'on s'opposait à ses rêveries religieuses.

Cette décision était désolante, et si la Providence ne l'eût pas condamnée à conserver le libre usage de sa raison afin de bien comprendre toute l'étendue de son châtement, la pauvre mère l'eût perdue, cette fatale raison qui lui montrait à la fois la grandeur de son infortune et la presque impossibilité d'y apporter remède.

— Ma fille est folle ! se dit-elle avec un déchirement interne qui la tue ; ma fille est folle !... folle sans espoir de guérison !... il ne me manquait plus que ce dernier malheur !... Mais il a mal vu, ce docteur Orsini ! Alexandrine a tout son bon sens ; sa poitrine souffre et non pas son cerveau : une dévotion exaltée n'est pas de la démence Je veux la sonder moi-même, je veux obtenir sa confiance ; il ne me sera pas difficile de rectifier ses idées ; son jugement est si droit, son caractère si docile !... Je dois l'effrayer un peu sur les suites de sa maladie de poitrine, plutôt que de la laisser en proie à des idées contemplatives trop prolongées.

Un jour donc qu'Alexandrine était retombée dans un accablement moral et physique dont rien ne pouvait la tirer, sa mère, espérant qu'une secousse

quelconque ne lui ferait que du bien, lui avoua, au milieu d'une foule de circonlocutions préparatoires, qu'elle avait voulu d'abord lui donner le change sur le véritable motif de son voyage, mais que, ne pouvant pas soutenir davantage ce rôle forcé, il fallait enfin qu'elle lui montrât au moins une petite partie des mortelles appréhensions que lui causait le dépérissement graduel d'une santé si chère, ne fût-ce que pour lui prouver l'absolue nécessité de suivre un traitement régulier.

Malgré toutes les précautions prises avec sollicitude pour aborder ce pénible sujet, la comtesse en redoutait l'effet sur l'imagination d'Alexandrine. Quel fut donc son étonnement lorsque cette jeune personne l'interrompit, en lui disant avec un doux sourire :

— Épargnez-vous ces inutiles détours, ma mère ; je connais le sort qui m'est réservé : je dois mourir bientôt, et j'en rends grâce au ciel !

— Alexandrine ! ma fille bien-aimée ! que t'ai-je fait pour me parler ainsi ? je te rends donc bien malheureuse, puisque tu souhaites me quitter ? Il faut avoir de bien grands sujets de chagrin, à ton âge, pour ne pas aimer la vie ; elle est si belle à seize ans !

— Oui, ma bonne mère, avec vous ! mais il faudra nous séparer un jour, et j'aime mieux partir la première.

— Quelle idée !... ce dégoût des jouissances du bel âge n'est pas naturel ; et puis cette dévotion excessive, à laquelle je te vois livrée avec tant d'ardeur, m'inquiète aussi ; il te faudrait du repos, beaucoup de repos, et tu passes une partie des nuits en prières !

— Ne dois-je pas m'habituer d'avance aux béatitudes célestes ?... D'ailleurs je me couche tous les soirs en même temps que vous ; et quand je fais mes prières, elles ne sauraient me fatiguer puisque je reste au lit, en élevant ma pensée vers le ciel.

— Ainsi, tu verrais maintenant sans effroi, sans douleur, la mort s'approcher de toi ? tu m'abandonnerais sans regret ?

— Ce ne serait pas pour longtemps ; nous serions bientôt réunies ! j'irais là-haut avec joie, afin de vous préparer une place à mes côtés.

— Alexandrine, ne parle pas ainsi, tu me fais un mal affreux !...

La jeune illuminée baissa ses longs cils de soie vers la terre, sans répliquer ; elle se repentait d'avoir affligé sa mère, mais elle n'avait pas assez d'empire sur ses propres impulsions pour les réprimer, et la joie que lui causait sa fin prochaine éclatait malgré son ardent désir de la cacher.

M<sup>me</sup> de Narishkim fut d'autant plus désolée de cette découverte, qu'elle la considérait, et non sans motif, comme une punition du ciel.

— Le ciel ! s'écrie-t-elle, oui, le ciel me châtie de tout le mal que j'ai fait, de mon cruel abandon, en me privant à la fois de mon enfant et de sa tendresse : car ma fille ne m'aime plus ; non, elle n'aime plus sa malheureuse mère. Dieu seul possède toutes ses affections ; et je n'ai pas le droit de m'en plaindre ! ne l'avais-je pas maudite ! Dieu n'est-il pas le père des orphelins ? j'ai repoussé mon enfant, la Providence l'adopte ; elle lui prodigue des joies divines, un avant-goût du bonheur des anges ; et quand le trépas vient planer sur sa tête, quand elle est condamnée à voir se flétrir dans sa fleur cette vie qui s'offrait si brillante à ses yeux, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre, c'est moi, moi sa mère, moi malheureuse, qui n'obtiendrai pas même un regret de cette âme dont tous les soupirs s'élancent avec tant d'ardeur vers la voûte éthérée !

Tout se réunissait pour accroître le supplice de la comtesse : la consommation qui rompait, l'un après l'autre, chacun des fils d'une si précieuse existence, faisait de rapides progrès ; la jeune malade s'éteignait sans souffrir ; et tandis qu'elle aspirait au ciel, comme le captif soupire après la liberté, la triste mère éprouvait pour cette jeune fille, qui ne songeait plus qu'à Dieu, un redoublement de tendresse inexprimable.

Voyant que l'art des plus célèbres médecins était infructueux contre cette prétendue folie, M<sup>me</sup> de Narishkim s'était adressée au père Joseph, sans obtenir plus de succès.

— Madame, je ne saurais partager l'opinion du docteur Orsini sur le compte de M<sup>lle</sup> votre fille, lui avait dit le vieillard, après une longue conversation à ce sujet. A mon avis, votre enfant jouit de la plénitude de sa raison, et ce que les hommes appellent aliénation mentale est, suivant moi dans cette circonstance, une faveur spéciale de la Providence. Il faut courber la tête avec résignation, Madame, sous les coups dont il lui plaît de vous frapper ! Votre croix est lourde, sans doute, mais on ne choisit pas ses chagrins ici-bas, et nous devons seulement les accepter sans murmurer, afin de mériter là-haut la récompense promise à ceux qui placent à la tête de toutes les vertus chrétiennes la soumission parfaite aux décrets de Dieu.

— Il vous est facile de parler avec cette froideur des blessures de l'âme, mon père, vous qui ne tenez plus à la terre par aucun lien affectueux, et qui ne sauriez vivre que pour aspirer au ciel ?

— Vous êtes dans l'erreur, Madame, sur la cause de cette tranquillité d'esprit, objet de votre envie ; si vous saviez ce qu'elle me coûte, vous la refuseriez à pareil prix ! Le calme des passions est parfois plus cher qu'il ne vaut. Mais ce n'est pas de moi dont il s'agit ; ce n'est pas pour entendre raconter la jeunesse orageuse d'un vieillard au bord de sa fosse que vous êtes venue visiter mon humble retraite ; c'est pour chercher, au sein d'une religion consolatrice, quelque allègement à vos maux. Permettez-moi donc de remplir ma mission, et soyez convaincue que j'y mettrai tout le zèle de la charité évangélique.

M<sup>me</sup> de Narishkim n'osa plus guère interrompre l'homme de Dieu après ce préambule ; restant, au contraire, suspendue à ses lèvres, pour y saisir au passage une lueur d'espérance, elle l'écoutait avec l'anxiété douloureuse d'une mère qui croit la vie de son enfant attachée à l'oracle qu'on va prononcer, et qui tremble de perdre par une distraction involontaire l'occasion de le sauver.

Écoutons en même temps qu'elle, sinon avec une aussi vive anxiété, du moins avec l'intérêt qu'inspire toujours la jeunesse aux prises avec la mort, écoutons l'opinion que la jeune illuminée avait su inspirer au saint ermite.

— J'habite cette solitude depuis plus de vingt ans, Madame, dit-il à Antonie, et, je dois en convenir, jamais encore je n'ai rencontré de plus angélique créature ; cette âme n'appartient pas à la terre, c'est une pure émanation des deux, un ange sous la forme d'une femme. Je vous le jure ici, en présence du Dieu que j'adore et devant lequel je vais bientôt paraître, je vous le jure, la conversion de cette enfant a été spontanée, sans aucune influence de ma part. Sachant, par la gouvernante qui l'accompagnait, qu'elle était élevée dans la communion grecque, je n'ai vu d'abord dans ses fréquentes visites qu'une fantaisie de malade à laquelle je me prêtais volontiers, en évitant toute conversation théologique qui pût ébranler sa croyance. Nos entretiens, cependant, roulaient toujours sur des sujets religieux, et je découvrais tant de candeur, de vertu, d'héroïsme, dans une si jeune fille, que j'en fus émerveillé. Il me semblait qu'un être d'une nature plus perfectionnée que la nôtre me révélait les mystérieuses jouissances d'une meilleure vie, dont elle paraissait avoir savouré l'avant-goût, et j'attendais sa venue avec l'impatient ardeur d'un néophyte qui goûte pour la première fois la pieuse ivresse d'une entraînant dévotion. La nouveauté de son langage, sa conviction profonde, me pénétraient à la fois d'admiration et de respect. Votre fille, Madame, est une de ces créatures

privilégiées que le ciel a choisies entre toutes pour faire éclater sa puissance, et sur lesquelles il se complaît à verser avec profusion des trésors d'amour et de félicité. Le cœur de cette vierge angélique est inondé d'un torrent de béatitude, et les extases de sainte Thérèse pâlaient devant les siennes. Je suis le directeur de cette conscience ingénue depuis sa conversion à la foi catholique, et je puis vous certifier que, dans le cours de ma longue carrière, aucune âme aussi pure ne s'est ouverte à mes yeux.

— Cependant, mon père, interrompit Antonie, en rassemblant avec force l'énergie morale qui lui était nécessaire pour recevoir cette confiance inattendue ; cependant cette âme, si candide à votre avis, est parfois bien dissimulée : je l'ai vainement sondée afin d'obtenir des aveux sincères, elle a constamment éludé mes questions, et l'épanchement que je sollicitais avec tendresse n'a eu d'autre résultat qu'un silence obstiné. Pourquoi manque-t-elle d'effusion avec moi, tandis qu'elle ne craint pas de laisser lire les plus secrets replis de son cœur à un étranger ?

Ces derniers mots furent prononcés avec un peu d'amertume, et la pauvre mère eut bien de la peine à retenir ses larmes, en se plaignant du défaut d'abandon d'Alexandrine. Le bon prêtre s'en aperçut.

— Ce n'est pas à l'étranger que la jeune vierge expose l'état de son âme, lui répondit aussitôt le vénérable ermite d'un ton modeste, c'est au ministre de Dieu, c'est à l'indigne dispensateur des grâces d'en haut ; et d'ailleurs Madame, je puis vous le certifier sans trahir les secrets du tribunal de la pénitence, un excès de piété filiale a pu seul vous ravir la confiance de votre enfant : en vous laissant voir les joies religieuses qui la transportaient au delà de ce monde, elle tremblait de vous affliger ; sans cette appréhension, elle vous eût raconté ses pieuses extases, et maintenant encore, si vous pouviez maîtriser votre émotion en l'écoutant, elle vous dirait tout.

La conférence de Joseph et d'Antonie se prolongea longtemps sur le même sujet, sans apporter aucun adoucissement réel au chagrin de la comtesse.

En effet, que pouvait-elle conclure des opinions diverses du médecin et du prêtre sur le compte de sa fille ? Le premier la croyait en démence, le second la considérait comme une sainte, mais tous deux s'accordaient à prédire sa mort prochaine ; et quelle que fût la justesse ou la fausseté de leurs raisonnements sur l'origine de la maladie, le fatal résultat ne variait pas, et les ravages évidents de la consommation entraînaient rapidement au

tombeau l'intéressante victime d'une excessive exaltation morale ou d'une lésion organique du cerveau.

Pour bien concevoir ce que souffrait alors M<sup>me</sup> de Narishkim, il faudrait, comme elle, être mère d'une fille charmante, avoir concentré toutes ses affections dans cette enfant, et ne pas douter de sa fin prématurée !

Aussi n'essayons-nous pas de peindre ce qui se passa dans ce cœur maternel que le docteur Orsini et le père Joseph avaient déchiré à l'envi : nous dirons seulement qu'en sortant de l'ermitage, les facultés mentales de la malheureuse comtesse étaient plus dérangées que celles de sa fille, et qu'il lui fallut plusieurs heures de recueillement pour se mettre en état de la revoir sans éprouver une trop vive impression.

## XXVII — L'extase.

Antonie, ne pouvant supporter la pensée de ne plus posséder la confiance entière de sa fille, avait résolu de surmonter ses angoisses, son inquiétude, son immense chagrin, pour jouir, du moins, des dernières effusions de cette âme ingénue.

On ne saurait croire, à moins que d'en avoir fait la dure expérience, combien le cœur humain renferme d'énergie quand il s'agit de satisfaire un puissant intérêt, d'accomplir un devoir sacré. M<sup>me</sup> de Narishkim devait en donner une nouvelle preuve dans cette circonstance.

Convaincue de l'absolue nécessité de se contraindre, de réprimer toute espèce d'émotion extérieure, afin de provoquer les aveux de sa fille, la faible femme, brisée par le désespoir, dévorée d'inquiétude, eut le courage héroïque de concentrer ses douloureuses sensations en présence de celle qui en était l'objet ; et feignant d'éprouver un calme bien loin de son esprit agité, et de partager l'enthousiasme religieux de la jeune visionnaire, elle parvint à l'abuser sur l'état de son âme, qu'elle avait entrepris de lui dérober avec tant de soin.

D'ailleurs, la nature ou le ciel vint lui prêter son secours alors, en rendant Alexandrine presque incapable d'accorder une sérieuse attention à toute autre chose qu'à l'idée fixe qui s'était emparée de son imagination, et en lui donnant un tel besoin d'épanchement que la crainte généreuse d'affliger sa mère n'arrêtait plus l'expansion involontaire de ses sentiments.

En effet, la débile constitution de la jeune fille ne pouvait plus supporter la continuelle exaltation qui détruisait rapidement tous les principes de son existence ; sa maigreur était effrayante, et ses forces s'épuisaient à tel point que, dès qu'elle n'était plus soutenue par le mouvement fébrile qui l'animait par accès irréguliers, elle ne pouvait marcher sans appui. Sa mère et sa gouvernante la prenaient chacune par un bras, dans ces moments de prostration totale, et lui faisaient faire quelques pas, en la portant à demi, sans qu'elle opposât de résistance, ou quelle manifestât le moindre plaisir. Si, au contraire, on la laissait livrée à ses propres impulsions, elle restait étendue sans mouvement sur sa chaise longue, les yeux fermés, sans dormir, pâle comme un beau lis, et demeurant inanimée dans la position où l'on

voulait la placer, pourvu que ses membres souples, détendus, fussent posés sur des coussins, car ils n'avaient pas assez de puissance vitale pour se mouvoir d'eux-mêmes.

Tel était son état habituel depuis quelques jours, et la malheureuse mère pouvait, dans ces longues heures d'anéantissement physique et moral, s'abandonner, sans danger, à sa peine mortelle. Alexandrine ne voyait, n'entendait rien, elle ne souffrait pas non plus ; la vie dans cette frêle création, s'enfuyait goutte à goutte, sans secousse, sans violence : c'était une rose à peine entr'ouverte qui se refermait avant de s'épanouir, c'était une âme de séraphin qui se retirait doucement de sa belle prison, afin de prendre son essor vers les cieux !

Que de fois, dans ces instants d'insupportable contemplation, Antonie n'eût-elle pas cru ne veiller que près d'un cadavre, si des indices presque imperceptibles ne lui eussent appris que la mort respectait encore cette jeune victime si facile à saisir !

Mais (et c'était surtout pendant ces mystiques accès que le supplice de la comtesse devenait le plus douloureux), la malade ne manquait pas, après un repos plus ou moins prolongé, de sortir, par degrés, de cet engourdissement général pour donner audience aux esprits célestes avec lesquels l'ardente illuminée se trouvait en communication directe.

Un jour, et déjà, dans ses élans d'expansion ascétique, la moderne sainte Thérèse avait avoué à sa mère ses entretiens avec les habitants d'un autre monde, et lui avait raconté ses visions surnaturelles d'un ton si convaincu que le scepticisme de la comtesse en était resté ébranlé ; un jour donc qu'une des demi-léthargies de la malade la tenait couchée sur une ottomane, sa mère était inquiète de voir ce sommeil imparfait se prolonger si tard (il durait depuis midi, et le jour était sur son déclin) ; son regard, plein d'anxiété, cherchait en vain à découvrir sur la pâle figure de sa fille quelque léger mouvement ; elle ne se réveillait pas.

— Voulez vous m'aidera la porter près de la fenêtre, mademoiselle Corinne ? dit-elle à sa dame de compagnie qu'Alexandrine aimait beaucoup ; il me semble que l'air frais du soir lui ferait du bien ? Qu'en pensez vous ?

La gouvernante obéit en silence. Elle n'avait pas plus d'espoir que sa maîtresse et presque autant d'affection pour l'enfant qu'elle avait vue naître, qu'elle allait voir mourir. Des larmes roulaient sous ses paupières baissées, de profonds soupirs soulevaient son sein oppressé, mais sa bouche restait muette : elle n'avait pas de consolation à offrir.

La croisée donnait sur un parterre émaillé de fleurs odoriférantes, leurs parfums enivrants étaient apportés dans l'appartement par l'air doux et tiède d'une belle soirée méridionale ; les derniers rayons du soleil couchant glissaient à travers les rideaux et venaient retomber, à demi brisés, sur les traits amaigris de la jeune fille ; ils éclairaient ses joues, son front, son menton, et leurs brillants reflets faisaient ressortir encore davantage la blancheur mate de cette peau derrière laquelle la vie ne semblait déjà plus résider. On entendait le gazouillement des petits oiseaux qui se saluaient d'un dernier chant d'amour, avant de s'endormir balancés sur les branches des citronniers fleuris qui formaient un berceau non loin de là : tout annonçait une nuit magnifique, une de ces nuits que le zéphyr embaume en caressant les fleurs et que tant de peuples envient à la belle et voluptueuse Italie.

Le contraste de cette délicieuse nature avec le spectacle qui déchire son âme en lambeaux serre le cœur de la pauvre mère et lui fait sentir plus cruellement le malheur qui la menace.

Tout à coup, un léger frôlement attire son attention : c'est la main d'Alexandrine qui vient d'effleurer le soyeux couvrepied qu'on avait posé sur ses membres endoloris, lorsqu'elle était tombée dans ce long engourdissement. Bientôt, une nuance rosée se répand sur ses joues, ses lèvres frissonnent, ses yeux s'ouvrent, une fièvre nerveuse lui donne une vigueur factice, artificielle, étrangère à son être, à peu près comme la force produite, par le magnétisme, sur un sujet bien préparé ; elle se lève sur son séant, tourne son œil limpide vers un crucifix placé au pied de son lit, comme pour se recueillir ; puis, son teint s'animant peu à peu d'un coloris foncé, son regard prenant une vivacité singulière, elle fait un signe pour congédier sa gouvernante, et s'adressant à la comtesse dès que Corinne s'est retirée : — Je vous avais promis de vous rendre témoin de mon bonheur, ma bonne mère, lui dit-elle, d'une voix qui fait vibrer toutes ses fibres sensibles ; Ne me quittez donc pas, et jouissons ensemble des faveurs signalées que la Providence m'envoie ; car, je le sens là, aux palpitations de mon cœur, mon bien-aimé va venir me visiter : écoutez plutôt les voix mélodieuses qui nous annoncent sa venue ; entendez-vous l'harmonie céleste des immortelles phalanges qui l'environnent ? qu'ils sont doux, ces sons, jamais la terre n'en produisit de semblables !... et les cassolettes d'or qu'ils portent, quels parfums s'en exhalent ! voyez-vous aussi la merveilleuse beauté de ces chérubins qui voltigent autour de nous ? Oh ! ma

mère, regardez, écoutez donc ! quelle ravissante musique ! quels gracieux contours ! Il va venir !... O mon Dieu ! que je suis heureuse ! ô mon Dieu ! je vous remercie !...

Mais la triste Antonie n'entend aucun bruit, pas même le ramage des oiseaux, qui se sont endormis avec l'astre du jour ; elle ne respire d'autre encens que celui des fleurs, et ne voit que les plis onduleux des draperies de mousseline et de soie à travers lesquels se joue la clarté douteuse du crépuscule.

Pendant que l'affligeante conviction de l'égarement de sa fille pénètre dans l'esprit d'Antonie, l'objet d'une si juste sollicitude arrive au paroxysme de la crise, au plus haut degré de l'extase religieuse ; son délire est complet, ou bien le ciel lui envoie l'une de ses visions divines !..

Elle est seule avec la sublime apparition qui captive tous ses sens, la belle vierge ; oubliant la présence de sa mère, pour ne songer qu'au Dieu qui descend de l'empyrée afin de la visiter, elle ne voit, n'entend que lui, ne parle qu'à lui, et, dans son pieux enchantement, elle ne trouve pas même de termes assez éloquents pour exprimer sa profonde gratitude, sa félicité sans égale.

Pénétrée de son impuissance à bien peindre ce qu'elle éprouve, l'ardente illuminée se met à genoux devant la gracieuse idole de son imagination, joint les mains avec force ; puis, lui tendant les bras comme pour l'attirer sur son cœur embrasé de tous les feux de l'amour des anges, sa pensée reste suspendue ; son âme ravie s'élance au delà de l'enveloppe mortelle qui la retient encore sur la terre, et cette enveloppe immobile ressemblerait à la statue d'un esprit bienheureux posée sur un tombeau, sans l'animation fébrile de son regard qui n'appartient qu'à la vie.

Elle est en extase : une flamme céleste brille dans ses yeux, dont la comtesse peut à peine soutenir l'éclat ; un sourire enchanteur s'est fixé sur ses lèvres un peu entr'ouvertes, comme si l'admiration enchaînait des paroles insuffisantes pour exprimer son enthousiasme, et son teint, doucement reposé par l'influence de l'ineffable béatitude qui l'enivre, semble reprendre toutes les apparences d'une florissante santé. Elle est plus que belle alors, plus que jolie ; ses traits ont une angélique harmonie d'amour heureux, de joie calme qu'aucune appréhension ne saurait troubler, et sa confiance en Dieu est si vive, si entière, que sa mère, en la contemplant, la partage à son insu ; ses craintes se dissipent un moment en présence d'une foi si profonde, les pleurs qui baignaient son visage cessent

de couler, l'espérance l'enivre de ses riantes promesses ; elle attend, à son tour, que des visions miraculeuses l'enlèvent aux tristes réalités de ce monde, et peut-être n'eût-elle ressenti qu'un médiocre étonnement en apercevant quelques doux fantômes, en entendant quelques mélodieux accents.

Une illusion d'optique vint même en ce moment prêter un corps à ses consolantes rêveries, et son cœur bondit d'allégresse quand elle vit une ombre soudaine se dessiner distinctement devant ses yeux.

Mais son erreur ne fut pas de longue durée ; un bruit de pas furtifs, se faisant entendre derrière elle, l'obligea à tourner la tête, et la gouvernante d'Alexandrine, qui n'avait pu maîtriser son inquiétude en restant davantage dans la pièce précédente, lui expliqua la subite apparition de l'ombre dont son imagination exaltée avait fait un être d'une nature supérieure à la sienne..

La blanche lumière de la lune, qui remplaçait les dernières lueurs du crépuscule, avait encore contribué à l'abuser, en répandant, sur l'ensemble des objets qui l'entourent, un charme mélancolique, principal attribut, cachet particulier, de ces belles nuits méridionales, imprégnées d'une poésie si triste et si douce.

Elle agit aussi sur les nerfs de la jeune malade, cette poétique influence ; l'exaltation qui la transportait, il n'y a qu'un moment, au séjour des bienheureux, s'évanouit peu à peu ; l'extase a cessé, la fièvre a disparu, un affaiblissement graduel remplace cette violente tension des muscles. Alexandrine se laisse retomber sur sa chaise longue ; sa tête s'appuie languissamment sur le bras de la comtesse, qui la soutient ainsi penchée sur son sein, sans oser respirer, dans la crainte de troubler son repos.

— Ma bonne mère, êtes-vous là ? lui dit l'adolescente d'une voix éteinte ; ne m'avez-vous pas quittée... pas un instant ?

Et, sur la réponse affirmative de M<sup>me</sup> de Narishkim, la jeune illuminée reprend aussitôt, en s'animant de temps en temps par la véhémence de sa narration : Vous n'avez pu comprendre toute l'étendue de ma félicité, ma mère ; car, je le sais bien, vous n'avez pas été transportée avec moi là-haut : j'y étais seule !...

— Rassure tes esprits agités, chère enfant, lui dit Antonie en la serrant contre sa poitrine avec une douloureuse affection : ce langage est une énigme pour moi ; ces mystiques extases allèrent ta santé. En te livrant ainsi aux rêveries de ta vagabonde imagination, tu m'affliges profondément, et je

tremble en songeant aux déplorables conséquences d'une surexcitation nerveuse poussée à un si haut degré ! Tranquillise-toi, ma fille bienaimée ; pense un peu à ta pauvre mère, aie quelque pitié des tourments que lu lui causes ; soigne ta précieuse santé ; ne me réduis pas au désespoir en t'abandonnant, sans frein, aux écarts d'un cerveau frappé de vertige.

— J'ai vu le paradis ! chère maman, s'écrie la malade, qui n'avait pas prêté la moindre attention aux paroles de sa mère, tant elle était absorbée par l'idée fixe qui la dominait : je l'ai vu ! Oh ! si vous saviez quels trésors il renferme !... Puis, après avoir examiné l'appartement et s'être assurée du départ de Corinne, elle continua : Je ne veux avoir d'autre confidente que vous, ma meilleure, mon unique amie ; mais vous saurez tout, tout ce que le ciel me permettra de vous raconter de ses faveurs signalées.

Et, sans lui donner le temps de répliquer, elle continua avec cette volubilité qui naît de l'enthousiasme : — Quelles délices, mon Dieu ! et qu'il me tarde de les posséder ! Oh ! vous ne sauriez vous figurer ce qu'on éprouve dans ces beaux lieux, tout peuplés d'anges, saturés de parfums, d'harmonies, de jouissances devant lesquelles nos plus vives joies sur la terre ne sont que d'insipides ennuis, que des songes vagues, incomplets, sans couleur !... l'âme se dilate alors, et prend une extension infinie (si l'on peut employer cette expression en parlant d'une essence indivisible) ; elle embrasse à la fois le vaste océan des cieux, l'immensité des mondes, et le Dieu qui les contient tous !... c'est une délicieuse ivresse ; ivresse intellectuelle qui ne ressemble point à l'ivresse des sens, puisqu'elle n'exclut pas la plénitude de la raison, puisque la conscience absolue d'une félicité qui ne doit et ne peut jamais finir l'accompagne ! .. Ah ! quelle félicité, ma bonne mère !... Que ne puis-je vous en esquisser quelques traits seulement, ne fût-ce que pour vous prouver combien je dois de reconnaissance au ciel qui m'a permis de la savourer par anticipation ! mais c'est impossible... il faudrait pour cela créer une langue nouvelle, sublime, dont il n'existe de modèle nulle part sur notre terre ! et quand je pourrais inventer des expressions dignes d'un pareil sujet, ne deviendrais-je pas inintelligible en peignant avec vérité ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que le cœur humain ne saurait éprouver, ce que le plus grand génie ne peut pas même concevoir !...

Alexandrine, dont la voix s'était élevée peu à peu en parlant des joies immenses qui venaient, pour ainsi dire, d'envelopper amoureusement chacune des parcelles de son être, Alexandrine se tut tout à coup, comme

accablée par l'impuissance absolue de tracer une image, quelque pâle qu'elle fût, d'un bonheur impossible à décrire, puisqu'il ne ressemblait à rien ici-bas, et qu'il manquait, par conséquent, de points de comparaison.

Le vif déplaisir que lui fit éprouver la nécessité de garder le silence se peignit sur sa physionomie ; elle soupira profondément, en se trouvant à peu près réduite à l'état où serait celui qui voudrait faire apprécier à l'aveugle-né l'harmonie, la diversité des couleurs, la brillante clarté du jour, la splendeur mystérieuse de la voûte étoilée, et tant d'autres merveilles, dont on ne saurait soupçonner le charme quand on est privé du sens qui les fait percevoir.

Antonie, interprétant d'une tout autre manière le silence subit de sa fille, pensa qu'un calme bienfaisant allait reposer ce cerveau juvénile d'une aussi véhémence improvisation. Cherchant donc à mettre à profit ses instants de tranquillité, la tendre mère serrait, avec amour son enfant dans ses bras, et lui disait tout ce que la tendresse maternelle peut inspirer de plus persuasif pour la conjurer d'éloigner de son esprit ces chimères qui s'opposaient à son rétablissement ; puis, comme la pieuse malade ne répondait pas à ses étreintes affectueuses, Antonie ajouta, d'un ton plein d'amour, d'enthousiasme :

— Je te rendrai si heureuse, ma bien-aimée Alexandrine !... tu n'auras pas un souhait à former.... je préviendrai tes moindres vœux, j'écarterai loin de toi les plus petits chagrins !... La vie est si belle, si riante à quinze ans ! Ah ! n'expose pas ainsi la tienne dans ces rêveries métaphysiques, qui, je le suis de bonne part, ne peuvent que détruire la santé, ce précieux trésor pour lequel on donnerait tous les autres.

— Là-haut ! ma bonne mère, reprit l'ardente illuminée en appuyant avec complaisance sur chacune de ses paroles ; là-haut, dans cet empyrée que je viens de quitter, pour y retourner bientôt, j'espère, on n'a pas besoin de former de vœux puisqu'ils sont tous accomplis d'avance, puisque la plénitude du bonheur ne laisse pas, même à l'âme la plus ambitieuse, la possibilité de désirer ; on n'a point de chagrin à éviter, puisque les souffrances physiques et morales sont bannies à jamais de ce divin séjour. C'est sur cette terre, dont vous me vantez en vain les charmes décevants, c'est dans cette triste vie, qui vous paraît si belle, que sont relégués toutes les douleurs, tous les maux, et c'est pour les fuir que je me réfugie dans le sein de Dieu !... Moi, rester dans ce monde nébuleux, quand la pure lumière du ciel vient éblouir mon âme de son foyer brûlant ! moi, courir après ces

jouissances éphémères de notre monotone existence, quand une vie éternelle de gloire, de félicité, vient m'enlever de ce monde à mon insu, car je ne recherche pas ces extases enivrantes !... moi, trouver la terre à mon gré, quand j'ai vu les cieux ouverts !... Ah ! ne l'espérez pas, ma mère ! ne me demandez pas l'impossible !

— Alexandrine ! tu ne m'aimes donc plus, puisque tu veux m'abandonner ?

— Vous me rejoindrez, dans peu de temps, ma mère : votre exil ne sera pas long !... D'ailleurs, continua-t-elle après un moment de réflexion, il ne dépend pas de ma volonté de vivre ou de mourir ! le terme de notre pèlerinage est fixé par la Providence, s'opposer à ses décrets serait un crime !... un crime inutile !... car, lors même que je me révolterais aujourd'hui contre l'arrêt qui m'annonce une fin prochaine, cet arrêt en existerait-il moins pour cela ? Non, sans doute ; ma coupable résistance aux ordres du Très-Haut ne ferait que hâter leur exécution et m'enlever le mérite de l'obéissance.

— Mais une prière n'est pas une révolte, mon enfant ; et tout en se soumettant, de bonne grâce, aux peines que le ciel nous envoie, nous pouvons, sans l'offenser, lui demander de détourner de nos lèvres un calice trop amer. Jésus-Christ lui-même, le saint des saints, l'homme-Dieu, le modèle de toute perfection par excellence, ne vous en a-t-il pas donné l'exemple ?...

Alexandrine ne répliqua rien ; mais si la crainte d'augmenter l'affliction de sa mère n'eût pas enchaîné sa langue, elle eût facilement combattu de semblables raisonnements.

En effet, soit aliénation mentale, soit faveur surnaturelle, cette jeune vierge avait goûté, dans ses extases séraphiques, une béatitude que toutes joies de la terre ne pouvaient balancer, et la certitude de retrouver, en mourant, ces délices ineffables, devait lui rendre la vie insipide, fatigante !

Voyez l'amant de la nature : réduit en esclavage, il regrette, il pleure sa liberté chérie et soupire après le jour qui verra rompre ses lourdes chaînes.

S'il arrive, ce jour tant souhaité, si quelque main compatissante vient tirer les verrous de son noir cachot, si les portes sont ouvertes à ses yeux, et que l'air, la lumière pénètrent dans ce sombre réduit, croyez-vous qu'il veuille demeurer une heure, une minute de plus, dans ce lieu maudit, quand même vous lui offririez tout ce qui peut charmer sa captivité ?

Non, non ; son âme avide des biens qu'elle entrevoit, dont elle goûte d'avance la possession, s'élance avec transport au devant d'eux, et nulle considération ne saurait lui faire reculer d'une seconde cette époque fortunée !

Cette comparaison insuffisante, comme le seront toujours celles qui mettront en regard les joies du ciel et les joies de la terre, le connu et l'inconnu, cette comparaison peint, à peu près, les impulsions internes d'un cœur passionné pour un songe enivrant, miraculeux, que tous les biens du monde réunis ne pouvaient réaliser.

Il ne dépendait plus d'Alexandrine, en effet, d'aimer la vie désormais, cette vie passagère que ses extases avaient décolorée à jamais ; et pour qu'elle lui eût trouvé encore quelques attraits, il eût fallu qu'un oubli complet vînt effacer de sa mémoire l'image enchanteresse qui se placerait toujours, dorénavant, devant ses plus vives jouissances pour les déprécier à ses yeux.

Aussi, faut-il en convenir, malgré la compassion que peut inspirer la malheureuse mère, on doit, souhaiter la prochaine délivrance de cette jeune âme, qui sent si vivement le fardeau de l'existence : puisqu'il n'est plus de bonheur possible pour elle ici-bas, ne vaut-il pas mieux qu'elle s'élève au ciel !

Point de milieu : quand la vie n'est pas un plaisir, c'est un supplice ; nous ne saurions végéter comme la plante insensible ; les jouissances négatives ne peuvent devenir le partage d'un être doué de raison, de facultés intellectuelles : la dégradation de l'espèce humaine, la triste imbécillité peuvent seules revendiquer ce déplorable privilège ; la réflexion nous fut donnée pour ennoblir notre nature, pour la distinguer de celle des animaux, pour centupler nos joies ainsi que nos chagrins, et c'est par elle seule que nous sommes réellement les favoris de la fortune ou les victimes de la destinée.

C'était elle, c'était cette réflexion vengeresse qui présentait à l'infortunée mère chacune de ses fautes passées comme la cause première de la perte irréparable qui la menaçait. Le trépas prématuré de sa fille était l'affreux châtiment que lui montrait sa conscience bourrelée ; châtiment bien mérité, quelque grand qu'il fût, puisqu'il servait d'expiation aux deux suicides que son insatiable vanité, que sa froide et cruelle coquetterie avaient provoqués.

Ses angoisses maternelles, du reste, allaient bientôt avoir un terme, terme fatal qui tue l'espérance : la mort, l'inexorable mort, que les pleurs et les

prières d'une mère ne savent pas même attendre ! La maladie d'Alexandrine était arrivée au plus haut degré ; sa maigreur excessive lui eût donné l'aspect d'un fantôme sans les vives couleurs qui rendaient de temps en temps un éclat apparent, une animation factice à son pâle visage, à son teint déjà couvert des ombres du trépas. Des accès, dans le même genre de celui dont nous avons esquissé les principaux traits, se succédèrent rapidement ; ils prirent même, chaque jour, un caractère de plus en plus mystique, et, certes, aux yeux de ceux qui ne voulaient pas ajouter une foi aveugle à la réalité de ses extases, sa démence était complète.

Pour qu'il ne manquât rien au châtiment, au désespoir d'Antonie, le ciel lui refusa jusqu'à cette légère consolation : la malheureuse femme ne vit dans l'exaltation religieuse de son enfant qu'une aliénation mentale sans possibilité de guérison, et n'ayant d'autre terme qu'une mort aussi prochaine qu'inévitable.

Telle était l'opinion du docteur Orsini, opinion qu'il avait fait partager à M<sup>me</sup> de Narishkim, et que l'avenir se chargea de justifier.

Alexandrine languit encore quelques jours en proie à la dévorante consommation dont le climat méridional n'avait pu arrêter les ravages ; puis, s'éteignant soudain, comme une lampe privée d'huile, elle passa d'un sommeil léthargique à la mort, sans secousse et sans souffrance.

Sa mère qui l'avait vue si souvent plongée dans ce profond repos, presque toujours suivi d'une extase religieuse, ne pouvait se persuader qu'elle eût cessé de vivre ; ce corps si jeune et si beau, que ses bras enlaçaient avec amour, se refroidissait peu à peu sans qu'elle pût se persuader que le souffle divin qui l'animait tout à l'heure encore se fût évanoui pour jamais ; et quand les efforts réitérés de ceux qui l'entouraient, pour la détacher de ces tristes restes, lui eurent enfin découvert toute la vérité, il lui sembla que la main glacée de la mort arrêta aussi les battements de son cœur désolé. Se précipitant, par un dernier élan d'amour maternel, sur l'enveloppe insensible de l'ange qui venait de quitter la terre, elle colla sa bouche frémissante sur ses lèvres décolorées et perdit connaissance en poussant un sanglot étouffé.

Mais elle devait lui être rendue, cette connaissance, afin de prolonger sa douloureuse expiation. Et depuis, le voyageur, que le hasard ou quelques pensées mélancoliques conduisent au cimetière où dort la douce illuminée, peut lire, sur son modeste tombeau de marbre blanc bien simple, ces mots qui peignent, mieux que tous les discours, le sombre désespoir de sa mère :

*Beauté, jeunesse, fortune, esprit, grâces, talents, bonté céleste, vertus angéliques, tout est là, sous cette froide pierre !...*

Puis, plus bas, cette désolante pensée de Juvénal y était traduite en plusieurs langues :

*Tout, sur la terre, est mensonge et déception ; la réalité est le terme du bonheur !...*

## XXVIII — Est-ce bien elle ?

Elle se trompait, la misérable femme ; elle calomniait la Providence, sur la foi d'un philosophe atrabilaire, en niant, avec le satirique latin, la réalité du bonheur ici-bas. Non, non ! n'en déplaît au frondeur Juvénal ; non, le bonheur n'est point entièrement banni de la surface de la terre, et, quoiqu'il soit fort rare de le rencontrer, on peut avoir la presque certitude de le trouver en le cherchant avec beaucoup de soin, de persévérance ; si l'on se laisse souvent abuser par des chimères, par de fallacieuses images, qui lui ressemblent à s'y méprendre, c'est qu'on se fourvoie en chemin, au lieu d'aller droit au but ; c'est qu'on a cru qu'il résidait au milieu des plaisirs du monde, dans les palais dorés de l'opulence, dans l'ivresse de la volupté ou dans le délire de l'orgueil, tandis qu'il ne se montre jamais qu'à la suite du devoir et de la vertu.

Antonie ne croyait plus, ne devait plus croire au bonheur, car elle avait voulu le saisir à travers les fumées de l'ambition, à travers l'encens de la coquetterie, et ce faux bonheur lui avait échappé comme une ombre vaine, pendant que le véritable, qu'elle avait méconnu par excès d'amour-propre, s'était réfugié sous le même toit devant ses yeux fascinés, chez sa modeste et vertueuse cousine, Louise de Manstein.

C'était là qu'elle devait enfin lui rendre un tardif hommage, l'ambitieuse coquette ; c'était là qu'elle devait venir comparer le néant de tant de succès frivoles, dont son orgueil effréné se glorifiait naguère, avec les solides, les précieuses jouissances que l'accomplissement de tous les devoirs et la pratique constante de la vertu procuraient à sa modeste parente.

Il était deux heures après midi. Un beau soleil éclairait la salle, bien chauffée, d'un grand pavillon attenante l'hôtel de Narishkim, à Saint-Pétersbourg ; c'était dans cette pièce que la famille du brave Manstein était rassemblée.

Trois jeunes et beaux enfants jouaient ensemble, et venaient de temps en temps sauter au cou de leurs mères ; les deux filles de Louise qu'elle avait avantageusement établies (et dont l'aînée ne l'avait pas quittée), Est-elle et sa sœur brodaient, en causant de leur mutuelle félicité ; et les deux-beaux frères s'entretenaient, avec le chef de famille, d'affaires ou de plaisirs,

tandis que l'heureuse Louise, qui tenait une jolie petite fille sur ses genoux, contemplait avec ravissement ce tableau plein de charme.

La joie calme d'une bonne conscience éclatait sur sa physionomie, et la fraîcheur de son teint, ses beaux cheveux noirs dont pas un n'était blanchi par le chagrin, la vivacité de son regard et son léger embonpoint, lui donnaient presque l'air d'être la sœur aînée de ses filles. On devinait aisément, sur cette figure bienveillante et grave, que la raison avait toujours été le guide de cette femme bonne et sensée ; que les mauvaises passions n'avaient point flétri son cœur, et qu'une sage philosophie, une piété sincère, avaient su régler de bonne heure ses sentiments affectueux. Ses yeux avaient bien, à la vérité, répandu quelques larmes, mais tant de mains s'étaient empressées à la fois de les essuyer, que la source en avait été bien vite tarie ; elles lui avaient souvent même procuré de pures et de délicieuses compensations, ces larmes passagères, en lui prouvant combien elle était aimée, en lui faisant apprécier la tendresse dévouée des bons cœurs, toujours disposés à partager ses peines ou ses plaisirs.

Heureuse de son propre bonheur et de celui que sa continuelle sollicitude procurait à son mari, à ses enfants, l'excellente Louise vivait dans une atmosphère de félicité ; on voyait sur son doux visage le reflet de tout le bien qu'elle faisait, et l'aimable empreinte de sa belle âme.

Il était deux heures ; et, comme nous l'avons dit, le bonheur se personnifiait, tour à tour, dans chacun des membres de la famille de Manstein : l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, y savouraient de concert toutes les jouissances que l'on peut goûter ici-bas sans remords, et le plus flatteur avenir souriait à leurs vœux quand déjà le présent leur tenait les promesses du passé, lorsqu'un nouveau personnage fut introduit sur la scène, dont l'aspect changea aussitôt par son apparition imprévue.

C'était une femme.

Elle est bien pâle, et sa démarche, ses manières, sa physionomie décèlent de longues souffrances physiques et morales ; on voit aisément que le malheur et la maladie ont usé les ressorts de son existence, et flétri sa beauté, dont on retrouve encore quelques vestiges à travers les ravages du chagrin.

Ses yeux, jadis les plus beaux de l'empire de Russie, ont versé tant de pleurs, qu'ils ont perdu l'éclat velouté qui leur donnait un charme irrésistible, et les rides dont son front est sillonné la vieillissent avant l'âge : elle paraît avoir beaucoup plus d'années que Louise.

Cependant, c'est la célèbre comtesse de Narishkim, c'est Antonie, qui vient troubler, par sa présence inopinée, la paisible retraite où sa cousine jouit, avec une reconnaissante modération, du bonheur que le ciel lui a départi.

Ah ! c'est que son ambition sans bornes, son insatiable coquetterie, ses fautes, ses remords, la perte de sa fille unique, ses regrets, avaient opéré sur cette femme, jadis si merveilleusement belle, une métamorphose inouïe.

Ce n'était plus que l'ombre désolée de la divine Antonie ; et lorsqu'elle se jeta, tout éplorée, dans les bras de sa cousine, en s'écriant, au milieu de ses sanglots étouffés : — O mon Dieu ! mon, Dieu ! que je suis malheureuse ! M. Manstein, qui l'avait vue si brillante, si jolie naguère, ne put s'empêcher de dire, à voix basse, en l'examinant d'un œil de commisération :

— Est-ce bien elle ?

Puis, ému de cette grande infortune, il se rapprocha de la pauvre mère avec intérêt et joignit ses consolations à celles que lui prodiguaient sa femme et ses filles.

Mais la triste Antonie ne peut demeurer longtemps au sein de cet intérieur de famille, avec lequel elle forme un si déplorable contraste. La vue de ce bonheur qui l'environne et l'étreint, pour ainsi dire, de toutes parts, comme dans un étau, lui presse le cœur si douloureusement, qu'elle ne peut plus respirer. Elle jette un coup d'œil d'envie sur ces figures fraîches, épanouies, dont sa présence seule comprime la mutuelle expansion ; elle regarde, avec désespoir, les jolis enfants qui viennent de suspendre leurs joyeux ébats à son arrivée, pour la considérer avec de grands yeux étonnés, interrogateurs, qui semblent demander la cause d'une telle abondance de larmes dans des lieux où il s'en répand si peu ; puis, fuyant aussitôt l'asile d'un bonheur auquel il ne lui est plus permis d'aspirer, elle prend congé de Louise, très-peu d'instant après l'avoir revue ; et se retirant, malgré les sollicitations réitérées de cette femme compatissante, elle court se renfermer, sans témoins, dans les vastes appartements de son hôtel, en intimant à ses gens l'ordre exprès de la laisser seule, entièrement seule !...

Ordre facile à exécuter, du reste, car les adorateurs de la comtesse l'ont oubliée depuis longtemps : les hommes ne savent point encenser le malheur !

L'isolement de l'ambitieuse coquette la tue : son mari, depuis plusieurs années, ne pense plus à elle que pour se repentir de l'avoir épousée ; elle n'a ni enfants, ni amis ; la seule personne qui prenne quelque intérêt à sa destinée, la bonne Louise, est si heureuse, que la malheureuse femme évite sa société plutôt qu'elle ne la recherche ; et quand les futiles triomphes de sa vie passée se déroulent dans sa mémoire, ses poignants souvenirs lui prouvent, à l'envi, qu'une coquette ne saurait être heureuse, et que les plus éclatants succès de la vanité ne peuvent balancer le doux témoignage d'une conscience tranquille.

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Souvenirs de la cour de Russie sous l'empereur Alexandre,  
de 1807 à 1813, par Mme la Bnne Adèle de Reiset,...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5629426d>

## **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)